This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

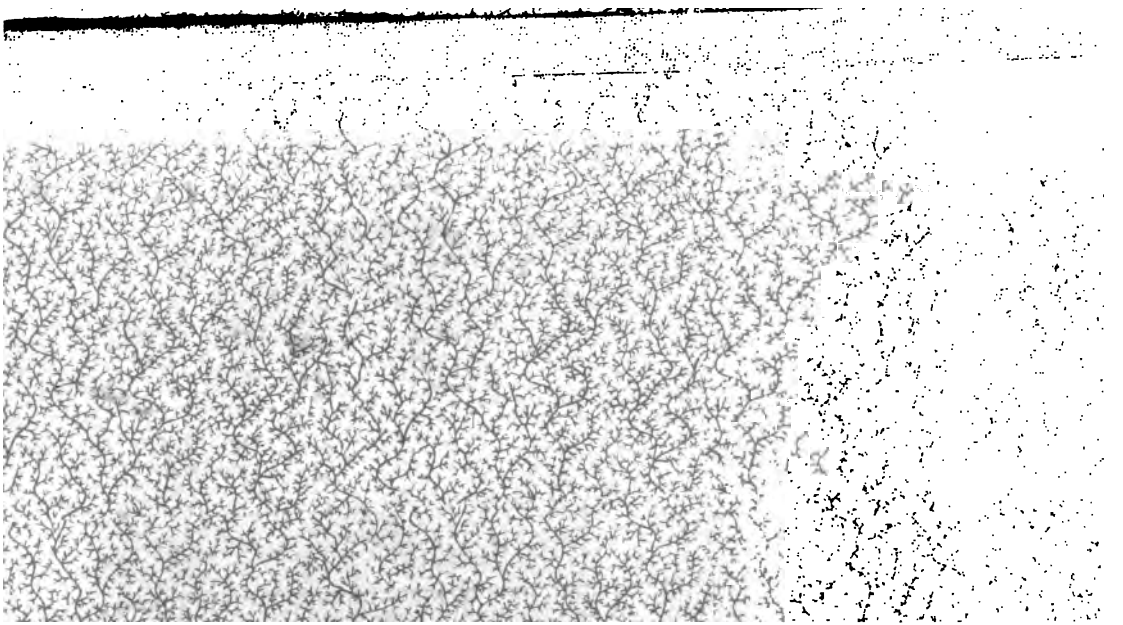
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

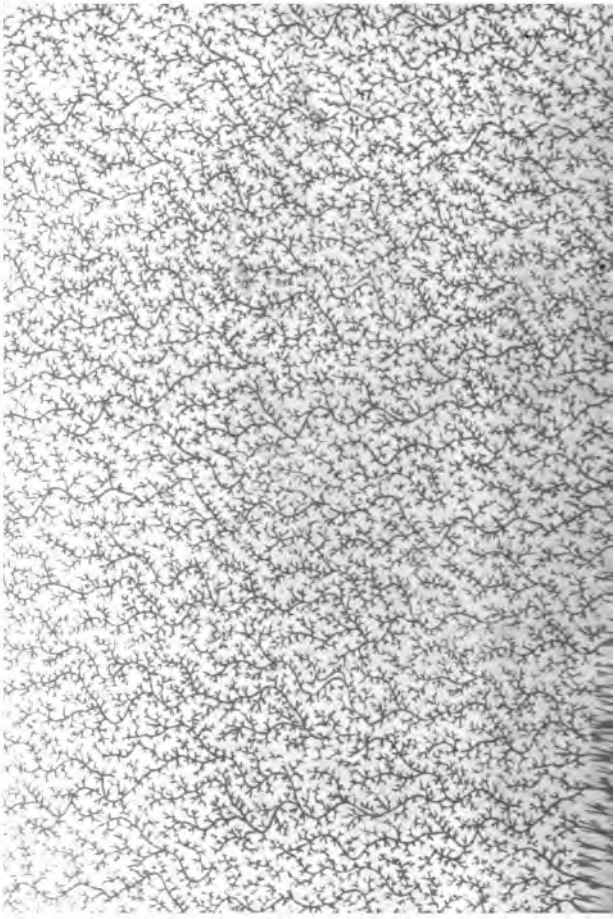
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

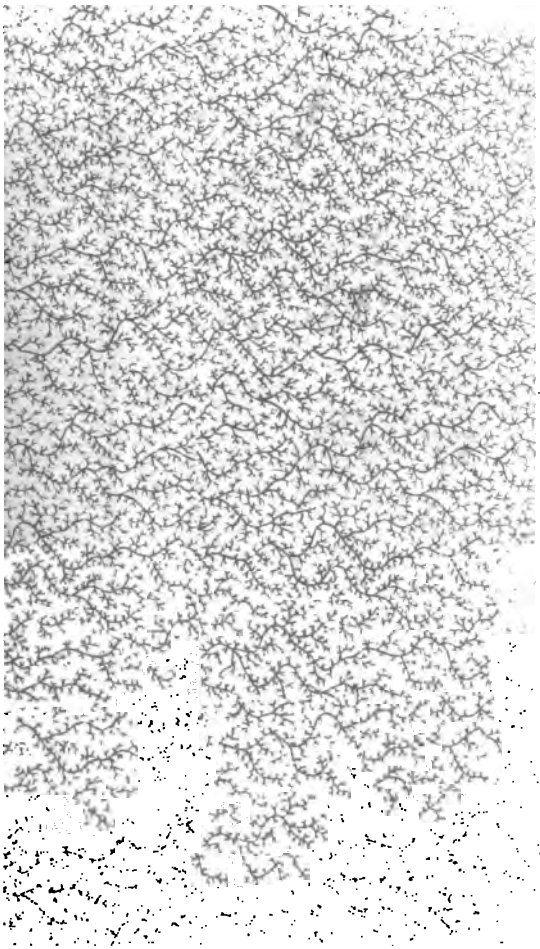
À propos du service Google Recherche de Livres

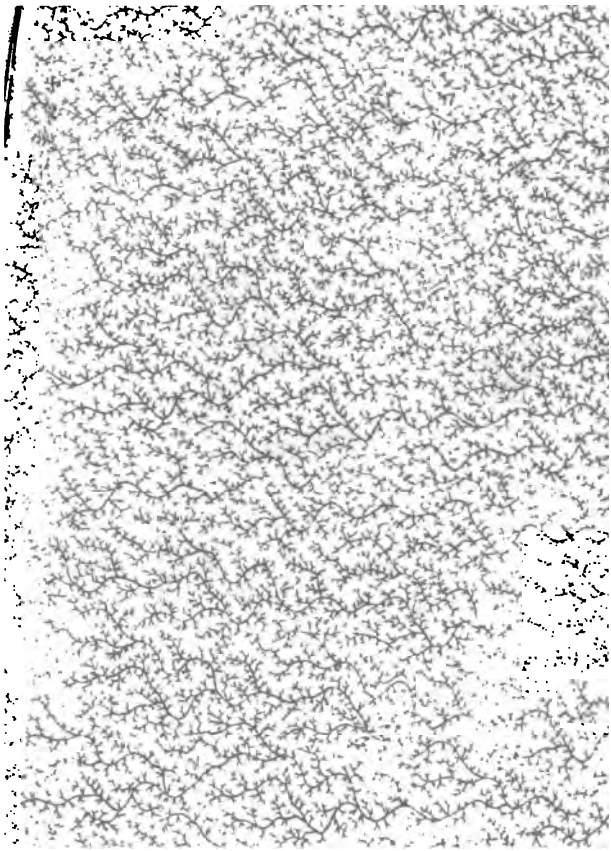
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07438677 6









LUCIEN,

DE LA

TRADUCTION

DE N. PERROT,

S^R D'ABLANCOURT.

Avec des Remarques sur la Traduction.

Nouvelle Edition, reveuë & corrigée.

TOME I.

A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCCVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

JEAN & MICHEL GUIGNARD, ruë ſaint Jacques, vis-à-vis la ruë du Plâtre, à l'Image S. Jean.

La Veuve de CLAUDE BARBIN, ſur le ſecond Perron de la ſainte Chapelle.

PIERRE AUBOÜIN, Quay des Auguſtins, à la Croix d'Or.

GUILLAUME CAVELLIER, grande Salle du Palais, à la Palme.

HENRY CHARPENTIER, grande Salle du Palais, au bon Charpentier.

MICHEL DAVID, Quay des Auguſtins, à la Providence.

CHRISTOPHE DAVID, Quay des Auguſtins, à l'Image S. Chriſtophe.

CHARLES OSMONT, ruë ſaint Jacques, à l'Ecu de France.

MICHEL CLOUSIER, Quay Malaquais, à la Charité.

JEAN GEOFFROY NION, Quay Malaquais, au Nom de Jeſus.

PIERRE RIBOU, Quay des Auguſtins, à l'Image S. Louis.

PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

IL n'y a point de Livre qui ne ſoit expoſé à eſtre critiqué, & c'eſt ordinairement aux meilleurs Ouvrages auſquels on s'eſt le plus attaché. Celuy-cy ſans doute n'en ſera pas plus exempt que les autres, au contraire ; auſſi pluſieurs perſonnes m'avoient détourné de le traduire, prévenus qu'on ne devoit point rendre public, & en noſtre Langue, un Auteur convaincu d'impieté & d'irreligion, & qui avoit imaginé mille railleries contre les faux Dieux de l'Antiquité.

Ce qu'on peut dire contre moy dans

cette Traduction ſe rapporte à deux chefs, ſçavoir, au Deſſein & à la Conduite. Car les uns diront qu'il ne falloit pas traduire cet Auteur, par la raiſon que je viens de rapporter ; les autres, qu'il le falloit traduire autrement. Je veux répondre à ces deux objections, aprés avoir dit quelque choſe de la vie de LUCIEN, qui ſervira à ma juſtification, & qui fera mieux voir les raiſons que j'ay euës de le traduire.

Province de Syrie. LUCIEN eſtoit de Samoſate capitale de la Comagéne : il n'eſtoit pas de grande naiſſance ; car ſon pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, réſolut de luy faire apprendre un meſtier ; mais les commencemens ne luy en ayant pas eſté favorables, il ſe jetta dans les Lettres, ſur un ſonge qui eſt rapporté au commencement de ſes Ouvrages. Il dit luy-meſme qu'il embraſſa la profeſſion d'Avocat ; mais qu'ayant en horreur les criailleries, & les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philoſophie, comme à un azile. Il paroiſt par ſes Ecrits, que c'eſtoit un Rhéteur, qui faiſoit profeſſion d'Eloquence, & qui compoſoit des Déclamations & des Harangues ſur divers ſujets, & meſme des Plaidoyers ; quoy qu'il ne nous en reſte

point de ſa façon. Il s'eſtablit d'abord à Antioche, d'où il paſſa en Ionie & en Gréce, puis en Gaule & en Italie, & enfin, revint aprés en ſon Païs par la Macédoine. Mais on voit bien qu'il a veſcu une partie du temps à Athénes, auſſi en avoit-il pris les vices & les vertus. A la fin il ſe retira des exercices dont j'ay parlé, pour s'adonner à la Philoſophie ; c'eſt pourquoy il ſe plaint en quelque endroit, de ce qu'on l'y veut rembarquer en ſa vieilleſſe. Il a veſcu quatre-vingts-dix ans, depuis le regne de Trajan, & au-deſſus, juſques par-delà Marc-Auréle, ſous qui il fut en grande eſtime, & devint Intendant de l'Empereur en Egypte. Suïdas veut qu'il ait eſté déchiré par les Chiens : mais c'eſt apparemment une calomnie, pour ſe venger de ce qu'il n'a pas épargné dans ſes railleries les premiers Chreſtiens, non plus que les autres. Toutefois, ce qu'il en dit ſe peut rapporter, à mon avis, à leur charité & à leur ſimplicité, qui eſt pluſtoſt une loüange qu'une injure ; joint qu'on ne doit pas attendre d'un Payen, l'éloge du Chriſtianiſme. Quelques-uns ont crû qu'il avoit eſté Chreſtien ; mais cela ne paroiſt point dans ſes Livres. Il eſt vray qu'il ſçait beaucoup

ſes humaines ; & je doute qu'il y ait de meilleurs Livres pour ce regard. Car il s'inſinuë doucement dans les eſprits par la raillerie ; & ſa Morale eſt d'autant plus utile, qu'elle eſt agreable. D'ailleurs, on peut apprendre icy mille choſes tres-curieuſes ; & c'eſt comme un bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Je laiſſe à part, que les Fables y ſont traitées d'une façon ingenieuſe, qui eſt tres-propre à les faire retenir, & qui ne contribuë pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc pas trouver eſtrange que je l'aye traduit, à l'exemple de pluſieurs Perſonnes doctes qui ont fait des Verſions Latines, les uns d'un Dialogue, les autres d'un autre ; & je ſuis d'autant moins blaſmable, que j'ay retranché ce qu'il y avoit de plus ſale, & adoucy en quelques endroits, ce qui eſtoit trop libre ; par où j'entre en la juſtification de ma conduite, puis que voilà mon deſſein aſſez bien juſtifié par tant d'avantages qui peuvent revenir au public, de la lecture de cet Auteur. Je diray ſeulement que je luy ay laiſſé ſes opinions toutes entieres, parce qu'autrement ce ne ſeroit pas une Traduction ; mais je répons dans l'Argument ou dans les Remarques, à ce

qu'il y a de plus fort, afin que cela ne puiſſe nuire.

Comme la pluſpart des choſes qui ſont icy, ne ſont que des gentilleſſes & des railleries, qui ſont diverſes dans toutes les Langues, on n'en pouvoit faire de Traduction réguliere. Il y a meſme des Pieces qui n'ont pû ſe traduire du tout, comme celle du *Jugement des Voyelles*, & deux ou trois autres, qui conſiſtent dans la proprieté des termes Grecs, & qui ne ſeroient pas entenduës hors delà. Toutes les comparaiſons tirées de l'Amour, parlent de celuy des Garçons, qui n'eſtoit pas eſtrange aux mœurs de la Gréce, & qui font horreur aux noſtres. L'Auteur allegue à tous propos des Vers d'Homere, qui ſeroient maintenant des pédanteries, ſans parler de vieilles Fables trop rebattuës, de Proverbes, d'Exemples & de Comparaiſons ſurannées, qui feroient à préſent un effet tout contraire à ſon deſſein ; car il s'agit icy de Galanterie, & non pas d'érudition. Il a donc fallu changer tout cela, pour faire quelque choſe d'agreable ; autrement, ce ne ſeroit pas Lucien ; & ce qui plaiſt en ſa Langue, ne ſeroit pas ſupportable en la noſtre. D'ailleurs, comme dans les beaux viſa-

ges il y a toûjours quelque choſe qu'on voudroit qu'il n'y fuſt pas ; auſſi, dans les meilleurs Auteurs, il y a des endroits qu'il faut toucher ou éclaircir, particulierement quand les choſes ne ſont faites que pour plaire : Car alors on ne peut ſouffrir le moindre défaut ; & pour peu qu'on manque de délicateſſe, au lieu de divertir on ennuye. Je ne m'attache donc pas toûjours aux paroles ni aux penſées de cet Auteur ; & demeurant dans ſon but, j'agence les choſes à noſtre air & à noſtre façon. Les divers temps veulent non ſeulement des paroles, mais des penſées differentes ; & les Ambaſſadeurs ont couſtume de s'habiller à la mode du Païs où l'on les envoye, de peur d'eſtre ridicules à ceux à qui ils taſchent de plaire. Cependant, cela n'eſt pas proprement Traduction, mais cela vaut mieux que la Traduction ; & les Anciens ne traduiſoient point autrement. C'eſt ainſi que Terence en a uſé dans les Comedies qu'il a priſes de Ménandre, quoy qu'Aulu-Gelle ne laiſſe pas de les nommer des Traductions ; mais il n'importe du nom, pourveu que nous ayons la choſe. Ciceron en a fait autant dans ſes Offices, qui ne ſont preſque qu'une Verſion de Panétius : Et dans celles qu'il

Sumptas ac verſas de Græcis. *Lib.* 2. *c.* 25.

avoit faites des Oraiſons de Demoſthéne & d'Eſquinés, il dit qu'il a travaillé, non pas en Interprete, mais en Orateur; qui eſt la meſme choſe que j'ay à dire des Dialogues de Lucien, quoy que je ne me ſois pas donné une égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que j'ay traduits mot à mot, pour le moins autant qu'on le peut faire dans une Traduction élegante: Il y en a auſſi où j'ay conſideré pluſtoſt ce qu'il falloit dire, ou ce que je pouvois dire, que ce qu'il avoit dit, à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris d'Homere & de Theocrite. Mais je me ſuis reſſerré preſque par tout, ſans deſcendre dans le particulier, qui n'eſt plus de ce temps-cy. Je ſçay bien pourtant que cela ne plaira pas à tout le monde, & principalement à ceux qui ſont idolâtres de toutes les paroles & de toutes les penſées des Anciens, & qui ne croyent pas qu'un Ouvrage ſoit bon, dont l'Auteur eſt encore en vie. Car ces ſortes de gens-là crieront comme ils faiſoient du temps de Terence,

Partim reliquit, alia expreſſit, &c.

Quo Græcum quidam mirè quam ſuave eſt, verti autem neque potuit neque debuit, Aulu-Gell. lib. 3. c. 9.

Contaminari non decêre Fabulas,

Qu'il ne faut point corrompre ſon Auteur, ni rien alterer de ſon ſujet; mais je leur répondray avec luy,

Faciunt intelligendo, ut nihil intelligant,
Qui cùm hunc accuſant, Nævium, Plautum, Ennium
Accuſant, quos hic noſter authores habet,
Quorum amulari exoptat negligentiam,
Potius quàm iſtorum obſcuram diligentiam.

Ils perdent la raiſon à force de raiſonner. Car en l'accuſant, ils accuſent les Anciens, qu'ils ont pour garens, & dont ils aiment mieux imiter la negligence, que l'obſcure exactitude des autres.

Que cet *obſcuram diligentiam* dit bien le défaut de ces Traductions ſcrupuleuſes, dont il faut lire l'Original pour entendre la Verſion !

TABLE

DES TRAITEZ OU DIALOGUES contenus dans le premier Tome de Lucien.

LE Songe de Lucien, Pag. 1
Contre un homme qui l'avoit appellé Promethée, 12
Nigrinus, ou les mœurs d'un Philoſophe, 18

Le ſupplément du Jugement des Voyelles eſt à la fin du troiſiéme Volume.

Timon, ou le Miſanthrope, 40
L'Alcyon, ou la Metamorphoſe, 69
Promethée, ou le Caucaſe, 73

DIALOGUES DES DIEUX, p. 86.

Dialogue de Promethée & de Jupiter, Là-meſme.

TABLE

Dialogue de Jupiter & de Cupidon,
Dialogue de Mercure & de Jupiter,
Dialogue de Jupiter & de Ganymède,
Dialogue de Junon & de Jupiter,
Autre des mesmes,
Dialogue de Vulcain & d'Apollon, 1
Dialogue de Vulcain & de Jupiter, 1
Dialogue de Neptune & de Mercure, 1
Dialogue de Mercure & du Soleil, 1
Dialogue de Venus & de la Lune, 1
Dialogue de Venus & de Cupidon, 1
Dialogue d'Hercule, d'Esculape, & Jupiter,
Dialogue de Mercure & d'Apollon,
Dialogue d'Apollon & de Mercure, 1
Dialogue de Junon & de Latone, 1
Dialogue d'Apollon & de Mercure, 1
Dialogue de Junon & de Jupiter, 1
Dialogue de Venus & de Cupidon, 1
Le Jugement de Pâris, 1
Dialogue de Mars & de Mercure, 1
Dialogue de Pan & de Mercure, 1
Dialogue d'Apollon & de Bacchus, 1
Dialogue de Mercure & de sa mere, 1
Dialogue de Jupiter & du Soleil, 1
Dialogue d'Apollon & de Mercure, 1

UES DES DIEUX MARINS, p. 146

e de Doris & de Galathée, Là-
e.
e de Neptune & de Polyphéme,

e de Neptune & d'Alphée, 150
e de Protée & de Menelaüs, 152
e de Panope & de Galené, 153
e de Neptune, d'un Triton, &
nymone, 155
e de Zéphire & de Notus, 157
e de Neptune & des Dauphins,

e de Neptune & d'Amphitrite,

e d'Iris & de Neptune, 161
e du Fleuve Xanthe, & de la
, 162
e de Doris & de Thetis, 163
e du Fleuve Enipée & de Neptu-
165
e d'un Triton & des Néréïdes,

e de Notus & de Zéphire, 168

TABLE

DIALOGUES DES MORTS, p

Dialogue de Diogène & de Pollux, meſme.
Dialogue de Créſus, &c.
Dialogue de Ménipe & de Trophon
176
Dialogue de Mercure & de Caron,
Dialogue de Pluton & de Mercure,
Dialogue de Terpſion & de Pluton,
Dialogue de Zénophante & de Cal
midés,
Dialogue de Cnémon & de Damn
186
Dialogue de Simyle & de Polyſtr
187
Dialogue de Craton & de Mercure,
Dialogue de Cratés & de Diogène,
Dialogue d'Alexandre & d'Annibal,
Dialogue de Diogène & d'Alexan
204
Dialogue d'Alexandre & de Philip
207
Dialogue d'Achilles & d'Antiloque,
Dialogue d'Hercule & de Diogène,
Dialogue de Ménipe & de Tantale,
Dialogue de Ménipe & de Mercure,

Dialogue d'Eaque, de Protéſilas, de Ménélaüs, & de Pâris, 218
Dialogue de Ménipe & d'Eaque, 220
Dialogue de Ménipe & de Cerbère, 224
Dialogue de Caron, de Ménipe, & de Mercure, 225
Dialogue de Pluton, de Protéſilas, & de Proſerpine, 228
Dialogue de Mauſole & de Diogène, 230
Dialogue de Therſite, de Nirée, & de Ménipe, 232
Dialogue de Ménipe & de Chiron, 233
Dialogue de Diogène, d'Antiſthène, & de Cratès, 235
Dialogue de Ménipe & de Tirésias, 239
Dialogue d'Ajax & d'Agamemnon, 241
Dialogue de Minos & de Soſtrate, 242

La Nécromancie, 245
Caron, ou le Contemplateur, 265
Des Sacrifices; 288
Les Sectes des Philoſophes à l'encan, 298
Le Peſcheur, ou la vengeance, 314
Le Tyran, ou le Paſſage de la Barque, 356
De ceux qui entrent au ſervice des Grands, 379
Défenſe du Diſcours précédent, 408

TABLE DES TRAITEZ OU DIAL.

Hermotime, ou des Sectes, 417
Herodote, ou Aëtion, 461
Zeuxis, ou Antiochus, 465
Harmonide, 471
Le Scythe, ou l'Eſtranger, 473

Fin de la Table des Traitez ou Dialogues du premier Tome.

LUCIEN. 1.

DE LA TRADUCTION 2.
DE N. PERROT,
Sr D'ABLANCOURT.

LE SONGE DE LUCIEN. 3.

Ce diſcours eſt fait par l'Auteur dans une Aſſemblée, quoyque cela ne paroiſſe pas d'abord: & contient comme une Idée de ſa vie.

IAy ois prés de quinze ans, & n'allois plus à l'école, lorſque mon pere délibera avec ſes amis, ce qu'il devoit faire de moy. Pluſieurs n'approuvoient pas qu'on me

1. *Lucien*; J'ay mieux aimé prendre ce titre que celuy de *Dialogues*, parce qu'il y a icy pluſieurs Traitez qui ne ſont pas des Dialogues. D'autre coſté celuy d'*Oeuvres* euſt eſté trop vaſte; car je ne mets pas icy les Vers, ny quelques autres Ouvrages qu'on attribuë à Lucien. Au reſte, je dis *Lucien*, & non pas *Lu-*

jettaſt dans les Lettres, à cauſe que pour y réuſſir il faut *beaucoup de temps & de dépenſe*; pour ne rien dire de la fortune, ſans laquelle on ne ſçauroit rien faire, quelque habile que l'on ſoit. *Ils conſideroient que je n'eſtois pas riche*, & qu'en apprenant quelque métier il me fourniroit en moins de rien dequoy vivre, ſans eſtre à charge à mon pere, ny à ma famille. Cette opinion fut donc ſuivie, &

cian, pour ſuivre la prononciation commune, puiſque dans les langues auſſi bien que dans la Juriſprudence, *Communis error facit jus.*

2. *De la Traduction*; J'ay dit dans la Préface que c'eſtoit icy une Traduction libre, parce que les galanteries & les gentilleſſes ne ſe pouvoient pas traduire autrement. C'eſt pourquoy je m'y ſuis propoſé l'agrément plûtoſt que la fidelité; ou plûtoſt, j'ay crû que la fidelité en cet endroit conſiſtoit en l'agrément, ſans m'éloigner pourtant du but & du deſſein de mon Auteur.

3. *Le Songe de Lucien*; Je ne mets pas, *ou ſa Vie*, parce que ce n'en eſt icy qu'une idée, comme je le marque dans l'argument.

Beaucoup de temps & de dépenſe; Le mot, *de temps*, emporte en quelque ſorte du travail, & celuy de *dépenſe*, dit qu'il faut eſtre riche pour cela. C'eſt pourquoy j'ay expliqué ce qui ſuit, de la fortune, plûtoſt que des Richeſſes ou de la Condition.

Ils conſideroient que je n'eſtois pas riche; Je paſſe doucement ſur chaque choſe, ſans m'attacher à toutes les paroles.

il ne reſta plus que d'en trouver un qui fuſt honneſte & utile tout-enſemble, & qui me donnaſt de quoy ſubſiſter. Aprés en avoir propoſé pluſieurs qui furent diverſement condamnez ou approuvez ſelon l'humeur ou la capacité de chacun, mon pere jettant l'œil ſur mon oncle qui eſtoit excellent *Sculpteur* : Que ne luy apprens-tu, dit-il, le tien, où il a déja quelque diſpoſition ? il jugeoit cela à me voir faire *de petits ouvrages de cire*, où je ne réuſſiſſois pas mal ; quoyque cela fuſt cauſe aſſez ſouvent de me faire donner le foüet. Cette propoſition ne me déplaiſoit pas, parce qu'il me ſembloit que la Sculpture n'eſtoit pas tant un métier qu'un honneſte divertiſſement, qui me rendroit illuſtre parmy mes Camarades, lorſque je leur ferois preſent de quelque piece de ma façon. *Cela fut donc reſolu*

Sculpteur, on voit plus bas que c'eſtoit en pierre.

De petits Ouvrages de cire : Il eſt plus délicat de la ſorte, que de dire, des hommes, des chevaux, & des bœufs. En un mot toutes les choſes exprimées en general, ſont plus belles qu'en particulier, ſi le particulier n'eſt tres-agreable, & dans les graces du païs ; ce qui ne peut pas eſtre dans la traduction d'un ancien.

Cela fut donc reſolu avec quelque eſperance de ſuccés. Cecy eſt tranſpoſé, comme je fais

avec quelque eſperance de ſuccés, & mon oncle me mena de ce pas chez luy, & me donnant un ciſeau : Trace legérement, dit-il, quelque figure ſur cette pierre, pour voir comme tu t'y prendras : Car, comme dit un Poëte, c'eſt à demy fait que de bien commencer. Mais j'appuyay ſi lourdement le ciſeau *ſur cette pierre* qui eſtoit aſſez delicate, qu'elle ſe rompit : ce qui le mit ſi fort en colere, qu'il ne pût s'empêcher de me donner quelques coups de foüet ; tellement que mon apprentiſſage commença par les larmes. Je cours au logis tout pleurant, *& criant qu'il l'avoit fait par envie*, de peur que je ne le ſurpaſſaſſe un jour en ſon Art. Ma mere encore plus irritée, ſe met à luy dire des injures ; cependant, le ſoir venu je me couche, & ne fis que reſver toute la nuit, *& me tourner de tous coſtez*. Il n'y a rien juſqu'icy, Meſſieurs, qui ſoit digne de voſtre attention, auſſi n'eſt-ce

d'ordinaire, pour la clarté & la netteté du raiſonnement.

Sur cette pierre, je ne dis pas *une table de pierre*, de peur que cela ne faſſe quelque difficulté ; mais j'exprime dans la ſuite ce que c'eſtoit.

Criant qu'il l'avoit fait par envie, cela dit aſſez la choſe ſans la repeter.

Et me tourner de tous coſtez, j'ajoûte cela comme une marque d'inquietude.

pas pour cela que je l'ay allegué ; mais pour vous faire part *d'un ſonge que j'eus enſuite*, ſi clair qu'il pourroit paſſer pour une verité, de ſorte que l'image m'en demeure encore empreinte dans la memoire. *Il me ſembla de voir deux Dames*, l'une groſſiere & mal peignée, *qui avoit les mains craſſeuſes*, les bras retrouſſez, le viſage tout couvert de ſueur & de pouſſiere : enfin, telle qu'eſtoit mon oncle, lors qu'il travailloit de ſon métier. L'autre, *d'une façon honneſte &*

D'un ſonge que j'eus enſuite : je n'allegue point des Vers d'Homére, parce qu'il ne dit rien de nouveau, & j'en uſe ainſi preſque par tout : Car ſouvent une beauté de ce temps-là eſt une pédanterie de ce temps-cy.

Il me ſembla de voir deux Dames ; je marque plus bas qu'elles le tirailloient, & je tranche court pour eſtre plus net.

Qui avoit les mains craſſeuſes, &c. J'omets des particularitez & en change d'autres, parce que les choſes n'ont pas meſme grace dans toutes les langues. Il y a au Grec, *les mains pleines de durillons, & la robe trouſſée* ; mais *les mains craſſeuſes, & les bras retrouſſez*, viennent auſſi bien au ſujet, & l'expreſſion en eſt plus belle ; cela ſervira d'exemple pour pluſieurs autres endroits, où je prens la meſme liberté pour la meſme raiſon ; j'exprimeray plus bas, qu'elle eſtoit robuſte & vigoureuſe.

L'autre d'une façon honneſte, ſon habit ſera expliqué enſuite.

plus délicate, avec un viſage doux & riant. Aprés m'avoir bien tiraillé, pour m'attirer chacune à leur parti ; à la fin elles remirent à mon choix la déciſion de leur differend, & la premiere commença ainſi : Mon fils, je ſuis la Sculpture que tu viens d'embraſſer, & qui t'eſt connuë dés ton enfance ; car ton ayeul materne *& tes deux oncles* s'y ſont rendus celebres. Si tu me veux ſuivre, ſans t'arreſter aux cajoleries de ma rivale, je te rendray illuſtre ; non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Ca outre que tu deviendras *robuſte & vigoureux* comme moy, tu remporteras un

Et tes deux Oncles, ou plûtoſt, *tes Oncles des deux coſtez* ; mais je me donne la liberté de changer ou retrancher les particularitez inutiles ou indifferentes : outre qu'il n'eſt pas icy queſtion d'un Contract, ny de la Genealogie d'un Grand ; c'eſt pourquoy je n'ay pas exprimé plus haut, que l'Oncle dont il parloit, eſtoit Oncle maternel. En voulant tout mettre, on obſcurcit ou affoiblit des choſes qui ne ſont faites que pour plaire.

Robuſte & vigoureux Voilà les qualitez que j'avois manqué à mettre plus haut, j'en uſe ſouvent ainſi : Du reſte il vaut mieux dire, *robuſte & vigoureux*, que *les épaules fortes*, qui eſt une qualité de Crocheteur, ce qui montre que les graces des langues n'ont point de rapport.

eſtime qui ne ſera point ſujette à l'envie, *ny cauſe un jour de ta perte*, comme les charmes de celle qui te veut ſuborner. Du reſte, que mon habit ne te faſſe point de peur ; c'eſt celuy de *Phidias & de Polyclète*, & des autres grands Sculpteurs qui ſe ſont fait adorer dans leurs Ouvrages, & qu'on revére encore avec les Dieux qu'ils ont faits. Conſidere combien en ſuivant leurs traces tu acquerras de gloire & de loüange, & de quelle joye tu combleras ton pere & ta famille. Voilà à peu prés ce que me dit cette Dame : mais groſſierement, comme parlent les Artiſans, quoyqu'avec beaucoup de vigueur ; aprés quoy l'autre parla ainſi. *Je ſuis l'Eloquence, qui ne t'eſt pas inconnuë*, encore que tu ne ſois pas en eſtat de la poſſeder. La Sculpture t'a

Ny cauſe un jour de ta perte, j'exprime en general ce que l'Auteur dit en détail, comme je fais preſque par tout, parce que le détail de ce temps-cy ne ſe rapporte pas à celuy de ce temps-là, pour ce qui concerne l'agrément.

Phidias & Polyclète. Je ne mets que ces deux noms, parce que cela ſuffit.

Je ſuis l'Eloquence, ce mot y vient mieux que celuy d'*Erudition*, ou quelqu'autre ſemblable ; outre que tout ce qu'il dit, ſe rapporte preſque à l'Eloquence.

Qui ne t'eſt pas inconnuë, &c. Il l'a falu mettre ainſi parlant de l'Eloquence.

dit les avantages que tu aurois avec elle; mais ſi tu l'écoutes, tu ne ſeras jamais qu'un miſerable Artiſan, *expoſé au mépris* & aux injures de tout le monde, & contraint de faire la cour aux Grands pour ſubſiſter, ſans pouvoir jamais obliger ny deſobliger perſonne; en un mot, eſclave de ceux ſur qui je te feray dominer. Quand tu deviendrois des plus excellens en ton Art, on ſe contentera de t'admirer ſans envier ta condition; mais ſi tu me veux ſuivre, je t'apprendray *tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'Univers*, & d'illuſtre dans toute l'Antiquité. J'orneray ton ame *de vertu & de ſçavoir*, qui ſont ſes plus beaux

Expoſé au mépris, &c. Je ne dis pas comme l'Auteur, *Menant une vie de liévre*, parce que cela n'eſt pas à noſtre air; ce qui doit ſervir d'exemple pour pluſieurs autres endroits, où je ſuis obligé de changer, ou de phraſe, ou de proverbe, & quelquefois meſme d'exemple, ou de comparaiſon, parce qu'ils ne ſont pas à noſtre uſage: Du reſte j'exprime plus bas, *Pauvre, Inconnuë, & contrainte de travailler de ſes mains.*

Ce qu'il y a de beau & de rare, &c. Cela vient mieux au ſujet que de dire; *Toutes les choſes divines & humaines*, ce qui eſt trop vaſte.

Vertu & Sçavoir; Je comprens en deux mots à mon ordinaire, ce que l'Auteur dit plus au long.

ornemens, & par la connoiſſance du paſſé je te donneray celle de l'avenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as, je t'en donneray un magnifique, comme celuy que tu me vois; & de pauvre & inconnu, je te rendray illuſtre & opulent, digne des plus grands emplois, & en état d'y parvenir. S'il te prend envie de voyager dans les Païs étrangers, je feray marcher ta renommée devant toy; on te viendra conſulter comme un Oracle, & ſi-toſt que tu auras ouvert la bouche, chacun ſera attentif à ouïr tes ſentimens pour les ſuivre. Enfin, tu ſeras *adoré & reſpecté de tout le monde*, & toutes tes paroles & tes actions ſerviront d'exemple & de regle à la poſterité. Je te donneray meſme l'immortalité tant vantée, & te feray vivre à jamais dans la memoire des hommes. Conſidere ce qu'eſtoit Demoſthene, & ce qu'il eſt devenu par mon moyen; Eſquinés de pauvre garçon a eſté recherché & conſideré de Philippe; Socrate meſme qui avoit ſuivy ma rivale, ne m'eut pas plûtoſt

Adoré & reſpecté de tout le monde, le Grec dit, *montré au doigt*; ce que je n'allegue que pour faire voir combien on eſt obligé de changer de choſes, quand on veut traduire avec agrément.

connuë qu'il l'abandonna pour moy. Tu ſçais que je luy ay acquis une eſtime, qui durera autant que les Siecles. Quitteras-tu tant d'honneur, de richeſſes & de credit, pour ſuivre une pauvre inconnuë, qui eſt contrainte de travailler de ſes mains pour vivre, & *de ſonger plûtoſt à polir un marbre qu'à ſe polir ſoy-même ?* Elle n'eut pas plûtoſt dit cela, que touché de ſes promeſſes, & n'ayant pas encore oublié les coups que j'avois receus, je courus l'embraſſer, ſans attendre qu'elle euſt achevé ſa harangue; dequoy l'autre irritée, *fut transformée en ſtatuë* par la rage & le dépit, comme il arrive aſſez d'autres merveilles en ſonge. Alors l'Eloquence pour me récompenſer de mon choix, me fit monter avec elle ſur ſon Char; & touchant ſes chevaux aiſlez, me promena d'Orient en Occident, *me faiſant répandre par tout*

Cela montre les voyages de l'Auteur, qui de la Syrie vint en Grece, & de là en Italie & en Gaule.

De ſonger plûtoſt à polir un marbre que ſoy-meſme, j'omets des termes de l'Art dont on ſe peut paſſer.

Transformée en ſtatuë; j'ay trouvé cela plus à propos que de dire *en rocher comme Niobe.*

Répandre par tout je ne ſçay quoy de céleſte & de divin, je ne dis pas *comme Triptoleme*, parce que cela n'y revient pas entierement, outre que, comme j'ay déja dit, ce qui faiſoit une beauté de ce temps-là, ſeroit deſagréable

je ne ſçay quoy de céleſte & de divin, qui faiſoit regarder les hommes en haut avec étonnement, & me combler de benedictions & de loüanges. Elle me ramena enſuite dans mon païs couronné d'honneur & de gloire ; & me rendant à mon pere, qui m'attendoit avec grande impatience : Tien, luy dit-elle, ton fils, & voy de quelle felicité tu l'euſſes privé ſans moy. Voilà la fin de mon ſonge. Mais il me ſemble que j'entends dire à quelqu'un, qu'il eſt bien long, & qu'il faloit que ce fuſt une nuit d'Hyver, ou celle que vantent les Poëtes, qui donna la naiſſance à Hercule. Un autre ajoûtera, peut-eſtre, que je me fuſſe bien paſſé de vous entretenir d'un ſonge, & que c'eſt abuſer de voſtre audience, & de l'honneur que vous me faites de m'entendre ſi favorablement. Mais, Meſſieurs, Xenophon ne fit point de difficulté de conter le ſien en pleine Aſſemblée, lors qu'environné d'ennemis & privé de tout ſecours, il n'attendoit que la mort ou la captivité. D'ailleurs, mon deſſein n'eſt pas de vous entretenir de Fables, mais de porter la jeuneſſe à l'amour de la Vertu, par cet exemple, & de l'encourager

En la traite des dix Mille.

en cè temps-cy, & feroit perdre la grace à | ſon Auteur.

à ſurmonter les difficultez qui ſe rencontrent dans cette carriere. Que perſonne donc ne s'excuſe ſur ſa pauvreté, s'il a le cœur grand & genereux; & pour redoubler ſon courage, qu'il jette les yeux ſur moy, & qu'il voye ce que j'eſtois quand je ſuis party, & en quel eſtat je ſuis revenu; tel, que je ne le cede point à la gloire de ces anciens Sculpteurs, pour ne rien dire davantage.

*CONTRE UN HOMME QUI l'avoit appellé Promethée.

C'eſt comme une Apologie de ſa façon d'écrire.

SI tu m'appelles Promethée pour me reprocher que mes Ouvrages ne ſont que de terre, je tombe d'accord que tu as raiſon, & qu'ils ſont meſme d'une terre plus groſſiere & moins pure que la ſienne. Mais ſi tu veux dire que je ſuis ingenieux comme luy, *j'ay peur que*

**Contre un homme qui l'avoit appellé un Promethée.* Il n'eſt pas neceſſaire de dire *Promethée en paroles*, parce qu'on verra par la lecture ce qu'il entend par là.

j'ay peur que ce ne ſoit une raillerie, je

ce ne ſoit une raillerie. Car les productions de mon eſprit n'ont garde d'arriver à la perfection du ſien ; & c'eſt beaucoup qu'elles ne ſoient pas tout à fait terreſtres, & ſi tu veux, dignes du Caucaſe. C'eſt vous autres, Grands Orateurs, qui eſtes en ce point des Promethées ; Vous qui animez vos ouvrages *de ce feu céleſte & divin* qu'il déroba dans le Ciel. S'il y a quelque difference, c'eſt que les voſtres ſont d'or, & que les ſiens n'eſtoient que de bouë. Pour les miens, ce ſont des ſtatuës de plâtre qu'on fait voir en un jour de ſpectacle, pour donner du plaiſir au peuple, & non pas pour durer éternellement. Peut-eſtre auſſi, que tu m'as appellé Promethée au ſens que ce Poëte Comique a dit, que Cleon eſtoit un Promethée, mais que ce n'eſtoit qu'aprés coup, pour dire, *Qu'il manquoit de prévoyance*, & qu'il ne s'aviſoit de ſes fautes qu'aprés les avoir faites, quoyqu'il luy reſſemblaſt

marque enſuite que les Atheniens ſont grands railleurs.

De ce feu céleſte & divin, je n'exprime que cette particularité, parce qu'il n'y a que celle-là qui s'ajuſte à l'hiſtoire de Promethée.

Qu'il manquoit de prévoyance, &c. J'ay pris ce ſens-là, parce qu'autrement ce ne ſeroit que la meſme choſe que ce qu'il a dit d'abord.

es A-
riens
ient
nds
ueurs.

du reſte. Que ſi c'eſt comme les Atheniens appellent tous les Potiers de terre des Promethées, je trouve la raillerie délicate, & digne de ton païs, parce que mes ouvrages ſont fragiles comme les leurs. Mais quelqu'un dira, peut-eſtre pour me flater, que c'eſt à cauſe que mon invention eſt nouvelle, *& que je n'ay point eu de modelle*, non plus que luy, ſur lequel je me puſſe former. Mais outre que Minerve n'a point animé mes ouvrages, comme elle a fait le ſien, ce n'eſt pas aſſez pour moy qu'on en louë la nouveauré, ſi l'on n'y trouve les autres graces avec celle de l'invention. Car ſans cela, je les abandonne de bon cœur, & permets qu'on les mette en pieces. Si j'eſtois d'autre ſentiment je mériterois d'eſtre déchiré comme Promethée, mais *par une douzaine de Vautours*, au lieu d'un, pour ne pas ſçavoir qu'une choſe qui ne vaut rien, eſt d'autant plus blâmable qu'elle eſt plus nouvelle. Car il ne faut pas quitter le grand chemin pour s'égarer, ny abandonner les Anciens, pour ne rien faire qui vaille. On dit à ce pro-

Et que je n'ay point eu de modelle, &c. Il n'y a que cela de neceſſaire au ſujet.

Une douzaine de Vautours, il y a au Grec 16. mais je ſuy les proprietez de ma langue.

pos, que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir un jour deux merveilles dans le Theatre d'Alexandrie, *un Chameau tout noir*, & un Homme moitié noir & moitié blanc. Mais *au lieu de l'admiration* & de la loüange qu'il en attendoit, ce ſpectacle fit rire les uns, & épouventa les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens ne faiſoient pas tant d'eſtat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne fit plus voir ces deux Monſtres; de ſorte que l'un mourut faute d'en avoir du ſoin, & il donna l'autre pour récompenſe à un *joüeur de flûte*. Je crains de meſme que mes caprices n'eſtonnent les uns, & ne faſſent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Co-

Un Chameau tout noir, je n'ajoûte pas *de la Bactriane*; car ſi c'eſt qu'ils viennent de la ſorte en ce païs-là, cela en diminuë la rareté, & s'ils n'y viennent point, cela n'eſt pas neceſſaire.

Au lieu de l'admiration. Je n'ajoûte point, que ce Chameau eſtoit tout couvert d'or & de pourpre; car cela ne ſert de rien au ſujet pour lequel il s'allegue; & toutes les circonſtances inutiles obſcurciſſent la raiſon plus qu'elles n'embelliſſent le diſcours.

Un joüeur de flûte; je retranche par tout les mots propres qui ne font qu'embarraſſer, & qui ſont inutiles au conte; parce que cela charge inutilement la memoire, & empêche de retenir les choſes neceſſaires.

medie dont ils ſont compoſez, ne ſuffit pas pour les rendre aimables, ſi ces deux choſes ne ſont bien mêlées enſemble, parce que l'union de deux contraires eſt plûtoſt un monſtre qu'un miracle; & perſonne n'admira jamais *les Centaures* pour leur beauté, mais pour leur extravagance. Ce n'eſt pas que de deux choſes excellentes on n'en puiſſe faire une troiſiéme qui le ſoit encore plus; mais je ne voudrois pas aſſurer que je l'aye fait, & je crains plûtoſt d'avoir corrompu *deux bonnes choſes par leur mélange.* Car *le Dialogue aime à s'entretenir* en particulier de diſcours graves & ſerieux, & la Comedie ſe plaiſt à boufonner ſur un theatre;

Les Centaures, je ne parle point de leurs meurtres, & de leur yvrognerie; car ce n'eſt pas de cela dont il s'agit.

Deux bonnes choſes par leur mélange, cela eſt aſſez clair, ſans avoir beſoin d'exemple; car de dire avec l'Auteur, *comme on fait un breuvage excellent avec du vin & du miel*, cela ſent trop l'Apoticaire pour une comparaiſon qui n'eſt miſe que par forme d'ornement. Voilà comme les graces d'à cette-heure ne ſont pas celles de ce temps-là.

Car le Dialogue aime à s'entretenir, &c. Je réunis icy ce qui eſt plus bas chez l'Auteur, & tranche la choſe en deux lignes, n'en gardant que le ſuc, & ce qui eſt neceſſaire au raiſonnement.

ſi bien

ſi bien qu'il ſemble que l'union n'en puiſſe eſtre que monſtrueuſe. Ajoûtez à cela, Que la Comedie ſe raille quelquefois du Dialogue & de ſes vaines ſpeculations, dépeignant tantoſt les Philoſophes marchant ſur les nuës, tantoſt occupez à meſurer le ſaut d'une puce, pour ſe moquer de la hauteur de leurs contemplations, & de leurs recherches ſotes & curieuſes. Cependant, *j'ay eſté aſſez hardy pour vouloir reconcilier* ces deux mortels ennemis; & je laiſſe aux autres à juger ſi j'y ay bien réuſſi, & ſi je n'ay point tout gaſté, comme Promethée, en confondant les deux ſexes; ou trompé, comme luy les conviez, en ne leur ſervant que des os couverts de graiſſe. Car *pour ce qui concerne le larcin*, je ne crains pas qu'on m'en accuſe? *Où aurois-je dérobé ces chimeres & ces hippo-*

J'ay eſté aſſez hardy pour vouloir réconcilier, &c. Il y a icy une comparaiſon tirée de la Muſique qui n'eſt pas à noſtre uſage, parce qu'il faut que les comparaiſons ſoient des choſes connuës, & que tout le monde ſçait: je l'aurois bien renduë par équivalent; mais il n'en eſtoit pas beſoin, car j'ay touché d'abord en deux lignes toute la force de l'oppoſition.

Pour ce qui concerne le larcin, je n'ajoûte pas, *parce qu'il eſt Dieu du larcin*: car ce n'avient mieux à Mercure qu'à luy, & n'eſt pas neceſſaire au ſujet.

Où aurois-je dérobé ces chimeres & ces hip-

gryphes, qui n'ont aucun eſtre que da
mon imagination, & que chacun pe
former à ſa fantaiſie ſans avoir beſoin
les contrefaire ? Mais quelque extravaga
qu'ils ſoient, j'y ſuis trop engagé po
m'en dédire ; outre que ce n'eſt pas
Promethée de changer d'avis, mais
Epiméthée.

pogryphes, j'ay rendu la choſe à noſtre air ; car les mots qui ſont au Grec, ne feroient point d'effet maintenant, n'
ſtant pas connus com
me de ce temps-là.

NIGRINUS, OU LES MOEUR D'UN PHILOSOPHE.

C'eſt une eſpece de Satyre contre les vic de Rome, auſquels il oppoſe la douce de la Philoſophie ; & meſle parmy ce des invectives contre ceux qui abuſe de ce nom.

LUCIEN A NIGRINUS.

*C'eſt
u'il y
n avoit
ncoup.*

CE ſeroit porter *des Choüettes à Athe nes*, comme dit le Proverbe, qu de parler de ſcience & de doctrine devan

Ce ſeroit porter des Choüettes à Athenes ; ce Proverbe eſtoit tro connu pour avoir be

Nigrinus. Auſſi mon deſſein n'eſt-il pas, en luy addreſſant ce Dialogue, de faire montre de mon ſçavoir, mais de découvrir le ſien. Qu'on ne me reproche donc point ce que dit Thucydide, Que l'ignorance rend les hommes plus hardis, & le ſçavoir plus retenu : car c'eſt l'admiration de ſon Eloquence qui me fait parler, & non pas l'opinion que j'ay de la mienne.

ſoin d'explication ; car il n'y a rien qui faſſe tant languir un diſcours que de vouloir tout dire ; c'eſt pourquoy les anciens Latins ne s'expliquoient d'ordinaire qu'à demy.

LYCINUS. QUE tu és devenu grave & ſévere depuis quelque temps ! Au lieu de nous entretenir familierement comme tu faiſois, tu ne daignes pas ſeulement nous regarder. Dy-moy ce qui t'a rendu ſi dédaigneux & ſi mépriſant.

L'AMI. C'eſt que *de pauvre je ſuis devenu riche*, d'eſclave libre, de fou ſage.

LYCINUS. En ſi peu de temps ?

L'AMI. Encore moins que tu ne penſes.

De pauvre, je ſuis devenu riche : pour eſtre plus vif, j'ay mis d'abord ce que l'Auteur ne dit icy qu'aprés quelque circonlocution.

pouvoir gouſter avec toy d'un ſi céleſte breuvage ! Il me ſemble que tu ne peux refuſer honneſtement d'en faire part à ton Ami, qui a le meſme deſir & la meſme paſſion que toy pour la verité.

L'AMI. Il n'eſt pas beſoin de me preſſer davantage ; car j'ay plus d'envie de te dire ce que j'ay ouï, que tu n'en as de l'entendre : Et ſi tu ne m'avois importuné pour le ſçavoir, je t'aurois prié de le vouloir écouter. Car outre le plaiſir que j'auray à le raconter, je veux que cela me tienne lieu de juſtification, pour faire voir que ce n'eſt pas ſans cauſe que je ſuis tranſporté d'une ſi ſainte fureur. En effet, je ſuis ſi touché des choſes que j'ay ouïes, que lors que je n'ay perſonne à les conter je m'en entretiens moy-meſme ; *Semblable à ces Amoureux*, qui en l'abſence de leurs Maîtreſſes s'entretiennent des faveurs qu'ils en ont receuës, & ſe plaiſent à repaſſer dans leur eſprit leurs paroles & leurs actions, comme ſi elles eſtoient préſentes ; quelquefois avec tant

Semblable à ces Amoureux, je change la comparaiſon tirée de l'Amour des Garçons en celle des femmes ; ce que j'obſerve par tout, tant pour ne point corrompre nos mœurs, que parce que cela feroit un effet contraire à ſon deſſein, qui eſt de plaire.

d'attention, qu'ils ne prennent pas garde à ce qu'ils voyent, tant ils ſont attachez à ce qu'ils ne voyent point. Je me conſole de meſme en l'abſence de Nigrinus, que je regarde *comme un flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres*: Et il n'eſt pas ſeulement preſent à ma memoire, mais il me ſemble que j'entens ſa voix; car, comme Periclés, il laiſſe un aiguillon dans l'eſprit de ceux qui l'écoutent.

LYCINUS. Ceſſe ce long préambule, qui ne fait que retarder ma joye, & me rapporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

L'AMI. Je crains *de faire comme ces mauvais Comediens*, qui repreſentent mal de bonnes choſes, & de corrompre l'excellence de ſon diſcours, par la foibleſſe du mien. *Mais ſi je manque, ſouvien-toy* que le Poëte n'eſt pas coupable de la faute des Acteurs, & que j'ay oublié ou

Comme un flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres. L'Auteur le dit de ceux qu'on allumoit au haut d'une tour pour éclairer de nuit les Navires; mais il eſt bon en general.

Je crains de faire comme ces mauvais Comediens; j'abrege ce qui eſt plus étendu chez l'Auteur, pour les raiſons que j'ay dites.

Mais ſi je manque, ſouvien-toy, &c. Je mets cela de ſuite ſans interruption, ce que je fais par tout ailleurs, où l'on s'en peut paſſer, pour eſtre plus court & plus net.

alteré, ce qu'il avoit peut-eſtre dit autrement. Du reſte, n'attens de moy, non plus que d'un meſſager de Comedie, qu'un ſimple recit, & ſouhaite ſeulement que ma memoire ſoit fidelle ; afin que je n'oublie rien qui ſoit important : car je vais faire un effort pour te contenter.

LYCINUS. Que tu as fait là un bel exorde, & ſelon les regles de l'Art ! Tu devois ajoûter, Que voſtre entretien ne fut pas long, & que tu ne t'és point préparé ; & autres excuſes ſemblables que les Orateurs ont accouſtumé de faire. Mais imagine-toy que tu as dit tout ce qu'il falloit, & que j'ay répondu de meſme, ſans ſuſpendre davantage mon attente, ny m'ennuyer d'un long diſcours, ſi tu ne veux eſtre ſifflé comme un mauvais Comedien.

L'AMI. Je ſuis bien aiſe que tu m'ayes prévenu, & que tu ayes dit par avance ce que j'avois à dire. Je voudrois que tu euſſes ajoûté auſſi, Que je ne garderay ny ſon ordre ny ſes paroles, tant pour épargner ma memoire, que pour ne point trahir la gloire de mon Heros, en joüant ſon perſonnage foiblement.

LYCINUS. Ne finiras-tu point ton Prélude ?

L'AMI.

L'AMI. Pour commencer donc, je te diray, Qu'il entra en diſcours par les loüanges des Grecs, & particulierement des Atheniens, qui nourris *dans la pauvreté de la Philoſophie*, ſont ennemis du luxe, qu'ils reformẽt juſqu'aux Etrangers qui viennent chez eux, bien loin de s'en laiſſer corrompre. Il me contoit, à ce propos, qu'un jour il en vint un à Athenes tout couvert d'or & de pourpre, avec un équipage magnifique; mais qu'au lieu d'admirer ſa pompe & ſa magnificence, comme il ſe l'imaginoit, on avoit pitié de luy, quoyqu'on ne s'en vouluſt pas moquer tout publiquement, pour ne point choquer ſa liberté. Cependant, on eſſayoit de l'inſtruire; car comme chacun eſtoit incommodé dans les lieux publics, par la foule de ſes valets, il y en eut un qui dit *aſſez plaiſamment*, Qu'eſt-il beſoin en temps de paix de ſe faire ſuivre par une Armée? Un autre ſe joüant ſu le luxe de ſes habits; *Le Printemps, dit-il,*

Dans la pauvreté de la Philoſophie, il y a au Grec, *dans la pauvreté & la Philoſophie*; mais la pauvreté de la Philoſophie eſt plus loüable, parce qu'elle eſt volontaire.

Aſſez plaiſamment: je dis enſuite, qu'on ne parloit ny ſi haut ny ſi aigrement qu'on s'en pût fâcher.

Le Printemps, dit-il, n'a pas encore paru, d'où nous viennent ces

n'a pas encore paru, d'où nous viennent ces fleurs ? Ils reprirent délicatement auſſi les mets ſuperflus de ſa table, le trop grand ſoin qu'il prenoit de ſa chevelure, la quantité de pierreries dont ſes doigts eſtoient plûtoſt chargez que parez ; ſi bien qu'en ſe moquant tantoſt d'une choſe, & tantoſt d'une autre, non pas toutefois ſi haut, ni ſi aigrement qu'il s'en puſt fâcher, ils firent ſi bien qu'il retourna tout changé en ſon païs. Il alleguoit un autre exemple pour montrer qu'on n'y avoit point de honte de la pauvreté, mais plûtoſt qu'on en faiſoit gloire, Qu'en des jeux publics, les Sergens ayant pris un Bourgeois vétu d'une étoffe teinte, contre l'Ordonnance qui défendoit de ſe trouver aux Spectacles en cet habit ; le peuple cria que l'on euſt pitié de luy, & qu'il ne l'avoit pas fait par vanité, mais parce qu'il n'en avoit point d'autre. Il loüoit encore la liberté & la tranquillité du païs, où l'on vivoit modeſtement, & ſans envie, & ſoûtenoit que cela eſtoit conforme à la doctrine des Philoſophes, & convenable à celuy qui vouloit con-

fleurs ? il y a au Grec ; *le Printemps eſt déja venu, d'où nous vient ce Paon ? peut-eſtre qu'il eſt de ſa mere*, ce qui ſeroit obſcur & ridicule.

ſerver la pureté de ſes mœurs, & ſuivre les loix de la nature. Mais ceux qui meſurent leur felicité aux grandeurs & aux richeſſes, & qui ſont nourris dans la flaterie & la ſervitude, eſclaves des voluptez; Ceux-là, dit-il, doivent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la débauche, dont l'eſprit une fois imbu, fait banqueroute à l'honneur; & lors que ce divin hoſte en eſt dehors, l'ame n'eſt plus qu'un deſert remply de beſtes farouches. C'eſt-là, dit-il, qu'eſt le ſejour du menſonge & de l'impoſture. C'eſt-là qu'on n'oit que des chanſons laſcives, & qu'on ne voit que des actions deshonneſtes. C'eſt-là que la volupté entre par toutes les portes, dont il ſe fait comme un fleuve de delices, qui noye les vertus, & qui traiſne avec luy l'orgueil, l'ambition, l'avarice, & cent autres vices ſemblables. Voilà quelle eſt la vie de Rome; c'eſt pourquoy lors que j'eus quitté la Gréce pour y venir, je me repentis bientoſt de cette réſolution, & crûs avoir quitté la lumiere du Soleil, comme dit Homere, pour venir habiter parmy les tenebres. Pourquoy, diſois-je en moy-meſme, renonçois-tu au repos & à la tranquillité de la Gréce pour vivre icy bas dans le tracas & le tumulte? pour

ne voir que des flateurs, des empoiſonneurs, des aſſaſſins, des corrupteurs, & autres ſcelerats ? Que veux-tu faire en un lieu où tu ne peux vivre, comme on y vit ? Aprés avoir donc reſvé quelque temps là-deſſus, je déliberay de me retirer de la foule comme Jupiter enleva Hector de la bataille, & de m'entretenir en particulier avec Platon & la Philoſophie, quoyque pluſieurs tiennent cette vie laſche & oiſive. De-là, comme de deſſus un theatre, je contemple tout ce qui ſe paſſe dans Rome, dont une partie me fait rire, & l'autre me fait pitié; mais l'une & l'autre me ſert d'inſtruction. Car s'il faut loüer le mal par le profit qui nous en revient, je ne trouve nulle part tant de ſujet d'exercer ſa vertu, pour réſiſter à tous les plaiſirs deshonneſtes, à toutes les paſſions déreglées, à tous les allechemens de la volupté, non pas en ſe faiſant lier comme Ulyſſe au maſt du Navire, ny en ſe bouchant les oreilles, comme luy au chant des Sirénes; mais en marchant la teſte haute & le courage élevé. D'ailleurs, comme les choſes paroiſſent dans l'oppoſition de leurs contraires, le Vice donne luſtre à la Vertu, & l'on mépriſe davantage les biens périſſables, lors qu'on en reconnoiſt les de-

huts. Lors qu'on voit tout à coup comme dans une Comedie, le riche devenir pauvre, le maiſtre eſclave, & l'amitié des hommes ſe changer avec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'encore qu'on voye l'inſtabilité des choſes du monde, & que la Fortune ſe jouë de tout ce qui eſt icy bas, on ne laiſſe pas de l'adorer, & d'admirer de vaines grandeurs, & de trompeuſes richeſſes, au lieu de s'en rire comme on devroit. Car qui ne riroit de voir les Grands étaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence? Les uns ne vous ſaluënt que par la bouche d'autruy, & veulent qu'on ſe contente de les voir ſans leur parler, comme on aſſiſte à des ſpectacles. D'autres, encore plus glorieux, ſouffrent que l'on les adore, non pas de loin, à la façon des Perſes, mais en leur baiſant la main, & *embraſſant leurs genoux*, le dos tout courbé, & les yeux baiſſez contre terre; mais l'ame encore plus humiliée que le corps. Car ils mettent leur felicité en ces fadaiſes, auſſi-bien que le peuple qui les

Embraſſant leurs genoux, il y a au Grec *l'eſtomac*; mais ce n'eſt pas une ſi grande marque d'humilité, & l'un & l'autre eſt une coûtume ancienne.

regarde, quoyqu'il ſçache bien que tout cela n'eſt que piperie, & qu'on les maudit en les adorant. Cependant, Monſieur qui ſe tient debout ſouffre ces fauſſes adorations, & ſe trompant luy-meſme, il vous donne ſa main à baiſer, que j'aime encore mieux que ſa bouche. Ceux-là, pourtant, me ſemblent plus ridicules, qui leur font la cour, & qui ſe levent dés minuit pour eſtre de plus grand matin à ſe morfondre à leur porte, & à ſouffrir la mauvaiſe humeur de leurs valets, qui leur diſent leurs veritez, & les appellent ſouvent par leur nom. Mais quelle eſt, aprés tout, la récompenſe de tant de peines & de veilles ? ce n'eſt ſouvent qu'un miſerable repas où l'on endure mille affronts : & où l'on eſt contraint de faire & de dire mille choſes contre ſon ſentiment : Enfin, d'où l'on ſe retire toûjours ou mal-content, ou malade ; de ſorte qu'il faut aller décharger ſon cœur à un amy, ou rendre gorge en quelque coin, & donner de l'exercice aux Medecins. Ce que je trouve de plus plaiſant, c'eſt que quelques-uns n'ont pas ſeulement le loiſir d'eſtre malades, & ſont contraints de courir toute la Ville, lors qu'il ſe faudroit mettre au lit. Mais je n'ay garde de les plaindre ; car les fla-

teurs, à mon avis, ſont pires que ceux qu'ils flatent, & ſont cauſe par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'inſolence des autres. Ce ſont eux qui corrompent leur modeſtie par l'admiration de leur grandeur, & par la loüange de leurs richeſſes; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette ſervitude volontaire, les Grands leur viendroient faire la cour eux-meſmes, & les prieroient de contempler leur felicité, de peur qu'elle ne leur fuſt inutile. A quoy ſerviroient tant de mets ſuperflus ſur leurs tables, s'il n'y avoit perſonne pour en goûter, veu que ſouvent ils n'en goûtent pas eux-meſmes, & que l'abondance engendre le dégoût ? A quoy ſerviroient leurs beaux meubles, & leurs grands Palais, ſi perſonne ne les venoit voir ? Car ces choſes ne ſont pas ſi conſiderables par elles-meſmes, que par l'eſtime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'eſtre heureux en les poſſedant. Il faudroit donc, pour rabaiſſer leur orgueil, oppoſer le mépris à leur vanité; au lieu de les enorgueillir, comme on fait, par de fauſſes loüanges. Encore ſeroient-elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtiſans qui n'ont rien de meilleur à dire : mais que ceux qui ſont

profeſſion de Sageſſe ſoient les plus laſches flateurs, c'eſt ce qui eſt inſupportable. Car de quel œil penſez-vous que je voye un Philoſophe déja ſur l'âge parmy la foule des Courtiſans, à la ſuite d'un Grand, ou faire la cour à des valets pour gagner les bonnes graces du maiſtre? Ils devroient pour le moins quitter leur habit & leur mine auſtere, quand ils veulent faire des choſes qui en ſont indignes, & ne pas pratiquer le Vice avec l'équipage de la Vertu : Car ils ne different qu'en cela des autres, & *ſont les plus inſolens dans la débauche*, ſans parler de leur gourmandiſe & de leur yvrognerie. Il blâmoit particulierement ceux qui enſeignent pour de l'argent & qui font trafic de la Vertu, comme s'ils mettoient la Sageſſe à l'encan dans un marché : Il appelloit leurs Eſcoles des boutiques & des tavernes, & ne pouvoit ſouffrir qu'un homme qui fait profeſſion de mépriſer les richeſſes, & qui les veut rendre odieuſes, méne une vie ſi contraire à ſa doctrine. Auſſi ne tiroit-il point tribut de ſon ſçavoir, & ceux qui en avoient beſoin le pouvoient conſulter à toute

Sont les plus inſolens dans la débauche, je dis la choſe en general, parce qu'une partie du détail n'eſtoit pas à nos mœurs.

heure, & y venir puiſer comme dans une ſource publique. Car il ſongeoit ſi peu à s'enrichir, *qu'il négligeoit meſme ſon bien*, & aidoit les pauvres tous les ans du reſte de ſon revenu. Il croyoit que la jouïſſance des choſes ne nous appartenoit qu'à proportion du beſoin que nous en avions, & que c'eſtoit une eſpece d'injuſtice de retenir le reſte. C'eſtoit un exemple vivant de ſobrieté & de temperance, ſans excés dans ſon boire & dans ſon manger, reglé dans ſes exercices, modeſte tant en ſes habits qu'en ſa contenance, quoyque d'un port venerable, pour ne point parler de la douceur de ſes mœurs & de ſon eſprit. Il avertiſſoit ceux qui le venoient voir de ne point remettre de jour à autre l'amendement de leur vie, parce qu'on ne devoit point differer à bien vivre. Mais il n'approuvoit pas ce que quelques-uns prennent pour un grand exercice de vertu, de ſe foüetter ou déchiqueter la peau pour s'accoûtumer à la douleur, & diſoit, que c'eſtoit dans l'ame qu'il falloit planter l'indolence, & qu'en matiere d'in-

Qu'il negligeoit meſme ſon bien ; ce n'eſt que trop dire que cela, pour un homme qu'il veut loüer, & qu'il propoſe pour exemple : c'eſt pourquoy j'ay omis le reſte.

ſtruction on devoit avoir égard à l'âge, à la complexion & aux habitudes, pour ne point accabler la nature en la ſurchargeant, ny rompre un baſton que l'on vouloit redreſſer. J'ay veu un jeune homme, qui aprés avoir paſſé par cette épreuve, eut recours à luy comme à un azile, & parut depuis plus reglé & plus modeſte. Il paſſoit delà à la reprehenſion d'autres vices, & à *la fureur des ſpectacles*, dont la paſſion a gagné juſques aux plus ſages, & touchoit le defaut de ceux qui ont trop de ſoin de leurs funerailles, ajoûtant, que les Romains prononçoient une parole veritable en toute leur vie, lors qu'ils mettoient dans leur teſtament, *que ce qu'ils diroient ne leur puſt nuire*,

La fureur des ſpectacles, je n'ay pas deſcendu dans le particulier, qui n'eſt plus à noſtre uſage.

Que ce qu'ils diroient, ne leur puſt nuire, ny préjudicier, j'ay agencé cela le mieux que j'ay pû à la maniere d'une formule de Teſtament, le Grec eſt obſcur ; ſurquoy on peut voir les notes de Bourdelot, qui ne me ſatisfont point. M. Patru croit qu'au lieu d'ἀληθείας, qu'il y a au Grec, il faut mettre ἁλιτρίας, qui ſignifie *peccatum*, & dit que l'Auteur apparemment a voulu joüer, ſur ce que les Romains dans leurs Teſtamens, *ſæpè deprecabantur veniam, ſi quid contra juris formulas peccaſſent*, comme il ſe voit en la Loy *Lucius Titius*, 88. §.

ny préjudicier. Mais je ne pouvois m'empeſcher de rire de l'impertinence de ceux qui aprés avoir eſté ſots toute leur vie, pour l'eſtre encore aprés leur mort, ordonnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits avec eux, ou que leurs eſclaves ſe tiendront prés de leur ſepulchre, & les couronneront de fleurs. Ce ſont ceux-là meſmes qui ſe traitent trop magnifiquement durant leur vie, qui *répandent du vin dans les feſtins* parmy les odeurs, boivent des parfums, ſe couronnent de fleurs, veulent avoir des roſes en Hiver; enfin, qui n'aiment les choſes que hors de leur ſaiſon, & contre l'ordre de la Nature. *Il appelloit cela faire un ſoleciſme dans la Volupté:* & comme Momus trouvoit à redire que le Taureau euſt les cor-

17. *de legat. & fideicom.* Mais comme cette conjecture, qui me ſemble belle, n'eſt appuyée d'aucun manuſcrit, & que d'ailleurs elle auroit beſoin de quelque éclairciſſement que le temps pourra peut-eſtre apporter, je ne l'ay pas voulu ſuivre.

Répandent du vin dans les Feſtins. Il y a au Grec *avec bruit*, ce qui ſe faiſoit par forme de jeu, en ſecoüant le verre; mais cela euſt fait icy une obſcurité.

Il appelloit cela faire un ſoleciſme dans la volupté. Il y a icy un Proverbe Grec que j'omets, parce qu'il n'a point de rapport aux noſtres, & qu'on s'en peut paſſer.

nes au deſſus des yeux, & diſoit qu'il les devoit avoir au deſſous, afin qu'il viſt mieux où il frappoit ; il trouvoit mauvais qu'aimant les ſenteurs, ils ne les miſſent pas plûtoſt ſous leur nez que ſur leur teſte. Il ſe moquoit auſſi de ceux qui ſont trop délicats dans leur boire & dans leur manger, & diſoit, Qu'ils ſe donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaiſir, qui eſt à peu prés l'étenduë de noſtre goſier, car devant ny aprés ils ne ſentoient rien. Ils ajoûtoient, Qu'ils achetoient bien chérement ce petit paſſage par tant de chagrins & de maladies : Et qu'ils avoient bien mérité ce ſupplice, en mépriſant les ſolides voluptez que l'on tire de la Philoſophie, pour des bagatelles. De là il venoit aux deſordres de ceux qui importunent tout le monde dans les bains publics par une foule de valets, & qui s'appuyent ſur leurs eſclaves, comme s'ils n'avoient point de jambes ; ou qui par la ruë, & dans les bains meſmes, ont des gens qui marchent devant eux pour les avertir où il faut mettre le pied, comme s'ils avoient oublié qu'ils marchent, qui eſt une choſe qu'on voit arriver tous les jours aux plus Grands de Rome. Il diſoit, Qu'il eſtoit ridicule de ſe ſervir de ſes oreilles

Ou, ſe ſont por ter en haiſe omme dans une iére.

pour oüir, & de ſes mains pour manger, & d'avoir beſoin des yeux & des jambes d'autruy pour ſe conduire, comme ſi l'on eſtoit boiteux & aveugle. Tandis qu'il reprenoit donc ces choſes, & autres ſemblables, avec beaucoup d'éloquence, *je demeurois attaché à ſon diſcours*, ſans en perdre une parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut achevé, je le regardois comme immobile, ſans pouvoir prononcer une parole, & j'eſtois tout en ſueur & tout interdit. Car, s'il m'eſt permis de philoſopher à mon tour, il me ſemble que le cœur de l'homme eſt comme un but où chacun viſe. mais peu y donnent; & des coups que l'on y tire, les uns pour eſtre trop violens, paſſent à travers, ſans s'y arreſter; les autres, pour eſtre trop foibles, n'y font point d'impreſſion : Mais ceux qui ſont meſurez à ſa portée, & frotez, non pas de venin ou de réſine, comme ceux des Scythes & des Curetes, mais d'une grace inviſible, comme d'une huile douce & penetrante; ceux-là, dis-je, ſont des bleſſures qui ne ſe guériſſent jamais, & qui ſont

Je demeurois attaché à ſon diſcours, les larmes ſont touchées enſuite, & l'exemple des Phéaques n'eſt plus à noſtre uſage.

ſi agreables qu'elles font couler des larmes de joye, comme il m'arriva en cette occaſion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs invulnerables ; car comme le ton Phrygien de la flûte, ne touche que ceux qui ſont épris des fureurs de la Deeſſe Cibéle, les diſcours de la Philoſophie n'émeuvent que les eſprits qui ſont diſpoſez à les recevoir.

LYCINUS. Que tu me contes-là des choſes divines & agreables ! & que tu as fait en mon abſence un grand feſtin de *Nectar* & d'Ambroſie ! Si le plaiſir que tu as receu peut eſtre comparé à une bleſſure, à cauſe de l'impreſſion qu'il a faite ſur toy, je puis dire, que je ſuis bleſſé d'un meſme traît ; & qu'*en me racontant ton mal, tu me l'as communiqué* : c'eſt pourquoy, ſonge à trouver un remede pour tous deux.

L'AMI. *Il faut avoir recours pour cela* à

Nectar, je l'ay mis au lieu de *Lote*, parce qu'il eſt plus connu parmy nous, & plus beau.

En me racontant ton mal, tu me l'as communiqué. J'ay paſſé délicatement l'exemple du chien enragé, qui eſt dur & extravagant, parce qu'il fait ſemblant de vouloir loüer icy la Philoſophie ; quoyqu'à vray dire il y ait de la raillerie par tout.

Il faut avoir recours pour cela. Je fais dire quelquefois à l'un ce que l'autre dit, parce

celuy qui en eſt l'Auteur, comme Téléphe à Achilles pour en recevoir gueriſon.

que cela eſt indifferent, & que l'agrément que ce changement produit, ne l'eſt pas ; qui eſt ce à quoy il faut avoir égard.

Il y a icy un Traité, intitulé LE JUGEMENT DES VOYELLES, qui eſt une plainte de l'S contre le T, ſur quelques mots qu'il luy dérobe, comme par exemple, on dit Thalatta *pour* Thalaſſa, *par un caprice de l'Uſage, ainſi que* chaiſe *en François pour* chaire. *L'Auteur prend de là occaſion de joüer ſur la rencontre des mots ; mais comme cela n'a aucun rapport à noſtre langue, il ne ſe peut traduire ; auſſi laiſſe-t-on ces mots en Grec dans la verſion Latine. Mais un de mes Neveux a compoſé un Dialogue à cet exemple, qui ſe trouvera à la fin du Livre.*

*TIMON, OU LE MISANTHROP. DIALOGUE.

TIMON, JUPITER, MERCURE, & pluſieurs autres parlent.

C'eſt la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans une extrême pauvreté, ſans eſtre aſſiſté de perſonne, quoyqu'il euſt fait du bien à pluſieurs dans ſa fortune. Il s'en prend à Jupiter, qui touché de compaſſion, luy envoye le Dieu des Richeſſes, pour le tirer de la neceſſité où il eſtoit.

TIMON. O Jupiter, *Protecteur de l'Hoſpitalité*, de la Societé, de l'Amitié; & s'il y a quelqu'autre Epithete que les Poëtes te donnent en leur fureur, ou pour remplir la meſure

**Timon ou le Miſanthrope.* J'ay retranché ou alteré icy pluſieurs choſes, pour trouver ce je ne ſçay quoy que je cherche; mais je demeure toûjours dans le but, & dans le deſſein de l'Auteur, & ne mets point mes rêveries pour les ſiennes.

Protecteur de l'Hoſpitalité, &c. Les autres Epithetes ſont touchez enſuite, ou ne ſe pouvoient exprimer commodément.

de

de leurs Vers, lors qu'ils ne ſçavent plus que dire. O toy, qui greſles, qui tonnes & qui foudroyes ſur les impies; *Qu'eſt devenu ton foudre* & tes carreaux de feu autrefois ſi redoutables ? Sont-ils maintenant éteints, & s'en ſont-ils allez en fumée ? Salmonée te brave à cette heure impunément avec ſon faux tonnerre; le tien n'eſt plus qu'un bruit vain, & un tiſon fumant qui ne fait rien que noircir. Pourquoy, Grand-Dieu, és-tu devenu ſi froid & ſi lent à punir les crimes, *comme ſi tu eſtois ſourd* & aveugle de vieilleſſe, & que tu ne viſſes & n'entendiſſes plus les forfaits qui ſe commettent tous les jours ? Car lors que tu eſtois jeune & boüillant, tu ne faiſois ny paix ny tréve avec les coupables, & *en abyſmois les uns* par des tremblemens de terre, & les autres par des déluges, comme tu fis du temps de Deucalion, *que tu ſauvas dans une petite nacelle* du naufrage

Qu'eſt devenu ton foudre ? Je dis à la fin que ce n'eſt que fable, & que fiction Poëtique.

Comme ſi tu eſtois ſourd, &c. Le Proverbe de la Mandragore n'eſt pas à noſtre uſage.

En abyſmois les uns, &c. J'ay mis les deux principaux exemples de la vengeance divine, les autres ſont peu de choſe, ou ſont déja exprimez.

Que tu ſauvas dans une petite nacelle. Je ne dis point qu'elle abor-

de l'Univers, pour reparer les ruines du Monde, & conſerver quelque étincelle du genre humain. Les hommes ſont devenus plus cruels & plus méchans qu'ils n'eſtoient alors; on ne te fait tantoſt plus d'offrandes ny de ſacrifices, ſi ce n'eſt quelqu'un en paſſant aux jeux Olympiques; encore eſt-ce plûtoſt par coûtume, que par zele ou par devoir. Enfin, on t'a preſque dépoſſedé, comme tu as fait ton prédéceſſeur. Les voleurs te pillent tous les jours impunément, juſqu'à mettre ſur toy leurs mains ſacrileges, comme ils ont fait depuis peu à Olympie, où pendant la ſolemnité des jeux, ils ont coupé l'or de ta chevelure. Cependant, Vainqueur des Tytans, tu fus ſi lâche que de ſouffrir cet affront ſans crier ſeulement à l'aide, pour réveiller les chiens, ou le voiſinage endormy. Qu'il faiſoit beau voir alors Jupiter, avec un foudre de quinze pieds à ſa main, qui ſe laiſſoit tondre par des brigans! Quand te réveilleras-tu d'un ſi long aſſoupiſſement, illuſtre uſurpateur, pour châtier de plus grands crimes que ceux des fables? Car, pour ne point parler des autres, puiſque ce ne ſeroit jamais fait, comment laiſſes-

da ſur la Montagne de Lycoris, parce que cela ne ſert de rien icy.

tu impunis *les ingrats qui m'ont abandonné*, aprés avoir mangé tout mon bien, & qui ne me regardent pas dans ma miſere, aprés m'avoir adoré dans ma fortune? Ils ſe détournent de moy lors qu'ils me rencontrent, & me fuyent *comme un oiſeau de mauvais augure*. *Maintenant donc*, privé de tous biens & accablé de tous maux, je ſuis contraint de philoſopher icy avec la beſche. Tout l'avantage que je tire de ma retraite, c'eſt que je ne vois point la proſperité des méchans, qui n'eſt pas une petite felicité. Réveille-toy donc, fils de Saturne & de Rhée, d'un ſommeil plus long que celuy d'Epimenide, & rallumant ton foudre ſur le mont Oeta, écraſes-en les impies, ſi tu ne veux qu'on croye que tu ſois mort, comme on le publie en Créte, & que tout ce qu'on dit de toy ne ſoit que fable, & que fiction poëtique.

JUPITER. Qui eſt ce blaſphemateur, qui crie ſi haut *du Mont Hymette*? Il

Les ingrats qui m'ont abandonné; ſes bienfaits ſeront touchez à la fin.

Comme un oiſeau de mauvais augure. Il y a au Grec, *comme un ſepulcre*; mais je cherche les plus belles expreſſions, & celles qui ſont le plus à noſtre uſage.

Maintenant donc: J'exprime les traillons plus bas.

Du Mont Hymette:

faut que ce ſoit quelque Philoſophe ; car un autre ne ſeroit pas ſi inſolent.

MERCURE. *Ne connois-tu pas Timon*, qui t'a fait tant d'offrandes & de ſacrifices, & qui nous traitoit ſi magnifiquement le jour de ta feſte ?

JUPITER. Quoy c'eſt luy ! Dieux quel changement ! Comment un homme ſi riche, & qui avoit tant d'amis, a-t-il pû tomber tout à coup dans une ſi honteuſe pauvreté ?

MERCURE. *En faiſant du bien à des ingrats*, qui l'ont abandonné, comme les Corbeaux font les charognes, lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

JUPITER. Veritablement, il a quelque ſujet de ſe plaindre ; & nous ne pouvons, ſans eſtre plus ingrats que ſes faux amis, l'abandonner ainſi dans ſon malheur, aprés le ſoin qu'il a eu de nous dans ſa fortune. Mais accablé d'affaires de tous coſtez, & dépité contre les méchans, dont le nombre croiſt tous les jours, juſqu'à me donner de l'épouvante,

On verra enſuite, que c'eſt au pied du Mont.

Ne connois-tu pas Timon ? Le nom de ſon Pere, &c. ſera expliqué ailleurs, auſſi-bien que le miſerable eſtat où il eſt.

En faiſant du bien à des ingrats. J'ay abregé cet endroit, parce que le reſte eſt aſſez expliqué dans tout le Dialegue.

je ne regarde tantoſt plus *la Terre* ; outre que j'ay la teſte rompuë des diſputes des Philoſophes, qui m'empeſchent d'entendre les cris des autres, ſi bien que celuy-cy a eſté oublié parmy la foule. Mais pour ne le pas laiſſer languir plus long-temps dans ſa miſere, *prens avec toy le Dieu des Richeſſes*, & le meine chez luy, avec ordre de n'en point partir, quand il le voudroit chaſſer. Pour ceux qui l'ont abandonné, je ne manqueray pas de les foudroyer, ſi-toſt qu'on aura raccommodé mon foudre, dont je rompis l'autre jour deux pointes en le lançant trop bruſquement contre le Philoſophe Anaxagore, qui vouloit perſuader à ſes Diſciples que nous n'eſtions que des chanſons. Mais il ſe mit à couvert ſous l'autorité de Periclés, & cependant j'allay mettre en poudre le Temple de Caſtor & de Pollux, qui ne m'avoit fait ny bien ny mal.

La Terre ; Je dis en general, parce qu'il convient à tout dans le deſſein de l'Auteur, qui veut choquer la Providence.

Prens avec toy le Dieu des Richeſſes : Je ne dis pas qu'il améne avec luy le Treſor, parce que cela n'auroit point de grace maintenant, & que je ne m'engage pas à une Traduction réguliere. Le Dieu des Richeſſes eſt aſſez ſuffiſant pour enrichir, ſans avoir beſoin d'autre.

En attendant ce ſera un aſſez grand ſupplice pour des ingrats, de voir rentrer en honneur celuy qu'ils ont mépriſé.

MERCURE. Qu'il eſt important de crier haut, non ſeulement dans un Barreau, pour gagner ſa cauſe, mais encore en faiſant des vœux & des prieres ! Si le bon-homme Timon fuſt demeuré les bras croiſez ſans rien dire, il euſt eſté gueux toute ſa vie ; maintenant par ſes cris & ſes importunitez, il a arraché meſme du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, *je croy que cela ne luy ſervira de rien* ; car voilà le Dieu des Richeſſes qui ne veut pas obéïr.

JUPITER. Pourquoy ?

MERCURE. Il luy faut demander à luy-meſme.

PLUTUS. Voulez-vous que je retourne en un lieu où l'on ne me ſçauroit ſouffrir ? Envoyez-moy chez ces gens qui ſçavent ce que je vaux, & combien je couſte à acquerir ; & que les fous qui l'ignorent, croupiſſent toute leur vie dans la pauvreté.

JUPITER. Tu n'as rien à craindre,

Je croy que cela ne luy ſervira de rien. Je le fais dire à Mercure, plûtoſt qu'à Plutus, parce qu'il eſt mieux de la ſorte, comme il paroiſtra dans la lecture de l'ouvrage.

t aſſez inſtruit par ſa diſgrace. Mais
ı'étonne que tu te mettes en colere
e qu'on te laiſſe libre, veu que tu te
gnois autrefois des uſuriers, qui t'en-
noient ſous la clef, ſans te laiſſer ſeu-
ent voir la lumiere, & te faiſoient
frir mille geſnes. Tu diſois que c'e-
: ce qui te rendoit paſle & défiguré,
e qui eſtoit cauſe que tu ne ſongeois
i t'évader. *Tu mériterois donc*, pour
ſi injuſte plainte, d'eſtre mis en pri-
perpetuelle, dans quelque tour d'ai-
, comme une autre Danaé, pour n'y
e que d'intereſt & d'uſure, qui eſt
fort mauvais aliment. Tu blâmois
i les avares qui meurent d'amour
r toy, & cependant n'en oſent jouïr :
ıblables à ce chien des Fables, qui at-
é au ratelier ne pouvoit manger *du*
, ni ſouffrir que le cheval en man-
ſt. Tu diſois qu'ils eſtoient jaloux
ıx-meſmes, & ſe retranchoient leurs
ores plaiſirs, ſans conſiderer que ce
ls aimoient ſeroit un jour la proye

u mériterois donc, Je tourne cela e autre façon que teur, comme je ſouvent pour agen- les choſes à. noſtre air.

Du foin, il y a au Grec *de l'orge*, mais cela fait le meſme effet, & revient mieux à noſtre façon.

d'un voleur, ou de quelque indigne heritier. N'as-tu point de honte de te dédire ainſi de tes anciennes maximes ?

PLUTUS. Si tu me veux écouter, tu trouveras que j'ay raiſon. Car les uns me laiſſent aller par negligence, & les autres m'épargnent par ſtupidité, faute de ſçavoir que s'ils ne m'employent, je leur ſeray inutile, & qu'ils ſeront contraints de me quitter, avant que de s'eſtre ſervis de moy. Diroit-on *qu'un homme aime ſa maiſtreſſe*, qui l'abandonneroit à tout le monde ? Je croy que non, & que quand tu eſtois amoureux, tu n'en uſois pas de la ſorte. D'autre coſté, de l'avoir en ſa puiſſance ſans en jouïr, cela eſt encore plus ridicule ; cependant, c'eſt ce que font les uns & les autres.

JUPITER. Ils ſont aſſez punis par leur vice, ſans que tu te mettes en peine de les punir ; puiſque les uns, comme des Tantales, meurent de ſoif au milieu des eaux ; & les autres, comme des Phinées voyent emporter leur bien par des Harpyes, avant que d'en avoir goûté. Mais va trouver Timon, tu le trouveras tout autre qu'auparavant.

PLUTUS. C'eſt comme ſi tu m'en-

Qu'un homme aime ſa Maiſtreſſe : Les comparaiſons les plus courtes ſont les plus claires.

voyois

voyois verſer de l'eau dans un muid percé.

JUPITER. Si cela eſt, il ſera bientoſt à ſec, & contraint de boire la lie quand il n'y aura plus de vin. Mais va viſte, & que Mercure ſe ſouvienne de m'amener au retour quelque Cyclope du Mont Ethna, pour raccommoder mon foudre; car je voy bien que j'en auray grand beſoin.

MERCURE. Partons; Qu'as-tu à clocher? és-tu boiteux auſſi bien qu'aveugle?

PLUTUS. *Je vais toûjours de la ſorte* quand on m'envoye chez quelqu'un; c'eſt pourquoy je n'arrive que fort tard, & ſouvent quand on n'en a plus que faire. Mais lors qu'il eſt queſtion de retourner, je vais viſte comme le vent, & l'on eſt tout étonné qu'on ne me voit plus.

MERCURE. Cela n'eſt pas toûjours veritable; car il y a des gens à qui les biens viennent en dormant.

PLUTUS. Je ne marche pas alors ſur mes jambes, mais *on me porte ſur des*

Je vais toûjours de la ſorte, &c. La ſuite l'explique.

On me porte ſur des crochets; J'accommode les choſes à nos mœurs quand rien ne l'empeſche, & qu'on

crochets ; & ce n'eſt pas Jupiter qui m'envoye, mais Pluton, qui eſt auſſi Dieu des Richeſſes, comme ſon nom le témoigne. Car il fait paſſer en un moment de grands biens d'une main à l'autre ; & tandis qu'un pauvre mort eſt jetté en quelque coin couvert d'un linge, de peur que les chats ne le mangent, ſon heritier ſe creve de rire en me voyant, & laiſſe pleurer les autres qui bâailloient aprés moy comme de petites hyrondelles, & n'ont avalé que du vent. Car lors qu'on a ouvert le teſtament, on trouve pour heritier quelque laſche flateur, ou quelque infame valet qui ſervoit aux plaiſirs de ſon maiſtre, & qui change auſſi-toſt de nom, pour en prendre un magnifique, laiſſant ſes compagnons étonnez de ſa fortune, qui portent le deüil pour luy. Cependant, il ne me tient pas plûtoſt, qu'il en devient glorieux & inſolent, frappe l'un, injurie l'autre, tant qu'il tombe dans les piéges de l'amour, ou de quelque autre paſſion, qui conſume en peu d'heures ce que le défunt avoit amaſſé avec beaucoup de temps & de peine, & triomphe du fruit de mille crimes.

ne veut pas entrer dans le particulier. Car le general eſt de tout païs.

ERCURE. Cela arrive d'ordinaire ; quand tu marches tout ſeul, compeux-tu trouver le chemin, veu u és aveugle ?

LUTUS. Auſſi m'égaré-je quelois, & prens-je ſouvent l'un pour e.

ERCURE. Je le croy ; car tu n'aupas laiſſé, par exemple, Phocion Ariſtide, pour enrichir Hipponi- & Callias ; mais encore, comment u ?

LUTUS. Je tourne tant, haut & à droit & à gauche, que je rencontuelqu'un qui me ſaiſit au colet, & e va remercier de ſa fortune, ou que autre Dieu qui n'y aura pas .

ERCURE. Jupiter ſe trompe donc, qu'il croit que tu enrichis les gens ien ?

LUTUS. Comment voudroit-il qu'un gle comme moy puſt trouver un me de bien, qui eſt une choſe ſi ? mais comme les méchans ſont en l nombre, j'en rencontre bien plus d'autres.

ERCURE. Mais d'où vient que tu ſi viſte au retour, veu que tu ne pas le chemin ?

PLUTUS. On diroit que je ne vois clair qu'alors, & que le deſtin ne m'a donné des jambes que pour fuir.

MERCURE. Dis-moy encore, pourquoy eſtant aveugle, pâle, défait & boiteux, tu as tant de galans qui meurent d'amour pour toy, & qui mettent toute leur felicité à te poſſeder?

PLUTUS. C'eſt que la paſſion les empeſche de voir mes defauts, & qu'ils ſont éblouïs de l'éclat qui m'environne.

MERCURE. Mais lors qu'ils te tiennent en leur puiſſance, ne reconnoiſſent-ils pas auſſi-toſt les maux que tu traiſnes aprés toy? Cependant, ils ne s'en peuvent défaire, & on leur arracheroit plûtoſt les entrailles que leur or.

PLUTUS. L'orgueil, la folie & la vanité les arreſtent, & autres vices ſemblables qui marchent toûjours à ma ſuite, & qui ne ſe ſont pas plûtoſt emparez d'une ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouve admirable ce qui ne l'eſt pas, & pour comble de malheur, eſt preſte à ſouffrir mille tourmens, pour ne point quitter la cauſe de ſa ruine.

MERCURE. Que tu és leger & gliſſant! Tu coules comme une anguille, quand on te preſſe; au lieu que la pauvreté eſt ſi gluante, qu'on ne s'en ſçau-

roit dépétrer. *Mais tout en riant*, nous voicy arrivez prés du Mont-Hymette. Deſcendons, & me prens par le manteau, de peur que tu ne t'égares.

PLUTUS. Tu as raiſon ; car comme je ſuis étourdy, j'irois peut-eſtre me jetter entre les bras de quelque ſot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit eſt-ce que j'entends comme du fer qui frappe contre une pierre ?

MERCURE. C'eſt Timon qui cultive un champ pierreux. Dieux ! comme il eſt fait, au prix de ce qu'il eſtoit autrefois ! Le voilà tout craſſeux, & tout couvert de haillons ! Mais quelles gens voy-je autour de luy ? la Force, la Santé, la Sageſſe, la Vertu, conduites par la Pauvreté, & par le Travail. Voilà bien d'autres gens que tes Satellites.

PLUTUS. Fuyons, il ne nous voudra pas recevoir en leur preſence.

MERCURE. Ne crains rien, ſous la conduite de Mercure, & les auſpices de Jupiter.

LA PAUVRETE'. Où ménes-tu celuy-cy, Mercure ?

MERCURE. Vers Timon, de la part des Dieux.

Mais tout en riant : J'omets ce qui eſt dit du Treſor, pour la raiſon touchée plus haut.

LA PAUVRETE'. Quoy ! il me mépriſe ſi fort, luy qui me devroit maintenir, qu'il me veut ravir celuy que je poſſedois, pour me livrer à mon ennemy, afin qu'aprés l'avoir corrompu par les délices, il me le rende enſuite pour le guerir ? Eſt-ce là la récompenſe des ſervices que j'ay rendus à Timon, en luy oſtant ſes vices, & en l'inſtruiſant à la Vertu ?

MERCURE. Jupiter le veut ainſi, & ſes ordres ſont inviolables.

LA PAUVRETE'. Suivez-moy, mes compagnes, Timon verra bien-toſt ce qu'il perd en nous perdant. Qu'il ſe ſouvienne que je ne luy ay rien appris que de bon, & que mon rival n'en fera pas de meſme. Tien, Mercure, je te le rends ſain de corps & d'eſprit, ſage, laborieux, vigilant, mépriſant le luxe & la vanité, comme des choſes pernicieuſes ou inutiles.

MERCURE. Les voilà partis ; avançons.

TIMON. Qui eſtes-vous qui venez ainſi troubler ma ſolitude, & me détourner de mon ouvrage ? Retirez-vous, que je ne vous en faſſe repentir.

MERCURE. Tout beau, je ſuis Mercure qui t'amene le Dieu des Richeſſes,

de la part de Jupiter. Reçois-le comme tu dois, & comme il mérite.

TIMON. Je ne me ſoucie, ny des Dieux, ny des hommes, trompé par les uns & abandonné des autres; & je vais de ce pas rompre la teſte à cet aveugle, s'il ne ſe retire.

PLUTUS. Fuyons de bonne heure, que ce fou ne nous cauſe quelque malencontre.

MERCURE. Arreſte-toy, ſans te dépiter contre les Dieux qui te veulent rétablir dans ta gloire, & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la teſte de ces foles promeſſes, & de ces vaines eſperances. Il ne me faut pour vivre que ce hoyau, & je ſeray aſſez heureux, pourveu que je ne vous voye point.

MERCURE. Cela ſeroit bon, ſi nous eſtions des hommes, mais nous ſommes des Dieux qui venons pour te ſoulager. Reçoy la bonne fortune que le Ciel t'envoye.

TIMON. J'ay beaucoup d'obligation à Jupiter, de l'honneur qu'il me fait de ſe ſouvenir de moy; mais je ne veux point recevoir celuy-cy, qui eſt la cauſe de tous mes maux. Car c'eſt luy qui m'a

livré aux flateurs ; qui m'a fait dreſſer des embûches ; qui m'a rendu odieux & expoſé à l'envie ; qui m'a rompu par les délices ; & lorſque je ne me pouvois plus paſſer de luy, il m'a abandonné comme un traiſtre : Au lieu que la Pauvreté m'a receu à bras ouverts, & m'exerçant dans le travail & la peine, m'a fourny les choſes neceſſaires, & m'a appris à mépriſer les ſuperfluës. C'eſt elle qui m'a rendu maiſtre de moy-meſme, qui m'a affranchy du pouvoir de la Fortune, qui m'a enſeigné quelles eſtoient les veritables richeſſes, qui m'a mis en un eſtat tranquile, où je ne crains ny une populace émuë, ny un Orateur corrompu, ny un Courtiſan flateur, ny un Tyran irrité ; & où je cultive ce champ en paix, ſans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t-en donc comme tu és venu, Mercure, & raméne cet aveugle à Jupiter ; je ſeray aſſez ſatisfait, quand il aura rendu les autres auſſi malheureux que moy.

MERCURE. Tu te trompes, mon amy. Tout le monde ne ſçait pas ſupporter la pauvreté comme tu fais, ny crier ſi à propos pour en eſtre délivré. Ne t'opiniâtre point contre Jupiter, & reçoy les biens qu'il t'envoye ; il ne faut

pas refuſer les preſens des Dieux. Aſſez de gens ont fait des prieres qui n'ont pas eſté ſi bien exaucées que tes injures.

PLUTUS. Veux-tu me permettre de me défendre, ſans te mettre en colere ?

TIMON. Ouy : pourveu que ce ſoit en peu de mots, & ſans préambule ; car je ſuis ennemy des longs diſcours.

PLUTUS. Mais j'en aurois beſoin pour répondre à tous les chefs de ton accuſation. Dy-moy, je te prie, en quoy puis-je t'avoir offenſé ? Eſt-ce en te comblant d'honneur & de biens, & en te donnant à ſouhait tout ce que les autres deſirent ? Si tes flateurs t'ont fait quelque déplaiſir, je n'en ſuis pas cauſe, & leur mépris n'eſt venu que de mon abſence. J'aurois bien plus de ſujet de me plaindre, de ce que tu m'as livré entre leurs mains, & abandonné à ceux qui me dreſſoient continuellement des piéges. D'alleurs, ce n'eſt pas moy proprement qui t'ay quitté ; mais tu m'as chaſſé de chez toy : ce qui m'a mis en une telle colere, que je ne voulois pas revenir, quelque ordre que j'en euſſe de Jupiter, comme Mercure te le dira.

MERCURE. Ne crains point qu'il y retourne jamais, & demeure icy puiſque

Jupiter te le commande : Continuë de fouïr, Timon, & tu trouveras un treſor.

TIMON. Il faut obéïr aux Dieux ; mais conſidere, Mercure, que tu me vas rejetter en de nouveaux maux.

MERCURE. Porte-les patiemment pour l'amour de moy, quand ce ne ſeroit que pour faire enrager tes ingrats & tes envieux. Cependant, je vais gagner le Ciel par le Mont Ethna pour m'acquitter de la commiſſion de Jupiter.

PLUTUS. *Vien Treſor*, ſous le hoyau de Timon. Continuë à creuſer, mon amy.

TIMON. Grands Dieux, qu'eſt-ce que je voy ? Veillé-je, ou ſi je dors ? d'où peut venir tant d'or en des lieux ſi reculez ? Ne ſont-ce point auſſi des charbons ardents ? Non : c'eſt de l'or tres-pur & tres-fin, qui étincelle comme du feu. Vien, cher amy, que je t'embraſſe aprés une ſi longue abſence. Je croy maintenant tout ce que les Poëtes ont dit de Jupiter & de Danaé ; car je ne voy point de pucelle qui n'ouvriſt ſon ſein à une choſe ſi aimable, & ſi précieuſe. O Midas & Créſus, vous n'avez eſté que des coquins au prix de moy ! C'eſt tout ce que

Vien Treſor : J'oſte le reſte pour le meſme ſujet.

peut faire le grand Roy de Perſe que de m'égaler, & le treſor de Delphes ne vaut pas le mien. Conſacrons icy mon hoyau & mes haillons *à la Pauvreté* : car je voy bien que je n'en auray plus que faire, & que je vivray deſormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non, retirons-nous plûtoſt en quelque petit coin du monde pour y vivre tout-ſeul à noſtre aiſe, & y baſtir une tour pour enfermer noſtre treſor. Car je ne veux plus vivre que pour moy. Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Alliez, tout cela n'eſt que chimere. La Patrie meſme me paſſera pour un fantoſme. Je ne veux plus avoir de conſideration pour perſonne, ny aimer d'autre que moy-meſme. Tous les hommes ſeront deſormais mes ennemis ; leur rencontre me ſera funeſte ; je mettray un grand deſert entre eux & moy, & ne feray jamais ny paix ny tréve avec eux. Quand je ſacrifieray, je ne traiteray perſonne. Autant que j'ay eſté liberal &

A la pauvreté. Elle y vient mieux que *Pan*, outre que le mot Grec y a du rapport, & peut avoir eſté pris l'un pour l'autre ; puis je ne regarde pas tant ce qu'il a mis, que ce qu'il faut mettre maintenant, pour faire que la choſe aille bien ; pourveu cela ne choque point les mœurs anciennes, comme il ne les choque point icy.

complaiſant, je deviendray cruel & barbare. Si le feu ſe prend quelque-part, bien loin d'y porter de l'eau, j'y jetteray de l'huile. Si quelqu'un crie à l'aide en ſe noyant, je l'enfonceray au lieu de luy tendre la main. Voilà maintenant, mes Dogmes, & les maximes de ma politique. Qu'on m'appelle Lycanthrope ou Miſanthrope, c'eſt dequoy je ne me ſoucie point, bien loin de m'en offenſer j'en feray gloire. Je ſeray bien-aiſe, pourtant, avant que de me retirer, qu'on ſçache que je ſuis riche, afin qu'on en créve de dépit. Mais, qui l'a déja dit à tout le monde ? On accourt icy de tous coſtez. Retirons-nous ſur cette montagne pour y eſtre plus en ſeureté. Toutefois, j'aime mieux encore me communiquer pour ce coup, quand ce ne ſeroit que pour faire enrager davantage ceux que je voy, par le mépris que j'en feray. Qui eſt celuy-cy qui s'avance le premier ? C'eſt le Paraſite *Gnathon*, qui me tendit n'aguere une corde, comme je luy demandois du pain, ſans ſe ſouvenir des grands repas qu'il a faits autrefois chez moy. Je ſuis bien-aiſe qu'il ſoit venu le premier, pour eſtre le premier puny.

Loup-garou & ennemy du genre humain.

Gnathon : Il y a au Grec *Gnathonide*, mais ce mot eſt plus commun.

GNATHON. Bon jour, le beau, l'agreable, & *le fortuné* Timon ; J'avois bien dit que les Dieux ne rejetteroient pas toûjours les prieres d'un homme de bien.

TIMON. Bon jour, *le plus méchant*, & le plus ſcelerat de tous les hommes.

GNATHON. Ha ha ha ! tu veux rire ; car tu as toûjours aimé la raillerie. Quand veux-tu que nous beuvions enſemble ? Je ſçay une chanſon à boire toute nouvelle.

TIMON. J'ay envie auparavant de te faire chanter une complainte.

GNATHON. Pourquoy me frappes-tu ? Vien devant le Juge.

TIMON. Attends un peu, je te feray bien crier d'une autre façon.

GNATHON. Donne-moy plûtoſt quelque choſe pour me guerir ; car l'argent eſt un remede à tous maux.

TIMON. Quoy ! tu n'és pas encore party ?

GNATHON. Je me retire ; mais tu te repentiras de m'avoir traité ſi mal.

TIMON. Qui eſt cet autre tout pelé ?

Le Fortuné : Le terme Grec ne ſe pouvoit expliquer en un mot, & j'en prens un propre au ſujet.

Le plus méchant, &c. Je me ſers plus bas du mot de Vautour.

c'eſt Philiade le plus cruel de tous mes vautours, qui aprés avoir receu de moy juſqu'au mariage de ſa fille, me frappa l'autre jour que j'eſtois malade, au lieu de me ſoulager. Cependant, il ne ſe pouvoit laſſer de me loüer durant ma fortune, & de dire que j'eſtois plus beau que Narciſſe, & que je chantois mieux que ne font les Cygnes des Poëtes.

PHILIADE. Ha! l'impudent coquin que Gnathon, il te traite maintenant d'amy & de camarade, luy qui ne te vouloit pas regarder auparavant. Tu as eu raiſon de chaſtier ſon ingratitude. Pour moy, tu ſçais l'eſtime que j'ay toûjours fait de ta vertu, & je n'euſſe pas manqué de te viſiter dans ta diſgrace, ſi je n'euſſe ſceu que les malheureux n'apprehendent rien tant que le viſage de leurs amis, dans leur infortune; mais je t'apportois dequoy adoucir l'amertume de ta condition, lorſque j'ay appris que tu n'en avois plus de beſoin. Je n'ay pas laiſſé pourtant d'avancer, pour t'avertir de ſonger mieux à l'avenir aux amitiez que tu voudras faire, & de te garder des flateurs, qui ne t'abandonneront point depuis qu'ils auront halené une fois ton treſor. Il ne ſe faut point fier aux hommes de ce temps-cy; l'In-

gratitude regne par tout. Mais tu n'as pas beſoin qu'on te faſſe des leçons, toy qui pourrois inſtruire les autres, & dont la vie peut ſervir d'exemple à toute la Poſterité.

TIMON. Je te remercie, Philiade, de tes bons avertiſſemens ; mais approche un peu que je te teſtonne.

PHILIADE. Dieux ! il m'a rompu la teſte avec ſon hoyau. Qui nous a amené ce fou ? Eſt-ce là la récompenſe de mes bons avis ?

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Demea, qui s'approche avec un Decret à la main, qu'il a fait ſans doute en ma faveur. Car il ſe dit tout haut mon parent, quoyque n'aguere ayant à faire quelque diſtribution aux pauvres de ma Tribu, il ne faiſoit pas ſemblant de me connoiſtre. Cependant, j'ay payé autrefois une groſſe amende pour luy, ſans quoy il ſeroit pourry en priſon.

DEMEA. Bon jour, la gloire de ton pays, l'appuy & le ſouſtien de ta famille, le rempart de toute la Gréce. Le Peuple & le Senat aſſemblez, t'attendent pour paſſer le Decret que voicy. *Attendu que Timon fils d'Equécratides, du Bourg de Colytte, ſurpaſſe tous les autres, tant en ſçavoir qu'en probité, &*

ne ceſſe de rendre ſervice à l'Eſtat, & de veiller pour le bien public. D'ailleurs, qu'il a remporté le prix aux jeux Olympiques, tant à la lutte qu'à la courſe, & autres exercices.

TIMON. Quel impoſteur! Je ne me ſuis jamais trouvé à ces jeux.

DEMEA. N'importe, on ne ſçauroit mettre trop de choſes favorables en un Decret. Ne m'interromps point. *Attendu*, dis-je, *qu'il a remporté en un meſme jour le prix de tous ces jeux, & qu'il s'eſt porté vaillamment en la journée contre les Acarnaniens, où il enfonça deux bataillons de Spartiates.*

TIMON. Comment cela? Je n'ay jamais eſté à la guerre.

DEMEA. Je louë ta modeſtie, mais je n'ay pû diſſimuler la verité: *Attendu, enfin, qu'il eſt homme de conſeil & d'execution, il a ſemblé bon au Senat, & au Peuple, de luy dreſſer une ſtatuë d'or dans le Chaſteau, prés de celle de Minerve, qui ſoit couronnée de rayons, & qui tienne un foudre à la main, pour Symbole de ſon éloquence & de ſa valeur; & de le couronner auſſi de ſept couronnes d'or, qui ſeront proclamées aujourd'huy ſur le theatre public par les nouveaux Acteurs, puiſque c'eſt la feſte de Bacchus, & un*

jour

jour de réjouïſſance pour luy. C'eſt l'avis de *l'Orateur Demea*, ſon Amy, ſon Parent, & ſon Diſciple. Mais je ſuis faſché de n'avoir pas amené avec moy mon fils qui porte ton nom.

TIMON. Et tu n'és pas marié ?

DEMEA. Non : Mais je le feray l'année qui vient, & j'appelleray de ton nom le premier fils qui me naiſtra.

TIMON. J'en doute : Car auparavant je te caſſeray la teſte, pour récompenſe de ta laſche & infame flaterie.

DEMEA. Au ſecours mes Amis ; ſouffrirez-vous qu'un maraut frappe les Citoyens, luy qui n'eſt pas Citoyen ? Mais je te feray bien-toſt porter la peine de ton inſolence, Boutefeu, qui as bruſlé le Chaſteau pour piller le Treſor public.

TIMON. Trouve de meilleures couleurs à ta calomnie ; car on n'a point bruſlé le Chaſteau ny pillé le Treſor.

DEMEA. Mais tu n'és riche que de larcin.

TIMON. Reçoy un ſecond coup de baſton pour ton impoſture, mais ſans crier, que je ne t'en donne un troiſiéme.

L'Orateur Démea : L'Eloquence de Timon eſt déja exprimée ; du reſte, je dis *Démea*, plûtoſt que *Démeas*, parce que nous ſommes plus accoûtumez à l'entendre ainſi.

Car il ſeroit honteux, aprés avoir défait deux bataillons de Spartiates, que je ne puſſe mettre à la raiſon un coquin. A quoy me ſerviroit-il d'avoir remporté tant de prix en un jour aux jeux Olympiques ? Qui eſt cet autre qui s'avance, c'eſt le Philoſophe Thraſyclés ; Je le reconnois à ſa barbe de bouc, & à la hauteur de ſes ſourcils. Il marche à grands pas, & grommele entre ſes dents ; ſans doute qu'il médite quelque harangue, car il retrouſſe ſes cheveux ſur ſon front. Qu'il reſſemble bien, en cet eſtat, au Triton, ou au Borée de Zeuxis ! C'eſt une choſe étrange qu'un homme ſi modeſte, en apparence, & d'une mine ſi grave & ſi auſtere, aprés avoir philoſophé tout le jour avec ſes Diſciples, n'ait pas plûtoſt beû ſur le ſoir un grand hanap que ſon valet luy apporte, que tous ſes beaux diſcours s'en vont en fumée, & il ne s'en ſouvient non plus que s'il avoit beû de l'eau du fleuve d'Oubly. Car alors, ſe courbant ſur ſon aſſiette, comme s'il y devoit trouver la vertu qu'il cherche toûjours, & qu'il ne trouve jamais, *il donne eſchec & mat à tous les plats*,

Il donne eſchec & mat à tous les plats. Quoyque le Jeu des eſchecs fuſt connu des anciens, je ne me ſers pas de ce terme, comme

quoyqu'il ſe plaigne toûjours que l'on mange tout ſans luy ; & s'empliſſant de vin & de viande, coudoye ceux qui ſont aſſis prés de luy à table ; répand de la ſauſſe ſur ſa barbe & ſur ſes habits ; querelle la compagnie, tant qu'il le faut emporter yvre du feſtin, où il ne laiſſe pas en begayant de loüer la ſobrieté & la continence, entre les bras de quelque Chanteuſe. *Mais de jour* il ne le cede à perſonne en menſonge & en impudence, ſans parler de ſes uſures, de ſon avarice, & de cent autres vertus ſemblables ; car c'eſt un parangon de ſageſſe & de doctrine. Mais je m'en vais l'accommoder de toutes pieces.

THRASYCLE'S. Je ne viens pas au bruit de tes treſors, comme les autres, ny au ſouvenir de tes feſtins : Car je ne fais pas plus d'eſtat de l'or que des cailloux du rivage, & n'ay beſoin pour vivre que de pain & d'eau, avec quelque oignon, ou quelque ſalade, quand je me veux traiter plus ſplendidement. Ce méchant manteau ſert pour me couvrir,

d'une authorité, mais comme d'une phraſe Françoiſe qui exprime bien ce que je veux dire ; & j'en uſe ailleurs de la ſorte.

Mais de jour : Je l'oppoſe à la nuit, qui eſt le temps de la débauche.

& avec cela je diſpute de la felicité avec Jupiter. Mais je veux empeſcher que tu ne te laiſſes corrompre à ta fortune ; & ſi tu m'en crois, *tu jetteras ton argent dans la riviere*, comme une choſe ſuperfluë, pour ne point dire pernicieuſe ; ſi tu n'aimes mieux en faire part à ceux qui en ont beſoin, & particulierement aux Philoſophes, qui le méritent mieux que les autres. Mais, pour moy, je ne te demande rien ; car cette beſace me ſuffit. Ce n'eſt pas que ſi tu y voulois mettre quelque choſe pour t'acquitter d'une partie de ce que tu dois à la Philoſophie, ce ne fuſt pour en aider quelque Amy incommodé. Du reſte, elle n'eſt pas fort grande, & ne tient que deux boiſſeaux de la grande meſure ; car il faut qu'un Philoſophe ſe contente de peu.

TIMON. C'eſt bien dit : Mais approche auparavant, que je te donne quelques coups de poing, pour exercer ta patience ; & de ſurcroiſt un coup de baſton.

THRASYCLE'S. Au ſecours, mes Amis, ſouffrez-vous qu'on m'aſſaſſine dans un pays libre ?

* *Tu jetteras ton argent dans la riviere* : L'Auteur ajoûte des particularitez un peu trop groſſieres à mon avis.

TIMON. Qu'as-tu à crier ? Eſt-ce qu'on ne t'en donne pas aſſez ? Tien, en voilà encore une douzaine par deſſus le marché. Mais qu'eſt-cecy ? toute la Ville accourt en foule : Grimpons ſur cette montagne pour nous défendre plus facilement d'enhaut, à coups de pierre.

PLUSIEURS. Tout beau, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne ſera pas pour le moins ſans coup-ferir.

L'ALCYON, OU LA METAMORPHOSE.

DIALOGUE.

CHEREPHON, ET SOCRATE.

Il prend ſujet de parler de la puiſſance divine, ſur la fable des Alcyons ; mais c'eſt plûtoſt, à mon avis, ſelon l'opinion de Socrate, que ſelon la ſienne : ce qui fait douter à quelques-uns, ſi ce Dialogue eſt de luy.

CHEREPHON. QUEL ſon a frappé mon oreille ? Qu'il eſt agreable ! Il vient du coſté du rivage, & de la pointe de ce rocher qui s'avance dans la mer. Mais de quel animal peut-ce

eſtre ? Car les poiſſons ſont muets, & les oiſeaux qui hantent les mers, n'ont point proprement de chant.

SOCRATE. C'eſt l'Alcyon tant vanté, dont on conte cette fable : Que la fille d'Eole ayant perdu le beau Ceïx ſon mary, fils de l'Eſtoile du jour, ſe conſumoit en des regrets ſuperflus, lorſque les Dieux touchez de compaſſion, la changerent en oiſeau, qui cherche encore ſur les eaux, celuy qu'elle n'a pû rencontrer ſur la terre.

CHEREPHON. Quoy ! c'eſt l'Alcyon ? Je ne l'avois jamais ouï ; mais ſa voix a veritablement quelque choſe de lugubre. Comment eſt-il fait ? car je n'en ay jamais veu, quoyque j'en aye ſouvent ouï parler.

SOCRATE. Il eſt fort petit ; mais ſa gloire n'eſt pas petite : Car pour récompenſe de ſon amour, lors qu'il fait ſon nid, & qu'il couve ſes petits, les vents retiennent leur haleine, & la mer eſt tranquile dans la plus grande rigueur de l'Hiver. C'eſt aujourd'huy un de ſes beaux jours, qu'on nomme de ſon nom Alcioniens. Voy comme le Ciel eſt ſerein, & la face de la Mer unie comme la glace d'un miroir.

CHEREPHON. Je le remarquay dés

hier. Mais, dy-moy, Socrate, que vouloient dire les Anciens, de nous débiter ces Fables, qui ne ſont pas ſeulement impoſſibles, mais ridicules?

SOCRATE. Il eſt bien difficile, Cherephon, de juger de la poſſibilité, & de l'impoſſibilité des choſes, & de meſurer l'étenduë de la puiſſance divine à noſtre foibleſſe, puiſque l'homme le plus âgé n'eſt qu'un enfant à l'égard de Dieu, & ſa vie un point à comparaiſon de l'éternité. Tu ſçais quelle tempeſte il faiſoit il y a trois jours, telle qu'il ſembloit que le monde deuſt abyſmer. Crois-tu qu'il ſoit plus facile de produire le calme aprés un ſi grand orage, que de changer une femme en oiſeau? Combien d'une petite boule de cire, les enfans font-ils de figures differentes? Et tu t'eſtonnes que Dieu de cette maſſe terreſtre, faſſe des choſes qui nous ſoient inconnuës? Ne ſçais-tu pas qu'il eſt plus haut au deſſus de nous, que le Ciel ne l'eſt au deſſus de la terre? Combien un homme ſurpaſſe-t-il un enfant, tant en force qu'en adreſſe, juſques-là qu'un ſeul en battroit des millions? Si nous avons donc tant d'avantage ſur nos ſemblables, quel ſera celuy du Createur ſur ſa creature? Ceux qui n'ont pas appris à écrire, ny à joüer

des inſtrumens, ne ſçauroient faire ny l'un ny l'autre ſans miracle ; & il n'y a rien de ſi facile à ceux qui le ſçavent. On peut dire icy la meſme choſe. La Nature d'une matiere informe produit une abeille, d'une adreſſe & d'un ſçavoir admirable ; & d'un œuf, qui n'eſt point different d'un autre, en fait deux oiſeaux tout differens. Il y a cent autres merveilles qui nous obligent à eſtre fort retenus lorſque nous parlons de la puiſſance divine. Je laiſſeray donc cette hiſtoire ou cette fable à mes enfans, comme je l'ay receuë de mes peres, & conteray à mes deux femmes Xantipe & Myrto, l'amour que tu as euë pour ton mary, divine Alcyone, & la récompenſe que tu en as receuë du Ciel. Ne veux-tu pas faire le ſemblable, Cherephon ?

CHEREPHON. Ouy, certes, à l'exemple de Socrate, puiſque cela ſert auſſi à *entretenir l'amitié conjugale.*

Entretenir l'amitié conjugale : Je finis-là, pour ne rien mettre d'inutile.

PROMETHE'E,

PROMETHE'E, OU LE CAUCASE.

DIALOGUE.

VULCAIN, MERCURE ET PROMETHE'E.

C'eſt un jeu de l'Auteur, pour montrer que tout ce qu'on a feint de Promethée eſt ridicule; ce qu'il fait pour oſter l'autorité aux Fables, & par conſequent à la Religion des Payens qui eſtoit fondée deſſus.

C'eſt auſſi le ſujet des Dialogues des Dieux, dont celuy-cy eſt comme la teſte.

MERCURE. VOicy le Caucaſe où il nous faut attacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point de neige, afin d'enfoncer plus fort les cloux, & qui ſoit découvert de tous coſtez pour rendre ſon ſupplice plus exemplaire.

VULCAIN. Je le veux: Mais il ne le faut pas mettre ſi bas, que les hommes qu'il a faits le puiſſent venir détacher; ny ſi haut qu'on ne le puiſſe voir. Il ſera bien, à mon avis, ſur le penchant de cette montagne, au deſſus de cet abyſ-

me. Nous attacherons l'une des mains à ce roc, & l'autre à celuy qui eſt tout contre.

MERCURE. Tu as raiſon ; car ils ſont tous deux eſcarpez, & inacceſſibles. Vien-çà, Promethée, ne te fais point tirer l'oreille, & monte viſtement que l'on t'attache.

PROMETHE'E. Ayez pitié d'un malheureux, que l'on fait ſouffrir injuſtement.

MERCURE. J'en ſuis d'avis, pour nous faire mettre en ta place ? Eſt-ce que tu crois que le Caucaſe n'eſt pas aſſez grand, pour nous y attacher tous trois, ou que tu es bien aiſe d'avoir des compagnons de ta miſere, qui eſt la conſolation des malheureux ? çà, la main droite ; coigne, Vulcain, de toute ta force : çà, la gauche, qu'on l'attache auſſi. Voilà qui va bien. Le *Vautour* deſcendra tantoſt pour te ronger les entrailles, en récompenſe de ta belle invention.

Son pere & ſon oncle. PROMETHE'E. O terre qui m'as engendré ! & toy, Saturne & Japet,

Vautour : L'Auteur ſe ſert indifferemment de ce mot, & de celuy d'*Aigle*, lors qu'il parle du ſupplice de Promethée ; c'eſt pourquoy j'ay pris celuy-cy plûtoſt que l'autre, parce qu'il ſonne mieux.

faut-il tant ſouffrir pour n'avoir rien fait ?

MERCURE. Rien fait, miſerable ! & n'eſt-ce rien faire que de tromper Jupiter en un Feſtin, & ne luy donner que des os couverts de graiſſe, pour ſe réſerver la meilleure part ? D'ailleurs, qui t'obligeoit à faire l'homme, cet animal fin & cauteleux, & particulierement les femmes, & à voler enſuite le feu du Ciel, qui eſtoit le partage des Dieux, & leur plus précieux treſor ? Aprés cela, tu viendras nous preſcher ton innocence, & dire qu'on a grand tort de te punir ?

PROMETHE'E. As-tu bien le courage, Mercure, de me perſecuter en cet eſtat, & de me reprocher des choſes, pour leſquelles je mériterois, je le jure par les Dieux, d'eſtre nourry aux dépens du public dans le Prytanée ? Que ſi tu eſtois de loiſir, je ſerois bien aiſe de diſputer contre toy, pour confondre Jupiter en ta perſonne. Prens ſa défenſe, toy qui es ſi grand Orateur, & fay voir qu'il a eu raiſon de m'attacher icy, prés des portes Caſpiennes, pour eſtre un ſpectacle d'horreur aux Scythes. *Raillerie contre Socrate.*

MERCURE. Tu t'aviſes un peu tard de te défendre. Mais dy ce que tu voudras, auſſi-bien nous faut-il attendre la

deſcente de l'oiſeau qui doit commencer ton ſupplice. Cependant, je ſeray ravy d'entendre ta Rhetorique ; car on dit que tu es un grand Sophiſte.

PROMETHE'E. Parle le premier, puiſque tu es l'accuſateur, & prens garde de ne pas trahir la cauſe de Jupiter ; Vulcain ſera noſtre Juge.

VULÇAIN. Non pas cela, méchant, mais plûtoſt ton accuſateur & *ton bourreau*, pour avoir fait refroidir ma forge en dérobant le feu du Ciel.

PROMETHE'E. Séparons donc l'accuſation en deux. Tu parleras du larcin, & Mercure des autres crimes : *Auſſi-bien le Dieu des larrons* n'auroit-il point de grace à parler contre-eux.

VULCAIN. Que Mercure parle pour nous deux ; car je n'entends rien à la chicane, & n'ay pas eſté nourry comme luy dans un barreau ; mais on ſçait que c'eſt un de ſes meſtiers, auſſi-bien que *le larcin*.

MERCURE. Il faudroit beaucoup de

Ton bourreau : J'ajoûte cela pour donner plus de force.

Auſſi bien le Dieu des Larrons : Cela eſt plus bas chez l'Auteur.

Le larcin : Il y a icy une periode au Grec dont j'ay déja exprimé ce qu'il y avoit de plus important.

temps, pour ſe préparer à une ſi grande accuſation; *car ce n'eſt pas aſſez d'en rapporter nuëment tous les chefs*: mais puiſque tu en tombes d'accord; & meſme que tu en fais gloire, il n'eſt point neceſſaire de plus longs diſcours, & ce ſeroit une grande folie de ſe mettre en peine de prouver des crimes que l'on avouë: Je diray ſeulement que c'eſt bien abuſer de la clemence de Jupiter, que de retomber ſi ſouvent.

PROMETHE'E. Nous verrons tantoſt, ſi ce que tu dis eſt folie ou non. Mais puiſque tu crois que cela ſuffit, je vais entrer en ma défenſe. Premierement, j'atteſte les Dieux, que j'ay pitié de voir Jupiter ſi chagrin & de ſi mauvaiſe humeur, que pour n'avoir pas eû la meilleure part dans un feſtin, il veüille crucifier non pas un homme, mais un Dieu, & de ſes anciens camarades, qui l'a ſervy dans l'occaſion. Tu ſçais quelle eſt la liberté des feſtins, & qu'il n'y a que les ſots & les enfans qui s'en formaliſent; car les honneſtes gens, au lieu de s'en offenſer, la tournent en raillerie. Mais

Car ce n'eſt pas aſſez d'en rapporter nuëment tous les chefs : Ils ne ſont que d'eſtre dits, & ſeront encore touchez enſuite; c'eſt pource que il ne les falloit point repeter icy.

de garder cela ſur le cœur, pour s'en venger aprés ſi cruellement, cela eſt indigne, je ne dis pas d'un Dieu, ny du ſouverain des Dieux, mais meſme d'un galant Homme. Car ſi l'on bannit de la table ces honneſtes libertez, que reſtera-t-il que de ſe ſoûler comme des beſtes? ce qui eſt tout-à-fait indigne de la table de Jupiter. Je ne croyois donc pas qu'il s'en deuſt ſouvenir le lendemain, bien loin de m'en punir, comme il a fait, & de s'imaginer qu'il ait receu une grande injure, de ce qu'on a fait une des parts meilleure que l'autre, pour voir s'il ſçauroit bien choiſir. Mais prenons la choſe au pis, & poſons, non pas qu'il ait eû la moindre part, mais qu'il n'en ait point eû du tout: falloit-il pour cela meſler, comme on dit, le Ciel & la Terre, & ne parler que de croix, de vautour, de rochers & de précipices? Qu'il prenne garde qu'on n'impute cela à foibleſſe & à laſcheté: Que ne feroit-il point pour de grandes choſes, puis qu'il en vient à ces extrémitez pour un morceau de viande? Combien les hommes ſont-ils plus juſtes & plus raiſonnables? Où en a-t-on veu qui ayent fait mourir leur cuiſinier pour avoir friponné quelque choſe? On ne prend pas garde à ces

bagatelles, ou ſi l'on les châtie, c'eſt ſeulement d'un ſoufflet, ou de quelque coup de poing ; mais d'envoyer pour cela un homme au gibet, c'eſt une action barbare, & une cruauté inouïe. Voilà pour le premier point, où ſe ſans mentir j'ay eu quelque honte de me défendre, mais on en devoit avoir davantage de m'accuſer. Parlons maintenant du ſecond, qui concerne la création de l'homme, où je doute ce qu'on veut reprendre ; & ſi l'on veut dire qu'il n'en falloit point faire du tout, ou qu'il le falloit faire d'autre façon. J'examineray donc l'un & l'autre ; & pour le premier, je diray, que tant s'en faut que les Dieux y ayent perdu quelque choſe, qu'ils y ont gagné beaucoup, & qu'il leur eſt plus avantageux qu'il y ait des hommes, quelque méchans qu'ils puiſſent eſtre, que s'il n'y en avoit point du tout. Pour reprendre la choſe de plus haut, il faut ſçavoir qu'il n'y avoit du commencement que les Dieux au monde, & que la Terre n'eſtoit qu'*un grand & vaſte deſert*, couvert de foreſts épaiſſes. Car d'où viennent, à voſtre avis, ces Champs & ces Jardins ſi bien culti-

Un grand & vaſte deſert : Je n'ay pas mis *un Cahos*, parce que dans le Cahos il n'y avoit point de foreſts.

vez, ces Temples, ces Autels & ces Statuës qu'on adore, que de l'invention humaine ? Comme je ſonge donc toûjours à quelque choſe d'utile, & d'avantageux pour le public, je détrempay de la terre avec de l'eau, comme dit le Poëte, & les paiſtriſſant enſemble, *j'en fis un homme à noſtre image*, avec l'aide de Minerve. Voilà tout mon crime. Mais dequoy les Dieux ſe plaignent-ils ? En ſont-ils moins Dieux qu'ils n'eſtoient auparavant ? Car à voir comme Jupiter ſe tourmente, on diroit qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne ſe revoltent contre luy, comme ont fait autrefois les Geans ? & n'eſt-il pas aſſez puiſſant pour les défaire, luy qui a rangé les Titans à la raiſon ? Les Dieux donc n'ont receu aucun dommage de mon invention ; mais pour montrer qu'ils y ont beaucoup profité, on n'a qu'à regarder la Terre qui eſtoit alors en friche, & qui maintenant eſt cultivée & fournie de mille choſes utiles à la vie de l'homme : car elle ne produit rien d'elle-meſme que de ſauvage. La Mer meſme eſt en quelque ſorte adoucie par la Navigation ; les Iſles habitées

J'en fis un homme à noſtre image, &c. J'ay réüny icy ce qui eſtoit plus bas, pour ne point rebattre deux fois une meſme choſe.

les Villes pleines de Temples, d'Autels, de Feſtes, & de Sacrifices. Enfin, pour parler avec le Poëte, toutes les ruës & les places publiques ſont pleines de Jupiter. Encore, ſi l'on me pouvoit reprocher d'avoir travaillé pour ma gloire; mais parmy tant de Temples des Dieux, où en trouverez-vous un de Promethée? ce qui fait aſſez voir que j'ay negligé mon intereſt particulier, pour celuy du public. Conſiderez encore, qu'une felicité ſans témoins n'eſt qu'une felicité imparfaite; & que s'il n'y avoit point d'hommes, la beauté du monde ſeroit comme morte, & nos avantages beaucoup moindres, n'y ayant perſonne pour les admirer. D'ailleurs, comme nous ne connoiſſons les choſes que par comparaiſon, la grandeur de noſtre fortune nous ſeroit inconnuë s'il n'y avoit point de malheureux. Cependant, au lieu de m'honorer pour de ſi grands biens, on me crucifie, & je reçois des peines d'où je devois attendre des récompenſes. Mais quoy! il y a parmy les hommes des meurtriers, des inceſtueux, & des adultéres. Et n'y en a-t-il point parmy nous? Et pour cela, on ne condamne point le Ciel & la Terre qui nous ont produits. Vous direz, peut-eſtre, que nous avons plus de

ſoin qu'auparavant, & qu'il faut pourvoir à toutes leurs neceſſitez. Et qui a jamais veû un Paſteur ſe plaindre de la fecondité de ſon troupeau, à cauſe de la peine qu'elle luy donne ? Car ſi cela eſt pénible, il eſt auſſi & utile & honorable ; outre que cela nous ſert d'occupation, & qu'autrement nous demeurerions les bras croiſez ſans rien faire, que nous ſoûler de Nectar & d'Ambroiſie. Mais ce qui me faſche le plus, c'eſt de voir que ceux qui ſe plaignent davantage des hommes, ſont ceux qui ne s'en ſçauroient paſſer, & particulierement des femmes, qu'ils aiment le plus, quoyqu'ils en diſent le plus de mal. Ils ſe déguiſent tous les jours en cent façons pour en jouïr, & non contens de les careſſer, ils en font des Déeſſes. Quelqu'un pourra dire que j'ay eû raiſon d'avoir fait l'homme, mais que je le devois faire d'une autre ſorte, & non pas ſemblable à nous. Et pouvois-je choiſir un plus beau modelle que celuy que je ſçavois tout parfait ? Euſſiez-vous voulu que j'euſſe fait un animal ſans intelligence, qui n'euſt pû nous rendre aucun ſervice ? Que vous eſtes injuſtes ! Vous prenez bien la peine, pour goûter d'une Hécatombe, d'aller juſques chez les Ethiopiens irreprehenſibles ; & vous

C'eſt une Epithete qu'Ho-

crucifiez celuy qui eſt cauſe que vous avez des Autels & des Hécatombes. Mais c'eſt aſſez de cela ; parlons maintenant du larcin du feu. Et premierement, vous l'ay-je dérobé, pour l'avoir donné aux hommes ? N'eſt-ce pas la nature de cet élement de ſe communiquer ſans ſe perdre ? C'eſt donc une jalouſie toute pure, indigne de ceux que les Poëtes appellent des Bienfaicteurs. D'ailleurs, quand j'aurois dérobé tout le feu du Ciel, je ne vous aurois fait aucun tort. On ne fait roſtir ni boüillir l'Ambroiſie ; au lieu que les hommes en ont beſoin tous les jours pour leurs petites neceſſitez, quand ce ne ſeroit que pour vous faire des Sacrifices. N'eſt-il pas vray que vous n'eſtes jamais plus aiſe, que quand vous pouvez aller humer la fumée de quelque holocauſte ? de ſorte que vos plaintes ſont contraires à vos deſirs. Je m'eſtonne que vous n'ayez défendu au Soleil de leur envoyer ſa lumiere, qui eſt un feu beaucoup plus brillant & plus pur, & que vous ne l'accuſez de prodiguer vos treſors, & de diſſiper voſtre bien. Voilà tout ce que j'avois à dire pour ma défenſe. C'eſt à vous d'y répondre ſi vous pouvez ; mais je demande la replique.

mere leur donne.

MERCURE. Il n'eſt pas aiſé de ré-

pondre à un ſi impudent Sophiſte : tu es bienheureux que Jupiter ne t'a point ouï ; car je ſuis aſſuré qu'il t'envoyeroit une douzaine de Vautours au lieu d'un, tant tu l'as vilainement outragé ſous prétexte de te défendre. Mais dy-moy, pourquoy eſtant Prophete, n'as-tu point ſçû ce qui te devoit arriver ?

PROMETHE'E. Je l'ay bien ſçû, Mercure : mais j'ay ſçû auſſi que je ſerois délivré par *un Heros de tes amis*, qui viendra de Thébes, & qui tuëra mon Vautour.

MERCURE. Je voudrois qu'il fuſt déja arrivé, & que nous fuſſions à table enſemble comme auparavant, pourveu que tu ne fiſſes point les parts.

PROMETHE'E. Patience, tu m'y reverras encore ; car Jupiter me délivrera pour un ſervice important que je luy rendray.

MERCURE. Quel eſt-il ?

PROMETHE'E. Tu connois Thetis : mais je ne veux point divulguer un ſecret qui doit faire ma délivrance.

Un Heros de tes amis; Cela eſt contraire à ce qu'il dit aprés, & qui eſt confirmé par la ſuite ; car c'eſt Jupiter qui le délivre : mais on peut dire que c'eſt par l'entremiſe d'Hercule ; toutefois il met Vulcain dans le Dialogue ſuivant, qui eſt une contradiction.

MERCURE. Si cela eſt, tu as raiſon de n'en rien dire. Allons, Vulcain, je vois déja l'oiſeau qui vient fondre ſur ſa proye, & je voudrois que le liberateur fuſt auſſi proche que le danger.

DIALOGUES DES DIEUX.

Le ſujet eſt touché dans l'argument du Dialogue precedent : Au reſte, une partie des Fables eſt expliquée icy, d'une façon agreable, & qui aide beaucoup à les retenir.

DIALOGUE

DE PROMETHE'E ET DE JUPITER.

PROMETHE'E. DElivre-moy, Jupiter, je n'en puis plus.

JUPITER. Que je te délivre, méchant ? *Eſt-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre* qui nous cauſe tant de mal, ou pour avoir dérobé le feu du Ciel, & trompé ton Maiſtre dans un feſtin ?

Eſt-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre ? Il ne falloit pas l'expliquer davantage, aprés l'avoir eſté au Dialogue précédent ; le reſte eſt touché plus bas.

PROMETHE'E. N'ay-je pas assez souffert, attaché depuis si long-temps au Caucase, & nourrissant de mes entrailles le plus cruel de tous les Vautours ?

JUPITER. Ce n'est pas la centiéme partie de ce que tu as mérité. Tu devrois estre écrasé du Caucase, & non pas y estre attaché ; & n'avoir pas seulement le foye rongé par douze Vautours, mais encore les yeux & le cœur.

PROMETHE'E. Tu ne te repentiras point de m'avoir fait cette grace.

JUPITER. C'est que tu as envie de me tromper encore une fois.

PROMETHE'E. A quoy cela serviroit-il ? As-tu oublié où est le Caucase ? & n'as-tu point d'autres moyens de me punir, quand celuy-là te manqueroit ?

JUPITER. Mais encore que me veux-tu dire ?

PROMETHE'E. Si je te dis où tu vas, me croiras-tu ?

JUPITER. Pourquoy non ?

PROMETHE'E. Tu vas coucher avec une *Nereïde*.

Nereïde ; Son nom est exprimé au Dialogue cy-dessus ; quelques-uns ne croyent pas que Thétis la Deesse de la mer, soit la mesme que la Nereïde, mais Lucien les confond.

JUPITER. Et puis qu'en arrivera-t-i

PROMETHE'E. Il naiſtra de vo un enfant qui te dépoſſedera comme as fait ton pere ; pour le moins les De tins t'en menacent, c'eſt pourquoy. feras bien de n'y point aller.

JUPITER. Je te croiray pour cet fois, puiſque tu as ſi bien deviné. Qu Vulcain te détache pour récompenſe.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE CUPIDON.

CUPIDON. PArdonne-moy, Jup ter, ſi j'ay failly, je n retourneray plus ; faut-il tenir ſa cole contre un enfant ?

JUPITER. Un enfant ? petit fripon plus vieux que Japet, & plus ſubtil qu Promethée.

CUPIDON. Je m'en rapporte au Peintres & aux Poëtes, qui me repreſer tent toûjours de la ſorte ; mais encore qu t'ay-je fait pour me maltraiter ?

JUPITER. Tu le demandes, méchan qui m'as rendu amoureux de toutes l femmes, ſans qu'une ſeule ſoit amou reuſe de moy ; ſi bien qu'il me faut ro

le

urs trouver mille inventions pour
iir.

IPIDON. C'eſt qu'elles te redou-
& qu'elles craignent par reſpect de
ocher.

PITER. Mais on aime bien les
Dieux. Apollon n'a-t-il pas eſté
de Brancus & d'Hyacinthe ?

PIDON. C'eſt qu'il eſt beau &
, & avec tout cela, Daphné ne s'eſt
s pû réſoudre à l'aimer, tant l'amour
e choſe libre. Que ſi tu voulois te
& adoucir un peu la fierté de tes
ds, je ne doute point que tu ne
lomnaſſes dans la veuë; mais il faut
pour cela quitter ta foudre & ton

PITER. Voudrois-tu que je fiſſe
oſes indignes de Jupiter ?

PIDON. Ne ſois donc point amou-

PITER. Je ſe veux eſtre, mais
outes ces foibleſſes ; toutefois je te
nne pour ce coup.

DIALOGUE
DE MERCURE ET DE JUPITER.

JUPITER. CONnois-tu Io ?

MERCURE. Qui, la fille d'Inaque ?

JUPITER. Elle-meſme : *Junon par jalouſie l'a transformée* en geniſſe, pour m'empeſcher de l'aimer, & l'a donnée en garde à un monſtre qui ne dort jamais ; car comme il a cent yeux, il y en a toûjours quelqu'un qui veille. Mais tu es aſſez adroit pour m'en défaire : Va le tuer en la Foreſt de Nemée, où il garde cette belle ; & aprés ſa mort, tu ameneras Io par mer en Egypte, où elle ſera adorée ſous le nom d'Iſis. Je veux qu'elle préſide aux vents & aux flots, & qu'elle ſoit la Patrone des Nautonniers.

Junon l'a transformée : Je conte l'hiſtoire tout d'un temps ſans interruption, parce que cela eſt plus clair & plus court.

DIALOGUE
DE JUPITER ET DE GANYMEDE.

JUPITER. BAiſe-moy, mon petit mignon, maintenant que nous ſommes hors de danger, & que *n'ay plus ny bec, ny ongles.*

GANYMEDE. Et que ſont-ils devenus? N'es-tu pas venu fondre ſur moy en forme d'Aigle, & m'enlever du milieu de mon troupeau? Comment es-tu devenu homme?

JUPITER. Je ne ſuis ny homme, ny aigle, mais le ſouverain des Dieux, qui me ſuis ainſi transformé pour te poſſeder.

GANYMEDE. Es-tu Pan? Mais tu n'as ny cornes, ny jambes velues, ny flûte, qui ſont les marques de ce Dieu.

JUPITER. N'en connois-tu point d'autres?

GANYMEDE. Non. Mais nous ſacrifions tous les ans à celuy-cy, un bouc à l'entrée de ſa caverne; & pour toy, je croy que tu es quelque maquignon d'en-

Je n'ay plus ny bec, ongles; cela dit aſſez, | ans ajoûter *ailes.*

ſans, & de ceux qui les enlevent pour les vendre.

JUPITER. N'as-tu jamais ouï parler de Jupiter, & n'as-tu pas veû un Autel conſacré ſur le Mont Ida, à celuy qui tonne & qui éclaire ?

GANYMEDE. Quoy ! c'eſt toy qui fais tout ce bruit qu'on entend là haut, à qui mon pere ſacrifie tous les ans un bellier ? & que t'aurois-je fait pour m'enlever ? peut-eſtre qu'à cette heure mes brebis ſont mangées du loup.

JUPITER. Tu ſonges encore à tes brebis, maintenant que tu es Immortel, & le Compagnon des Dieux ?

GANYMEDE. Comment ! tu ne me remettras pas aujourd'huy où tu m'as pris ?

JUPITER. Non : Car toute ma peine ſeroit perduë.

GANYMEDE. Mais mon pere ſe mettra en colere lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le foüet pour avoir abandonné mon troupeau.

JUPITER. Ne crains point, tu demeureras toûjours icy.

GANYMEDE. Je ne le veux pas, laiſſe-moy aller, & je te promets pour récompenſe de te ſacrifier l'honneur de noſtre troupeau.

JUPITER. Que tu es ſimple, & veritablement enfant ! Il faut oublier tout cela maintenant que tu es dans le Ciel, & en eſtat de faire du bien à ton pere & à ton païs, ſans te ſoucier de leur colere : Car tu ne ſeras plus homme, mais Dieu ; & au lieu de lait & de fromage, *tu vivras de Nectar* & d'Ambroiſie, & verras reluire ton Aſtre dans le Ciel par deſſus les autres.

GANYMEDE. Mais ſi je veux joüer, qui me tiendra compagnie ? car j'avois pluſieurs petits camarades ſur le Mont Ida.

JUPITER. Cupidon joüera avec toy aux oſſelets ; conſole-toy ſeulement, & ne ſonge plus aux choſes de la Terre.

GANYMEDE. Mais à quoy ſerviray-je icy ? Y a-t-il des troupeaux à garder ?

JUPITER. Tu ſeras l'Eſchanſon des Dieux, & leur verſeras le Nectar.

GANYMEDE. *Eſt-il meilleur que le lait ?*

JUPITER. Tu ne voudras plus boire d'autre choſe, lorſque tu en auras gouſté.

Tu vivras de Nectar ; Je dis plus bas qu'il en ſera l'Echanſon.

Eſt-il meilleur que le lait ? Je retranche icy quelque choſe de puerile, parce qu'il n'y en a déja que trop.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit, ſera-ce avec mon petit camarade Cupidon ?

JUPITER. Non : mais avec moy ; car c'eſt pour cela que je t'ay pris.

GANYMEDE. Ne ſçaurois-tu coucher ſeul ?

JUPITER. C'eſt qu'il y a du plaiſir de coucher avec un bel enfant.

GANYMEDE. A quoy ſert la beauté quand il faut dormir ?

JUPITER. Cela rend le ſommeil plus agreable.

GANYMEDE. Mais mon pere ſe faſchoit toûjours quand je couchois avec luy ; il diſoit que je ne faiſois que remüer & parler toute la nuit, & que je luy donnois des coups de pieds ; de ſorte qu'il m'envoyoit le matin coucher avec ma mere. Si tu ne m'as donc enlevé que pour cela, tu peux bien me remettre où tu m'as pris.

JUPITER. Je t'aime bien de la ſorte ; car je te baiſeray alors tout mon ſoûl.

GANYMEDE. Tu feras ce qu'il te plaira ; mais pour moy je dormiray cependant.

JUPITER. Nous en parlerons une autre fois. Maintenant, Mercure, qu'on l'emméne, & qu'on luy faſſe boire l'Im-

mortalité, afin qu'il nous ſerve d'Echanſon : mais apprens-luy auparavant à préſenter le gobelet.

DIALOGUE
DE JUNON ET JUPITER.

JUNON. DEpuis que tu as amené icy Ganymede, tu ne me careſſes plus comme auparavant.

JUPITER. Es-tu jalouſe d'un ſi ſimple & ſi innocent garçon ? Je croyois qu'il n'y euſt que les femmes qui te puſſent mettre en mauvaiſe humeur.

JUNON. Tu ne te gouvernes pas mieux pour ce regard, ny d'une façon plus honneſte. Car je vous prie, eſt-ce une choſe bien-ſeante au Maiſtre des Dieux de ſe metamorphoſer tous les jours, tantoſt en or, tantoſt en Taureau, tantoſt en Cygne, pour aller commettre ſur terre des adulteres ? Mais encore ne tranſportes-tu pas tes Maiſtreſſes dans le Ciel, comme tu as fait ce petit mignon de couchette, que tu tiens toûjours prés de toy, ſous prétexte d'en faire ton Eſchanſon ; comme s'il n'y en avoit point icy, & qu'Hébé & Vulcain fuſſent las

de faire leur charge, ou qu'on ne p
prendre à un beſoin, le Verſeur-d'ea
D'ailleurs, tu ne prens jamais de ſa m
le verre, que tu ne le baiſes luy-meſ
en préſence de tout le monde, & l
diroit que ce baiſer t'eſt plus doux
le Nectar. Car ſouvent tu demande
boire ſans avoir ſoif, & ſeulement p
avoir un prétexte de le baiſer; quelq
fois tu le fais boire le premier, p
boire aprés luy, & le baiſer en quel
ſorte en beuvant. Il te faiſoit beau v
l'autre jour, joüer avec luy aux oſſe
ſans ta foudre ny ton Egide! Je ſçay to
ne penſe pas m'en faire accroire.

JUPITER. Quel mal y a-t-il à ba
un bel enfant, & à joindre ce plaiſi
celuy du Nectar? Si tu en avois gou
tu ne me ferois plus ces reproches.

JUNON. Ce ſont-là des diſcours
Pédéraſte; il faudroit que j'euſſe bien
du l'eſprit pour approcher ma bouche
celle d'un petit efféminé.

JUPITER. Tout efféminé qu'il
il m'eſt plus agreable que..... Ne m
fais pas dire davantage, & ceſſe de c
trôler mes actions.

JUNON. Je te conſeille de l'épo
pour me faſcher encore plus; ſouvien-
comme tu me traites pour luy.

JUPIT

JUPITER. C'eſt que tu voudrois que ton boiteux nous ſerviſt à table, lors qu'il ſort de ſa forge, tout couvert de craſſe & de ſueur, & que je le baiſaſſe en cet eſtat, où il te fait horreur à toy-meſme qui és ſa mere. Penſez qu'il ſeroit beau voir de renvoyer pour luy Ganymede, qui eſt ſi beau & ſi mignon, & ce qui te faſche le plus, de qui les baiſers ſont plus doux que le Nectar.

JUNON. Maintenant que ce beau fils eſt icy, le mien te fait mal au cœur; mais tu ne t'en plaignois pas auparavant, & toute ſa craſſe & ſa ſueur n'empeſchoient pas qu'avec plaiſir tu ne priſſes le verre de ſa main.

JUPITER. Ta jalouſie ne fait qu'accroiſtre ta douleur, & mon amour. Fay-toy ſervir par Vulcain, ſi tu n'és pas bien aiſe de voir Ganymede; mais pour moy je veux qu'il me préſente à boire, & qu'il me donne à chaque fois *dix baiſers*. Ne pleure point, mon mignon, je feray repentir tous ceux qui s'attaqueront à toy.

Dix baiſers: Il n'y a que *deux* au Grec, mais cela fait plus de force.

AUTRE DIALOGUE
DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. QUi penſes-tu que ſoit Ixion ?

JUPITER. Un fort galant homme, & de bonne compagnie ; car ſans cela, je ne l'aurois pas admis à ma table.

JUNON. C'eſt un inſolent qui n'eſt pas digne de cet honneur.

JUPITER. Qu'a-t-il fait ? Je le veux ſçavoir.

JUNON. J'ay honte de le dire, tant ſon impudence eſt grande.

JUPITER. A-t-il voulu careſſer quelque Déeſſe ? car il ſemble que c'eſt ce que tu veux dire.

JUNON. Il s'eſt adreſſé à moy-meſme. Je ne prenois pas garde du commencement à ſon amour ; mais à la fin voyant qu'il avoit toûjours l'œil ſur moy, qu'il ſoûpiroit de temps en temps & laiſſoit couler des larmes, qu'il beuvoit aprés moy lorſque j'avois beû, & en beûvant me regardoit, & baiſoit le verre ; je m'apperceus de ſa folie : mais j'eus honte de te le dire, & crûs que cela ſe paſſeroit. A la fin il a eſté ſi inſolent que

de m'en parler. Alors bouchant les oreilles, pour n'en rien entendre, je ſuis venuë tout courant pour t'en inſtruire, afin que tu en fiſſes un chaſtiment exemplaire.

JUPITER. Voilà un hardy maraut, de vouloir planter des cornes à Jupiter. Il faut que le Nectar l'ait bien enyvré; mais c'eſt moy qui en ſuis cauſe, pour trop aimer les Mortels, & les faire manger à ma table. Car il ne ſe faut pas étonner ſi uſant des meſmes viandes, ils ont les meſmes deſirs, & conçoivent de l'amour pour les beautez immortelles. Tu ſçais quel Tyran c'eſt que l'Amour.

JUNON. Il eſt vray qu'il eſt bien ton Maiſtre, & te méne bien, comme l'on dit, par le nez. Mais je voy bien pourquoy tu as pitié d'Ixion : C'eſt qu'il ne fait que te rendre ce que tu luy as preſté : Car tu as couché autrefois avec ſa femme, & en as eû Pirithoüs.

JUPITER. T'en ſouvient-il encore ? Sçais-tu quel eſt mon deſſein ? Ce ſeroit un trop grand ſupplice de le bannir pour jamais de noſtre préſence ; mais puis qu'il pléure & qu'il ſoûpire, je ſuis d'avis. ....

JUNON. Quoy ! que je couche avec luy ?

JUPITER. Non pas cela ; mais quel-

que fantoſme qui te reſſemble, pour contenter en quelque ſorte ſa paſſion.

JUNON. Ce ſeroit le récompenſer, au lieu de le punir.

JUPITER. Mais quel mal cela feroit-il?

JUNON. Il croiroit m'embraſſer, & l'affront en retomberoit ſur moy.

JUPITER. Mais il n'y auroit que luy de trompé; car quand nous formerions une nuë à ta reſſemblance, ce ne ſeroit pas Junon.

JUNON. Comme les hommes ont ſouvent plus de vanité que d'amour, il s'iroit vanter d'avoir couché avec moy, & me perdroit de réputation.

JUPITER. Si cela arrive, je le précipiteray dans les Enfers, où attaché à une rouë, il ne fera que tournoyer, ſans prendre aucun repos.

JUNON. Ce ſupplice ne ſeroit pas trop grand pour ſon crime.

DIALOGUE.

DE VULCAIN ET D'APOLLON.

VULCAIN. APollon, as-tu veu le petit Mercure, comme il eſt beau, & ſoûrit à tout le monde?

il fait aſſez voir ce qu'il ſera un jour, quoyque ce ne ſoit encore qu'un enfant.

APOLLON. L'appelles-tu enfant ? luy qui eſt plus vieux que Japet, en malice.

VULCAIN. Quel mal peut-il avoir fait, qu'il ne fait encore que de naiſtre ?

APOLLON. Demande-le à Neptune dont il a emporté le trident ; & à Mars de qui il a pris l'épée ; ſans parler de moy, dont il a dérobé l'arc & les fléches.

VULCAIN. Quoy ! un enfant encore au maillot !

APOLLON. Tu verras ce qu'il ſçait faire s'il t'approche.

VULCAIN. Il eſt déja venu chez moy.

APOLLON. Et ne t'a-t-il rien pris ?

VULCAIN. Non, que je ſçache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VULCAIN. Je ne vois point mes tenailles.

APOLLON. Je gage qu'on les retrouvera dans ſes langes.

VULCAIN. Quoy, il eſt déja ſi adroit ce petit voleur ! Je croy qu'il a appris à dérober dans le ventre de ſa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez : Tu vois comme il cauſe, il ſera un jour grand Orateur, & meſme bon Lutteur, ſi je ne me trompe ; car il a déja donné le croc-en-jambe à Cupidon : Et

comme les Dieux en rioient, & que Venus le prit pour le baiſer, il luy déroba ſon Ceſte, & euſt emporté le foudre de Jupiter, s'il n'euſt eſté trop chaud, & trop peſant; mais il luy enleva ſon Sceptre.

VULCAIN. Voilà un hardy petit galand.

APOLLON. Il eſt auſſi Muſicien.

VULCAIN. Comment cela?

APOLLON. *Il a fait un inſtrument de la coquille d'une Tortuë*, dont il jouë en perfection juſqu'à me rendre jaloux, moy qui ſuis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit, qu'il ne dort pas meſme la nuit, & qu'il va juſqu'aux Enfers, pour faire toûjours quelque butin; car il a une verge de grande vertu, dont il rappelle les morts à la vie, & conduit les vivans au tombeau.

VULCAIN. C'eſt moy qui la luy ay donnée pour luy ſervir de joüet.

APOLLON. Il t'a pris tes tenailles pour récompenſe.

VULCAIN. Je ſuis bien aiſe que tu m'en faſſes ſouvenir; je les vais chercher dans ſon berceau.

Il a fait un inſtrument de la Coquille d'une Tortuë: Cela ſuffit, ſans deſcendre dans le particulier, pour les raiſons que j'ay touchées d'abord.

DIALOGUE

DE VULCAIN ET DE JUPITER.

VULCAIN. VOicy une coignée bien tranchante que je t'apporte ; Que veux-tu que nous en faſſions ?

JUPITER. Fends-moy la teſte en deux tout d'un coup.

VULCAIN. Tu veux voir ſi je ſeray aſſez ſot pour l'entreprendre : Dy tout de bon, à quoy tu la veux employer ?

JUPITER. A me fendre la teſte par la moitié. Je ne ris point ; & ſi tu ne m'obéïs, tu verras comme il t'en prendra : Frappe ſeulement de toute ta force ; car la teſte me fend de douleur, & je ſouffre les meſmes maux, que ſi j'eſtois en travail d'enfant.

VULCAIN. Prens garde que nous n'allions faire quelque ſottiſe : Car je ne t'accoucheray pas ſi doucement qu'une Sage-femme.

JUPITER. Frappe ſeulement ſans rien craindre, & me laiſſe faire le reſte.

VULCAIN. C'eſt bien malgré moy ; mais qu'y feroit-on ? il faut obéïr..... Grands Dieux ! Je ne m'eſtonne pas ſi tu

avois mal à la teſte, y ayant une femme enfermée, & encore une Amazone avec la lance & le bouclier : C'eſt ce qui te rendoit ſi colere. Mais qu'elle eſt belle ! Donne-la-moy pour récompenſe de t'avoir délivré ſi heureuſement, puis qu'elle eſt déja en âge d'eſtre mariée.

JUPITER. Je le veux ; mais tu auras bien de la peine à la réſoudre à t'épouſer ; car elle veut demeurer vierge toute ſa vie.

VULCAIN. Laiſſe-moy faire, j'en viendray bien à bout, pourveu que j'aye ton conſentement.

JUPITER. Ne t'y frotte pas, ſi tu es ſage.

DIALOGUE
DE NEPTUNE ET DE MERCURE.

NEPTUNE. NE ſçauroit-on parler à Jupiter ?

MERCURE. Non : Il eſt empeſché.

NEPTUNE. Dy-luy que c'eſt moy.

MERCURE. Ne l'importune point ; on ne le peut voir aujourd'huy.

NEPTUNE. Eſt-ce qu'il eſt avec Junon

MERCURE. Ce n'eſt pas cela.

NEPTUNE. Quoy donc ? avec Ganymede ?

MERCURE. Encore moins.

NEPTUNE. Qu'a-t-il ? je le veux ſçavoir.

MERCURE. Il ſe trouve mal.

NEPTUNE. Dequoy ?

MERCURE. J'ay honte de le dire.

NEPTUNE. A moy qui ſuis ſon frere ?

MERCURE. Il vient d'accoucher.

NEPTUNE. Comment ? eſtoit-il hermaphrodite ? Je ne m'en eſtois pas apperceu, ny qu'il euſt le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

MERCURE. Auſſi n'eſtoit-ce pas là qu'il avoit mal.

NEPTUNE. Où donc, à la teſte ? comme quand il accoucha de Minerve ? Il a le chef bien fecond.

MERCURE. Non, à la cuiſſe.

NEPTUNE. Comment cela ? accouche-t-il par tous les endroits du corps ?

MERCURE. Junon, par jalouſie, a perſuadé à Semele qu'il aimoit, de coucher avec luy dans toute ſa gloire ; ſi bien que le feu de ſon foudre s'eſt pris au lambris de la chambre, & l'a conſumée. Tout ce qu'on a pû faire en cette rencontre, ç'a eſté de ſauver l'enfant, car elle eſtoit groſſe ; & de le mettre tout chaud,

du ventre de la mere dans la cuiſſe de Jupiter, où il a achevé ſon terme. Il vient préſentement de s'en délivrer, & eſt encore tout débile du travail.

NEPTUNE. Et qu'a-t-on fait de l'enfant ?

MERCURE. Je l'ay porté à Nyſſe, pour eſtre nourry par les Nymphes du païs ; qui l'ont nommé Dionyſius, du nom de ſon pere, & de celuy de leur Patrie.

NEPTUNE. Ainſi Jupiter eſt le pere & la mere de cét enfant ?

MERCURE. Il eſt vray ; mais je n'ay pas le loiſir de t'en dire davantage ; car je vais de ce pas querir de l'eau, & le reſte dont les accouchées ont beſoin.

DIALOGUE
DE MERCURE ET DU SOLEIL.

MERCURE. ARreſte-toy, Soleil, par l'eſpace de trois jours, & qu'il n'y ait, cependant, qu'une longue nuit : Que les heures dételent tes chevaux, eſteins ton flambeau, & te repoſe.

LE SOLEIL. Voilà des commande-

mens bien étranges. Eſt-ce que j'ay manqué à mon devoir, que Jupiter, pour me punir, veut que la nuit triomphe du jour ?

MERCURE. Non ; c'eſt qu'il en a beſoin pour une choſe d'importance.

LE SOLEIL. Où eſt-il maintenant ?

MERCURE. Chez Alcmene en Beotie.

LE SOLEIL. Et une nuit ne ſuffit pas pour contenter ſes deſirs ?

MERCURE. Non pas cela ; mais pour achever le Heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'acheve à la bonne heure ; mais cela ne ſe faiſoit pas du temps de Saturne. Il ne découchoit point d'avec Rhéa, pour aller careſſer la femme de ſon voiſin : Maintenant pour une putain il faut bouleverſer tout le monde. Cependant, mes chevaux deviendront rétifs faute d'exercice, & il naiſtra des épines dans la carriere du Soleil. Les hommes languiront dans les tenebres : & tout cela pour baſtir ce beau Heros.

MERCURE. Tay-toy, qu'il ne t'en faſſe repentir. Cependant, je vais achever ma commiſſion, & dire à la Lune qu'elle ne ſe haſte pas non plus ; & au Sommeil qu'il n'abandonne point les hommes, de peur qu'ils ne s'apperçoivent de ce changement.

DIALOGUE
DE VENUS ET DE LA LU

VENUS. DEquoy t'accuſe-t-on Courriere ? d'arreſte
queſois ton char au milieu de ta c
pour aller viſiter un Chaſſeur, &
le contempler à ton aiſe lors qu'il
dormy ſur les Montagnes de ſa Car

LA LUNE. C'eſt ton fils qui cauſe.

VENUS. Laiſſons-là ce petit ir
qui n'épargne pas meſme ſa mere,
m'a ſouvent contrainte de deſcen
le Mont Ida, pour y careſſer A
ou ſur le Liban en faveur d'A
avant que Proſerpine me l'euſt ra
le poſſeder ; quoyque depuis, t
de mes larmes, elle me l'ait rend
moitié. Je l'ay cent fois menacé d
ſon arc & ſon carquois, & de luy
les aiſles, & le feſſay bien l'autr
avec un de mes patins ; mais quo
s'en ſouvient plus, ſi-toſt qu'il eſt
Cependant, ce Chaſſeur eſt-il be
cela ſerviroit de quelque conſolatio

C'eſt qu'il eſtoit la moitié de l'année aux Enfers.

LA LUNE. Tu ſçais qu'il n'y
de laides amours ; mais il eſt vr

je ne me puis laſſer de le regarder, lors qu'au retour de la chaſſe, il étend ſon manteau ſur l'herbe, & s'endort, appuyé d'une main ſur ſon coude, & de l'autre laiſſant negligemment tomber ſes traits. Alors deſcendant ſans faire bruit, & marchant ſur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller, je gouſte, en approchant, le doux parfum de ſon haleine. Tu devines aſſez le reſte ; car tu ſçais ce que c'eſt que d'aimer, mais il eſt vray que je meurs d'amour.

DIALOGUE
DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. REgarde ce que tu fais, petit fripon ; je ne parle point des deſordres que tu cauſes dans le monde ; mais que ne fais-tu point dans le Ciel ? Tu changes Jupiter en cent façons ; tu fais deſcendre la Lune en terre ; tu arreſtes le Soleil dans les priſons de Climene ; ſans parler des affronts que tu me faits à moy-meſme qui ſuis ta mere. Mais tout cela ſeroit peu, ſi tu ne t'eſtois auſſi attaqué à la mere des Dieux, que tu fais courir toute forcenée ſur le Mont Ida,

tranſportée d'amour pour ſon Atys, & s'enquerant de luy aux foreſts & aux rochers; montée ſur un char qui eſt traiſné par des Lions, & ſuivy de ſes Corybantes, qui ne ſont pas plus ſages qu'elle. Car les uns ſe font des inciſions au coude; les autres courent tout-échevelez par des précipices; celuy-cy ſonne du cor, cet autre du tambour ou des cymbales; ſi bien que toute la montagne retentit de leurs cris & de leurs débauches. Je crains donc que cette Déeſſe, ſi elle retourne quelque jour en ſon bon ſens, ne venge ſur toy cet affront, ou qu'elle ne te tuë en ſa fureur, & ne te faſſe déchirer par ſes Lions, ou bien par ſes Preſtres, qui ſont encore plus farouches.

CUPIDON. Je ne crains ny les uns ny les autres; car ſes Preſtres ſont trop efféminez, & j'ay apprivoiſé ſes Lions & en fais ce que je veux. D'ailleurs elle eſt trop empeſchée à l'amour pour ſonger à la vengeance. Et puis, quel mal fais-je, de rendre aimable ce qui eſt beau? Voudrois-tu que j'euſſe guery Mars de la paſſion qu'il a pour toy?

VENUS. Que tu es malin! mais qu'il te ſouvienne de ce que je t'ay dit.

DIALOGUE

D'HERCULE, D'ESCULAPE, ET DE JUPITER.

JUPITER. N'Avez-vous point de honte de vous entrebattre comme des coquins, & de vous quereller juſqu'à la table de Jupiter ?

HERCULE. Eſt-il juſte, mon pere, que ce Charlatan paſſe devant moy ?

ESCULAPE. Non pas Charlatan ; mais le Dieu de la Medecine, qui vaut mieux cent fois que toy, & tous tes ſemblables.

HERCULE. En quoy eſt-ce, impoſteur, que tu vaudrois mieux que moy, Eſt-ce pour avoir eſté frappé de la foudre pour ton beau ſçavoir : car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCULAPE. Il te ſied bien de me reprocher ma mort, aprés avoir eſté bruſlé tout vif ſur le Mont Oëta comme un criminel !

HERCULE. C'a eſté volontairement lorſque j'eus purgé l'Univers de monſtres. Mais pour toy, qu'as-tu jamais fait que l'empirique, comme ces affronteurs qui vantent de vains ſecrets par où ils ſe font admirer ?

ESCULAPE. Tu as raiſon ; car c'eſt moy qui te donnay de l'onguent pour la bruſlure, lorſque tu montas icy tout grillé. Mais je n'ay jamais eſté comme toy, eſclave d'une impudique, qui te faiſoit filer, *& te ſouffletoit* lorſque tu manquois à ton devoir. D'ailleurs, je n'ay point tué ma femme, ny mes enfans comme tu as fait.

HERCULE. Si tu ne te tais, tu porteras la peine de ton inſolence, & je te feray faire une culebute du Ciel en terre, dont tu auras bien de la peine à guerir, quelque habile que tu ſois dans la Medecine.

JUPITER. Et moy, ſi vous ne vous arreſtez, je vous mettray tous deux dehors par les épaules. Qu'Eſculape paſſe le premier, puis qu'il eſt le plus ancien.

Et te ſouffletoit : Il y a au Grec, *feſſoit avec un patin d'or* ; mais cette phraſe eſt déja employée, & la repetition n'en ſeroit pas agreable.

DIALOGUE

DIALOGUE
DE MERCURE ET D'APOLLON.

MERCURE. QU'as-tu, Apollon, d'eſtre ainſi triſte ?

APOLLON. Qui ne le ſeroit, eſtant ſi malheureux en amour ?

MERCURE. Quel malheur t'eſt-il arrivé depuis la perte de Daphné ?

APOLLON. La mort d'Hyacinthe.

MERCURE. Qui l'a tué ?

APOLLON. Moy-meſme.

MERCURE. Eſtois-tu en fureur comme tu y es quelquefois ?

APOLLON. Non ; mais comme je oüois au palet avec luy, Zephyre jaloux de noſtre amitié, a emporté le palet, & luy en a caſſé la teſte. *Je l'ay pourſuivy vainement* juſqu'aux Montagnes ; car qui pourroit atteindre le vent ? Mais au retour j'ay eſté contraint de faire les funerailles de mes amours avec celles d'Hyacinthe. Toutefois, pour me conſoler, j'ay fait naiſtre une fleur de ſon ſang, qui eſt illuſtre pour ſon odeur & pour ſa beauté,

Je l'ay pourſuivy vainement : Je le trouve plus joly de la ſorte, que de dire qu'il s'en eſt vangé.

& qui porte la marque de mes regrets de mes plaintes ; mais je ne laiſſeray p de le regretter toute ma vie.

MERCURE. Tu as tort, Apollon car ceux qui aiment les choſes mortelle ſe doivent réſoudre à les perdre.

AUTRE DIALOGUE
D'APOLLON ET DE MERCUR

MERCURE. C'Eſt une choſe étrang Apollon, que Vulca ait épouſé les plus belles de toutes l Déeſſes ; & je ne ſçay comme elles ont courage de l'embraſſer, lors qu'au reto de ſa forge il eſt tout couvert de ſu & de ſueur.

APOLLON. Il y a dequoy s'en eſto ner, & principalement à un Amant infort né comme moy, qui ſuis un peu mieux f que luy, pour ne rien dire davantage.

MERCURE. Vante maintenant beauté & ton harmonie, & moy ma fo ce & mon adreſſe : lors qu'il ſe fau coucher, nous nous trouverons toi ſeuls ; tandis qu'un miſerable courtaut bourique tout eſtropié *careſſera Venus les Graces.*

Careſſera Venus & | *les Graces* : Le Grec

APOLLON. Encore as-tu eu quelque bonne fortune en ta vie, ce qui peut ſervir à te conſoler; car tu n'as pas autrefois déplû à Venus, & en as eu l'hermaphrodite : Mais moy de deux perſonnes que j'ay ſervies, l'une a mieux aimé eſtre changée en arbre, que de me ſouffrir; & j'ay tué l'autre, par malheur, en me joüant. Mais, dy-moy; comment ces Déeſſes ne ſont-elles point jalouſes les unes des autres?

MERCURE. C'eſt que Venus paſſe ſon temps dans le Ciel, tandis que les Graces ſont dans l'Iſle de Lemnos avec Vulcain.

APOLLON. Penſes-tu qu'il ſçache les débauches de ſa femme?

MERCURE. S'il les ſçait? il n'en faut point douter; mais il n'en oſeroit rien dire, car il craint la colere de Mars : Tu ſçais comme les gens de guerre ſont inſolens, & particulierement envers les Artiſans comme luy.

APOLLON. On dit pourtant *qu'il leur dreſſe quelque piége.*

la Grace, mais on ne diroit pas en François *careſſer la grace*, puiſque les Graces ne ſe ſeparoient point.

Qu'il leur dreſſe quelque piége : Je fais dire cela à Apollon, afin que Mercure diſe le reſte, qui luy vient

MERCURE. Je ne ſçay ; mais je voudrois y eſtre pris.

mieux, comme il ſe voit dans le Dialogue ſuivant.

DIALOGUE
DE JUNON ET DE LATONE.

JUNON. VEritablement, Latone, tu as fait de beaux enfans à Jupiter.

LATONE. Nous ne pouvons pas toutes eſtre meres de Vulcain.

JUNON. Il eſt vray qu'il eſt eſtropié ; mais en cet eſtat Venus l'a bien voulu pour mary ; car outre qu'il a enrichy le Ciel de mille feux, il s'eſt rendu illuſtre par l'excellence de ſon Art. Mais ta fille, d'un courage maſle, contre la bien-ſeance de ſon ſexe, va juſqu'en Scythie égorger ſes hoſtes, plus cruelle mille fois que les Scythes ; & ton fils eſt de tous meſtiers, Archer, Violon, Poëte, Medecin ; & a eſtably des Bureaux de prophetie à Delphes, à Claros, & à Didyme, où il ſe meſle de prédire l'avenir, & ſurprend les ſimples par des Oracles trompeurs, qui ont toûjours quelque porte de derriere

pour évader. Cependant, comme le nombre des ſots eſt infiny, il s'enrichit de ſes impoſtures; mais les plus ſages reconnoiſſent bien la fourbe, & ſçavent que ce grand Prophete n'a pas ſceû qu'il tuëroit ſon Hyacinthe, & que Daphné le fuïroit, malgré toute ſa beauté & ſa perruque d'or. Je m'eſtonne donc qu'on t'ait préferée à Niobe, & que tes enfans ayent eſté jugez plus beaux que les ſiens.

LATONE. Ta jalouſie ne peut ſouffrir qu'ils triomphent dans le Ciel, & ſoient celebres, l'une par ſa beauté, & l'autre par ſon harmonie.

JUNON. Tu me fais rire, de prendre ton fils pour un excellent Muſicien, luy qui euſt eſté écorché en la place de Marſias, ſi les Muſes luy euſſent fait juſtice. Pour ta fille, elle eſt ſi belle avec ſon viſage de pleine-lune, qu'Acteon fut devoré par ſes chiens, pour l'avoir veû toute nuë; de peur qu'il ne fuſt le trompette, auſſi-bien que le témoin de ſa laideur. Car pour ſa prétenduë virginité, je n'en fais que rire, veû qu'elle ne pourroit faire le meſtier de Sage-femme, comme elle fait, ſans quelque experience.

LATONE. Il te ſied bien, Junon, d'eſtre altiére, eſtant compagne du lit & du trône de Jupiter; mais nous te verrons bien

honteuſe, lors qu'épris de l'amour d quelque Mortelle, il te quittera pour l poſſeder.

DIALOGUE
D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. QU'as-tu à rire, Mercure?

MERCURE. Qui ne riroit, Apollon d'une choſe ſi plaiſante?

APOLLON. Conte-la moy, afin qu j'en rie à mon tour.

MERCURE. Mars vient d'eſtre pris couché avec Venus.

APOLLON. Comment cela? fais-moy le récit de cette avanture.

MERCURE. Il y a long-temps que Vulcain ſe doutoit de leur amour, & épioit l'heure de les ſurprendre. Il avoit donc mis autour de ſon lit des filets comme inviſibles, & eſtoit allé travailler à ſa forge. Le galand prenant ſon temps en l'abſence du mary, eſt allé coucher avec ſa maiſtreſſe; mais le Soleil les a découverts & en a averty Vulcain: de ſorte qu'il les a pris tous deux ſur le fait, & les a enveloppez dans ſes rets. Venus tout

confuſe, tâchoit à couvrir ſa nudité : Mars cherchoit à ſe dépeſtrer ; mais comme il a veû qu'il n'en pouvoit venir à bout, il a eu recours aux prieres & aux ménaces.

APOLLON. Et Vulcain l'a laiſſé échapper ?

MERCURE. Bien loin de cela ; il a appellé tous les Dieux pour eſtre témoins de ſon deshonneur. Cependant, ces pauvres Amans ſe voyant pris comme au trébuchet, baiſſoient la veûë & ſe couvroient d'un voile de honte, comme pour cacher leur nudité.

APOLLON. Mais ce ſot ne rougit-il point de publier ſon infamie.

MERCURE. Il eſt le premier à en rire : Mais pour te dire la verité, j'enviois la bonne fortune de Mars, d'eſtre ſurpris couché avec la plus belle de toutes les Déeſſes, & lié avec elle par des chaiſnes qui ne ſe pouvoient rompre.

APOLLON. Quoy ! tu voudrois eſtre pris de la ſorte ?

MERCURE. Qui en doute ? Vien les voir en cet eſtat ; & ſi tu n'es de mon avis, je blaſmeray ta froideur, ou loüeray ta continence.

DIALOGUE

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. J'Aurois honte, Jupiter, d'avoir un fils yvrogne & efféminé comme le tien, *toûjours en la compagnie* de certaines femmes furieuſes, & qui ſont plus maſles que luy : Enfin, il reſſemble mieux à tout autre qu'à ſon pere.

JUPITER. Mais cet efféminé a conquis *la Thrace & la Lydie* ; & aſſujetty les Indes, aprés en avoir fait le Roy priſonnier, avec tous ſes Elephans. Et ce qui eſt de plus étrange, c'eſt qu'il a fait tout cela en ſautant & en danſant avec des femmes, au ſon du tambour & de la flûte, & le plus ſouvent yvre. Que ſi quelqu'un a oſé parler de ſes myſteres, il l'a pris dans ſes ceps, & la mere meſme a déchiré ſon enfant. Cela n'eſt-il pas grand & digne de Jupiter ? D'ailleurs, s'il eſt voluptueux & débauché, cela ne fait tort

Agavé & Penthée.

Toûjours en la compagnie, &c. Le reſte eſt touché enſuite.

La Thrace & la Lydie : Le Tmole eſt trop peu de choſe pour eſtre exprimé, c'eſt une Montagne de l'Aſie.

à perſonne : Que ne feroit-il point eſtant ſobre, puiſqu'il fait de ſi grandes choſes eſtant yvre ?

JUNON. Ne viendras-tu point loüer auſſi l'invention de la vigne, aprés avoir veû les maux qu'elle cauſe, & qu'elle coûta la vie au premier, à qui il fit ce beau préſent ? *Icare.*

JUPITER. Ce n'eſt pas le vin qui fait ces deſordres, mais l'excés ; car en le prenant moderément, il rend les hommes plus gays & plus vigoureux. Mais c'eſt la jalouſie qui te fait parler, & le ſouvenir de Semele ; puiſque tu blâmes indifferemment ce que ſon fils a de plus beau.

DIALOGUE
DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. D'Où vient, petit Amour, que tu domptes tous les Dieux, & moy-meſme qui ſuis ta mere, & que tu ne peux rien ſur Pallas, comme ſi pour elle ton carquois eſtoit ſans fléches, & ton flambeau ſans chaleur ?

CUPIDON. C'eſt que je l'appre-

VENUS. Mais Mars eſt bien plus furieux, & tu ne l'apprehendes point?

CUPIDON. Il me rend les armes volontairement, & m'appelle à ſon ſecours; au lieu que Pallas me regarde de travers, & un jour qu'il m'arriva de l'approcher: Si tu me touches, dit-elle, je te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied je te précipiteray dans les Enfers. D'ailleurs, elle a le regard terrible, & eſt effroyable avec ſon caſque & ſon bouclier, où l'on voit briller la teſte de Meduſe, coëffée de ſerpens.

VENUS. Mais tu crains Pallas & la Gorgone, & n'apprehendes ny Jupiter, ny ſes foudres; les Muſes meſmes qui n'ont ny foudre ny Gorgone, ſont à couvert de tes traits.

CUPIDON. C'eſt que je les reſpecte, & qu'elles ont quelque choſe de venerable; outre qu'elles me divertiſſent par leurs chanſons, & qu'il n'y auroit point d'apparence de rendre le mal pour le bien.

VENUS. Et Diane, que t'a-t-elle fait?

CUPIDON. Elle a quelqu'autre amour dans la teſte.

VENUS. Quel?

CUPIDON. Celuy de la Chaſſe, qui

la fait broſſer par les Foreſts, où je ne la ſçaurois ſuivre : Mais pour ſon frere, quoyqu'il ſoit excellent Archer.....

VENUS. Je ſçay bien ce que tu veux dire : Que tu l'as ſouvent bleſſé de tes traits.

LE JUGEMENT DE PARIS.

DIALOGUE

DE JUPITER, MERCURE, PARIS, ET LES TROIS DE'ESSES.

JUPITER. PRens cette pomme, Mercure, & va en Phrygie vers le beau Paſteur de Troye, qui garde ſes troupeaux ſur le Mont Ida. Tu luy diras que je l'ay fait Juge de la Beauté, parce qu'il eſt beau & *amoureux*. Les Belles, il eſt temps de partir ; car je ne veux point eſtre Juge entre ma femme & mes filles, puiſqu'on ne peut prononcer en faveur de l'une, ſans offenſer les deux autres ; & je voudrois, s'il ſe pouvoit, que toutes trois remportaſſent la

Amoureux : Je diray plus bas, *ſçavant dans les choſes de l'amour*, & j'exprimeray à quoy ſert la pomme.

victoire. Mais vous n'avez rien à craindre ; car outre que Pâris eſt fils de Roy, & parent de Ganymede, il eſt ſimple & ſi peu malicieux, que vous ne devez point apprehender de paroiſtre devant luy.

VENUS. Pour moy, mon pere, je ne refuſerois pas meſme Momus pour Juge, & j'accepte celuy-cy, quel qu'il puiſſe eſtre ; car que pourroit-il reprendre en la Déeſſe de la Beauté ? Mais il faut qu'il agrée auſſi à mes Rivales.

JUNON. Nous prendrions à un beſoin Mars pour Arbitre, quoyque ce ſoit un galand.

JUPITER. Es-tu de meſme ſentiment, Minerve ? Quoy ! tu rougis, & baiſſes la veuë ? Mais la pudeur ſied bien aux filles, & je vois bien que tu en es contente auſſi. Partez donc à la bonne heure, & que les malheureuſes ne s'en prennent point à leur Juge ; car vous ſçavez que vous eſtes trois, & qu'il n'y a qu'une pomme.

MERCURE. Allons, & prenons le chemin de la Phrygie, je paſſeray le premier pour vous conduire, & vous me ſuivrez ſans vous arreſter. Du reſte, ne craignez rien ; Je connois Pâris, il eſt honneſte homme, & ne vous fera point d'injuſtice.

VENUS. Que tu me plais de dire cela ; mais dy-moy, eſt-il marié ?

MERCURE. Non ; mais je croy qu'il a une maiſtreſſe ſur le Mont Ida ; & je m'imagine que c'eſt quelque fille groſſiere & mal-appriſe, qu'il n'aime pas trop : mais pourquoy fais-tu cette queſtion ?

VENUS. Je rêvois à autre choſe.

PALLAS. Tu t'acquites mal de ta commiſſion, Mercure, d'entretenir celle-cy ſéparément.

MERCURE. Ce n'eſt rien : Elle me demandoit ſeulement ſi Pâris eſtoit marié.

PALLAS. Pourquoy cela ?

MERCURE. Je ne ſçay : Elle dit qu'elle l'a fait ſans deſſein.

PALLAS. Eſt-il marié en effet ?

MERCURE. Je croy que non.

PALLAS. Eſt-ce un ſimple Villageois, ou s'il aime la gloire & l'honneur ?

MERCURE. Je penſe qu'eſtant jeune, & fils de Roy, il ſeroit bien-aiſe de ſe ſignaler dans les Batailles.

VENUS. Voy-tu que je ne me plains pas de ce que tu l'entretiens toute ſeule ? Venus n'eſt pas de ces humeurs *querelleuſes*, & qui ſe faſchent de tout.

Querelleuſes : Le mot de *Plaintives* n'y vient pas ſi-bien.

MERCURE. Il n'y a pas auſſi de ſujet de s'en faſcher ; car elle me demandoit la meſme choſe que vous, & je luy répondois de meſme. Mais tout en deviſant, nous voicy en Phrygie. Voilà le Mont Ida que je découvre, & voſtre Juge auſſi, ſi je ne me trompe.

JUNON. En quel endroit ? je ne le voy pas.

MERCURE. A main gauche, ſur la pente de ce coſteau. Voilà ſon troupeau & ſa cabane.

JUNON. Je ne voy pas le troupeau.

MERCURE. Regardez vis-à-vis mon doigt. Ne voyez-vous pas ſortir *des brebis* du milieu de ces Rochers, & quelqu'un avec ſa houlette qui les raſſemble, de peur qu'elles ne s'écartent trop ?

JUNON. Je le voy, ſi c'eſt luy.

MERCURE. C'eſt luy-meſme. Mais puiſque nous ſommes ſi prés, deſcendons de peur de l'effrayer en venant tout à coup fondre devant luy.

JUNON. Je le veux. Maintenant que nous ſommes deſcenduës, que Venus marche devant ; car elle doit ſçavoir le

Des Brebis : Il y a au Grec *des Geniſſes* ; mais il eſt plus beau de le faire Berger, que Bouvier ; outre que les Brebis ſont mieux ſur des Rochers que les Vaches.

chemin, eſtant venuë icy ſouvent chercher ſon Anchiſe.

VENUS. Je ne me pique point de ces reproches.

MERCURE. C'eſt moy qui vous conduiray ; Car il me ſouvient, quand Jupiter eſtoit amoureux de Ganymede, que je venois ſouvent icy voir ce que faiſoit ce petit mignon ; & lors qu'il l'enleva, je volois autour de luy pour le ſoulever, & ce ne doit pas eſtre loin de ce lieu, veu que s'il m'en ſouvient bien, il joüoit de la flûte ſur ce roc, prés de ſon troupeau, lorſque Jupiter, changé en Aigle, le vint ravir ; & mordant de ſon bec ſa Tiare, pour le tenir plus ferme, l'emporta dans les nuës tout eſtonné, tournant la teſte pour le regarder. Alors j'amaſſay ſa flûte qui eſtoit tombée dans la frayeur. Mais ſalüons voſtre Juge que voicy. Bon-jour, le beau Paſteur.

PARIS. Et à vous, le beau fils. Qui ſont ces Dames que vous menez dans ces deſerts ? Elles ſont trop belles & trop délicates pour broſſer parmy ces halliers.

MERCURE. Ce ne ſont pas des Dames, Pâris, ce ſont des Déeſſes. Tu vois devant toy Venus, Pallas & Junon. Pour moy, je ſuis Mercure. Quoy ! tu changes de couleur, & t'eſtonnes ? Ne

crains rien, nous ne ſommes pas venus icy pour te troubler, mais pour te faire Juge d'un differend qu'ont ces Déeſſes pour la beauté ; parce que tu es ſçavant dans les choſes de l'amour. Du reſte, le prix de la victoire eſt écrit autour de cete pomme.

PARIS. Que je voye ? *C'eſt pour la plus belle.* Grands Dieux ! Comment pourroit un mortel juger de trois beautez immortelles ! cela ſurpaſſe la capacité d'un berger ; & ſi quelqu'un le pouvoit faire, ce ſeroit plûtoſt un courtiſan, qu'un berger. S'il falloit dire quelle eſt la plus belle de ces brebis ou de ces chévres, je m'en acquitterois peut-eſtre bien ; mais voicy des beautez divines, & ſi accomplies, que l'œil a de la peine à ſe retirer de deſſus l'une, pour contempler les deux autres, tant la veuë demeure attachée au premier objet, & le juge toûjours le plus beau. D'ailleurs, je ſuis tellement ébloui de tant de clartez, qu'il me ſemble que je n'ay pas aſſez de deux yeux ; & je voudrois eſtre tout œil, comme Argus pour les pouvoir mieux contempler ; outre que l'une eſtant femme de Jupiter, & les deux autres ſes filles, il ne fait pas ſeur de ſe meſler de leur differend.

MERCURE. Mais Jupiter le commande, & ſes ordres ſont inviolables.

PARIS. Que les malheureuſes donc *n'en accuſent que leur malheur*, & qu'elles ne s'en prennent point à moy.

MERCURE. Elles l'ont promis; il ne reſte plus qu'à juger.

PARIS. Il le faut faire, puis qu'on ne s'en peut défendre: Mais je voudrois bien ſçavoir ſi on les peut voir toutes nuës, car il eſt difficile d'en bien juger autrement.

MERCURE. C'eſt à toy, qui es le Juge, d'en ordonner.

PARIS. Si cela eſt, je les veux voir toutes nuës.

MERCURE. Deshabillez-vous, voſtre Juge le commande; & tandis qu'il vous regardera, je tourneray la teſte de l'autre coſté.

VENUS. Tu as raiſon, Pâris, de nous vouloir voir toutes nuës; je vais te montrer que je n'ay pas ſeulement quelque partie du corps agreable, comme mes Rivales, mais que je ſuis également belle par tout. *Il fait alluſion aux Epithetes qu'Homere lui donne.*

PALLAS. Ne la regarde point, Pâris,

N'en accuſent que leur malheur, ou, *n'en accuſent que mes yeux*: mais l'autre eſt plus fort.

qu'elle n'ait défait ſa ceinture ; car c'eſt une Magicienne qui y tient quelque charme enfermé. Elle ne devoit pas auſſi venir parée & ajuſtée en Courtiſane, mais ſe laiſſer voir toute nuë & ſans artifice.

PARIS. Elle a raiſon ; oſtez voſtre ceinture.

VENUS. Que Pallas oſte donc ſon caſque, dont l'horrible creſte eſt capable d'épouvanter un berger : Craint-elle que ſes yeux bleus ne ſoient pas aſſez forts ſans armes ?

PALLAS. Tien, voilà mon caſque.

VENUS. Tien, voilà ma ceinture.

JUNON. Haſtons-nous de nous deshabiller.

PARIS. Dieux ! Que de beautez & de merveilles ! Que celle-cy a d'éclat, & cette autre de majeſté ; & qu'il paroiſt bien que l'une eſt fille & l'autre femme de Jupiter ! Mais que la derniere a d'appas, & qu'elle a les façons aimables & attrayantes ! Ah, c'eſt trop de felicité pour un Mortel ! Toutefois, je les veux voir encore ſéparément ; car en les voyant toutes enſemble, on eſt ſi confus, que l'on ne ſçait que choiſir.

VENUS. Je le veux.

PARIS. Que Junon demeure, & que les deux autres ſe retirent.

JUNON. Quand tu m'auras bien regardée, Pâris, il reſte encore quelque choſe à conſiderer. C'eſt le prix de la victoire; car ſi tu me l'ajuges, je te feray Roy de toute l'Aſie.

PARIS. *Je ne ſuis point ambitieux*; mais je ne vous feray point d'injuſtice. Retirez-vous: Que Pallas s'approche.

PALLAS. Si tu prononces en ma faveur, je te rendray invincible.

PARIS. Je ne me pique point de valeur, & le Royaume de mon pere eſt en paix; mais vous n'avez rien à craindre, je ne me laiſſe corrompre ny par promeſſes, ny par préſens; reprenez vos habits & vos armes: Que Venus s'avance.

VENUS. Me voilà. Regarde-moy bien depuis les pieds juſqu'à la teſte; car je n'ay pas le moindre défaut. Il y a long-temps que te voyant jeune & beau, comme tu es, j'ay pitié de te voir confiné dans ces Rochers, ſans venir aux Villes ny aux Aſſemblées, & paſſer la fleur de ton âge parmy les beſtes dans une ſolitude. Car à quoy te peuvent ſervir ces arbres & ces deſerts; & quel avantage tirent tes troupeaux de ta beauté? Ne

Je ne ſuis point ambitieux. Je touche enſuite les promeſſes & les préſens.

devrois-tu pas avoir déja une maiſtreſſe; non pas quelque païſane mal-faite ; mais quelque belle Grecque d'Argos, de Sparte, ou de Corinthe, telle qu'eſt maintenant Heléne, l'honneur de ſon ſexe, comme Pâris l'eſt du ſien, & qui eſt, comme luy, capable d'aimer. Si elle t'avoit veû une fois, je ſçay qu'elle quitteroit tout pour te ſuivre. N'en as-tu jamais ouï parler ?

PARIS. Non ; Mais je ſerois bien-aiſe d'en apprendre quelque choſe.

VENUS. Elle eſt fille de cette Belle, pour qui Jupiter ſe changea en Cygne, afin de la poſſeder.

PARIS. Et comment eſt-elle faite ?

VENUS. Tu peux croire qu'elle n'eſt pas noire, eſtant née d'un Cygne, ny groſſiere, eſtant écloſe de la coquille d'un œuf. Si tu l'avois veû lutter toute nuë, à la façon de ſon païs, tu ſerois épris de ſa gentilleſſe & de ſa grace. On a déja entrepris des guerres pour l'amour d'elle; car Théſée la ravit qu'elle n'avoit encore que dix ans. Depuis elle eſt cruë en beauté avec l'âge, & a attiré ſur elle les yeux de toute la Gréce. Mille Amans l'ont recherchée ; mais Menelaüs a eſté préferé à tous ſes Rivaux ; toutefois je te la donneray ſi tu veux.

PARIS. Comment cela, ſi elle eſt mariée ?

VENUS. Ne t'en mets point en peine, ce ſont-là des tours de mon meſtier ; mais tu n'es encore qu'un innocent.

PARIS. Comment feras-tu ? Je te prie de me le dire.

VENUS. Tu iras en Gréce ſous prétexte de voir le païs ; & ſi-toſt que tu ſeras arrivé à Lacédémone, Heléne te voudra voir : laiſſe-moy faire le reſte.

PARIS. Cela me ſemble incroyable, qu'elle veüille quitter ſon mary & ſa patrie, pour ſuivre un étranger & un inconnu.

VENUS. J'ay deux fils, dont l'un rend aimable, & l'autre amoureux : *J'en mettray l'un dans tes yeux, & l'autre en ſon cœur.* Aprés cela, nous en viendrons à bout aiſément ; car je te donneray encore les Graces pour t'accompagner.

PARIS. Je ne ſçay ce qui en arrivera ; mais je bruſle déja de la voir, & il me ſemble que je voyage en Gréce, que j'arrive à Sparte, que je l'enleve & l'em-

J'en mettray l'un dans tes yeux, & l'autre en ſon cœur : Ce ſont les principales parties qui donnent de l'amour, & qui en reçoivent. *Latoſque oculis afflarat honos*, pour rendre Enée plus aimable.

méne à Troye ; & j'enrage que tout cela n'eſt déja fait.

VENUS. Ne te haſte point que tu ne m'ayes donné la pomme ; car il faut que je ſois gaye en ta compagnie, autrement nous ne ferons rien qui vaille : Mais aprés cela, nous celebrerons enſemble tes nôces, & ma victoire.

PARIS. Mais ſi tu me trompois auſſi ?

VENUS. Veux-tu que je t'en jure ?

PARIS. Non ; mais promets-le encore un coup.

VENUS. Hé bien ; Je promets de te donner cette Belle pour maiſtreſſe ; d'eſtre moy-meſme ta guide, & de conduire toute l'entrepriſe.

PARIS. Et tu ameneras auſſi les deux Amours & les Graces ?

VENUS. Et le Deſir meſme & l'Hymenée.

PARIS. Reçoy la pomme, & te ſouvien de tes promeſſes.

DIALOGUE
DE MARS ET DE MERCURE.

MARS. AS-tu ouï la rodomontade de Jupiter, Que ſi nous le faſchions il jetteroit une chaiſne du Ciel en terre, avec laquelle il attireroit à ſoy les hommes & les élemens par un ſi violent effort, que quand tous les Dieux tireroient contre, ils ne ſeroient pas ſi forts que luy ? Veritablement, il n'y a pas un de nous qui ne luy cede en particulier ; mais de s'imaginer que tous enſemble nous ne le vaillions pas bien, il me ſemble qu'il y a de l'orgueil à le croire, & de la vanité à le publier. *Car on ſçait qu'il eut de la peine* à ſe retirer des mains de Neptune, de Junon & de Minerve, qui le vouloient enchaiſner, & qu'il fut contraint, pour ſe ſauver, de faire mille tours de ſoupleſſe. Encore ſi Thétis ne luy euſt amené Briarée, qui le délivra avec ſes cent bras, je ne ſçay ce qui en fuſt arrivé, & s'il n'euſt point eſté pris avec toute ſa force & ſon adreſſe.

Car on ſçait qu'il eut bien de la peine. | J'ay réüny cela pour eſtre plus court.

MERCURE. Tout beau, n'en dis pas davantage ; car il n'eſt ſeur ny à toy de dire ces choſes, ny à moy de les entendre.

MARS. Je ſçay bien à qui je m'addreſſe, & que c'eſt à une perſonne qui ſçait auſſi-bien ſe taire que parler.

* DIALOGUE

DE PAN ET DE MERCURE.

PAN. BOn-jour, mon pere.

MERCURE. Bon-jour, mon fils : Mais qui es-tu qui m'appelles ainſi? Car à voir comme tu es fait, tu reſſembles mieux à un Bouc, qu'à un Dieu.

PAN. Tu te fais plus de tort qu'à moy, de me traiter de la ſorte. Ne te ſouvient-il plus de cette belle fille, que tu forças en Arcadie ? Qu'as-tu à te mordre les doigts ? c'eſt Penelope, la fille d'Icare.

MERCURE. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainſi cornu, avec une barbe, une queuë, & des pieds de Chévre ?

* *Dialogue de Pan, & de Mercure* ; J'ay agencé & tranſporté diverſes choſes en ce Dialogue pour eſtre plus agreable.

PAN.

PAN. C'eſt que tu t'eſtois métamorphoſé en Bouc, pour la ſurprendre.

MERCURE. Il m'en ſouvient ; mais j'ay honte de l'avoüer.

PAN. Je ne te feray point de deshonneur ; car outre qu'on m'adore en Arcadie, où je poſſede mille troupeaux, je ſuis illuſtre dans la Muſique, & j'ay fait paroiſtre ma valeur en la Bataille de Marathon : ſi bien que les Atheniens m'ont donné pour récompenſe une grotte ſous leur Forteresſe ; où ſi tu viens jamais, tu verras comme j'y ſuis honoré.

MERCURE. N'es-tu point marié ?

PAN. Non.

MERCURE. Je ne m'en eſtonne pas ; car qui voudroit d'un animal fait comme toy ?

PAN. C'eſt qu'eſtant d'une complexion fort amoureuſe, je ne me pourrois paſſer d'une ſeule femme.

MERCURE. Tu careſſes donc les Chévres ?

PAN. Ne me dis point d'injures, Echo, Pitys, & toute la troupe des Baccantes ſont amoureuſes de moy.

MERCURE. Sçais-tu ce que je deſire, pour récompenſe de t'avoir donné la vie ? C'eſt que tu ne m'appelles ja-

mais ton pere ; mais pour cette fois, ne laiſſe pas de m'embraſſer. Adieu.

DIALOGUE
D'APOLLON ET DE BACCHUS.

APOLLON. QUi croiroit jamais que Cupidon, Priape, & Androgyne fuſſent freres, eſtant ſi differens, & d'humeurs & de viſage ? Car l'un eſt le plus petit & le plus puiſſant des Dieux ; & des deux autres, le dernier n'eſt ny maſle ny femelle ; & le premier eſt un vergalant.

BACCHUS. Cette diverſité vient de celle de leurs peres, quoyque tous les jours on en voye d'auſſi grande entre ceux qui ſont nez de meſme pere & de meſme mere.

APOLLON. Ce n'eſt pas entre Diane & moy, qui prenons tous deux les meſmes plaiſirs, & les meſmes exercices.

BACCHUS. Mais elle égorge ſes hoſtes en Scythie, & tu fais le Medecin en Gréce ; cela ne s'accorde pas.

APOLLON. Crois-tu qu'elle ſe plaiſe à ces cruautez ? C'eſt pour s'accommoder aux mœurs des Barbares, d'où

elle ne cherche que l'occaſion de s'évader.

BACCHUS. Elle fait bien. Mais, pour ne dire la verité, ce Priape eſt un étrange maſle ; car comme je paſſois chez luy à Lampſaque, il me voulut careſſer la nuit, aprés m'avoir fait bonne chere.

APOLLON. Et que fis-tu ?

BACCHUS. Je tournay la choſe en raillerie.

APOLLON. Tu fis bien ; car il n'y avoit point d'apparence de rendre des injures pour des careſſes. Et puis, tu en vaux bien la peine, car tu es aſſez beau garçon.

BACCHUS. Et toy auſſi ; c'eſt pourquoy tu n'as qu'à te tenir ſur tes gardes, s'il t'approche.

APOLLON. Il ne feroit pas bon s'y frotter ; car avec ma perruque blonde, je porte un arc & des fléches : & comme je vois fort clai, il eſt difficile de me prendre par derriere.

DIALOGUE
DE MERCURE ET DE SA MERE.

MERCURE. Y A-t-il un Dieu dans le Ciel, qui ſoit plus mal-heureux que moy ?

MAYA. Ha ! mon fils, ne parles point ainſi.

MERCURE. Pourquoy non ? puiſque j'ay tout ſeul plus d'affaires, que tous les autres Dieux enſemble. Premierement, il me faut lever dés le point du jour, pour nettoyer la ſalle du Feſtin, & celle des Aſſemblées. Aprés cela, il me faut trouver au lever de Jupiter pour prendre ſes ordres, & les porter deçà & delà. Au retour, je ſers de Maiſtre-d'Hoſtel, & quelquefois d'Eſchanſon ; au moins, faiſois-je ce meſtier, avant la venuë de Ganymede. Mais ce qui m'incommode le plus, c'eſt que la nuit meſme, lorſque tout le monde ſe repoſe, il me faut aller mener un convoy de morts aux Enfers, & aſſiſter à leur Jugement, comme ſi tout le jour, je n'eſtois pas aſſez occupé à faire le meſtier de Sergent, d'Athlete, d'Orateur, & pluſieurs autres ſemblables. Caſtor & Pollux ſe repoſent

tour à tour ; mais moy, je ne repoſe jamais, & ne fais que courir haut & bas, tandis qu'Hercule & Bacchus, qui ne ſont pas fils de Déeſſe, comme moy, mais nez de chetives & miſerables mortelles, ſe donnent du bon temps à la table de Jupiter. Je viens de quitter tout préſentement *la fille d'Agenor à Sidon*, & voilà qu'on me renvoye à Argos vers Danaé ; encore m'a-t-on dit, que je viſſe, en paſſant, Antiope, en Béocie ; mais je l'ay refuſé tout à plat, & quelquefois je voudrois eſtre vendu pour eſclave, afin de changer de Maiſtre.

MAYA. Quitte cette penſée, mon fils, il faut obéïr à ſon pere, *& travailler tandis qu'on eſt jeune*.

La fille d'Agenor à Sidon : Il y a au Grec, *la fille de Cadmus*, qui eſt Semele ; mais il faut mettre *la ſœur* : car Semele eſtoit de Thebes, comme il ſe voit au Dialogue de Neptune, & de Mercure : D'ailleurs, il ſeroit ridicule de mettre déja ſon fils dans le Ciel, comme on fait icy, & d'y parler du commencement des amours de ſa mere, qui mourut eſtant groſſe de luy. Du reſte, la fille d'Agenor eſt Europe ſœur de Cadmus ; & quoyqu'elle ſoit pour le moins auſſi ancienne que Semele, cela ne touche pas tant ; puis ce n'eſt pas moy qui fais la faute, c'eſt l'Auteur.

Et travailler tandis qu'on eſt jeune. J'ajoûte cela, parce qu'on peint toûjours Mercure en jeune homme.

dis qu'on eſt jeune. Haſte-toy d'executer ſes commandemens ; car tu ſçais qu'il eſt colere, & que les Amoureux ſont impatiens.

DIALOGUE
DE JUPITER ET DU SOLEIL.

JUPITER. QU'as-tu fait, malheureux, d'avoir donné ton Char à conduire à un jeune étourdy, qui a bruſlé la moitié du monde, & gelé l'autre ; de ſorte que ſi je ne l'euſſe terraſſé d'un coup de foudre, c'eſtoit fait du genre humain.

LE SOLEIL. J'ay failly, Jupiter, je l'avouë, pour n'avoir pû éconduire un fils, ny ſouffrir les larmes d'une maiſtreſſe ; mais je ne croyois pas qu'il en duſt arriver tant de mal.

JUPITER. Ne ſçavois-tu pas bien quelle eſtoit la fougue de tes chevaux, & que pour peu qu'ils vinſſent à quitter leur route, tout eſtoit perdu ?

LE SOLEIL. Je le ſçavois bien ; c'eſt pourquoy je mis moy-meſme Phaëton ſur mon Char, & luy donnay toutes les inſtructions neceſſaires : mais les chevaux

n'ayant pas ſenty leur conducteur, ont pris le frein aux dents, & il a eſté ébloüi de la ſplendeur de la lumiere, & épouventé de l'abyſme qu'il voyoit ſous ſes pieds. *Mais il eſt aſſez puny*, & moy auſſi, par ſon ſupplice.

JUPITER. Ouy bien luy; mais non pas toy. Je pardonne, toutefois, à la tendreſſe d'un pere, mais c'eſt à la charge que tu n'y retourneras plus; autrement, je te feray ſentir que le feu de mon tonnerre eſt bien plus chaud que le tien. Cependant, donne ordre que les ſœurs de Phaëton l'enſeveliſſent ſur les bords de l'Eridan où il eſt tombé; & pour récompenſe, je les changeray en peupliers *d'où découlera l'ambre*, pour ſymbole de leurs larmes. Du reſte, r'habille ton Char, dont le timon eſt rompu, & l'une des rouës fracaſſée, puis reprens ta route, que tu auras aſſez de peine à garder aprés un ſi funeſte accident; mais ſouvien-toy de ce que j'ay dit.

Mais il eſt aſſez puny. Le reſte n'a pas beſoin d'eſtre exprimé, outre qu'il ne faut pas trop inſiſter ſur des Fables ridicules.

D'où découlera l'Ambre. C'eſt ainſi que l'Auteur le dit au Traité qu'il en a fait exprés.

DIALOGUE
D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. NE me ſçaurois-tu apprendre à connoiſtre Caſtor & Pollux ? car je m'y trompe toûjours, à cauſe de leur reſſemblance.

MERCURE. Celuy qui eſtoit hier avec nous, c'eſt Caſtor.

APOLLON. Comment les peux-tu diſcerner, eſtant ſi ſemblables ?

MERCURE. Pollux a le viſage meurtry des coups qu'il a receus *à la lute*, & particulierement de Bébryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaiſir de m'apprendre cette particularité ; car voyant à chacun ſa coque d'œuf, ſon cheval blanc, ſon javelot & ſon eſtoile, je les confondois toûjours ; mais dy-moy, pourquoy ne ſont-ils pas tous deux à meſme-temps dans le Ciel ?

MERCURE. C'eſt qu'ayant eſté ordonné que des deux fils de Léda, l'un ſeroit mortel & l'autre immortel, ils ont

A la Lute : Je me ſuis ſervy du terme general, parce que le particulier n'eſt pas bien François.

partagé

partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainſi meurent & vivent tour à tour.

APOLLON. C'eſt un grand obſtacle à leur amitié ; car ainſi ils ne peuvent jamais ny ſe parler ny ſe voir. Mais encore, quel meſtier font-ils ? car chacun de vous a le ſien. Je ſuis Prophete, mon fils Medecin, ma ſœur Sage-femme, toy Athlete. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger ?

MERCURE. Ils aident aux Matelots, pendant la tempeſte.

APOLLON. C'eſt un meſtier bien neceſſaire, pourveu qu'on s'en acquitte bien.

DIALOGUES DES DIEUX MARINS.

Le ſujet de ces Dialogues eſt le meſme que celuy des précédens, qui eſt de ſe rire de l'opinion qu'on avoit des Dieux, & de tourner en ridicule toute la Theologie Payenne.

DIALOGUE DE DORIS ET DE GALATE'E.

DORIS. ON dit que Polyphéme eſt amoureux de toy, Galatée ; tu as là un beau galant !

GALATE'E. Ne t'en mocque point, Doris, tel qu'il eſt, il eſt fils de Neptune.

DORIS. Quand il ſeroit fils de Jupiter ; la naiſſance ne fait rien à la beauté. Il eſt velu comme un Ours, & n'a qu'un œil.

GALATE'E. Le poil eſt ſigne de force, & ſon œil ne luy ſied pas mal au milieu du front ; outre qu'il en voit auſſi bien que s'il en avoit deux.

DORIS. Il ſemble à t'ouïr parler, que tu ſois l'Amante plûtoſt que l'aimée.

GALATE'E. Non pas cela ; mais je e puis ſouffrir ta jalouſie ny celle de tes ompagnes. Car ſous ombre que paiſſant es troupeaux ſur le Mont Etna, comme ous ſolatrions ſur le rivage, il me trouva lus belle que vous, cela vous fait crever le dépit.

DORIS. Tu as bien de la vanité de roire qu'on puiſſe eſtre jalouſe de toy, non plus que de luy ; Qu'as-tu de conſi-derable que ta blancheur, qui t'a fait ommer Galatée ? Il t'a trouvé belle, parce que tu reſſemblois à ſon beurre & ſon fromage ; mais on ne fait cas de la blancheur que quand elle eſt meſlée de ouge. Si tu t'es jamais veuë dans la mer uand elle eſtoit calme, tu as pû recon-oiſtre tes défauts.

Comme qui diroit de laict.

GALATE'E. Avec tout cela, j'ay rouvé un fils de Neptune pour Amant ; nais pour vous, il n'y a ny berger ny natelot qui en vouluſt. D'ailleurs, cet mant eſt excellent Muſicien.

DORIS. Ne parle point de ſa muſi-ue, Galatée, nous l'ouïſmes l'autre jour, u'il t'aborda en chantant. Bon Dieu l'é-range Muſicien ! & la plaiſante lyre qu'il voit, faite de la carcaſſe d'une teſte de erf, où les cornes ſervoient de chevilles ! Echo, toute babillarde qu'elle eſt, avoit

honte de luy répondre ; car ſa voix & ſon inſtrument n'eſtoient jamais d'accord. Et ce beau galand portoit en ſon ſein, par mignardiſe, un petit Ours velu comme luy : Qui t'envieroit un Amant ſi parfait ?

GALATE'E. Montre-nous le tien, Doris, que nous voyions s'il eſt plus accompli ?

DORIS. Je n'en ay point, Galatée, & ne me picque point d'en avoir ; mais je ne t'envie point ton Cyclope puant & borgne, qui pour comble de perfection, dévore ſes hoſtes. Puiſſiez-vous vivre long-temps en bonne amitié, & faire des enfans qui vous reſſemblent.

DIALOGUE
DE NEPTUNE ET DE POLYPHEME.

POLYPHEME. AH ! mon pere, vengez-moy de cet eſtranger qui eſt venu loger chez moy, & m'a crevé l'œil en dormant.

NEPTUNE. Qui a eſté ſi hardy, mon fils ?

POLYPHEME. *Perſonne* ; car c'eſt ainſi qu'il ſe nomma. Il eſt vray qu'en par-

tant, il dit qu'il s'appelloit Ulyſſe, lors qu'il vit qu'on ne le pouvoit plus attendre.

NEPTUNE. Je le connois; c'eſt le Prince d'Ithaque, qui retourne du Siége de Troye. Mais comment a-t-il oſé ſe prendre à toy; car il ne paſſe pas pour vaillant?

POLYPHEME. Comme je ramenois le ſoir mon troupeau, je trouvay des voleurs dans ma caverne, & j'en fermay l'entrée avec une piece de rocher; puis en appercevant quelques-uns à la lueur du feu, qui tâchoient à ſe cacher, je les dévoray; car des voleurs ne méritoient pas un plus favorable traitement. Alors, ce fourbe me donna d'une liqueur traiſtreſſe, dont je n'eus pas plûtoſt beû, qu'il me ſembla que ma grotte tournoit ſens deſſus-deſſous; & dans cet étourdiſſement, le perfide prenant ſon temps, me creva l'œil, avec un baſton brûlé par le bout.

NEPTUNE. Il falloit que tu fuſſes bien yvre, pour ne pas t'éveiller à ce coup! Mais comment ſe pût-il ſauver, & détourner la pierre qui fermoit l'entrée de ta caverne.

POLYPHEME. Je l'oſtay moy-meſme, pour l'attraper au paſſage, tant j'eſtois tranſporté de fureur; mais il échappa je

ne ſçay comment ſous le ventre de quelque beſte, comme elles paſſoient l'une aprés l'autre ; car *je ne les pouvois pas tenir toûjours renfermées.*

NEPTUNE. Que n'appellois-tu à ton ſecours les autres Cyclopes ?

POLYPHEME. Je le fis : mais comme ils m'eurent demandé qui m'avoit ſi maltraité, & que j'eus répondu *Perſonne*, ils crurent que j'eſtois fou, & s'en allerent ; ainſi ce méchant évada, & ce qui me faſche le plus, c'eſt qu'il crioit en ſe retirant, que Neptune meſme ne me pourroit guerir.

NEPTUNE. Conſole-toy, le traiſtre n'échappera pas ; car il eſt encore en mon pouvoir, eſtant dans l'eſtenduë de mon Empire. Mais je te trouve bien mal-adroit de t'eſtre laiſſé ainſi éborgner.

Ie ne les pouvois pas tenir toûjours renfermées. Je n'ajoûte point ce qu'il dit du Belier ; car cela eſt plat.

DIALOGUE
DE NEPTUNE ET D'ALPHE'E.

NEPTUNE. D'Où vient, beau Fleuve, que tu paſſes dans la mer, ſans meſler tes eaux avec les

ſennes, non plus que ſi tu eſtois de glace, ſemblable à ces oiſeaux, qui ſe plongent en un endroit, pour reparoiſtre en un autre ?

ALPHE'E. C'eſt un myſtere d'amour, Neptune, que tu ne condamneras pas ; car tu as autrefois aimé.

NEPTUNE. Et de qui es-tu amoureux? Eſt-ce d'une Dame, ou d'une Nymphe, ou de quelqu'une des Nereïdes.

ALPHE'E. Non ; d'une Fontaine.

NEPTUNE. D'une Fontaine! Et quelle?

ALPHE'E. D'Arethuſe.

NEPTUNE. C'eſt une belle & claire ſource, qui roule ſes petits flots argentez parmy les cailloux du rivage, avec un murmure tres-agreable.

ALPHE'E. Que tu la dépeins bien ! c'eſt-elle que je vais chercher.

NEPTUNE. Vas ; & ſois heureux en tes amours. Mais dy-moy, où l'as-tu pû voir, eſtant d'Arcadie, & elle de Sicile ?

ALPHE'E. Tu es trop curieux, & moy trop preſſé pour te répondre.

NEPTUNE. Tu as raiſon, j'ay tort de retarder un Amant, qui va trouver ſa Maiſtreſſe. Haſte-toy, & lorſque tu l'auras rencontrée, meſle-toy ſi bien avec elle, que vous n'ayez plus tous deux qu'un meſme lit.

DIALOGUE
DE PROTE'E ET DE MENELAÜS.

MENELAÜS. JE ne trouve pas étrange, Protée, qu'un Dieu Marin, comme toy, ſe change en eau, ny meſme en plante ; mais de devenir feu, cela me paroiſt incomprehenſible ; car encore pour Lion, cela ſe pourroit mieux ſouffrir.

PROTE'E. Il ne laiſſe pas d'eſtre tres-veritable, Menelaüs.

MENELAÜS. Je le ſçay bien ; car j'en ſuis témoin moy-meſme : mais pour ne t'en point mentir, je croy qu'il y avoit de la tromperie, & que tu es un Charlatan, qui fais des tours de paſſe-paſſe.

PROTE'E. Quelle tromperie y peut-il avoir en des choſes ſi évidentes ? Que ſi tu en doutes, tu n'as qu'à y mettre la main, tu ſentiras bien-toſt la chaleur.

MENELAÜS. L'experience en ſeroit un peu dangereuſe.

PROTE'E. Ne ſçais-tu pas ce qui arrive au Polype, de prendre la couleur des choſes auſquelles il s'attache ; de ſorte que les peſcheurs meſmes ont de la peine à le diſcerner.

MENELAÜS. Je l'ay oüi dire ; mais e trouve ce que tu fais bien plus in-royable.

PROTE'E. A qui croiras-tu, ſi tu ne rois à tes yeux ?

MENELAÜS. Je l'ay veû, & demeu-e encore incredule ; car je ne puis con-evoir comment une meſme choſe peut ſtre le feu & l'eau.

DIALOGUE
DE PANOPE ET DE GALE'NE'.

PANOPE. VIs-tu hier ce que fit la Diſcorde en Theſſalie, aux nopces de Thetis & de Pelée.

GALE'NE'. Je n'y eſtois pas ; car Neptune m'avoit commandé de tenir la mer calme : mais encore que fit cette que-relleuſe ?

PANOPE. Comme Neptune & Amphi-trite eſtoient allé coucher la mariée, & que les uns beûvoient, & les autres *danſoient* aux chanſons d'Apollon & des Muſes, la Diſcorde indignée de ce qu'elle n'avoit pas eſté priée au feſtin, jetta dans la ſalle

Danſoient. Cela y vient mieux qu'applaudir ou écouter.

une pomme d'or, qui alla tomber, comme à deſſein, aux pieds de Venus, de Pallas & de Junon. Mercure l'ayant amaſſée, vit qu'il y avoit écrit autour : *C'eſt pour la plus belle.* Les Nymphes, comme nous, ſe teûrent ; car qu'euſſent-elles fait en la préſence de trois grandes Divinitez ? Mais ces Déeſſes commencerent auſſi-toſt à s'entrequereller pour l'avoir ; & ſi Jupiter qui eſtoit préſent, ne leur euſt impoſé ſilence, je croy qu'elles en fuſſent venuës aux mains. Il ne voulut pas neanmoins décider leur differend, & *les renvoya à Pâris* pour les juger.

GALE'NE'. Et qu'en eſt-il arrivé ?

PANOPE. Je n'en ſçay rien ; mais il eſt aiſé à juger, que nul ne remportera le prix de la beauté, que celle qui eſt en la Déeſſe.

Les renvoya à Pâris. C'eſt aſſez de cela icy : le reſte eſt expliqué tout au long dans le Dialogue du Jugement de Pâris.

DIALOGUE

DE NEPTUNE, D'UN TRITON, ET D'AMYMONE.

LE TRITON. UNe belle fille vient tous les jours puiſer de l'eau dans le Lac de Lerne.

NEPTUNE. Eſt-ce quelque eſclave, ou quelque perſonne de condition ?

LE TRITON. C'eſt une des cinquante filles de Danaüs ; car il les traite fort rudement, & les contraint de travailler de leurs mains.

NEPTUNE. Mais vient-elle ſeule ? il y a bien loin de-là à Argos où elle demeure.

LE TRITON. Seule ; ſi bien qu'il faut qu'elle ait toûjours la cruche à la main ; car tu ſçais que la Ville eſt fort alterée.

NEPTUNE. Tu me donnes envie de la voir ; Atelle mes chevaux à mon Char ; ou plûtoſt améne un des Dauphins de mon écurie, ce ſera plûtoſt fait. C'à que je monte, *n'abandonne point l'étrier* ; & lorſ-

N'abandonne point l'étrier. Je me ſers de cecy, comme d'une phraſe Françoiſe, qui

que nous ſerons arrivez, je me mettray en embuſcade tandis que tu feras le guet; mais ne manque pas de m'avertir lorſque tu la verras paſſer.

LE TRITON. La voilà qui vient.

NEPTUNE. Dieux! qu'elle eſt belle, & en la fleur de ſon âge! Donnons.

AMYMONE. Aux voleurs, c'eſt, ſans doute, quelque Pirate que mon oncle a envoyé pour nous trahir, ou quelqu'un de ceux qui enlevent des filles pour les vendre. Au ſecours. Laiſſez-moy, ou j'appelleray mon pere.

LE TRITON. Taiſez-vous, belle Amymone, c'eſt Neptune.

AMYMONE. Que me veut faire ce méchant? Et pourquoy me traiſne-t-il dans la mer?

NEPTUNE. Ne craignez rien, je ne vous feray point de mal; & de toutes

ſignifie, *demeurer toûjours prés du Cheval*, ſans me mettre en peine s'il y avoit des étriers de ce temps-là; car je parle François, & non pas Grec, & meſme la langue Françoiſe n'eſtoit pas encore au monde du temps de Lucien, ſi bien que je le fais parler une langue qui n'eſt née que plus de cinq cens ans aprés ſa mort: il ne faut pas examiner les choſes à la rigueur, dans tout ce qui tient lieu de repreſentation, comme Comedie, Traduction, Cartes, &c.

vos ſœurs, vous ſerez la ſeule qui ne puiſerez point d'eau aprés voſtre mort, dans une cruche percée : mais frappant de mon trident ce rocher, je feray naiſtre une fontaine en voſtre place.

DIALOGUE
DE ZEPHIRE ET DE NOTUS.

NOTUS. CEtte geniſſe que tu vois, qui paſſe en Egypte, ſous la conduite de Mercure, eſt une des maiſtreſſes de Jupiter.

ZEPHIRE. Il eſt vray ; mais c'eſtoit alors une belle fille, que la jalouſie de Junon a depuis transformée de la ſorte.

NOTUS. Et Jupiter l'aime-t-il encore en cet eſtat ?

ZEPHIRE. Ouy, & nous a défendu de ſouffler qu'elle ne fuſt arrivée ; car elle doit accoucher en Egypte, & ſon fils ſera Dieu, & elle Déeſſe.

NOTUS. Une geniſſe, Déeſſe ?

ZEPHIRE. Ouy, & la Déeſſe des Nautonniers ; Nous ne ſoufflerons plus que par ſon ordre.

NOTUS. Allons donc luy faire la cour de bonne heure, pour gagner ſes bonnes graces.

ZEPHIRE. La voilà paſſée. Voy-tu qu'elle ne marche plus à quatre pieds, & qu'elle a repris ſa premiere forme ?

NOTUS. C'eſt un miracle, Zephire ; elle n'a plus rien de geniſſe, & Mercure qui l'a changée, a changé auſſi de figure, & a pris celle d'un chien.

ZEPHIRE. Retenons noſtre curioſité ; cela ne ſe fait pas ſans myſtere, & Mercure ſçait mieux que nous pourquoy il le fait.

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DES DAUPHINS.

NEPTUNE. JE vous aime, Dauphins, de continuer voſtre amour & voſtre fidelité *vers le genre humain.*

UN DAUPHIN. Il ne faut pas s'eſtonner, Neptune, ſi ayant eſté hommes, nous avons de l'amour pour les hommes.

NEPTUNE. Sans mentir, je veux mal à Bacchus, de vous avoir ainſi metamorphoſez aprés ſa victoire ; il ſe devoit contenter, à mon avis, de vous aſſu-

Vers le genre humain. Le reſte eſt touché plus bas.

jettir comme il fit les autres peuples. Mais contez-moy un peu l'avanture d'Arion; car pour Melicerte, je ſçay que vous le paſſaſtes à Corinthe, lors qu'il fut précipité, avec ſa mere, en bas des Rochers Scironides.

UN DAUPHIN. Comme Arion eſtoit fort aimé de Periandre, pour l'excellence de ſon Art, il demeuroit d'ordinaire avec luy; mais lors qu'il fut devenu riche, il luy prit envie de retourner en ſon païs, pour y faire montre de ſes richeſſes. Aprés s'eſtre donc embarqué dans un Navire, les matelots, gens ſans foy & ſans humanité, le jetterent dans la mer pour avoir ſon bien; mais il les pria auparavant de luy permettre de faire ſon oraiſon funebre, & de chanter quelque Elegie ſur ſa Lyre; puis, s'eſtant lancé dans la mer, avec ce qu'il avoit de meilleur, les Dauphins, qui eſtoient accourus à la douceur de ſon harmonie, le ſauverent, & je le portay moy-meſme ſur mon dos, juſqu'à Tenare. *Methymne.*

NEPTUNE. Je le trouve bien payé de ſes chanſons, & vous loüe de l'amour que vous avez pour la Muſique.

DIALOGUE
DE NEPTUNE ET D'AMPHITRITE.

Helle. NEPTUNE. QUe la mer où eſt tombée cette Belle, s'appelle de ſon nom l'*Helleſpont*, & que les Nereïdes emportent le corps dans la Troade, où ceux du païs auront ſoin de luy dreſſer un tombeau.

AMPHITRITE. Il me ſemble que nous ferions mieux de l'enſevelir icy; car ſon malheur & les cruautez de ſa maraſtre, me fendent le cœur de pitié.

NEPTUNE. Mais elle ne peut demeurer dans le ſein des flots, & il ne ſeroit pas honneſte de l'enterrer dans le ſable. C'eſt aſſez qu'elle ait cette conſolation dans ſon infortune, que ſa ma-
Ino. raſtre aura le meſme deſtin qu'elle, & pourſuivie par Athamas, ſe jettera dans la mer, en bas du Mont Cithéron, avec ſon fils Melicerte.

AMPHITRITE. Elle mériteroit bien d'eſtre conſervée en faveur de Bacchus, dont elle a eſté la Nourrice.

De Neptune & d'Amphitrite. Il n'eſtoit point beſoin de mettre icy les Nereïdes, puis qu'il n'y a qu'Amphitrite qui parle.

NEPTUNE.

NEPTUNE. Il eſt vray que Bacchus a mérité cette grace ; mais elle ne la mérite pas.

AMPHITRITE. Mais comment cette Belle s'eſt-elle laiſſé tomber en bas du Belier qui la portoit, veu que ſon frere *Phryxus*. s'y eſt bien tenu ?

NEPTUNE. Il n'eſt pas étrange qu'un homme ſe tienne mieux à cheval qu'une fille ; outre qu'elle a eſté épouventée de l'abyſme qu'elle voyoit ſous ſes pieds.

AMPHITRITE. Que la Nuë qui eſtoit ſa mere, ne l'aidoit-elle en cette rencontre ?

NEPTUNE. On ne peut éviter ſon deſtin.

DIALOGUE
D'IRIS ET DE NEPTUNE.

IRIS. NEptune, Jupiter te commande d'arreſter cette Iſle qui flote ſur la mer Egée, aprés avoir eſté détachée de la Sicile par la tempeſte.

NEPTUNE. Pourquoy cela ?

IRIS. Pour ſervir aux couches de Latone, qui eſt en travail d'enfant.

NEPTUNE. Quoy ! le Ciel & la Terre

ne ſont pas ſuffiſans pour luy rendre ce ſervice ?

IRIS. La colere de Junon luy ferme le Ciel, & la Terre a juré de ne la point recevoir : Si bien qu'il ne reſte que cette Iſle, qui n'eſtant pas alors encore au monde, n'eſt point obligée au ſerment.

NEPTUNE. Arreſte à ma voix, Iſle flotante, pour ſervir à la naiſſance de deux jumeaux qui ſeront l'honneur du Ciel, & les plus beaux enfans de Jupiter. Que les vents retiennent leur haleine, tandis que les Tritons feront paſſer l'accouchée. Pour le ſerpent qui la pourſuit, il ſervira de trophée à ces jeunes Dieux, dés le point de leur naiſſance. Va dire à Jupiter que tout eſt preſt, & qu'elle vienne quand il luy plaira.

DIALOGUE

DU FLEUVE XANTHE ET DE LA MER.

XANTHE. REçoy-moy dans ton ſein Mere des Fleuves, pour éteindre le feu qui me dévore.

LA MER. Qui t'a ainſi mal-traité pauvre Xanthe ?

XANTHE. Vulcain, pour avoir dé-

rendu les miſerables Troyens contre la fureur d'Achille, qui les moiſſonnoit ſur mes bords; car me débordant par la multitude des corps morts, je faillis à l'engloutir : dequoy Vulcain irrité, vomit contre moy tant de flammes, qu'il ſécha toutes les plantes de mon rivage, & fit mourir tous mes poiſſons; & j'eus bien de la peine à me ſauver en l'eſtat où tu me vois.

LA MER. *Pourquoy te prenois-tu auſſi à Achille?*

XANTHE. Voudrois-tu que j'euſſe trahi des peuples qui me révérent?

LA MER. Et voudrois-tu auſſi que Vulcain euſt abandonné le fils d'une Déeſſe qu'il aime?

Pourquoy te prenois-tu auſſi à Achille? C'eſt aſſez de cela pour le ſujet.

DIALOGUE
DE DORIS ET DE THETIS.

DORIS. DEquoy pleures-tu, Thetis?

THETIS. De l'horreur du ſpectacle que je viens de voir. Acriſe ayant enfermé ſa fille, avec ſon enfant dans un coffre, a commandé qu'on les jettaſt tous deux dans la mer. *Danaé & Perſée.*

DORIS. D'où vient un commandement ſi cruel ?

THETIS. De ſa virginité violée. Acrize avoit mis cette Belle dans une tour d'airain, pour empeſcher qu'on ne la vit, lorſque Jupiter changé en pluye d'or s'eſt coulé je ne ſçay comment à travers les tuiles, & luy a fait un beau garçon dont elle vient d'accoucher.

DORIS. Et que dit cette pauvre Dame ?

THETIS. Elle ne refuſe pas de mourir, pourveu qu'on pardonne à l'enfant qui n'a point failly. Mais Acriſe impitoyable, ſans écouter prieres ny larmes, repouſſé cette petite creature qui luy tend ſes bras innocens, comme ſi elle eut imploré ſon aſſiſtance, & qui ſoûrit maintenant aux vagues, qui ſont preſtes à l'engloutir.

DORIS. Cela me touche auſſi-bien que toy ; mais ſont-ils encore en vie ?

THETIS. Le petit coffret nage ſur l'eau, prés de l'Iſle de Seriphe.

DORIS. Jettons-le dans les filets de quelque peſcheur pour le ſauver du naufrage.

THETIS. Je le veux ; car je n'ay rien tant en horreur que la cruauté.

DIALOGUE

DU FLEUVE ENIPE'E ET DE NEPTUNE.

ENIPE'E. ESt-il juſte, Neptune, d'emprunter mon nom & ma reſſemblance, pour abuſer de ma Maiſtreſſe ? Tyro.

NEPTUNE. Tres-juſte, Enipée : car pourquoy mépriſer les larmes de cette Belle, qui venoit tous les jours pleurer ſur tes bords, contrainte par la violence de ſon amour ?

ENIPE'E. Et falloit-il pour cela luy faire cette ſupercherie ?

NEPTUNE. Je l'ay fait par compaſſion ; & elle a témoigné d'en eſtre contente.

ENIPE'E. Ouy, tant qu'elle a crû que c'eſtoit moy ; mais lorſque tu t'es nommé, elle a penſé ſe deſeſperer, & j'enrage qu'un autre ait eû le plaiſir, qui n'appartenoit qu'à moy.

NEPTUNE. Tu-as tort de faire le jaloux, aprés avoir fait le cruel. Une autrefois ſois moins dédaigneux, & ne laiſſe pas perdre les momens qui ſont ſi précieux en amour.

DIALOGUE
D'UN TRITON ET DES NEREIDES.

TRITON. CE monſtre marin que vous aviez envoyé pour dévorer Andromède, eſt mort, ſans luy avoir fait aucun mal.

IPHIANASSE. Comment cela ? Cephée s'eſt-il ſervy de ſa fille, comme d'un appas pour le ſurprendre.

TRITON. *Non ; mais Perſée l'a tué.*

IPHIANASSE. *C'eſt mal reconnoiſtre* le ſervice que nous luy avons rendu, en le ſauvant des flots avec ſa mere ; mais encore, comment cela s'eſt-il fait ?

TRITON. Acriſe l'avoit envoyé en Lybie contre les Gorgones.

IPHIANASSE. Quoy ? tout ſeul, & ſans compagnie, à une avanture ſi périlleuſe, & par un chemin ſi dangereux ?

TRITON. Il eſtoit allé par l'air *avec des aiſles que Minerve luy avoit preſtées.*

Non ; mais Perſée l'a tué. Je ne repete pas ce qui eſt exprimé au Dialogue précédent, parce que cela languiroit.

C'eſt mal reconnoiſtre. Je paſſe ce qui n'eſt pas neceſſaire.

Avec des aiſles que Minerve luy avoit preſ

IPHIANASSE. Mais comment s'eſt-il pû garantir de leur veuë *qui eſtoit mortelle?*

TRITON. *A la faveur du Bouclier* de cette Déeſſe, où voyant comme dans un miroir l'image de Méduſe qui dormoit avec ſes ſœurs, il l'a empoignée par les cheveux, & luy a coupé la teſte; puis s'eſt ſauvé. Mais comme il paſſoit au retour ſur les coſtes d'Ethiopie, il a veu Andromède ſur le point d'eſtre dévorée par le monſtre, & touché d'amour & de pitié pour cette Belle infortunée, il a petrifié le monſtre d'un des regards de Méduſe, aprés l'avoir étourdy d'un coup de ſabre. Enſuite, déliant la Pucelle, qui eſtoit attachée ſur un roc à demy-nuë, il l'a aidée à deſcendre par ces précipices, & l'a ramenée à ſon pere, qui pour récompenſe l'a luy a donnée en mariage.

IPHIANSSE. J'en ay une extrême joye; car aprés tout, qu'avoit fait cette pauvre fille, pour ſouffrir un ſupplice ſi

Caſſiopé mere d'Andromede, s'eſtoit eſtimée plus belle que les Nereïdes.

tés. On le peint ordinairement ſur un cheval aiſlé.

Qui eſtoit mortelle. Le Grec dit, *qui aveugloit*; mais on a coûtume de le dire de la ſorte.

A la faveur du Bouclier, &c. Il n'eſt point neceſſaire de dire d'où il le ſçait.

eruel ? Eſtoit-elle coupable de la vanit de ſa mere ?

TRITON. Non ; mais la mere eut eſté punie par le ſupplice de ſa fille.

THETIS. Je n'aime pas ces injuſte compenſations ; outre qu'il ne faut pa prendre garde aux paroles d'une Barbare qui eſt maintenant aſſez punie, par l'ap prehenſion qu'elle a euë de perdre c qu'elle aimoit.

DIALOGUE
DE NOTUS ET DE ZEPHIRE.

NOTUS. JE n'ay jamais veu ſur me un ſi beau ſpectacle, que ce luy que je viens de voir ; *l'as-tu veu Zephire ?*

ZEPHIRE. *Non, je ſoufflois* du coſ des Indes, où je n'ay veu que des Elephan des Grifons & des Négres.

L'as-tu veu, Zephire ? Je fais dire à *Notus*, ce que l'Auteur fait dire au Zephire, parce que cela eſt indifferent, & que l'un eſt plus agreable à prononcer que l'autre ; or dans ces Dialogues, il faut avc égard à l'agrément, ne point choquer l' reille par un terme ba bare.

Non, je ſoufflois. C cy eſt plus bas ch l'Auteur.

NOTE

NOTUS. Tu ne recouvreras jamais une ſi belle occaſion : Connois-tu le Roy Agenor ?

ZEPHIRE. Qui ? le pere d'Europe ?

NOTUS. C'eſt d'elle que je veux parler. Tu ſçais le commencement de ſes amours avec Jupiter, mais tu n'en ſçais pas la ſuite. Comme elle eſtoit deſcenduë avec ſes compagnes, pour s'ébattre ſur le rivage, il eſt venu bondir autour d'elle, ſous la figure d'un Taureau, qui eſtoit ſi beau & ſi bien fait, qu'il luy a pris envie de monter deſſus ; car il paroiſſoit fort doux, & ſe laiſſoit manier. Mais il n'a pas eu plûtoſt une ſi douce charge, qu'il s'eſt lancé dans la mer, & a tiré vers la Gréce. La pauvre fille toute honteuſe, empoignant d'une main l'une des cornes, pour ſe tenir plus ferme, & de l'autre arreſtant ſon voile qui flottoit au gré du vent, a tourné la teſte vers ſes compagnes éplorées, qui luy tendoient les bras du rivage.

ZEPHIRE. *Eſt-ce là tout ce beau ſpectacle ?* Jupiter changé en Taureau, qui porte ſur ſon dos une fille qu'il a enlevée par ſurpriſe !

NOTUS. C'eſt que tu n'entens pas le

Eſt-ce là tout ce beau ſpectacle ? Il eſt plus joly de la façon, qu'affirmativement.

reſte. Auſſi-toſt la mer eſt devenuë calme; les vents ont retenu leur haleine; mille petits amours ſont venus voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau, ſans mouïller que la pointe de leurs pieds. Les uns portoient en leurs mains la torche nuptiale; les autres chantoient l'Hymenée, ſuivis de la troupe des Dieux Marins, & des Nereïdes à demy-nuës, aſſiſes ſur des Dauphins, & accompagnées des Tritons qui folaſtroient à l'entour. Neptune & Amphitrite marchoient devant, qui repreſentoient le pere & la mere de la mariée. Venus portée ſur deux Tritons dans une conque Marine, répandoit des fleurs ſur cette Belle. Ce ſpectacle a duré depuis la coſte de Phénicie juſqu'en Créte; où Jupiter n'a pas plûtoſt mis le pied, qu'il a repris ſa premiere forme, & tenant par la main ſa Maiſtreſſe, l'a menée dans l'antre Dictéen, toute honteuſe: Tu devines aſſez le reſte. Cependant, la troupe des Dieux Marins s'eſt diſſipée, & les vents ont recommencé à ſouffler comme auparavant, l'un deçà, l'autre delà.

ZEPHIRE. Que je t'envie un ſi beau ſpectacle, dont le récit me ravit en admiration.

DIALOGUES DES MORTS.

Entre icy quelque choſe du ſujet des Dialogues précédens, & l'Auteur ſe mocque de l'opinion des Payens touchant l'eſtat des Morts après cette vie; d'où il prend occaſion de ſe railler de la vanité des choſes du monde, pour en faire mieux connoiſtre la foibleſſe.

DIALOGUE

DE DIOGENE ET DE POLLUX.

DIOGENE. JE te prie, Pollux, puiſque c'eſt demain ton tour de voir la lumiere, de dire au Philoſophe Menipe, qu'il vienne icy rire tout à ſoûl, *s'il n'a aſſez ry là haut.* Car

s'il n'a aſſez ry: Il y a au Grec, *s'il a aſſez*: l'un & l'autre peut avoir un bon ſens, mais celuy de l'original faiſoit quelque difficulté que j'ay voulu oſter.

encore y a-t-il quelque doute au lieu
il eſt, de ce qu'on devient aprés
vie ; mais icy il n'y en a point, & il
tonnera comme moy, de voir les
& les Princes ſi petits, qu'ils ne ſont
connoiſſables qu'à leurs plaintes.
dy-luy qu'il apporte toutes ſes bril
parce qu'il en aura bien affaire, &
n'y a rien icy à manger.

POLLUX. Mais comment le con
tray-je ?

DIOGENE. C'eſt un vieux pelé
porte un méchant manteau tout ron
& rapetaſſé. Tu le trouveras *à Ath*
ou à Corinthe, qui ſe mocque de t
& particulierement de l'orgueil des
loſophes, qui penſent tout ſçavoir &
ſçavent rien.

POLLUX. S'il eſt fait, comme tu
il n'eſt pas difficile à reconnoiſtre.
veux-tu que je diſe auſſi quelque c
de ta part aux Philoſophes ?

DIOGENE. Dy-leur qu'ils qui
leurs vaines diſputes, & leurs argu

A Athénes ou à Corinthe : Il y a au Grec, au *Cranée*, & au *Lycée*, qui ſont des lieux de ces Villes-là où les Philoſophes s'aſſembloient.

Mais veux-tu je diſe ? Je le fais Pollux, parce q vient mieux & eſt court.

ſophiſtiques, & qu'ils ceſſent de s'enquerir de la nature des choſes, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

POLLUX. Ils diront que je ſuis un ignorant, & que je n'entends pas la Philoſophie.

DIOGENE. Dy-leur que je leur annonce, qu'ils ayent à pleurer.

POLLUX. Je n'y manqueray pas.

DIOGENE. Pour les Grands, mon petit Amy, tu leur diras : Pourquoy, fous que vous eſtes, vous tourmentez-vous aprés de vaines grandeurs, & amaſſez-vous talens ſur talens, comme ſi vous ne deviez jamais mourir ? puis quand il les faudra quitter, vous ſerez inconſolables. Ne manque pas auſſi de dire au beau Megile de Corinthe, & à l'Athlete Damoxéne ; Qu'il n'y a icy ny force, ny beauté, ny adreſſe, ny cheveux blons, ny yeux doux, ny incarnat aux jouës & aux lévres ; En un mot, rien que cendre & que pouſſiere.

POLLUX. Il n'eſt pas fort difficile de faire auſſi ce meſſage.

DIOGENE. Mais dy aux pauvres, dont tu verras un grand nombre s'affliger & ſe tourmenter, Qu'ils ceſſent deſormais leurs plaintes, parce qu'icy-bas tout eſt égal, & que les riches n'y ſont pas

plus conſiderez que les autres. Pour les Lacédémoniens, fay-leur reproche de ma part, de leur laſcheté, & leur dy qu'ils ne ſont plus ce qu'ils eſtoient autrefois, & qu'ils ont bien dégénéré de la gloire de leurs Anceſtres.

POLLUX. N'en dy point de mal, Diogene, car je ne le ſouffrirois pas; mais je m'acquitteray des autres commiſſions.

DIOGENE. Laiſſons-les là, puiſque tu le veux; mais qu'il te ſouvienne du reſte.

DIALOGUE

DE CRE'SUS, DE MENIPE ET DE PLUTON,

Où d'autres parlent auſſi.

CRE'SUS. NOus ne pouvons plus ſouffrir ce Philoſophe Cynique, que tu nous a donné pour voiſin, & ſi tu ne le veux mettre ailleurs, nous ſerons contraints de déloger.

PLUTON. Quel mal vous peut-il faire eſtant mort?

CRE'SUS. Lors qu'il nous entend regretter noſtre felicité, à l'un ſes treſors,

* *Dialogue de Créſus:* Un ſi petit Dialogue n'a pas beſoin de titre particulier.

ou ſes grandeurs, & à l'autre ſes délices, il ſe mocque de nous, & nous vient dire des injures. Quelquefois il ſe met à chanter pour nous interrompre ; enfin, il nous eſt à charge par tout.

PLUTON. Que diſent-ils là de toy, Menipe ?

MENIPE. La verité, Pluton ; car j'ay en horreur leur infamie : comme s'il ne leur ſuffiſoit pas d'avoir mal vécu là-haut, ſans tranſporter encore leurs vices dans les Enfers, & eſtaler icy leur moleſſe & leur laſcheté.

PLUTON. Leur felicité eſtoit aſſez conſiderable, pour la regretter.

MENIPE. Tu rêves, Pluton, de les vouloir flater dans leurs vices.

PLUTON. Ce n'eſt pas mon deſſein, mais je ne puis ſouffrir de diviſion dans mon Empire.

MENIPE. Quand je me tairois, le ſouvenir de leur felicité paſſée les tourmenteroit aſſez, auſſi-bien que l'image de leurs crimes.

CRESUS. N'as-tu point de honte de nous venir offenſer, juſqu'en la préſence de Pluton ?

MENIPE. C'eſt vous qui en devriez avoir, de vous eſtre fait adorer comme des Dieux, ſans conſiderer que vous

eſtiez hommes & mortels comme autres, & que toute voſtre felicité dev paſſer comme un ſonge. C'eſt donc a raiſon que vous pleurez maintenant ce vous croyiez ne jamais perdre.

MIDAS. Ah, mes treſors!

CRE'SUS. Ah, mes grandeurs!

SARDANAPALE. Ah, mes délic

MENIPE. Courage, voilà une agr ble muſique pour un Philoſophe. M afin de rendre plus complete l'harmo je vous répondray de temps en temp beau mot d'Ariſtote, *Connois-toy toy-m me* ; car ſi vous euſſi bien connu vo foibleſſe, & la vanité des choſes du m de, vous ne ſeriez pas maintenant peine de les regretter.

DIALOGUE
DE MENIPE ET DE TROPHONI en préſence d'Amphiloque.

MENIPE. POurquoy eſt-ce qu'a voſtre mort on voi baſty des Temples, & mis au non des Dieux?

TROPHONIUS. Sommes-nous ponſables des ſottiſes que fait le peupl

MENIPE. Mais le peuple ne l'auroit pas fait, ſi vous ne luy aviez impoſé pendant voſtre vie, & fait croire que vous eſtiez Prophetes.

TROPHONIUS. C'eſt à Amphiloque à te répondre; car pour moy je ſuis un Heros, qui ay droit de prédire l'avenir : On diroit que tu n'as jamais eſté à Lébadie, autrement tu ne douterois pas d'une verité ſi authentique.

MENIPE. Il n'eſt pas neceſſaire d'y avoir eſté, ny d'avoir fait toutes les fingeries que l'on fait en entrant dans ta caverne, pour ſçavoir que tu es mort; & que tu n'as rien par deſſus les autres que ton impoſture : Mais je te conjure par ta prophetie, de me dire ce que c'eſt qu'un Heros, car je n'en ſçay rien. *Couvert d'un linge, & tenant un gaſteau à la main.*

TROPHONIUS. C'eſt comme un milieur entre Dieu & l'homme, ou plûtoſt un compoſé de tous les deux.

MENIPE. Si cela eſt, où eſt ta partie divine ?

TROPHONIUS. En Beocie, où elle rend des Oracles.

MENIPE. Je n'entens pas ces myſteres; car il me ſemble que je te vois icy tout entier.

DIALOGUE
DE MERCURE ET DE CARON.

MERCURE. COmptons enſemble, Maiſtre Baſtelier, que nous n'ayons quelque different, lorſque nous aurons oublié tous deux, ce que j'ay fourny pour toy.

CARON. Comptons, je le veux.

MERCURE. Premierement, une petite anchre de vingt-cinq ſols pour ta Barque.

CARON. Vingt-cinq ſols! c'eſt beaucoup.

MERCURE. Elle en couſte autant, ſur ma foy, & la courroye, où eſt attachée la rame, deux carolus.

CARON. Jette; Vingt-cinq ſols, & deux carolus.

MERCURE. Plus, une éguille à raccommoder les voiles, quatre ſols & un double.

CARON. Ajouſte-les.

MERCURE. Pour de la poix & du goudron, pour calfeutrer ta nacelle, avec des clous & une corde pour gouverner les voiles; le tout enſemble, dix ſols.

CARON. C'eſt bon marché.

MERCURE. Voilà tout, ſi je ne me trompe ; mais quand eſt-ce que tu me payeras ?

CARON. Je n'ay point d'argent pour l'heure ; mais s'il arrivoit quelque bon temps, comme, peſte, guerre ou famine, on gagneroit davantage ; & pour peu qu'on voulust frauder la Gabelle, il ſeroit aiſé de te payer.

MERCURE. Et cependant je demeureray les bras croiſez à ſouhaiter qu'il arrive des maux au monde, afin de t'avoir mon argent.

CARON. Je ne puis m'acquitter autrement ; car on ne gagne rien aujourd'huy.

MERCURE. J'aime mieux encore n'eſtre pas payé, que de voir arriver ces malheurs. Mais à propos, as-tu remarqué la difference qu'il y a des morts d'à-preſent, aux anciens ? C'eſtoit autrefois des gens forts & vigoureux, la pluſpart du temps bleſſez ; & ce ne ſont maintenant que de petits foireux, tout paſles & défaits, dont les uns ſont morts de poiſon, les autres de leurs débauches, & la pluſpart ont eſté envoyez icy par leurs heritiers, pour avoir leur bien.

CARON. Je ne m'en eſtonne pas ; car on a aſſez de peine d'en avoir.

MERCURE. Ne t'eſtonne donc pas auſſi que je redemande ce que je t'ay preſté.

DIALOGUE
DE PLUTON ET DE MERCURE.

PLUTON. COnnois-tu ce vieux bonhomme qui n'a point d'enfans, & qui a tant de gens autour de luy qui aboyent aprés ſa ſucceſſion ?

MERCURE. Qui ? ce Sicyonien ?

PLUTON. *Luy-meſme*. Je te prie de le laiſſer encore en vie, juſqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui luy font la cour pour avoir ſon bien.

MERCURE. Cela ſeroit injuſte de le voir vivre ſi long-temps, & les autres mourir ſi jeunes.

PLUTON. Nullement, mais tres-juſte; car pourquoy veulent-ils eſtre ſes heritiers ſans eſtre ſes parens ny ſes amis ? N'eſt-ce pas une honte de leur voir faire des vœux en public pour ſa ſanté, tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fuſt

Luy-meſme : Il y a au Grec qu'il a vécu 90. ans, & qu'on le laiſſe vivre encore autant, mais cela n'a pas beſoin d'eſtre exprimé.

déja mort ? Je te prie qu'il ſoit immortel à leur égard.

MERCURE. Ce ſeroit les chaſtier comme ils méritent ; mais il eſt vray qu'il les jouë admirablement bien de ſon coſté, faiſant à toute heure ſemblant de mourir, quoyqu'il ſe porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs préſens & leurs careſſes ; de ſorte qu'à la fin je crains qu'ils ne deviennent pauvres par trop d'envie de s'enrichir.

PLUTON. Qu'il retourne donc en la fleur de ſon âge, comme Iolas ; & pour eux, qu'ils ceſſent de partager ſes treſors en ſonge, ou qu'ils quittent toutes leurs vaines eſperances.

MERCURE. Laiſſe-moy faire, je te les ameneray tous l'un aprés l'autre dans peu de temps ; Je penſe qu'ils ſont ſept en tout.

PLUTON. Courage, Mercure ; Que le bon-homme ſurvive à tous ſes heritiers imaginaires.

DIALOGUE
DE TERPSION ET DE PLUTON.

TERPSION. EST-il juſte, Pluton, que je meure à l'âge de trente ans, & que ce vieux Theocrite, qui en a plus de quatre-vingt-dix, ſoit encore en vie ?

PLUTON. Tres-juſte, Terpſion ; car celuy-là eſt digne de vivre qui ne ſouhaite la mort de perſonne : & ceux-là ſont dignes de mourir, qui tendent des piéges à leur amy, pour avoir ſa ſucceſſion.

TERPSION. Mais n'eſt-il pas juſte que celuy qui ne peut plus joüir de ſes biens, les laiſſe à celuy qui en peut uſer.

PLUTON. Tu fais de nouvelles loix, de vouloir faire mourir ceux qui ne peuvent plus employer leurs treſors dans les voluptez ; car Dieu & la Nature en ont autrement ordonné.

TERPSION. C'eſt leur ordre auſſi que je condamne : car les plus vieux, ce me ſemble, devroient mourir les premiers, & les autres enſuite, ſans laiſſer vivre, par exemple, un vieux gouteux qui a perdu l'uſage de tous les ſens, &

n'eſt plus qu'un ſepulcre animé ; pour faire mourir un jeune homme robuſte & vigoureux comme moy. C'eſt mettre, comme on dit, la charuë devant les bœufs, ou, ſi tu veux que je m'exprime plus noblement, faire remonter les Fleuves vers leur ſource. Si l'on ſçavoit, au moins, combien chacun d'eux doit vivre, on ne leur feroit pas la cour en vain.

PLUTON. Pourquoy eſtes-vous ſi ardens auſſi à deſirer le bien des autres ; & pourquoy vous donnez-vous en adoption aux vieillards, pour vous faire rire aprés, quand ils viennent à vous mettre en terre ? Car c'eſt un plaiſir de voir de jeunes gens, comme vous, devenir amoureux de vieillards & de vieilles décrépites, & leur faire mille careſſes ; ſur tout, lors qu'ils n'ont point d'enfans ; car il n'y a que cela qui les rende aimables. C'eſt pourquoy lors qu'ils en ont, ils font ſemblant de les haïr, pour ſe faire rechercher, & puis à la mort, les rappellent à leur ſucceſſion, ſelon l'ordre de la Raiſon & de la Nature ; ſans vous laiſſer pour fruit de vos veilles, & de toutes vos peines, que des plaintes & des regrets inutiles.

TERPSION. C'eſt ce qui me fait en-

core enrager aprés ma mort ; car com bien ay-je employé de temps & de bie à courtiſer Theocrite, qui faiſoit ſemblar à toute heure de mourir, avec ſon raſſe ment & ſa courte haleine ? ce qui m'o bligeoit à redoubler mes préſens, pou débuſquer mes rivaux, & je croy en ve rité que cela eſt cauſe de ma mort ; car j ne dormois ny jour ny nuit, & je m'ap perceus bien que ce ſouvenir le faiſoit ri l'autre jour à mon enterrement.

PLUTON. *Courage, Theocrite*, V joyeux juſqu'à ce que tu les ayes tou enterrez.

TERPSION. Plût-à-Dieu que Cariclé mouruſt auſſi devant luy.

PLUTON. Et Philon meſme, & Mé lante ; ils mourront tous l'un aprés l'au tre de rage & de deſeſpoir.

TERPSION. Cela me conſole ; V long-temps, Theocrite.

Courage Theocrite : J'ay mis *Theocrite* pour *Theocrite. Philon* pour *Philon. Cariclés* pour *Cariadés*, parce que ces mots ſonnent mieux en noſtre langue, que s'il euſt écrit François, il euſt égard à cela, puis qu' eſt indifferent comm on les nomme.

DIALOGUE
DE ZENOPHANTE ET DE CALLIDE'MIDE'S.

ZENOPHANTE. COmment es-tu mort, Callidémidés ? car pour moy tu ſçais que je me crevay en un feſtin chez Dinias, qui eſt un belle fin pour un Paraſite.

CALLIDE'MIDE'S. Je le ſçay ; mais mon avanture eſt bien plus tragique ; tu connois le vieux Preodore ?

ZENOPHANTE. Qui ? ce Richard qui n'a point d'enfans, à qui tu faiſois la cour ?

CALLIDE'MIDE'S. Luy-meſme. Il m'avoit promis de me faire ſon heritier ; mais ennuyé de l'attente, je voulus l'empoiſonner, & gagnay ſon Eſchanſon, qui par malheur fit un *qui pro quo*, & m'empoiſonna pour luy. Cela fit bien rire ce bon-homme lors qu'il euſt découvert la fourbe, & qu'il me vit tomber tout-à-coup à la renverſe.

ZENOPHANTE. Il en avoit bien du ſujet ; car je ne me puis tenir d'en rire juſqu'en l'autre monde, quoyque je n'y aye point d'intereſt. Tu t'es égaré, mon amy, en voulant prendre le plus court ;

au lieu que tu fuſſes arrivé plus ſeurement par le droit chemin, quoyque peut eſtre un peu plus tard.

DIALOGUE
DE CNEMON ET DE DAMNIPE.

CNEMON. VOilà le Proverbe arrivé *de la Chévre qui prit le Loup.*

DAMNIPE. Qu'as-tu d'eſtre ainſi émû ?

CNEMON. Qui ne le ſeroit, ayant eſté ſi miſerablement pris au piége que j'avois tendu moy-meſme, & laiſſant pour ſucceſſeur un homme que je n'aimois point, au préjudice de mes heritiers legitimes.

DAMNIPE. Comment cela ?

CNEMON. *Je cajolois Hermolaüs*

De la Chévre qui prit le Loup. On dit ainſi ce Proverbe en noſtre langue, & l'on feint qu'une Chévre pourſuivie d'un Loup, ſe ſauva dans une maiſon deſerte, dont elle ferma la porte par hazard avec ſes cornes, aprés que le Loup fu entré, qui fut pris pa ce moyen.

Je cajolois Hermolaüs: Je ne ne dis pa qu'il n'avoit point d'en fans, parce que cel n'eſt que trop exprimé dans ces Dialogues.

pour avoir ſa ſucceſſion ; & pour l'engager, je luy montray mon teſtament, où je le faiſois mon heritier, afin de l'obliger d'en faire autant. Mais par malheur, je ſuis mort le premier, quoyqu'il euſt déja un pied dans la foſſe, & il jouït maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poiſſons qui devorent la proye avec l'hameçon.

DAMNIPE. Non ſeulement la proye & l'hameçon ; mais le peſcheur meſme, qui s'eſt laiſſé prendre dans ſes filets.

CHEMON. C'eſt ce qui me fait mourir de regret, meſme aprés ma mort.

DIALOGUE

DE SIMYLE ET DE POLYSTRATE.

SIMYLE. ENfin, tu nous es venu trouver, Polyſtrate, à l'âge de cent ans.

POLYSTRATE. Du moins à quatre-vingt-dix-huit, Simyle.

SIMYLE. Comment as-tu paſſé les derniers trente ans qu'il y a que je ſuis mort ?

POLYSTRATE. Aſſez gayement contre ton opinion.

SIMYLE. Il eſt vray que je ne puis m'imaginer comment tu te pouvois réjoüir ainſi caduque & ſans enfans.

POLYSTRATE. J'avois toutes choſes à ſouhait.

SIMYLE. Mais tu t'épargnois tout de mon temps.

POLYSTRATE. Les préſens abordoient chez moy de toutes parts, & l'on m'envoyoit ce qu'il y avoit de meilleur dans les païs eſtrangers. J'avois plus de crédit tout ſeul que le reſte de la Ville, les plus Grands me faiſoient la cour, & les Dames s'eſtimoient heureuſes de me poſſeder.

SIMYLE. Es-tu devenu quelque Prince aprés ma mort, ou ſi Venus t'a changé comme ce Vieillard qui la paſſa dans ſa nacelle ? car lorſque je mourus, tu n'eſtois qu'un vieux chaſſieux, qui n'avois que quatre dents à la bouche. *Phaons*

POLYSTRATE. On m'aimoit tel que j'eſtois, & l'on m'euſt encore plus aimé, ſi j'euſſe eſté plus décrépit.

SIMYLE. Tu nous contes des Enigmes.

POLYSTRATE. On voit pourtant arriver cela tous les jours aux vieillards qui n'ont point d'enfans.

SIMYLE. Ah ! je t'entends ; on te

rajoloit pour avoir ton bien, tous tes attraits eſtoient dans ton coffre.

POLYSTRATE. Il eſt vray : mais je ne laiſſois pas de regner ; & pour témoigner mon pouvoir, tantoſt je fermois la porte à l'un, tantoſt je faiſois bon viſage à l'autre ; ce qui redoubloit leurs ſervices.

SIMYLE. Enfin, que leur as-tu laiſſé?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets : car j'ay fait mon heritier un jeune garçon qui ne s'y attendoit pas.

SIMYLE. De quel âge?

POLYSTRATE. De vingt ans.

SIMYLE. Je voy bien pourquoy.

POLYSTRATE. *Ce n'eſt pas ce que tu penſes* ; mais parce qu'il le méritoit mieux que les autres. Maintenant, on le careſſe à ſon tour, & les plus Grands ſe trouvent à ſon lever.

SIMYLE. Qu'on luy donne, ſi l'on veut, le commandement des Armées ; il ne m'importe, pourveu que ceux qui briguoient ta ſucceſſion ne l'ayent pas euë.

Ce n'eſt pas ce que tu penſes. La penſée de l'Auteur alloit au ſale ; mais je l'ay changée, pour ne point bleſſer les oreilles délicates, ce qui m'a obligé à alterer la ſuite.

DIALOGUE
DE CARON ET DE MERCURE,
Où pluſieurs autres parlent.

CARON. VOyez, Meſſieurs, où nous en ſommes : Nous n'avons que cette méchante nacelle, qui fait eau de tous coſtez ; cependant vous venez en foule, avec grand équipage, je crains bien que vous ne vous en repentiez, & particulierement ceux qui ne ſçavent pas nager ; car ſi le bateau vient une fois à pancher de coſté ou d'autre, nous voilà tous au fond de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc, pour paſſer heureuſement & ſans danger ?

CARON. Je vous le diray ; Il faut laiſſer tout ce bagage à l'autre bord, encore eſt-ce tout ce que vous pourrez faire, que de paſſer en cet eſtat. Aſſis-toy, Mercure, à l'entrée de la nacelle, & ne laiſſe entrer perſonne qui n'ait tout quitté.

MERCURE. C'eſt bien dit ; Qui eſt celuy-cy qui marche le premier ?

Philoſophe Cynique. MENIPE. C'eſt moy. Tien, voilà ma beſace & mon baſton, qui eſt tout

mon vaillant ; car pour mon manteau, je ne l'ay pas ſeulement apporté.

MERCURE. Entre, Menipe, tu es un galant-homme, & t'aſſis au haut bout auprés du Pilote, pour obſerver la contenance de chacun : Mais qui eſt ce beau fils ?

UN MORT. Charmolée de Mégare, de qui le baiſer valoit deux talens. 1000 livres.

MERCURE. Quitte-là tous ces baiſers, mon amy, & ces joües vermeilles, & ces cheveux longs, & ce teint vif & éclatant. Entre maintenant que tu es libre. Mais qui eſt ce fanfaron avec ſa pourpre & ſon diadême, qui nous regarde de travers ?

UN MORT. Lampique, Roy des Gelons. Lieu de Sicile.

MERCURE. Que veux-tu faire de tout cet appareil, mon amy ?

UN MORT. Voudrois-tu qu'un Roy marchaſt tout nud, & ſans équipage ?

MERCURE. Un Roy, non ; mais bien un Mort. Quitte tout cela.

UN MORT. Laiſſe-moy, pour le moins, quelque marque de grandeur, afin qu'on me reconnoiſſe.

MERCURE. Nullement ; il faut tout quitter, & ton orgueil, & ta vanité, & ta folie, & tes cruautez, & tes violen-

ces. Monte à cette heure, que rien ne t'empeſche. Mais qui eſt ce grand paillard que voicy ?

UN MORT. Le luteur Damaſias.

MERCURE. Tu as raiſon ; car il me ſouvient de t'avoir veu ſouvent dans les lieux des exercices ; mais tu as trop d'embonpoint pour un Mort, tu enfoncerois la nacelle. Quitte toute cette chair inutile, & cette adreſſe, & cette force, & cette vigueur, & ces *acclamations*, & ces couronnes ; car tout cela ne ſert de rien en l'autre monde.

UN MORT. Tien, voilà tout ; je ne differe plus en rien du reſte des Morts.

MERCURE. Entre maintenant que tu es leger. Et toy auſſi, Craton, quitte ces richeſſes, ce luxe, ces vanitez ; & laiſſe ſur le bord tes anceſtres, & ta nobleſſe, & tous ces titres magnifiques, & ces inſcriptions, & ces éloges, & ces ſtatuës, & ta gloire, & ton ſepulcre, & ton épitaphe ; car le ſouvenir ſeul de ces choſes eſt ſi peſant, qu'il ſeroit capable de nous ſubmerger.

UN MORT. C'eſt bien malgré moy ; mais qu'y feroit-on ? il faut obeïr.

MERCURE. Qui eſt celuy-cy avec

Acclamations. Le mot de Proclamation n'eût pas eſté entendu là.

ſes

ſes armes ? Hé ! mon amy, que veux-tu faire icy bas de ce trophée ?

UN MORT. C'eſt le monument que m'a dreſſé mon Païs, pour luy avoir gagné une Bataille.

MERCURE. Il falloit laiſſer tout cela là-haut ; car il y a icy une profonde paix, & l'honneur en eſt banny, auſſi-bien que les querelles. Mais qui eſt cet autre, avec ſa mine grave ? on diroit qu'il rêve profondément, & ſon ſourcil me fait peur.

MENIPE. C'eſt quelque Philoſophe, Mercure, ou plûtoſt un impoſteur & un charlatan ; Fay-le deshabiller, tu verras combien de choſes ridicules il cache ſous ſon manteau.

MERCURE. Dieux ! combien de doutes, d'impertinences, de rêveries, de penſées vaines & frivoles, de queſtions obſcures & embroüillées, de curioſitez nutiles, d'exactitude en des choſes de ieant ! Mais qu'eſt-ce qu'il nous cache cy ? ſon ambition, ſon avarice, ſes débauches ? Quitte tout cela, & ton arrogance, & ton effronterie, & ta colere ; ur il faudroit une Galere à trente rames our le porter.

MENIPE. Coupe-luy auſſi cette rande barbe de bouc, qui peſe plus

de ſoixante onces, tant elle eſt larg
touffuë.

MERCURE. *Tu as raiſon*; mais q
coupera-t car je n'ay point de ciſeaux

MENIPE. Moy, ſur le bord d
reau, avec cette coignée, ou pl
avec une ſcie, pour rendre la choſe
ridicule.

MERCURE. Courage; tu es plu
main de la ſorte.

MENIPE. Veux-tu que je luy
auſſi un peu de la hauteur des ſourc

MERCURE. Je le veux; car
releve par deſſus ſon front.

MENIPE. Il a encore quelque
de bien puant ſous l'aiſſelle.

MERCURE. Et quoy?

MENIPE. La flaterie qui luy a
entrée chez les Grands.

LE PHILOSOPHE. Quitte
auſſi, Menipe, ta liberté, ton in
rence, & ta raillerie.

MERCURE. Nullement. Cel
peſe pas trop, & ſert de divertiſſ
pendant le paſſage. Mais qui eſt ce
teur? Qu'il quitte auſſi ces longs di
qui n'ont point de fin, ces entrées

Tu as raiſon: L'Auteur fait dire cela au Philoſophe; mais cela vient mieux à cure.

ſorties ennuyeuſes, ces digreſſions hors de propos, ces figures pueriles, ces périodes rondes & carrées, ces fréquentes antithéſes, ces hyperboles exceſſives, ces termes poëtiques & empoulez. Voilà qui va bien; délie le bateau, tire l'eſchelle, leve l'ancre, déplie les voiles, dreſſe le gouvernail. Voguons. Qu'avez-vous à pleurer, ſots que vous eſtes, & particulierement ce Philoſophe?

LE PHILOSOHE. Je croyois que l'ame fuſt immortelle.

MENIPE. Tu en as menty, ce n'eſt pas cela que tu regrettes.

LE PHILOSOPHE. Quoy donc?

MENIPE. Tes débauches & tes voluptez. Tu n'iras plus écornifler, comme tu faiſois, à la table des Grands, ny courre le Bordel toute la nuit, la teſte entortillée dans ton manteau, pour venir le lendemain preſcher la vertu à tes Ecoliers, afin d'attraper leur argent. Voilà ce qui te tuë.

MERCURE. Et toy, Menipe, n'es-tu point faſché d'eſtre mort?

MENIPE. Comment le ſerois-je, que je ſuis venu icy ſans mander? Mais tandis que nous parlons, j'entens quelques cris là-haut.

MERCURE. C'eſt que les uns ſe réjoüiſſent de la mort du Tyran, les autres applaudiſſent à Diophante, qui fait l'oraiſon funebre de Craton dans Sicyone. Voilà les femmes qui traiſnent par les cheveux la femme du Tyran, & les enfans qui jettent des pierres à ſes enfans. D'autre coſté la mere de Damaſias le pleure en la compagnie des autres femmes ; mais perſonne ne te regrette, Menipe.

MENIPE. Tu verras bien-toſt les chiens & les corbeaux s'entrebattre, qui me ſervira de tombeau, & faire un beau charivary à mes funerailles.

MERCURE. Courage, je te louë d'eſtre ainſi ferme & réſolu. Mais puiſque vous voilà paſſez, allez vous préſenter devant voſtre Juge, tandis que Caron & moy irons querir le reſte des Morts.

MENIPE. Bon voyage, Mercure. Mais avançons, que tardons-nous ? on ne ſçauroit éviter le Jugement, & l'on ne parle icy que de roües, de gibets, & de vautours : On verra bien-toſt ce que chacun a dans le ventre.

DIALOGUE

DE CRATE'S ET DE DIOGENE.

CRATE'S. AS-tu connu ce vieux Merique de Corinthe, qui avoit tant de Vaiſſeaux, à qui ſon couſin, qui n'eſtoit pas moins riche ny moins vieux que luy, avoit accouſtumé de dire : *Il faut que je t'enterre, ou que tu m'enterres ?* Car ils s'eſtoient entredonnez par teſtament tout leur bien ; & les Devins, auſſi-bien que les Oracles, aſſuroient tantoſt l'un & tantoſt l'autre, qu'il ſurvivroit à ſon compagnon.

DIOGENE. Et qu'en eſt-il arrivé ?

CRATE'S. *Qu'ils ſont tous deux morts en meſme-temps*, & que leur ſucceſſion eſt écheuë à des gens de qui les Devins ny les Oracles n'avoient point parlé.

DIOGENE. Que j'en ſuis aiſe ! Nous ne nous amuſions pas à ces ſottiſes-là pendant noſtre vie, & je n'ay jamais ſouhaité la mort d'Antiſthene, pour avoir ſon baſton, qui eſtoit d'un fort olivier ;

Qu'ils ſont tous deux morts en meſme-temps. Il n'eſt point neceſſaire de dire de quelle mort.

ny toy la mienne, pour avoir ma t
& mon tonneau.

CRATE'S. C'eſt que chacun ſe tenroit de ce qu'il avoit ; & qu'i ſuffiſoit d'heriter de tes vertus, co tu avois fait de celles de ce grand l me, qui eſt un treſor beaucoup plus cieux, quoyqu'il ne ſoit pas ſi re ché. Car vous ne voyez perſonn nous vienne faire la cour pour ce au lieu que chacun court aprés les deurs & les richeſſes.

DIOGENE. Je ne m'en eſtonne car ils ont l'ame corrompuë par le lices, & eſtant vuides d'honneur, peuvent contenir la vertu ; ſemblabl tonneau percé des Danaïdes : M ne manquent pas de griffes ny de chets pour retenir leur or, quand leur veut arracher.

CRATE'S. Nous avons auſſi conſolation que nous emportons nous nos treſors ; au lieu qu'ils la les leurs là haut, & qu'on leur oſte qu'au double qu'on leur a mis da bouche pour le paſſage.

DIALOGUE

XANDRE ET D'ANNIBAL, à Scipion & Minos parlent.

ANDRE. ARreſte, Carthaginois, c'eſt à paſſer devant.

NIBAL. Je ne te le cederay point.

XANDRE. Veux-tu que Minos ſtre Juge ?

NIBAL. Je le veux.

NOS. Qui eſtes-vous ?

XANDRE. Alexandre & Annibal.

NOS. Tous deux Grands-hommes; uel eſt voſtre different ?

XANDRE. A qui paſſera le pre-. Cet Africain eſt ſi inſolent, que de. outer la préſéance, à moy qui ay narque de toute l'Aſie, & le plus Capitaine de l'Univers.

NOS. Il faut entendre ſes raiſons; s-tu à cela, Annibal ?

NIBAL. *Que je ſuis heureux* d'aparler devant un Juge qui ne donen à la faveur, & qui n'aura pas

ſuis heureux ! ngé la penſée | de l'Auteur que je trouve ridicule.

tant d'égard à l'apparence, qu'à la verité ! Je dis donc, que celuy qui s'eſt élevé comme moy par ſes propres forces, & qui ne doit qu'à luy-meſme ſa fortune, doit eſtre préferé à celuy qui tire ſa gloire de ſes Anceſtres. Car eſtant paſſé d'Afrique en Eſpagne avec une poignée de gens, je me rendis d'abord illuſtre par ma valeur; & *aprés la mort de mon beau-frere*, ayant eû le commandement des Armées, je domptay les Celtiberiens & les Gaulois qui regardent l'Occident; puis traverſant les Alpes, je conquis toute l'Italie juſqu'à Rome, aprés avoir gagné trois grandes Batailles, & tué pour un jour tant d'ennemis, que je meſuray au boiſſeau les anneaux d'or que portent les Chevaliers, & marchay ſur un pont de corps morts. J'ay fait toutes ces choſes, ſans me dire fils de Jupiter, ny vouloir paſſer pour un Dieu. Mais ce qui eſt de plus conſiderable, c'eſt que je n'ay pas eu à faire à des Armeniens, ny à des Médes, qui fuyent avant le combat, & qui abandonnent la victoire à qui a la hardieſſe de l'attendre; mais aux Nations les plus belliqueuſes, & aux Capitaines les plus experimentez de l'Univers. D'ailleurs, je

Aprés la mort de mon beau-frere : J'ay mis cela ſelon la verité de l'hiſtoire.

pas fait toutes ces conqueſtes avec
roupes aguerries de longue-main, ny
des ſoldats de mon païs ; mais avec
Armée de vagabonds & de mercenai-
non pas heritier d'un Sceptre ; mais
le bourgeois de Carthage. Alexan-
u contraire, ayant receu de ſon pere
un Empire une Armée qui eſtoit in-
ble, a eu beſoin encore de fortune
dompter un Prince voluptueux, &
Nations effeminées ; & depuis cor-
ou par ſa victoire, a dégéneré de ſes
ſtres, & s'eſt fait adorer comme un
, aprés avoir tué de ſa main ſes
eurs amis, & envoyé les autres au
lice. Pour moy triomphant & victo-
, ayant eſté rappellé en Afrique, pour
oſer à Scipion, j'ay obéi comme
indre des Citoyens, & depuis con-
é injuſtement, j'ay porté patiem-
mon exil. Mais j'oubliois une par-
le ma gloire, que j'ay fait toutes
hoſes ſans le ſecours des Lettres ny
Sciences, & ſans avoir eu pour
pteur Ariſtote. Que ſi Alexandre
nd quelque avantage par ſon Dia-
, cela eſt bon à l'égard des Perſes
s Macédoniens ; mais non pas de
, qui ne ſuis pas né ſon ſujet, & qui
mporté la gloire de ſage & de vail-

lant Capitaine ; mais de qui la fortune n'a pas ſecondé toûjours la valeur.

MINOS. Voilà parlé fortement, & non en Barbare. Que répons-tu à cela, Alexandre ?

ALEXANDRE. Que ma renommée ſuffiroit pour me donner l'avantage, ſi je ne voulois l'emporter par la force de la raiſon, auſſi-bien que par les armes, & triompher par mes paroles, comme par mes actions. Car ayant trouvé le Royaume de mon pere chancelant & ébranlé par ſa mort, j'ay ſceu l'affermir par le ſupplice de ſes meurtriers, & faire trembler la Gréce par la ruïne de Thébes. Enſuite, éleu General contre les Barbares, j'ay porté mes armes & mes eſperances plus loin qu'aucun autre devant moy ; & traverſant l'Helleſpont, j'ay défait les Capitaines de Darius en bataille rangée, conquis toutes les Provinces juſqu'en Cilicie, vaincu le Roy de Perſe luy-meſme, & moiſſonné pour un jour tant de lauriers, que la Barque de Caron ne fut pas ſuffiſante pour paſſer les morts, tant le nombre en eſtoit grand. Enſuite, pour ne point parler de Tyr ny d'Arbelles, j'ay aſſujetty toute l'Aſie, juſqu'aux Indes, & les Indes meſmes, & pris l'Ocean pour borne de mon Empire. Non

contens de ces exploits, j'ay traverſé le Tanaïs, & vaincu les Scythes, triomphé de tous les ennemis de la Gréce, & laiſſé des couronnes en partage à mes Capitaines. Que ſi aprés avoir fait tant de choſes au deſſus d'un mortel, les hommes m'ont pris pour un Dieu, cela leur eſt pardonnable, & à moy auſſi de l'avoir ſouffert à l'eſtabliſſement d'un nouvel Empire. Enfin, tu vois devant toy le Conquerant de la moitié de l'Univers, à qui un banny diſpute la préſéance, aprés eſtre mort eſclave d'un petit Roy de Bithynie. Ajoûtez à cela, que j'ay fait toutes ces conqueſtes en lion, & à force ouverte; au lieu qu'Annibal n'a jamais rien gy que par fraude, & a eſté dompté à la fin par ſes propres armes; auſſi cruel envers les vaincus, que je leur ay eſté clement. Mais il a bonne grace de me reprocher mes débauches, aprés les délices de Capouë, qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. *Jamais mes plaiſirs* n'ont ſoüillé la gloire de mes armes, & j'ay attendu à triompher que je n'euſſe plus d'ennemis. Je pourrois citer pluſieurs autres choſes pour ma dé-

Jamais mes plaiſirs: n'eſt pas neceſſaire faire alleguer de faux exploits à Alexandre, qui en a aſſez fait de veritables.

fenſe ; mais je rougirois d'employer plus de paroles, pour une cauſe ſi juſte. Il ne reſte plus qu'à prononcer ſur ce differend.

SCIPION. Arreſte, Minos, j'ay quelque choſe à repreſenter.

MINOS. Qui es-tu ?

SCIPION. Scipion, qui ay vaincu Annibal & dompté Carthage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire ?

SCIPION. Que je le cede à Alexandre, & que je le diſpute à Annibal.

MINOS. Tu as raiſon ; tu paſſeras devant luy, & Alexandre devant tous. Qu'on ne m'en parle plus.

DIALOGUE
DE DIOGENE ET D'ALEXANDRE.

DIOGENE. HE quoy ! Alexandre, tu es mort comme un autre homme !

ALEXANDRE. Cela n'eſt pas étrange, eſtant né mortel.

DIOGENE. Mais Jupiter eſtoit donc un impoſteur de dire, que tu eſtois ſon fils, & ta mere nous en faiſoit accroire, en diſant qu'elle avoit couché avec un dragon.

EXANDRE. C'eſt qu'il n'y a pas d'aſſurance aux femmes, ny aux s ; mais *je le ſouffrois*, parce que primoit plus de reſpect & d'obéïſ- dans l'eſprit des peuples.

OGENE. Enfin, à qui as-tu laiſſé npire ?

EXANDRE. Je ne ſçay ; car je as eu le loiſir d'en diſpoſer : Mais urant, je donnay mon anneau à as. Qu'as-tu à rire ?

OGENE. C'eſt qu'il me ſouvient mps que la Gréce te proclamoit neral, & que ſes Orateurs te don- rang entre ſes principaux Dieux. a eut meſme de ſi inſolens que de rifier & de te baſtir des Temples e au fils de Jupiter ; mais où es-tu ly ?

EXANDRE. En Babylone ; car il que trois jours que je ſuis mort : Ptolomée me doit emporter en e, pour m'y faire adorer avec les du païs.

OGENE. Qui ne riroit, Alexan- de voir que tu n'es pas encore ſage ta mort, & que tu te flates de

e ſouffrois : Je le re à Alexandre t qu'à l'autre qui l'accuſe, parce que cela va à ſa juſtification.

l'eſperance de te voir adoré avec des monſtres ! Quitte ces ſottes vanitez, il n'y a point de commerce d'icy là-haut, & l'on ne retourne plus au monde depuis qu'on en eſt une fois party. Mais je voudrois bien ſçavoir comment tu portes la perte de ton Empire, & ce que tu penſes quand il te ſouvient des Bactres & de Babylone, de ta grandeur & de ta gloire ? Quoy ! tu pleures, pauvre ſot : Ariſtote ne t'a-t-il point appris que tout cela n'eſtoit que vanité ?

ALEXANDRE. Que dis-tu là, Diogene, du plus laſche de tous mes flateurs ? Ha ! ne m'oblige point, je te prie, à publier ſes défauts, & à te dire comme il a abuſé de la bonté de mon naturel, & de la paſſion extrême que j'avois pour les Lettres ; tantoſt me cajolant ſur ma beauté, & tantoſt ſur mes richeſſes, qu'il mettoit hardiment au nombre des biens, afin qu'il n'euſt point de honte de les demander, ny de les recevoir. Voilà ce que j'ay profité de ſa ſcience, de prendre pour biens, des choſes qui ne le ſont pas, & dont la perte maintenant m'afflige.

DIOGENE. Sçais-tu ce que tu feras pour te guérir, puiſqu'auſſi-bien il n'y a point d'ellebore en l'autre monde ; Va

boire cinq ou ſix grands traits du Fleuve Léthé, juſqu'à ce que tu ayes perdu le ſouvenir de tous ces biens imaginaires. Auſſi-bien voilà Clite & Caliſthene, avec une foule de malcontens, qui s'appreſtent de te tourmenter : Fuy, pour le moins aprés ta mort, & bois tout ton ſoûl ; car c'eſt le ſeul moyen de guérir.

DIALOGUE
D'ALEXANDRE ET DE PHILIPPE.

PHILIPPE. IL faut que tu confeſſes maintenant que tu es non fils ; car tu ne ſerois pas mort eſtant fils de Jupiter ?

ALEXANDRE. Je le ſçavois bien dés là-haut ; mais je croyois cette opinion favorable à mes deſſeins.

PHILIPPE. Quoy ! de te laiſſer ainſi piper aux flateries de tes *Courtiſans ?*

ALEXANDRE. Non ; mais de répandre par tout la terreur de mon nom & de mes armes, afin de ne point trouver de réſiſtance.

Courtiſans : Il y a au Grec *Devins*, mais c'eſtoient les Courtiſans qui eſtoient les premieres cauſes du mal, & je puis prendre lequel il me plaiſt, celuy-cy vient mieux icy.

PHILIPPE. Et à quels peuples as-tu jamais eû affaire qui fuſſent ſi redoutables ? Il falloit attaquer comme moy, les Thraces, les Illyriens & les Grecs, dont dix mille ſous Clearque ont fait fuïr des millions de Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scythes & les Indiens avec leurs Elephans, eſtoient-ils à mépriſer ? Je ne les ay pas vaincus pourtant en ſemant des diviſions parmy eux, ny en corrompant leurs Chefs, & manquant de parole à tous, mais en bataille rangée. Pour les Grecs, je les ay gagnez par la douceur, aprés les avoir domptez par la force.

PHILIPPE. J'ay appris tout cela de Clite, & que tu avois pris les coûtumes des vaincus, & t'eſtois fait adorer comme un Dieu, ſans ſouffrir qu'on me loüaſt en ta préſence, ce qui fut cauſe de ſa mort. Il ajoûtoit que tu as expoſé Lyſimachus aux Lions, & fait mourir tes autres amis par des crimes ſuppoſez ; pour ne point parler des amours de Roxane, & des careſſes d'Epheſtion : Je n'ay trouvé qu'une choſe digne de moy dans l'hiſtoire de ta vie, c'eſt de t'eſtre abſtenu de la femme de Darius, & d'avoir eu ſoin de ſa mere & de ſes filles.

ALEXANDRE. Et ne dis-tu rien de ma

t valeur, lorſque je ſautay tout ſeul bas du Rampart dans la Ville des ydraques ?

PHILIPPE. Cette action eſt plus digne blaſme que de loüange. Ce n'eſt pas e je n'eſtime le courage en un Prince, que je ne ſois bien aiſe de le voir l'épée a main à la teſte de ſes troupes. Mais r a de la difference entre la valeur d'un neral & celle d'un fantaſſin ; outre que a nuiſoit à la réputation de tes armes, voir un Dieu ſanglant entre les mains i Chirurgiens. Et maintenant que tu mort, combien penſes-tu qu'il y en a i ſe mocquent de tes impoſtures ? D'ail-rs, l'avantage que tu voulois tirer de te réputation, diminuë beaucoup de ta ire, comme ayant voulu eſtonner par i preſtiges, ceux que tu ne pouvois ncre par la force ; outre que tout cela, elque grand qu'il ſoit, eſt encore au ſous d'un Dieu.

LEXANDRE. On m'a comparé pour t à Bacchus & à Hercule, d'autant s que j'ay pris des Forteresſes, qu'ils ient trouvées imprenables.

PHILIPPE. C'eſt une choſe eſtrange : tu ne ſois pas encore défait de tes iſes, & que tu veüilles faire le fils Jupiter juſques dans les Enfers. Ap-,

prens pour le moins à eſtre ſage aprés ta mort.

DIALOGUE
D'ACHILLE ET D'ANTILOQUE.

ANTILOQUE. QUe diſois-tu n'aguere à Ulyſſe, Que tu aimerois mieux eſtre valet de quelque pauvre Laboureur, qui n'auroit pas ſon ſoûl de pain, que de regner icy parmy les Ombres ? Que cela eſt indigne du diſciple de Phœnix & de Chiron, & que cela ſent bien plus ſon laſche Phrygien, que ſon Achille, qui prefera une mort glorieuſe à une vie pleine de délices !

ACHILLE. Ha ! fils de Neſtor, C'eſt que je ne ſçavois pas alors que toute la gloire du monde n'eſt que fumée, quoyqu'en diſe Homere, & tous les Poëtes. Il n'y a plus icy ny force, ny beauté, ny induſtrie. Je ne voy point que les Troyens m'y redoutent, ny que les Grecs m'y réverent. Tout y eſt égal & enveloppé de meſmes tenebres ; ce qui me fait ſouhaiter de revivre, au hazard d'eſtre petit compagnon.

ILOQUE. Il faut obéir aux loix
nde, & ne pas murmurer contre
de la Nature. *Tous les Grands*
sont morts, auſſi-bien que toy.

HILLE. Tu eſſayes en vain de me
r, Antiloque : Je ne ſçay comment
enir de la vie me donne des re-
& à toy auſſi. Mais tu es plus
ie moy pour le diſſimuler ; ſi ce
lûtoſt laſcheté de ne s'oſer plain-
uand on ſouffre.

RILOQUE. Au contraire, c'eſt
e & réſolution. Car à quoy ſervent
ces plaintes ? Ne vaut-il pas mieux
ſon mal en patience, que de ſe
nocquer de ſoy par des regrets
s ?

les grands hom t morts : L'Au- t icy qu'Ulyſſe bien-toſt ; mais | il ne conſidere pas qu'il le fait déja mort au commencement du Dialogue.

DIALOGUE

ERCULE ET DE DIOGENE.

GENE. NEſt-ce pas là Hercule ?
C'eſt luy, ſans doute.
connois à ſa peau de Lion & à ſa

maſſiuë, ſans parler de ſon arc ny de l'avantage de ſa taille. Mais comment eſt-il mort, eſtant fils de Jupiter? D'où vient, mon amy, qu'ayant toûjours eſté triomphant & victorieux, tu as eſté à la fin dompté par la mort? Je te ſacrifiois là-haut comme à un Dieu.

HERCULE. Avec raiſon; car Hercule eſt au Ciel en la compagnie des Dieux, & je ne ſuis que ſon ombre.

DIOGENE. Que dis-tu là? Peut-on eſtre en meſme temps au Ciel & dans les Enfers?

HERCULE. Je t'ay déja dit, que ce n'eſt pas Hercule que tu vois icy.

DIOGENE. Eſt-ce que tu as pris ſa place, pour joüer icy bas ſon perſonnage?

HERCULE. C'eſt quelque choſe de ſemblable.

DIOGENE. Mais comment Eaque, qui eſt ſi exact, t'a-t-il pû prendre pour un autre?

HERCULE. Il a eſté deceû par la reſſemblance.

DIOGENE. Je le croy; car ce n'eſt en effet que la meſme choſe; & j'ay peur, au contraire, que ce ne ſoit icy Hercule, dont le Ciel n'ait que l'image.

HERCULE. Tu es bien inſolent de me

contredire. Ne crains-tu point que je te faſſe ſentir quel perſonnage je repreſente ?

DIOGENE. Et que pourrois-tu faire à un Mort, & particulierement n'eſtant qu'une ombre ? Mais dy-moy, lorſque tu eſtois là-haut, eſtois-tu déja l'ombre d'Hercule, ou ſi vous n'eſtiez tous deux qu'une meſme choſe, qui s'eſt partagée aprés la mort ?

HERCULE. Quoyqu'on ſe puſt empeſcher de répondre à un ſi impudent Sophiſte, je te diray, que ce qui eſtoit né d'Alcméne eſt mort, & c'eſt cela que je ſuis ; mais ce qui eſtoit né de Jupiter, eſt dans le Ciel.

DIOGENE. Je t'entens ; c'eſt qu'Alcméne eut deux jumeaux, l'un d'Amphitryon, & l'autre de Jupiter.

HERCULE. Nullement ; ces deux n'eſtoient qu'un.

DIOGENE. Cela eſt difficile à comprendre ; deux Hercules en un ſeul ; l'un mortel, & l'autre immortel ; ſi ce n'eſt comme l'on peint les Centaures, moitié chevaux & moitié hommes.

HERCULE. Ne ſommes-nous pas tous compoſez de l'ame & du corps ? Qui empeſche donc que l'une ne monte au Ciel, qui eſt le lieu de ſon origine, & que l'autre ne deſcende icy ?

DIOGENE. Cela ſeroit bon, ſi tu eſtois le corps d'Hercule ; mais tu n'es que ſon ombre, & tu ferois, ſans y penper, trois Hercules au lieu de deux ; l'un au Ciel, l'autre dans les Enfers ; & le troiſiéme ſur le Mont Oëta, où tu as eſté bruſlé.

HERCULE. Je vois bien que tu es un grand Sophiſte ; mais qui es-tu ?

DIOGENE. *Diogéne, & non pas ſon ombre* ; qui ne ſuis pas dans le Ciel, mais parmy les Morts, & qui me mocque d'Homere, & de ſes Fables.

Diogéne, & non pas ſon ombre : Cela eſt mieux que de dire *l'ombre de Diogéne*, puis qu'il ſe rit de cette opinion.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TANTALE.

MENIPE. QU'as-tu à pleurer, Tantale : & quel tourment ſouffres-tu dans ce Lac où tu habites ?

TANTALE. Je meurs de ſoif, Menipe.

MENIPE. Es-tu ſi pareſſeux, que de ne te pouvoir baiſſer pour boire, ou

prendre ſeulement de l'eau dans le creux de ta main ?

TANTALE. L'eau s'enfuit quand je m'en approche ; & ſi j'en penſe prendre avec la main, elle eſt auſſi-toſt écoulée.

MENIPE. Cela eſt étrange ! Mais qu'as-tu beſoin de boire, n'ayant plus de corps ? Car ce qui avoit faim & ſoif, eſt enterré en Lydie, & l'ame n'a pas beſoin de boire ny de manger.

TANTALE. C'eſt mon ſupplice, Menipe, que mon ame ait la meſme alteration que mon corps.

MENIPE. Je le veux croire, puiſque tu le dis : mais encore quelle eſt ton apprehenſion ? Crains-tu de mourir de ſoif, comme s'il y avoit une autre mort aprés celle-cy ?

TANTALE. Non ; mais cela fait partie de mon ſupplice, d'avoir ſoif ſans qu'il en ſoit beſoin.

MENIPE. Tu rêves, Tantale ; & ſi tu as beſoin de boire, c'eſt de l'ellebore, pour guérir un mal contraire à la rage, d'apprehender la ſoif, & non pas l'eau.

TANTALE. Je ne refuſe pas d'en boire, pourveu qu'on m'en donne.

MENIPE. Conſole-toy, Tantale, tu n'es pas le ſeul des Morts, qui ne boit

point ; car tous tant qu'ils ſont, n'ayant point de corps, ne peuvent boire, mais tous n'ont pas, comme toy, une ſoif extrême, ſans ſe pouvoir deſalterer.

DIALOGUE
DE MENIPE ET DE MERCURE.

MENIPE. OU ſont toutes ces beautez de l'autre monde ? Montre-moy tout, Mercure ; car je ne fais que d'arriver.

MERCURE. Je n'ay pas le loiſir, Menipe ; mais regarde de ce coſté-là, tu y verras Nirée, Narciſſe, Hyacinthe, Achille, Tyro, Léda, Heléne ; enfin, tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'un & dans l'autre ſexe.

MENIPE. Je ne vois que des os, & des carcaſſes toutes ſemblables.

MERCURE. C'eſt pourtant tout ce que les Poëtes ont admiré, quoyqu'il ſemble que tu n'en faſſes point d'eſtat.

MENIPE. Pour le moins, montre-moy Heléne ; car je ne la ſçaurois reconnoiſtre.

MERCURE. Cette carcaſſe que tu vois, c'eſt Heléne.

MENIPE.

ENIPE. Quoy ? c'eſt pour cela que
e la Gréce s'embarqua ſur mille Na-
s, & que tant de braves gens péri-
, & tant de Villes furent ruïnées ?

ERCURE. C'eſt que tu ne l'as pas
ë en ſa beauté ; car je ſuis ſeur que
n'aurois pas craint d'endurer mille
aux pour cette Belle, comme dit le
te. Ne vois-tu pas que les fleurs,
nd elles ſont paſſées, n'ont plus rien
beau ; & lors qu'elles ſont en leur
:e, tout le monde les admire ?

ENIPE. C'eſt ce qui m'eſtonne,
·cure, que tant d'honneſtes gens ne
ſoient pas apperceus qu'ils entrepre-
:nt de ſi grands travaux pour une
ſe de ſi peu de durée.

ERCURE. Je n'ay pas le loiſir de
loſopher, Menipe. Choiſis un lieu
ımode pour ta demeure, tandis que
ıy faire paſſer le reſte des ombres.

DIALOGUE
D'EAQUE, DE PROTESILAS, DE MENELAÜS, ET DE PARIS.

EAQUE. POurquoy eſt-ce, Proteſilas, que tu te jettes ſur Heléne, & que tu l'étrangles ?

PROTESILAS. Parce qu'elle eſt cauſe de ma mort, & de ce que ma femme eſt demeurée veuve, & ma maiſon imparfaite.

EAQUE. Il s'en faut prendre à Menelaüs, qui t'a mené à la guerre de Troye, où tu es mort.

PROTESILAS. Tu as raiſon ; c'eſt à toy que j'en veux, miſerable.

MENELAÜS. Ce n'eſt pas encore à moy qu'il s'en faut prendre, mais à Pâris, qui contre tout droit d'hoſpitalité m'eſt venu enlever ma femme, & mériteroit d'eſtre mal-traité, non ſeulement par les Grecs, mais par tous ceux qui ſont morts au Siége de Troye.

PROTESILAS. Vien donc, malheureux, que je t'étrangle, puiſque tu es cauſe de la mort de tant de gens ; Tu ne m'échapperas point.

PARIS. Tu as tort, Proteſilas, de traiter ſi mal un amoureux comme toy, & l'eſclave d'un meſme Dieu. Ne ſçais-tu pas que c'eſt luy qui nous force d'aimer, & qui fait de nous ce qui luy plaiſt?

PROTESILAS. Il eſt vray que ce petit Dieu d'amour eſt cauſe de tout le mal.

EAQUE. Mais on le pourroit excuſer auſſi, en diſant, qu'il n'y a que toy proprement qui ſois cauſe de ta mort; puis qu'oubliant ta Maiſtreſſe, que tu ne faiſois que d'épouſer, tu t'allas jetter devant tous les autres pour acquerir de la gloire, & fus le premier tué à la deſcente du Navire.

PROTESILAS. J'aurois bien plus de ſujet de m'en prendre aux Dieux, & d'accuſer le deſtin qui l'avoit ainſi ordonné.

EAQUE. Prens-t'en donc à eux, & laiſſe ceux-cy en repos aprés leur mort.

DIALOGUE

DE MENIPE ET D'EAQUE,

Où pluſieurs autres parlent.

MENIPE. JE te conjure par le Dieu des Enfers, de me montrer tout ce qu'on peut voir icy.

EAQUE. Il ſeroit difficile de te montrer tout ; mais voicy le principal : Cerbére, Caron, Phlégéton, & le Marais que tu as paſſé.

MENIPE. Je ſçay tout cela, & que tu es le portier des Enfers. J'ay veu meſme Pluton & les Furies ; mais montre-moy ces illuſtres Morts dont on parle tant.

EAQUE. Voilà Agamemnon, Achille, Dioméde, Ulyſſe, Ajax, Idomenée, & les autres Princes Grecs.

MENIPE. Grands Dieux, Homere ! en quel eſtat ſont les Heros de tes Rapſodies, ſans aucune forme ny beauté qui les puiſſe faire reconnoiſtre ? En un mot, rien que cendre & que pouſſiere. Mais qui eſt celuy-cy, Eaque ?

EAQUE. C'eſt Cyrus & Créſus enſuite, puis Sardanapale ; & plus loin, Midas & Xerxes.

MENIPE. C'eſt donc toy, deteſtable, qui as percé le Mont Athos, & enchaiſné l'Helleſpont, & qui as fait trembler toute la Gréce ! Eſt-ce là Créſus ? Dieux ! comme il eſt [redacted] & Sardanapale ! Je te prie que je luy donne un coup de poing.

EAQUE. Tout beau ; tu luy romprois la teſte, qu'il a extrêmement délicate, à cauſe que ce n'eſtoit qu'un effeminé. Mais veux-tu que je te montre auſſi les Philoſophes.

MENIPE. Je le veux.

EAQUE. Tien, voilà Pythagore.

MENIPE. Bon-jour, Euphorbe, Apollon, & tout ce qu'il te plaira.

PYTHAGORE. Bon-jour, Menipe.

MENIPE. N'as-tu plus ta cuiſſe d'or ?

PYTHAGORE. Non ; mais que je voye s'il n'y a rien à manger dans ta Beſace.

MENIPE. Il n'y a que des féves, mon amy, qui n'eſt pas un manger pour toy.

PYTHAGORE. Donne, donne, on a d'autres ſentimens en l'autre monde, & je ne m'apperçois point de ce que j'y remarquois là-haut.

EAQUE. Voilà Solon, Thalés, Pitta-

cus, & les autres Sages, qui ſont, comme tu vois, ſept en tout.

MENIPE. Je ne vois que ceux-là qui ne pleurent point, & qui conſervent quelque gaye[illegible] bas. Mais qui eſt celuy-cy tout poudreux comme un gaſteau cuit dans les cendres, & tout plein d'éleveures ?

EAQUE. C'eſt Empedocle, qu'on a tiré du Mont Etna, tout échaudé.

On luy donne des pantouffles d'Airain.

MENIPE. Dieu te gard, Maiſtre Pantoufflier, qui t'a meu de te jetter tout vif dans cette fournaiſe ?

EMPEDOCLE. La mélancolie.

MENIPE. Dy plûtoſt que c'eſtoit orgueil, vanité, préſomption, pour faire croire que tu eſtois immortel, lors qu'on ne te trouveroit plus ; voilà ce qui t'a conſumé toy & tes Pantouffles. Mais ta fourbe n'a ſervy de rien ; car on t'a veu aprés ta mort. Ce n'eſt pas tout ? Où eſt Socrate ?

EAQUE. Avec Neſtor, Palamede, & les autres grands cauſeurs du temps paſſé, qui en conte à ſon ordinaire.

MENIPE. Je ſerois bien aiſe de le voir, ſi c'eſt prés d'icy.

EAQUE. Vois-tu cette teſte chauve ?

MENIPE. C'eſt un ſigne commun à tous les Morts.

EAQUE. Je te dis ce camus.

MENIPE. Ils le ſont tous auſſi.

SOCRATE. Eſt-ce moy que tu demandes, Menipe?

MENIPE. Ouy, Socrate.

SOCRATE. Que fait-on à Athénes?

MENIPE. Force gens ſont les Philoſophes, qui n'en ont que l'habit & la démarche; Tu ſçais comme Platon & Ariſtipe ſont venus icy, l'un ſortant de la Cour d'un Tyran, & l'autre tout parfumé.

SOCRATE. Et qu'eſt-ce qu'on dit de moy?

MENIPE. Tu es trop heureux pour ce regard; car on croit que tu as eſté un homme admirable, & qui as tout ſceu, quoyque pour te dire la verité, je crois que tu ne ſçavois rien.

SOCRATE. Je leur ay dit cela tant de fois; mais ils n'en vouloient rien croire.

MENIPE. Qui ſont ceux-là qui ſont prés de toy?

SOCRATE. Charmide, Phédre, & Alcibiade.

MENIPE. Courage, tu n'a pas oublié tes bonnes coûtumes en l'autre monde, & aimes encore les beaux garçons.

SOCRATE. Que voudrois-tu que je

ſiſle icy de plus agreable ? Mais aſſis-toy là prés de nous.

MENIPE. J'aime mieux aller prés de Créſus & de Sardanapale, pour leur oüir faire des regrets ; car cela me fait crever de rire.

EAQUE. Et moy, je m'en vais auſſi, de peur que quelque Mort ne s'évade pendant mon abſence. Adieu ; une autrefois tu verras le reſte.

DIALOGUE
DE MENIPE ET DE CERBERE.

C'eſt que Menipe eſtoit un Philoſophe Cynique.

MENIPE. DY-moy, Cerbere, puiſque nous ſommes camarades, en quel eſtat eſtoit Socrate lors qu'il vint icy ? Car, comme tu es Dieu, tu ſçais pour le moins auſſi-bien parler qu'aboyer.

CERBERE. Il ſembloit d'abord fort réſolu, & vouloit paſſer pour un homme qui n'avoit pas craint la mort ; mais lors qu'il eut mit le pied dans ces triſtes lieux, il fut effrayé de l'épaiſſeur de leurs tenebres ; & comme je commençay à l'aboyer & à le mordre, il ſe mit à pleurer comme un enfant, & à ſe tourmenter en cent façons.

MENIPE. C'eſtoit donc un impoſteur, qui n'eſtoit pas intrepide, comme il diſoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en falloit paſſer par là, il temoigna de la réſolution pour ne point paroiſtre ſouffrir à regret une neceſſité, & pour ſe rendre plus admirable. On peut dire cela generalement de tous les Philoſophes, qu'ils ſont fort vaillans juſqu'à ce paſſage; mais ils perdent cœur alors comme les autres.

MENIPE. Mais moy, comment t'ay-je paru en ce moment?

CERBERE. Digne de ta profeſſion, & Diogéne avant toy; car vous n'eſtes point venu icy par force, ny en rechignant, mais d'une façon libre & gaye, comme s'il n'y euſt à rire que pour vous, & à pleurer pour tous les autres.

DIALOGUE
DE CARON, DE MENIPE ET DE MERCURE.

CARON. PAye le Batelier, maraut.

MENIPE. Crie tant que tu voudras, tu n'auras rien.

CARON. Ça un double pour le paſſage.

MENIPE. Comment veux-tu que je t'en donne, ſi je n'en ay point ?

CARON. Y a-t-il quelqu'un qui n'ait pas vaillant un double ?

MENIPE. Moy.

CARON. Je t'étrangleray, malheureux, pour mon argent.

MENIPE. Et moy, je te rompray la teſte à coups de baſton.

CARON. Je t'auray donc paſſé pour rien ?

MENIPE. Que Mercure paye s'il veut; puis qu'il m'a amené icy.

MERCURE. Cela ſeroit bon, que je payaſſe pour les Morts, aprés avoir eu la peine de les conduire.

CARON. Je ne te laiſſeray pas aller autrement.

MENIPE. Mets donc ta nacelle à bord ; mais comment feras-tu pour me faire payer, ſi je n'ay point d'argent ?

CARON. Ne ſçavois-tu pas bien qu'il en falloit apporter ?

MENIPE. Et quand je l'aurois ſceu, me pouvois-je empeſcher de mourir ?

CARON. Quoy ! tu ſeras le ſeul qui te venteras d'avoir paſſé la Barque de Caron pour rien ?

MENIPE. Non pas pour rien ; car j'ay tiré à la rame & à la pompe, ſans

ce rompre la teſte de mes cris comme les autres.

CARON. Cela n'a rien de commun avec le paſſage.

MENIPE. Remets-moy donc en vie.

CARON. Bon, pour me faire battre par Eaque ?

MENIPE. Laiſſe-moy donc en repos.

CARON. Montre ce que tu as dans ta Beſace.

MENIPE. Il n'y a que des lupins, ou quelque œuf couvé. *Pois plat & amer.*

CARON. D'où nous as-tu amené ce Chien, Mercure, qui ne fait qu'aboyer tout le monde, & ſe mocquer de ceux qui pleurent ?

MERCURE. Tu ne ſçais qui tu as paſſé, Caron ; c'eſt un homme parfaitement libre, & qui ne ſe ſoucie de rien.

CARON. Que ſi je te r'attrappe jamais !

MENIPE. On n'y retourne pas deux fois.

DIALOGUE
DE PLUTON, DE PROTESILAS ET DE PROSERPINE.

PROTESILAS. HA! Pluton, & toy, Fille de Cerés, ne rejettez pas la priere d'un Amant.

PLUTON. Qui es-tu, qui parles ainſi?

PROTESILAS. Le premier des Grecs, qui mourut au Siége de Troye.

PLUTON. Et que veux-tu?

PROTESILAS. Retourner au monde pour quelques heures.

PLUTON. C'eſt une priere que font tous les Morts, & que perſonne n'obtient.

PROTESILAS. Ce n'eſt pas l'amour de la vie qui me fait parler, mais le deſir de voir ma Maiſtreſſe, que je laiſſay dans ſa chambre nuptiale, pour me haſter de partir avec les Grecs; & je fus ſi malheureux que d'eſtre tué par Hector à la deſcente du Navire. L'amour que j'ay donc pour cette Belle ne me donne point de repos, & je voudrois la pouvoir encore entretenir un moment.

PLUTON. N'as-tu pas beû de l'eau du Fleuve Léthé comme les autres?

PROTESILAS. J'en ay beû ; mais le mal eſtoit plus fort que le remede.

PLUTON. Elle ne tardera point à venir, & t'épagnera la peine de l'aller trouver.

PROTESILAS. Mais je ne puis ſouffrir l'attente : Tu connois l'impatience des Amans, Pluton ; car tu as autrefois aimé.

PLUTON. Que te ſervira-t-il de la revoir un moment, pour la reperdre pour toûjours ?

PROTESILAS. Peut-eſtre que je la perſuaderay de venir avec moy, & par ce moyen, j'accroiſtray ton Empire d'une Ombre.

PLUTON. Cela n'eſt pas juſte, Proteſilas, & ne s'eſt jamais fait.

PROTESILAS. C'eſt qu'il ne t'en ſouvient plus ; car tu rendis à Orphée ſon Eurydice, & à Hercule Alceſte, qui eſtoit ma parente.

PLUTON. Voudrois-tu paroiſtre devant elle en cet eſtat, où tu la ferois mourir de peur ? Et penſes-tu qu'elle te vouluſt regarder, ny qu'elle te puſt reconnoiſtre ?

PROSERPINE. Faiſons-luy grace, Pluton, & commandons à Mercure de le remettre là-haut, & de le frapper de

ſa verge lors qu'il ſera arrivé au monde, pour luy faire reprendre ſa premiere forme, & le rendre tel qu'il eſtoit au ſortir de ſa chambre nuptiale.

PLUTON. Puiſque Proſerpine le veut, j'y conſens. Remene celuy-cy, Mercure; mais qu'il ſe ſouvienne qu'on ne luy a accordé qu'un jour.

DIALOGUE
DE MAUSOLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. POurquoy fais-tu tant le dédaigneux & le mépriſant, comme ſi l'on n'eſtoit pas digne de te regarder?

MAUSOLE. Parce que j'ay eſté Roy, Diogéne, & que j'ay commandé un grand Païs, ſans parler de ma beauté ny de ma valeur. D'ailleurs, j'ay un ſuperbe Tombeau dans Halicarnaſſe, enrichy de figures de marbre; de ſorte qu'il y a peu de Temples qui égalent mon ſepulcre. Aprés cela, n'ay-je pas raiſon de faire le vain?

DIOGENE. Quoy? pour ta beauté? ta valeur, ton Royaume & ton ſepulcre? Mais, mon amy, tu n'as rien icy bas de

tout cela ; & ſi tu veux prendre quelqu'un pour Juge, on te dira que ta carcaſſe n'eſt pas differente de la mienne. Pour ton ſepulcre, c'eſt à ceux d'Halicarnaſſe à s'en vanter, & à le montrer aux Eſtrangers, comme une des merveilles du Monde, & un chef-d'œuvre d'Architecture ; mais je ne voy pas à quoy il te peut ſervir, ſi ce n'eſt à t'accabler ſous ſa peſanteur.

MAUSOLE. Comment ? Tout cela me ſeroit inutile ; & Mauſole ne ſeroit en rien different de Diogéne ?

DIOGENE. Si fait bien ; car Mauſole pleurera ſa felicité paſſée, & Diogéne s'en rira. Il parlera de ſon ſepulcre, conſtruit par *ſa belle Artemiſe*, & Diogéne ignorera s'il a un ſepulcre ; car cela luy eſt indifferent : mais il ſe ſouviendra qu'il a laiſſé une memoire immortelle, pour avoir mené la vie la plus accomplie qu'un mortel puiſſe mener, plus haute mille fois que ton ſepulcre, miſerable Mauſole, & plus durable que luy, quand il ſeroit baſty ſur un roc.

Sa belle Artemiſe : Il ne ſert de rien de dire icy qu'elle eſtoit ſa ſœur, auſſi-bien que ſa femme.

DIALOGUE

DE THERSITE, DE NIRE'E ET DE MENIPE.

NIRE'E. VOicy Menipe qui jugera lequel de nous deux eſt le plus beau.

MENIPE. Il faut ſçavoir premierement qui vous eſtes.

NIRE'E. Nirée & Therſite.

MENIPE. Lequel de vous deux eſt Nirée, & lequel Therſite ? car je ne le ſçaurois diſcerner.

THERSITE. J'ay déja cet avantage, qu'avec ma teſte pelée & pointuë, nous ſommes ſi ſemblables, que noſtre Juge ne nous a pû reconnoiſtre : Dy maintenant, Menipe, lequel de nous deux te ſemble devoir remporter le prix de la beauté.

NIRE'E. Moy, ſans doute, qui ſuis fils de Carops & d'Aglaye, & le plus beau de tous ceux qui furent au Siége de Troye.

MENIPE. Mais, mon amy, tu n'as point apporté ta beauté en l'autre monde ; & s'il y a quelque difference entre ta carcaſſe & la ſienne, c'eſt que la tienne eſt

ſt plus fragile, parce que tu n'eſtois u'un efféminé.

NIRE'E. Demande un peu à Homere omme j'eſtois fait là-haut.

MENIPE. C'eſt un ſonge que la vie, lirée ; il ne faut pas regarder ce que tu ſtois autrefois, mais ce que tu es maintenant.

NIRE'E. Quoy ? je ne ſuis pas encore lus beau que luy ?

MENIPE. Voulez-vous que je vous liſe, vous n'eſtes beaux ny l'un ny l'autre, ny pas un d'entre les Morts ; *car il n'y a point de diſtinction.*

Car il n'y a point de diſtinction : J'aime mieux finir là, que d'ajoûter des paroles inutiles.

DIALOGUE
DE MENIPE ET DE CHIRON.

MENIPE. J'Ay ouï dire, Chiron, que pouvant eſtre immortel, tu avois ſouhaité la mort ; Comment as-tu pû avoir de l'amour pour une choſe ſi peu aimable ?

CHIRON. C'eſt que j'eſtois las de vivre.

MENIPE. Mais n'eſtois-tu pas bien aiſe de voir la lumiere ?

CHIRON. Non ; car je ne faiſois tous les jours que la meſme choſe, boire, manger & dormir ; & le plaiſir de la vie conſiſte dans la diverſité.

MENIPE. Mais comment ſupportes-tu la mort, aprés avoir quitté la vie pour elle ?

CHIRON. Sans déplaiſir ; Car il y a une certaine égalité parmy les Morts qui ne me déplaiſt pas ; comme dans un eſtat populaire, où l'un n'eſt pas plus grand Seigneur que ſon compagnon ; & il ne m'importe qu'il ſoit jour ou nuit : outre qu'on a cet avantage icy bas, qu'on n'eſt pas tourmenté de faim ny de ſoif, & des autres incommoditez de la vie humaine.

MENIPE. Prens garde, Chiron, que tu ne retombes inſenſiblement dans le défaut que tu as voulu éviter ; car ſi tu t'es laſſé de la vie, parce que tu faiſois tous les jours la meſme choſe, tu te laſſeras, à plus forte raiſon, de la mort, où tout eſt ſemblable.

CHIRON. Que faut-il donc faire, Menipe ?

MENIPE. Ce que font les Sages ; Se contenter de ſa condition, & croire

qu'il n'y a rien d'inſupportable ny dans la vie ny dans la mort.

DIALOGUE
DE DIOGENE, D'ANTISTHENE, ET DE CRATE'S.

DIOGENE. PUiſque nous ſommes de loiſir, allons nous promener vers la porte, pour voir ceux qui entrent, & ce qu'ils diſent.

ANTISTHENE. Je le veux ; car c'eſt un plaiſir de voir les uns pleurer, & les autres ſupplier qu'on les relaſche, ou ſe roidir en deſcendant contre celuy qui les méne.

CRATE'S. Je vous veux conter, à ce propos, ce qui m'arriva à la deſcente. Nous eſtions grand nombre ; mais les plus apparens eſtoient Arſacés Satrape des Médes, *Oronte* l'Armenien, & le riche Iſmenedore. Le dernier avoit eſté tué par des voleurs prés la Montagne de Cithéron, comme il alloit à Eleuſine, & avoit encore les mains toutes ſanglantes des coups qu'il avoit receus ; auſſi ſe la-

Oronte : Il y a au Grec, *Orœtés* ; mais l'autre mot eſt plus beau en noſtre langue.

Arſacés eſtoit un venerable vieilla
ſe faſchoit fort d'aller à pied cc
coûtume des Parthes, & qui e
voulu qu'on luy euſt amené ſon
qui avoit eſté tué avec luy. Car
il couroit à toute bride devant les
en une Bataille contre le Roy de
doce, un ſoldat Thracien s'avanç
un genoux en terre, afin de ſe te
ferme, & détournant de ſon bo
coup que luy portoit Arſacés, dc
ſa picque dans le poitrail de ſon
de telle roideur, qu'il perça hor
cheval tout-enſemble, l'impetuoſi
courſe ayant redoublé la force d
Pour Oronte, il avoit les jambes
bles, qu'il ne ſe pouvoit tenir
ce qui arrive ordinairement à c
ples accoûtumez à aller à chev

cure fut contraint à la fin de le charger ſur ſes épaules, & de le porter juſqu'au Bateau, ce qui me faiſoit rire.

ANTISTHENE. Pour moy, quand je deſcendis icy, je ne voulus point me meſler parmy la foule; mais laiſſant les autres crier & ſe plaindre, je courus prendre place dans la nacelle, afin de paſſer plus commodément. Cependant voyant lamenter les uns, & les autres rendre gorge, je ne me pouvois tenir de rire non plus que toy.

DIOGENE. Voilà les avantures de voſtre paſſage; mais les miennes ſont plus plaiſantes: Car il m'arriva de paſſer avec le Banquier Blepſias, qui eſtoit du Port de Pirée, Lampis l'Acarnanien, qui commandoit les troupes eſtrangeres, & un riche homme de Corinthe nommé Damis, que ſon fils avoit empoiſonné. Le premier s'eſtoit laiſſé mourir de faim, à ce qu'on diſoit, & paroiſſoit fort paſle & fort maigre; & le ſecond s'eſtoit tué pour une Courtiſane. Quoyque la cauſe de leur mort ne me fuſt pas inconnuë, je ne laiſſay pas de la vouloir apprendre d'eux; & comme Damis accuſoit ſon fils, je luy dis, qu'il ne s'en devoit prendre qu'à luy-meſme, puis qu'il ne luy donnoit rien à l'âge des voluptez, tandis

que tout vieux & caſſé il paſſoit le temps dans les délices. Je dis à l'Acarnanien qu'il avoit grand tort de s'eſtre laiſſé vaincre par une femme, luy qui avoit toûjours paru invincible à ſes ennemis; & je gronday fort Blepſias d'avoir épargné ſon bien, comme s'il euſt deû vivre éternellement, pour le laiſſer à des eſtrangers qui ne le touchoient de rien; mais nous voicy tantoſt arrivez à la deſcente. Remarquons de loin ceux qui viennent: Dieux! combien en voilà qui ſe tourmentent, juſques à ces vieillards tout décrépites, tant ils ſont amoureux de la vie! Je ne vois que les enfans qui ne pleurent point; mais interrogeons ce vieux bon-homme que voicy. Qu'as-tu à pleurer, mon amy? Eſt-ce que tu croyois eſtre immortel, ou que tu regrettes quelque grande felicité?

UN MORT. Non; j'eſtois un pauvre peſcheur, qui avois bien de la peine à vivre, tout boiteux & preſque aveugle, ſans aucuns enfans pour me ſoulager.

DIOGENE. Et avec cela tu regrettes la vie?

UN MORT. C'eſt qu'elle eſt agreable, & la mort hideuſe & terrible.

DIOGENE. Tu radotes, bon-homme, & tu retournes en enfance? Que dirons-

nous de ces jeunes gens qui aiment la vie, ſi celuy-cy la regrette lors qu'il devroit ſouhaiter la mort, comme un azyle à ſa vieilleſſe ? Mais retournons, de peur qu'on ne s'imagine en nous voyant ſi prés de la porte, que nous voulons nous ſauver.

DIALOGUE
DE MENIPE ET DE TIRESIAS.

MENIPE. IL n'eſt pas aiſé maintenant de ſçavoir ſi tu as eſté aveugle, car tout le monde l'eſt icy ; mais ſi tu as eſté maſle & femelle, comme on nous le veut faire croire : Dismoy, je te prie, quelle eſt la condition la plus heureuſe, celle de l'homme ou de la femme ?

TIRESIAS. Celle de la femme ; car elles ſont les maiſtreſſes, & ne vont point à la guerre, n'ont ny procés ny querelles à démeſſer, ny aucune autre faſcheuſe affaire.

MENIPE. Mais ne te ſouvient-il point de la Médée d'Euripide, qui déplore leur condition & le mal qu'elles ſouffrent en accouchant ? A propos, n'as-tu jamais accouché ?

TIRESIAS. Pourquoy me fais-tu cette queſtion ?

MENIPE. Par curioſité, ſans aucun deſſein de t'offenſer.

TIRESIAS. Je n'ay point eu d'enfans ; mais je n'eſtois pas ſterile.

MENIPE. Eſtois-tu homme & femme tout-enſemble, ou ſi un ſexe a ſuccedé à l'autre ; & celà s'eſt-il fait peu à peu, ou tout d'un coup ?

TIRESIAS. A quoy tendent toutes ces demandes ? Eſt-ce que tu doutes de la verité ?

MENIPE. Eſt-il défendu d'en douter ? Et faut-il recevoir pour Oracles, tout ce que diſent les Poëtes, ſans oſer s'en enquerir ?

TIRESIAS. Tu n'auras garde de croire qu'il y ait eu des femmes changées en beſtes ny en arbres, puiſque tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes.

MENIPE. Nous examinerons celà une autre fois. Mais dy-moy maintenant, quand tu eſtois femme, ſi tu ſçavois l'avenir, ou ſi tu es devenu homme & Prophete en meſme temps ?

TIRESIAS. Que tu ſçais peu de nouvelles ! Il ſemble que tu ignores comme les Dieux me firent Juge de leur differend,

ent, & que Junon m'aveugla ; mais Jupiter me donna le don de prophétie pour écompenſe.

MENIPE. N'es-tu point encore défait de ces fables ? Mais tu as cela de commun avec tous les autres Devins, de ne rien dire qui vaille.

DIALOGUE
D'AIAX ET D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. SI ta fureur t'a couſté la vie, lorſque tu faiſois le moulinet ſur un troupeau de Moutons, comme ſi ç'euſſent eſté des hommes, pourquoy t'en prens-tu à Ulyſſe, & pourquoy ne le voulus-tu pas voir l'autre jour qu'il deſcendit aux Enfers, pour conſulter Tireſias ?

AIAX. C'eſt qu'il eſt cauſe de ma mort, pour m'avoir diſputé les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Mais croyois-tu devoir eſtre le maiſtre par tout, ſans qu'on t'oſaſt rien conteſter ?

AIAX. Non ; mais ces armes m'appartenoient par le droit de ma naiſſance. Toy-meſme me les cedois, qui eſtois

plus grand Seigneur qu'Ulyſſe, & tous les autres, horſmis ce faquin, à qui j'ay ſauvé mille fois la vie.

AGAMEMNON. Il s'en faut prendre à Thetis, qui les vint expoſer en public, comme ſi chacun euſt eu droit d'y prétendre; au lieu de te les donner comme à ſon couſin germain.

AIAX. Je ne devois m'attaquer qu'à celuy qui me les conteſtoit.

AGAMEMNON. Mais Ulyſſe eſt excuſable, s'il a eu de la paſſion pour la gloire, dont tous les honneſtes gens ſont amoureux; & tu ſçais qu'il remporta la victoire, au jugement meſme de nos ennemis.

AIAX. Je ſçay bien qui en fut la cauſe; mais il ne ſe faut pas attaquer aux Dieux. Toutefois, je n'aimerois pas Ulyſſe, quand meſme ils me le commanderoient.

DIALOGUE
DE MINOS ET DE SOSTRATE.

MINOS. QU'on plonge ce voleur dans le Phlégéton, & qu'on faſſe déchirer ce Sacrilége à la Chimere. Pour

de Tyran, qu'on l'étende tout de ſon long prés de Tytie, pour eſtre rongé comme luy des Vautours ; mais vous autres, belles Ames, allez aux Champs Eliſées, cueillir le fruit de vos bonnes actions.

SOSTRATE. Je n'ay que deux mots à dire, s'il plaiſt à Minos de m'écouter.

MINOS. Que je t'écoute, méchant ! comme ſi tu n'eſtois pas convaincu d'avoir tué & volé ſur les grands chemins !

SOSTRATE. Il eſt vray ; mais il faut voir ſi j'ay mérité pour cela d'eſtre puny.

MINOS. Comment ? Ne faut-il pas rendre à chacun ſelon ſes œuvres ?

SOSTRATE. Les Deſtins ne l'avoient-ils pas ordonné, comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui ſe fait au monde ?

MINOS. Il eſt certain que nous ſommes tous ſujets aux Loix des Parques, qui preſcrivent à chacun ce qu'il doit faire, dés le point de ſa naiſſance.

SOSTRATE. Mais quand on tuë quelqu'un par l'ordre d'un autre, qui eſt proprement l'auteur du meurtre ?

MINOS. Celuy qui l'a commandé ; car l'autre n'en eſt que l'inſtrument, non plus que l'épée, ſur tout s'il a eſté contraint d'obéir.

SOSTRATE. Courage, tu fortifies

encore mon raiſonnement ; & lors qu'un valet apporte un préſent de la part du maiſtre, à qui en a-t-on l'obligation, ou au maiſtre, ou au valet ?

MINOS. Au maiſtre ; car l'autre n'en eſt que le porteur.

SOSTRATE. *N'vois-tu donc pas* que tu as tort de me punir, & de récompenſer ceux-cy, puiſque nous n'avons fait les uns & les autres qu'executer l'ordre du Deſtin ?

MINOS. On trouveroit bien d'autres choſes à dire qui voudroit tout éplucher ; mais tu mériterois d'eſtre puny non ſeulement comme un voleur, mais comme un Sophiſte qui contrôle les actions des Dieux. Toutefois délie ce pauvre diable, Mercure, à condition qu'il ne l'ira pas dire aux autres, de peur qu'ils ne nous viennent rompre la teſte de ſemblables queſtions.

Ne vois-tu donc pas ? Les Chreſtiens ne croyent point d'autre deſtin que la volonté de Dieu ? Quelques-uns meſme ne veulent pas qu'il y ait des Decrets des actions humaines, de peur que cela ne bleſſe leur liberté, & croyent que Dieu les ſçait, à cauſe qu'elles doivent arriver ; mais qu'elles n'arrivent pas à cauſe qu'il les ſçait.

LA NECROMANCIE.

DIALOGUE.

MENIPE ET PHILONIDE.

Lucien ſe rit de l'incertitude des Philoſophes, & conclut, que la vie la plus commune eſt la meilleure ; mais il ſe mocque, en paſſant, de la magie & de ſes cérémonies ridicules & extravagantes.

MENIPE. JE te ſaluë, Portique, ſuperbe entrée de mon Palais, que je te contemple avec plaiſir, depuis que je ſuis de retour à la lumiere !

PHILONIDE. N'eſt-ce pas là le Philoſophe Menipe ? C'eſt luy ſans doute : mais quel étrange équipage, & que veut dire cette maſſuë, cette lyre, & cette peau de Lion ? Il faut que je l'aborde. Bon-jour, Menipe, d'où viens-tu, que l'on a eſté ſi long-temps ſans te voir ?

MENIPE Je ſors des portes des Enfers.

Je te ſaluë, Porque : Noſtre Proſe plus de rapport aux mbes des Poëtes tragiques que nos Vers ; c'eſt pourquoy je ne me ſuis point mis en peine d'en faire.

fers, & de la ſombre demeure des Morts; où l'on habite loin des Cieux.

PHILONIDE. Grands Dieux! Nous n'avions pas ſceu que Menipe eſtoit mort, & le voilà reſſuſcité.

MENIPE. Tu te trompes, l'Enfer m'a receu tout vif dans ſes entrailles.

PHILONIDE. Hé! mon amy, qui t'a meû d'entreprendre un ſi eſtrange voyage?

MENIPE. Le feu boüillant de la jeuneſſe.

PHILONIDE. Quitte un peu ce langage tragique; & mettant bas le cothurne, dy-nous d'où vient cet habit extravagant, & quel a eſté le ſujet d'un voyage ſi peu agreable?

MENIPE. *Un important ſecret m'a conduit en ces lieux,*
Pour conſulter là-bas l'ombre de Tirésie.

PHILONIDE. Tu rêves de parler ainſi poëtiquement à tes amis, & par Rapſodies.

MENIPE. Ne t'en eſtonne point, Philonide; Car comme je ne fais que de quitter Euripide & Homere, j'ay l'eſprit encore tout plein de leurs termes tragiques

Un important ſecret. Ce ſont deux Vers d'Homere; c'eſt pourquoy je les exprime en Vers.

& empoulez, & il me ſemble que les Vers me naiſſent à la bouche. Mais dy-moy comme va le monde, & ce qu'on y fait ?

PHILONIDE. Ce qu'on y faiſoit lorſque tu en es party ; on vole, on ſe parjure, on preſte à uſure.

MENIPE. Miſerables, qui ne ſçavent pas ce qui eſt ordonné contre les Riches dans les Enfers, dont les Decrets ſont irrevocables.

PHILONIDE. Que dis-tu ? Y a-t-il quelque choſe d'ordonné depuis peu là-bas, contre ceux qui ſont icy ?

MENIPE. Ouy certes, & tres-important ; mais il n'eſt pas permis de révéler ces myſteres, de peur qu'on ne nous accuſe d'impieté devant le Tribunal de Rhadamante.

PHILONIDE. Hé ! Menipe, par les Dieux, ne refuſe pas ce ſecret à ton amy, qui le ſçaura bien cacher, & qui eſt initié luy-meſme dans les myſteres.

MENIPE. Tu m'impoſes une charge bien rude, Philonide ; mais pour l'amour de toy, il faut taſcher de s'en acquitter. Il eſt ordonné, Que les Riches qui tiennent leurs treſors enfermez comme un autre Danaé.....

PHILONIDE. Ne paſſe pas outre ;

que tu ne m'ayes dit le ſujet de ton voyage, & qui t'a ſervy de guide ; aprés tu conteras tout d'un temps ce que tu as veu & ouï dans les Enfers : car comme tu es curieux, tu n'auras, ſans doute, rien oublié de remarquable.

MENIPE. Il te faut obéïr ; car le moyen de refuſer quelque choſe aux prieres d'un amy ? Je commenceray donc par mon voyage, & te diray l'occaſion qui me le fit entreprendre. Comme j'eſtois encore jeune, & que j'entendois les Poëtes parler des guerres & des diviſions, non ſeulement des Heros, mais des Dieux meſmes ; & conter leurs larcins, leurs inceſtes, leurs adulteres, & leurs violences ; je m'imaginois que tout cela eſtoit non ſeulement veritable, mais juſte, comme eſtant fait par les Dieux, qui ne pouvoient faillir, & en eſtois ſenſiblement touché. Mais lorſque je fus devenu grand, & que je vis les Loix qui diſoient tout le contraire, & qui puniſſoient les voleurs, les ſeditieux, & les adulteres, je fus en grand' peine, ne ſçachant quel party prendre. Car d'un coſté je ne pouvois m'imaginer que les Dieux puſſent faire des injuſtices ; & de l'autre, je ſçavois que les Legiſlateurs n'euſſent pas défendu ces choſes s'ils les euſſent trou-

vées raiſonnables. Dans cette incertitude, je crus qu'il eſtoit à propos de conſulter les Philoſophes, comme les Sages du monde, & les Précepteurs du genre humain, pour apprendre d'eux la verité. Mais je m'apperceus bien-toſt que j'eſtois tombé d'un petit mal en un plus grand. Car aprés avoir bien épluché leur vie & leur doctrine, je trouvay qu'il y a plus d'incertitude parmy eux, que parmy les autres, & que noſtre vie eſtoit ſans comparaiſon plus tranquille & plus reglée que la leur. L'un m'ordonnoit de paſſer mon temps & de me réjouïr, & diſoit, que le ſouverain bien conſiſtoit dans la volupté; l'autre crioit que c'eſtoit la peſte de la vie, & qu'il falloit ſuër, travailler, s'endurcir au mal & à la peine, gronder tout le monde, & taſcher de luy déplaire, & avoir toûjours dans la bouche ce mot d'Heſiode, Que la vertu ne ſe peut obtenir ſans travail, & qu'il faut grimper ſur le coſtau. Celuy-cy eſtoit d'avis de mépriſer les richeſſes, & en tenoit la poſſeſſion non ſeulement indifferente, mais dangereuſe; cet autre les mettoit hardiment entre les biens. Aprés, combien de contrarieté parmy eux pour les choſes de la Nature? L'un poſe un vuide, l'autre des atomes; celuy-cy des idées, celuy-là

des ſubſtances incorporelles, avec une foule de termes barbares & inconnus, dont ils vous aſſomment. Mais ce qui eſt de plus étrange, c'eſt qu'avançant des maximes toutes contraires, ils ſemblent pourtant avoir tous raiſon ; ſi bien que vous ne ſçavez que répondre à celuy qui dit qu'il eſt froid, ny à celuy qui dit qu'il eſt chaud ; quoyque vous ſçachiez bien qu'il ne peut eſtre froid & chaud en meſme temps. J'eſtois donc comme ces dormeurs qui donnent de la teſte tantoſt d'un coſté & tantoſt d'un autre, ſans ſçavoir ce qu'ils font. Ce qui eſt de plus inſupportable, c'eſt que conſiderant leur vie, vous la trouvez toute contraire à leur doctrine. Car ceux qui diſent qu'il faut mépriſer les richeſſes, ſont les plus avares, n'enſeignent que pour de l'argent, & ont tous les jours des procés pour leurs uſures. Ceux qui rejettent la gloire font tout pour elle. Mais ſur tout, ils crient preſque tous contre la volupté, & en particulier, ils ne s'attachent qu'à elle, & ſont plus voluptueux que les autres. Décheu donc de l'eſperance de trouver la verité par leur moyen, j'eſtois plus en peine que jamais ; & ſi quelque choſe me conſoloit, c'eſtoit de voir, que ceux qu'on eſtimoit les plus ſages,

n'eſtoient pas plus habiles que moy en ce point. Cependant comme je rêvois là-deſſus jour & nuit, il me prit envie d'aller en Babylone, conſulter quelque Mage des diſciples de Zoroaſtre, parce qu'on diſoit que par des charmes & des ſortileges, ils ouvroient la porte des Enfers, & faiſoient entrer & ſortir qui il leur plaiſoit. Mon deſſein eſtoit de conſulter Tirésias, qui eſtant ſage & prophete tout-enſemble, me pourroit enſeigner mieux que nul autre, quelle eſtoit la meilleure vie, & celle qu'un honneſte homme devoit choiſir. Je fis donc marché avec l'un d'eux nommé Mithrobarzanés, qui avoit *de longs cheveux, & une grande barbe blanche*, & obtins de luy, avec beaucoup de peine, qu'il vouluſt eſtre mon guide dans une entrepriſe ſi hazardeuſe. Il me prit, & me lava dans l'Euphrate un mois entier, ſelon le cours de la Lune, commençant au lever du Soleil le viſage tourné vers l'Orient, & barborant une longue oraiſon, comme ces Sergens enroüez qui parlent ſi

De longs cheveux, & une grande barbe blanche: Il y a au Grec, *des cheveux blancs, & une grande barbe*; mais il eſt mieux comme je l'ay exprimé, & ces gens portoient auſſi des cheveux longs.

viſte & ſi mal qu'on ne les entend point. Je penſe toutefois qu'il invoquoit les démons. Aprés avoir fait toutes ſes conjurations, il me cracha au nez par trois fois, & me ramena, ſans regarder perſonne par le chemin. Cependant il ne me donnoit à manger que du gland, & à boire que du laict & de *l'hydromel*, ou de l'eau du fleuve Coaſpés : Nous avions la terre pour lit, & le Ciel pour couverture. Lorſque je fus bien préparé de la ſorte, il me mena ſur le minuit aux bords du Tigre ; & m'ayant bien lavé & nettoyé, fit quelques ceremonies de purification avec une torche, de l'oignon marin, & pluſieurs autres choſes, barbotant toûjours cette longue oraiſon. Comme je fus bien enchanté & tournoyé, pour n'eſtre point endommagé par les fantoſmes, il me ramena au logis, en me faiſant marcher à reculons. Le reſte de la nuit fut employé à nous préparer au départ. Il mit donc une longue ſoutane de Magicien, & m'arma comme tu vois de cette maſſuë, de cette lyre, & de cette peau de Lion, avec ordre, ſi l'on me demandoit mon nom, de ne pas dire

Hydromel. Nous n'avons point d'autre mot pour exprimer le Mélicrate, quoy qu'il ſe fiſt avec du miel & du vin.

nipe, mais Ulyſſe, Hercule, ou Orée.

PHILONIDE. Pourquoy cela ? je n'en y pas la raiſon.

MENIPE. C'eſt qu'il croyoit que us paſſerions mieux ſous le nom de ces ros, qui eſt connu dans les Enfers, e ſous le noſtre. Le jour venu, nous ſcendiſmes à la riviere pour nous emquer ; car il avoit préparé un Bateau des victimes, avec les autres choſes ceſſaires pour le ſacrifice. Aprés que us euſmes chargé noſtre petit fait, us entraſmes triſtes & dolens, comme le Poëte, quittant à regret le rivage. ous n'euſmes pas vogué long-temps, e nous deſcendiſmes dans le Lac où uphrate ſe perd, & de-là dans une rre déſerte & ſi couverte de bois qu'on y voyoit goute. Je mis pied à terre ſous conduite du Mage, & aprés avoir uſé une foſſe, nous y égorgeaſmes nos ctimes & eſpanchaſmes le ſang tout tour. Pendant tous ces myſteres, il noit une torche allumée, & invoquoit ſemble tous les démons ; les peines, les ries, la nocturne Hecate, & la haute roſerpine, entremeſlant parmy ces diſurs de grands mots barbares & inconus, & criant à pleine teſte, & non plus

entre ſes dents, comme auparavant. Tout à coup la foreſt tremble, par la force de l'enchantement, la terre ſe fend, & l'on entend de loin les cris du Cerbere. L'Enfer peu à peu ſe découvre, avec le Lac bruſlant, le Fleuve de feu, & le Manoir de Pluton, qui trembloit juſques ſur ſon Troſne. Nous entrons par cette ouverture, & trouvons Rhadamante à demy-mort de frayeur, Cerbere aboyant, & tout preſt à nous dévorer; mais je l'endormis aiſément au ſon de ma lyre. Comme nous fuſmes à la Barque de Caron, nous falliſmes à ne point paſſer, tant elle eſtoit pleine; ce n'eſtoit que gens bleſſez, l'un à la jambe, l'autre à la teſte, comme au retour d'un combat. Mais auſſitoſt qu'il nous vit, & qu'il apperceut la peau de Lion & la maſſuë, s'imaginant que j'eſtois Hercule, il nous fit faire place, & nous paſſa à l'autre bord. Enſuite, il nous montra le chemin. Mirrobarsanés marchoit devant, parce qu'on ne voyoit goute, & je le ſuivois pas à pas, le tenant par ſa robe, tant que nous arrivaſmes dans un Pré qui eſtoit tout *planté d'Aſphodeles*, où nous fuſmes inconti-

Planté d'Aſphodeles: C'eſt une plante, bien qu'il en faille un arbre dans ſon hiſtoire veritable.

nent environnez d'ombres murmurantes. Nous paſſons outre, juſqu'au Tribunal de Minos, qui avoit à ſes coſtez les démons, les peines, & les furies, avec une longue chaiſne de coupables. Ce n'eſtoit qu'adulteres, maqueraux, maltotiers, flateurs de Cour, hypocrites, & autres ſemblable vermine qui trouble la tranquillité de noſtre vie. On voyoit à part les uſuriers, paſles, goutreux, hydropiques, avec chacun une chaiſne au col, & un maillet de fer du poids de ſix-vingt livres. Nous demeuraſmes là quelque temps à entendre leurs défenſes ; mais ils eſtoient accuſez par de plaiſans Orateurs.

PHILOMIDE. Qui ſont-ils ? ne m'envie point ce plaiſir.

MENIPE. Te ſouvient-il de ces ombres que font les corps, lors qu'ils ſont oppoſez au Soleil ? Ce ſont là nos accuſateurs aprés noſtre mort, & les fideles témoins de tout ce que nous avons fait au monde, comme ceux qui ne nous ont point abandonnez durant tout le cours de noſtre vie. Minos, aprés les avoir ouïs & examinez, renvoye les coupables aux lieux deſtinez aux ſupplices, pour y payer la peine de leurs crimes. Il tourmente principalement ceux qui ſe ſont enorgueillis de leur grandeur, dé-

teſtant leur faſte & leur vanité de peu de durée, de ne s'eſtre pas ſouvenu qu'ils eſtoient hommes, & mortels comme les autres. Vous les voyez alors nuds, honteux & dépoüillez, qui oſent à peine lever les yeux, & qui regardent leur felicité comme un ſonge. J'avois une joye incroyable de les voir en cet eſtat ; & m'approchant doucement de ceux que j'avois connus en ce monde, je les faiſois ſouvenir de leur arrogance, & du plaiſir qu'ils prenoient à voir le matin une foule de gens à leur porte, qui les attendoient à la ſortie, & qui eſtoient repouſſez par leurs valets, juſqu'à ce qu'il plût à Monſieur de ſortir, tout couvert d'or & de pourpre, qui careſſoit les uns d'un clin d'œil, les autres d'un ſouris, & penſoit bien obliger ceux à qui il donnoit ſa main à baiſer. Ils enrageoient de ſe voir reprocher leurs veritez. Il ſe plaida là une cauſe, où Minos ſembla donner quelque choſe à la faveur. Car comme Denys le Tyran eſtoit accuſé de crimes atroces par Dion, & convaincu par le témoignage irrefragable des Philoſophes Stoïques: Ariſtipe le Cyrenien vint à la traverſe, & comme il eſt reſpecté là-bas, & en grande autorité parmy les Ombres, il le délivra, ſur le point d'eſtre dévoré par la Chimere

himere, en diſant, qu'il avoit fait du
:n aux gens de Lettres. Alors, quit-
it le Tribunal de Minos, nous vin-
es aux lieux deſtinez aux ſupplices,
ı c'eſtoit une choſe effroyable d'enten-
e le cry des damnez, parmy le ſon des
üets & le bruit des chaiſnes. Ils eſtoient
urmentez peſle-meſle, Rois, vaſſaux, pau-
es, riches, libres, eſclaves, & tous de
fferentes peines; les uns dans le feu ou
r la rouë, les autres déchirez par Cer-
re, ou par la Chimere, & tous dé-
toient leurs crimes. Nous en remar-
aſmes quelques-uns de noſtre connoiſ-
ıce qui ſe cachoient, & tournoient la
te de l'autre coſté; ou s'ils nous re-
rdoient, c'eſtoit en tremblant, & avec
s reſpects & des ſoumiſſions, qui nous
ſoient rire, ſur tout, lorſque nous nous
ıvenions de leur orgueil & de leur
ſomption. On faiſoit graces aux pau-
es de la moitié de leurs peines. Nous
mes auſſi ces celebres criminels des
bles, Siſyphe, Ixion, Tantale, & cet
fant de la terre, qui couvre neuf ar-
ns de ſon corps. De-là, nous paſſaſ-
s aux Champs Elyſées, qui eſt le ſe-
ır des bien-heureux, où nous viſmes
e autre foule de Morts, diſtinguez
Tribus & par Nations. Les uns ſecs

& uſez, qui s'en vont preſque en fumée, comme dit Homere; d'autres, jeunes & plus entiers, particulierement les Egyptiens, à cauſe qu'on les embaume. Mais ils ſont tous tres-difficiles à connoiſtre; car on diroit que tous les Morts ſe reſſemblent. Toutefois, en y prenant garde de bien prés, on y remarquoit quelque difference. Ils eſtoient couchez tous enſemble grands & petits, ſans qu'on puſt diſtinguer Agamemnon d'avec ſon cuiſinier *Pyrrhias*, *ny Therſite* d'avec Nirée; car ils n'avoient plus les marques qui les faiſoient reconnoiſtre. Ce n'eſtoient que des carcaſſes qui guignoient par les trous des yeux, & montroient de grandes dents décharnées. Conſiderant donc ces choſes, la vie de l'homme me ſembloit une *Comedie*, dont la fortune eſt le Poëte,

Pyrrhias ny Therſite: C'eſt aſſez de ces deux exemples, ſans en ajoûter un troiſiéme. Les Grecs ne peuvent finir, & particulierement les Déclamateurs, qui diſent toûjours tout ce qu'ils ſçavent, & s'épuiſent ſur un ſujet; c'eſt un défaut de cet Auteur qui eſt touché dans la Préface.

Comedie. Il y a un Grec, *Pompe*, qui eſtoit une eſpece de Proceſſion à l'honneur des Dieux; mais il faut que les comparaiſons ſoient de choſes connuës, & celle-là n'a point de rapport à noſtre façon.

ui donne à chacun le perſonnage qu'elle
eut ; à l'un, celuy d'un Monarque, ou
l'un faquin ; à l'autre, celuy d'une jeune
eauté ou d'une vieille ridicule. Car
our faire que la Comedie ſoit bonne,
l faut qu'il y ait de tout. Quelquefois
ne meſme perſonne change de condi-
ion, comme Créſus, de Roy devient
ſclave, & Meandre ſucceſſeur de Poly-
rate, paſſe du rang des valets en celuy
es Princes. La fortune les laiſſe quel-
ue temps ſous cet habit ; mais à la fin
e la Comedie, chacun reprend le ſien,
& redevient ce qu'il eſtoit auparavant. Quelques ſots & opiniaſtres, aprés
voir quitté leur habillement, veulent
conſerver leur dignité, & ſe faſchent
quand on les dépoüille, comme ſi la Comedie devoit toûjours durer, & que les
habits ne fuſſent pas empruntez. C'eſt
ainſi qu'un Comedien fait tantoſt Priam
& tantoſt Agamemnon, & devient eſclave, aprés avoir eſté Cecrops ou Erectée.
En un mot, lors qu'il a mis bas le Cothurne, ce n'eſt plus Agamemnon fils
d'Atrée, ny Créon fils de Ménécés ; mais
Pol fils de Clariclés, de quelque méchant
village, ou Satyre fils de Theogiton, qui
n'eſt pas de meilleur lieu. Voilà comme
vont les choſes du monde.

PHILONIDE. Mais dis-moy, ceux qui ont ces magnifiques tombeaux enrichis de *Colonnes & de Statuës*, avec ces ſuperbes inſcriptions ; ne ſont-ils pas plus eſtimez là-bas que les autres ?

MENIPE. Non, mon amy ; car ſi tu avois veû Mauſole, avec ſon Mauſolée, tu te creverois de rire ; il eſt jetté-là en un trou comme les autres, & ne gagne rien à ſon tombeau ſi ſomptueux, que d'eſtre accablé ſous ſa peſanteur. Car lors qu'Eaque diſtribuë les places, il ne donne pas plus d'un pied à chacun, & il faut retirer ſes jambes, & s'y accommoder comme on peut. Mais tu rirois bien davantage ſi tu voyois les Satrapes mendiant là-bas, & eſtant contraints pour vivre, de faire le meſtier de Harangeres ou d'apprendre la Grammaire à des grimaux, baffoüez & ſouffletez comme des coquins. Pour moy, je ne me pouvois tenir de rire en voyant Philippe de Macedoine refaire de vieilles ſavates en un coin, & d'autres demander l'aumoſne aux carrefours, comme Darius, Xerxés, & Polycrate.

PHILONIDE. Tû nous contes-là l'exemple ne va que là.

Colonnes & Statuës. Je l'ay expliqué des Tombeaux, parce que

d'étranges choſes, & preſque incroyables ; mais les Sages, comme Diogéne & Socrate, que font-ils ?

MENIPE. Celuy-cy ſe promene comme il faiſoit à Athenes, & controlle tout le monde, eſtant d'ordinaire avec Palamede, Neſtor, Ulyſſe, & les autres grands cauſeurs du temps paſſé, qui ſe plaiſent à ſon entretien. Il ſemble avoir encore les jambes enflées du poiſon qu'on luy a donné. Pour Diogéne, il s'amuſe à perſecuter Midas & Sardanapale, auprés deſquels il a choiſi ſa demeure, & s'éclate de rire lors qu'il leur entend regretter leur felicité, demeurant tout le jour couché ſur le dos, à chanter, tandis que les autres pleurent ; ſi bien que ces pauvres miſerables, pour n'avoir pas toûjours la teſte rompuë, ont fait réſolution d'abandonner le quartier.

PHILONIDE. Dis-moy maintenant ce qu'on a ordonné dans les Enfers contre les Riches ?

MENIPE. Tu as bien fait de m'en faire ſouvenir ; car j'ay failli à l'oublier, quoyque ce fuſt le ſujet principal de mon diſcours. Comme j'eſtois donc là-bas, le Magiſtrat fit publier l'Aſſemblée pour les affaires de la Communauté ; & voyant tout le monde y courir, je me meſlay

parmy la foule. On y traita de diverſes matieres, dont la derniere fut celle des Riches, à qui l'on fit des reproches de leur inſolence & de leur préſomption. Alors un des principaux de l'Aſſemblée ſe levant, leût ce Decret. *Sur ce qui nous a eſté repreſenté, Que les Riches, pendant leur vie, font beaucoup de mal aux Pauvres, & les baffoüent & mal-traitent, il a ſemblé bon au Senat & au Peuple, qu'aprés leur mort, leur corps ſoit condamné aux peines comme les autres; & pour leur ame, qu'elle paſſe inceſſamment d'aſne en aſne, pour eſtre battuë & chaſſée par les Pauvres, comme ils les ont battus & chaſſez pendant leur vie, juſqu'à ce que le terme ſoit accomply de deux cens cinquante mille ans, aprés lequel il leur ſera permis de ſe retirer. Un tel, fils d'un tel, d'un tel païs, & d'une telle Tribu, a fait ce Decret.* Cette Ordonnance leuë, le Magiſtrat l'approuva, le Peuple la ratifia, Cerbere en aboya, & Proſerpine en bourdonna, qui ſont les formes des verifications dans les Enfers. Voilà ce qui ſe paſſa ce jour-là dans l'Aſſemblée, aprés quoy, je continüay mon chemin, & fus conſulter Tirésias, qui eſtoit le ſujet de mon voyage. Je luy dis d'abord ce qui m'avoit amené, & le priay de me

dire ſon ſentiment. Alors ſe ſoûriant d'une façon ridicule, comme c'eſt un petit vieillard aveugle, tout contrefait, il me dit d'une voix greſle, Mon fils, je vois bien que tu as fréquenté les Philoſophes, & que ce ſont eux qui ont cauſé ton incertitude ; car ils ne ſont pas d'accord de ce que tu veux ſçavoir : mais il n'eſt pas permis de le révéler, de peur qu'on ne nous accuſe d'impieté devant le Tribunal de Rhadamante. Ha ! mon petit bon-homme, luy dis-je, ne me laiſſe pas languir davantage dans un aveuglement plus grand que le tien. A ces mots, comme s'il euſt eû pitié de moy, il me tira à part, & s'approchant de mon oreille, La meilleure vie, dit-il, *c'eſt la plus commune*. C'eſt pourquoy quittant-là toutes ces chimeres des Philoſophes, & ces vaines ſpeculations ſur la fin, & le principe des choſes, & tenant pour certain que tous leurs beaux raiſonnemens ne ſont rien que de ſubtiles impoſtures ; ſonge à vivre & à te réjoüir. Cela dit, il ſe déroba, & rentra dans ſon Pré d'Aſphodele ; & moy, parce qu'il ſe fai-

C'eſt la plus commune. Je l'ay mis ainſi, parce que le deſſein de l'Auteur n'eſt pas d'oppoſer cette vie à celle des Grands, mais à celle des Philoſophes, comme la ſuite le fait voir.

ſoit tard, je dis au Mage, qu'il eſtoit temps de ſe retirer, & de reprendre noſtre chemin. Ne te mets point en peine, dit-il, j'en ſçais un plus court; & me prenant par la main, il me mena en une contrée plus obſcure, où me montrant du doigt un foible rayon de lumiere qui paſſoit à travers une fente: C'eſt-là, dit-il, l'Oracle de Trophonius, & le chemin par où l'on deſcend de la Beocie dans les Enfers; remonte par là, & tu ſeras incontinent en ton païs. Moy tout réjoüy, je pris congé du Mage; & grimpant du mieux que je pûs, je me ſuis trouvé, je ne ſçais comment, à Lébadie.

CARON,

ON, OU LE CONTEMPLATEUR.

DIALOGUE.

CARON, MERCURE,
Et pluſieurs autres parlent.

peint icy la vanité des choſes du monde, d'une façon tres-agreable.

ERCURE. DE quoy ris-tu, Caron, & pourquoy quittant celle es-tu venu icy haut chercher miere ? Tu n'avois pas accoûtumé meſler des choſes du monde.

ARON. J'ay voulu voir ce qui s'y , & ce que les hommes regrettent quand ils meurent ; car perſonne n'eſt dans ma nacelle ſans larmes. A mple donc de *ce jeune Theſſalien*, j'ay ndé de pouvoir eſtre un jour abſent avire ; & en ayant obtenu la per- on, je ſuis monté juſques-icy, tres- eux de t'avoir rencontré ; car je ſuis que tu me montreras tout.

jeune Theſſalien. C'eſt Proteſilas, dont parlé plus haut.

MERCURE. Je n'ay pas le loiſir, Caron ; car j'ay quelque commiſſion de la part de Jupiter, & tu ſçais qu'il eſt colere, & que ſi je tardois trop, il me pourroit laiſſer pour jamais avec vous dans les Enfers ; ou me prenant par un pied, comme il fit Vulcain, me précipiter en bas du Ciel, pour faire rire enſuite les Dieux, lorſque je leur verſerois à boire tout cloppinant.

CARON. Quoy ! tu abandonnerois ainſi ton ancien amy, & ton camarade, errant par le monde ſans guide ? Souvien-toy que je ne t'ay jamais fait prendre la rame, ny tirer à la pompe, en paſſant la Barque, quoyque tu ſois fort & robuſte ; mais en arrivant là-bas, tu te couches tout de ton long ſur le tillac, & dors tout ton ſoûl, ſi ce n'eſt que tu rencontres quelque babillard d'entre les Morts pour t'entretenir. Cependant tout vieux que je ſuis, il faut que j'empoigne la rame, & que je vous paſſe à l'autre bord. Ne m'abandonne donc point, je te prie, mon petit Mercure ; car comme les autres chancellent dans les tenebres, je ſuis tout ébloüi à la lumiere.

MERCURE. Tu as envie de me faire battre ; mais on ne ſçauroit éviter ſon malheur, ny rien refuſer à ſon amy.

ends pas, pourtant, que je t'aille
rer tout ; il faudroit pour cela un
, & Jupiter me feroit crier par les
ours comme un fugitif. D'ailleurs,
evenus de Pluton en pâtiroient,
erſonne ne paſſeroit cependant ; &
e, qui eſt le Maltoſtier des Enfers,
nderoit diminution : mais il faut
r de te montrer le principal.

ARON. C'eſt à toy à voir ce qu'il
faire ; car je ſuis tout neuf en ce
y.

RCURE. Il nous faut choiſir quel-
Montagne, d'où l'on puiſſe tout
Si tu pouvois monter au Ciel, ce
un grand abregé ; car tu con-
lerois aiſément tout de là-haut ;
comme tu converſes inceſſamment
y les Ombres, tu n'es pas digne
er au Palais de la lumiere.

ARON. Tu ſçais ce que je dis là-
ceux qui paſſent la Barque, lors
ſe veulent meſler de me donner
avis : car comme ils n'entendent
la navigation, s'il arrive quelque
eſte, ils veulent auſſi-toſt qu'on
les voiles, ou qu'on les relaſche
d ; mais je leur commande de ſe
coy, & de me laiſſer faire. De
ne à preſent, fais tout ce que tu

jugeras à propos, ſans m'en demand
mon avis, comme ſi tu eſtois le Pilote
& que je fus le Paſſager ; car je t'obéir
en tout & par tout.

MERCURE. Tu as raiſon : Je feray
qu'il faudra ; il ne reſte plus qu'à tro
ver un lieu commode pour tout voi
Le Caucaſe ſera-t-il aſſez haut, *ou*
nous prendrons le Parnaſſe, ou le Mo
Olympe ? Mais cela me fait ſouvenir d'
deſſein que je te veux communique
car j'auray beſoin de ton aſſiſtance.

CARON. Commande, c'eſt-à-m
d'obéir ?

MERCURE. Homere dit, que les
d'Aloée, qui n'eſtoient que deux n
plus que nous, & encore enfans, entr
prirent de déraciner le Mont Oſſa,
de le mettre ſur l'Olympe, & cel
de Pelion par-deſſus, afin de s'en ſe
vir comme d'eſchelle pour monter a
Cieux ; mais ces jeunes eſtourdis furc
punis de leur temerité. Pour nous
ne voulons pas, comme eux, prend
le Ciel par eſcalade, je ſuis d'avis ſe
lement que nous roulions ces Montag

Ou ſi nous prendrons le Parnaſſe, ou le Mont Olympe. Cela dit aſſez qu'ils ſont plus haut que le Caucaſe ; & p eſtre délicat, il ne f pas trop marquer qu'on veut dire.

l'une ſur l'autre, pour découvrir de plus loin.

CARON. Et penſes-tu que nous ſoyons aſſez forts tous deux pour cela?

MERCURE. Pourquoy non? Crois-tu que nous ne vallions pas bien des enfans?

CARON. Je ne dis pas cela; mais pour en venir à bout, il faut des forces extraordinaires.

MERCURE. C'eſt que tu es groſſier, mon amy, & que tu n'as pas leû Homere; car en trois mots, ce galant-homme fait une eſchelle de Montagnes, par où l'on peut grimper au Ciel aiſément; & je m'eſtonne que tu trouves cela eſtrange, veu que tu ſçais qu'Atlas ſeul nous porte tous & le Ciel meſme, & qu'Hercule prit un jour ſa place, pour le délaſſer.

CARON. J'ay ouï dire cela auſſi-bien que toy; mais s'il eſt vray ou non, je m'en rapporte à toy & aux Poëtes.

MERCURE. Il eſt tres-veritable, Caron; car pourquoy des gens d'honneur voudroient-ils mentir? Travaillons-donc premierement à déraciner le Mont Oſſa, puis nous mettrons deſſus Pelion au ſommet feüillu. Regarde comme nous avons toſt fait, & poëtiquement. Je

veux monter le premier pour voir s'ils ſeront aſſez hauts. Grands Dieux ! nous ne ſommes encore qu'au bas du Ciel : Je découvre à peine à l'Orient, l'Ionie & la Lydie ; & à l'Occident l'Italie & la Sicile ; l'Iſle de Créte au Midy ; & le Danube au Septentrion. Il faut aller querir le Mont Oëta, & mettre encore le Parnaſſe par-deſſus.

CARON. Je le veux ; mais prens garde en chargeant trop que tout ne vienne à ébouler, & que nous ne nous repentions un peu tard d'avoir ajouſté foy à l'architecture d'Homere.

MERCURE. Ne crains point, mon amy, tout ira bien. Tranſporte l'Oëta, & roule deſſus le Parnaſſe. Voilà qui va le mieux du monde. Je voy tout, tu n'as plus qu'à monter.

CARON. Donne-moy la main : car la montée eſt un peu haute pour un vieillard comme moy.

MERCURE. C'eſt ta curioſité, & non pas moy qui te donne toute cette peine ; car on ne peut tout voir & demeurer dans ſa chambre. Ça la main, & prens garde où tu mets le pied, pour n'aller pas faire la culbute. Courage, te voilà en haut, auſſi-bien que moy ; le Mont Parnaſſe eſt fourchu, tu

te mettras ſur une des pointes, & moy ſur l'autre, pour eſtre plus à noſtre aiſe, & nous conſidererons ce que nous voudrons tout à loiſir. Que vois-tu ?

CARON. Je vois une grande Plaine, & un grand Lac qui l'environne, avec des Rivieres plus groſſes que le Phlégéton & le Cocyte ; je vois auſſi des petits animaux qui ſortent hors de leurs trous.

MERCURE. Ces trous-là ce ſont des Villes, & ces animaux, des hommes, qui te paroiſſent petits de loin.

CARON. Vois-tu que tu n'as rien fait d'entaſſer Montagne ſur Montagne ? car on n'apperçoit pas diſtinctement de ſi loin, & mon deſſein n'eſtoit pas de voir des Villes & des Foreſts comme dans la Carte ; mais de connoiſtre ce qui ſe paſſe dans le monde, & comme l'on s'y gouverne ; car ce matin, lorſque tu m'as rencontré, je riois d'une avanture aſſez plaiſante. Quelqu'un prié à ſouper chez ſon voiſin, a dit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver ; mais là-deſſus, il eſt tombé une tuile qui luy a caſſé la teſte : N'y avoit-il pas de quoy rire, de luy voir promettre ſi hardiment ce qu'il ne pouvoit tenir ? Il nous faut donc deſcendre, pour conſiderer les choſes de plus prés.

MERCURE. Demeure, je ſçay une recette pour éclaircir la veuë, que j'ay appriſe auſſi d'Homere; nous verrons s'il eſt auſſi bon Empyrique qu'Architecte. Mais prens garde, quand je l'auray faite, de bien voir, afin qu'il n'y faille plus retourner.

J'oſteray le bandeau qui te couvre les yeux,
Tu verras aiſément les hommes les & Dieux.

Qu'eſt-ce? ne vois-tu pas bien à préſent?

CARON. A merveilles; un Lynx eſt aveugle au prix de moy: Tu n'as plus qu'à te préparer à répondre. Mais veux-tu que je t'interroge auſſi en Vers, pour montrer que je ne ſuis pas ſi ignorant que tu penſes?

MERCURE. Et où les aurois-tu appris, pauvre Batelier?

CARON. Tu ne ſçaurois t'empeſcher de médire de la vacation. N'ay-je pas ouï Homere là-bas débagouler ſes Rapſodies? Car comme je le paſſois, il s'émeut une tempeſte, excitée ſans doute par quelques Vers qui eſtoient contraires à la navigation; de ſorte que Neptune, en colere, jetta ſon Trident, comme s'il euſt voulu peſcher à la ligne, & fit une ſi grande tourmente, que ma Barque faillit à s'enfoncer. Cependant il prit un mal de cœur à Homere, qui luy fit

vuider tout ce qu'il avoit dans le corps, avec Scylle, Caribde & Polyphéme.

MERCURE. Je ne m'eſtonne pas qu'il te ſoit reſté quelque choſe d'une ſi grande évacuation ; mais ſi tu m'en crois, *tu parleras en langage plus humain.*

CARON. *Dy-moy donc ſans tant de façon*, qui eſt celuy-cy, qui paſſe tous les autres tant en force qu'en grandeur ?

MERCURE. C'eſt Milon Crotoniate, à qui la Gréce applaudit dans les ſpectacles, pour luy avoir veû porter un bœuf d'un bout à l'autre de la carriere.

CARON. Hé ! mon amy, qu'ils auront bien plus de raiſon de m'applaudir, lorſque je le porteray moy-meſme, aprés que la Mort, cet Athlete invincible, l'aura terraſſé. Il ſe lamentera alors au ſouvenir de ces acclamations. Maintenant, tout glorieux, il ne ſonge pas à nous.

MERCURE. Comment y ſongeroit-il en un eſtat ſi vigoureux ?

CARON. Laiſſons-le là, il nous donnera aſſez de plaiſir, lorſque bien loin de porter un bœuf, il ne pourra pas porter

Tu parleras en langage plus humain. Dy-moy donc ſans tant de façon ? J'ay mis cela pour m'exempter de faire des méchans Vers.

un moucheron. Mais qui eſt cet autre plein de majeſté ? Il ſemble eſtranger à ſon habit ?

MERCURE. C'eſt Cyrus fils de Cambiſes, qui a tranſporté l'Empire des Médes aux Perſes. Il vient de dompter les Aſſyriens, & de prendre Babylone, & marche maintenant contre Créſus Roy de Lydie, afin de ſe rendre maiſtre de l'Univers.

CARON. Et où eſt Créſus ?

MERCURE. Regarde cette Forteresſe à triple mur ; C'eſt Sardes Capitale de ſon Empire. Le voilà aſſis ſur un Troſne d'or, qui parle à Solon. Veux-tu que nous écoutions ce qu'ils diſent ?

CARON. Je le veux.

CRE'SUS. Maintenant, Solon, que j'ay déplié devant toy tous mes treſors, & que tu as veû toute ma gloire, dis-moy, je te prie, quel eſt à ton avis le plus heureux de tous les hommes ?

CARON. Ecoutons un peu ce qu'il répondra.

MERCURE. Ne crains rien, il ne dira point de ſottiſe.

SOLON. Il y en a bien peu, Créſus, qui méritent ce nom ; mais de tous ceux que j'ay connus, Biton & Cleobis me ſemblent les plus heureux.

MERCURE. *Il veut dire* les enfans de cette Preſtreſſe d'Argos, qui moururent tous deux en meſme temps, aprés avoir traiſné leur mere ſur un Char juſques dans le Temple.

CRE'SUS. Et bien que ceux-là ſoient les plus heureux; Qui ſont les autres?

SOLON. Tellus, cet illuſtre Athenien, qui mourut pour ſon Païs, aprés avoir bien vécu.

CRE'SUS. Et moy, maraut, ne te ſemblé-je point heureux?

SOLON. On ne peut juger de la felicité de l'homme, qu'aprés cette vie, lors qu'il a fourny heureuſement ſa carriere.

CARON. Courage, Solon, tu es un brave homme de faire ma Barque juge de ce differend. Mais qui ſont ceux-là, que Créſus envoye ſi chargez, & qu'eſt-ce qu'ils portent ſur leurs épaules?

MERCURE. Des lingots d'or qu'il donne en offrande à Apollon, pour récompenſe de ſes Oracles trompeurs qui le feront bien-toſt périr; car il eſt extrêmement ſuperſtitieux.

CARON. Quoy! ce jaune rougiſſant c'eſt de l'or? Voilà la premiere fois que

Il veut dire: Je fais dire cela à Mercure, à qui il convient mieux qu'à Caron.

j'en avois veû, aprés en avoir tant ouï parler.

MERCURE. Voilà, mon amy, le ſujet de tant de querelles, de combats, de trahiſons, de larcins, de meurtres, d'empoiſonnemens, de parjures, de dangers ſur Mer & ſur Terre.

CARON. Quoy ! pour cela ? il ne reſſemble pas mal à du cuivre ; car j'en vois, comme tu ſçais, dans la monnoye qu'on me donne pour le paſſage : mais je ne voy point l'avantage qu'a ce métal ſur les autres, ſinon qu'il eſt plus peſant, & qu'il fait courber ces Crocheteurs ſous le faix.

MERCURE. On ne fait pas eſtat du cuivre, parce qu'il eſt trop commun ; mais l'un & l'autre ſe tire des entrailles de la terre.

CARON. Tu contes-là d'eſtranges folies.

MERCURE. Solon, comme tu vois, n'en fait point de conte, & ſe mocque de la vanité de ce Roy barbare ; mais il ſemble qu'il luy veüille dire quelque choſe. Ecoutons.

SOLON. Dy-moy, Créſus, croy-tu qu'Apollon ait beſoin de tes treſors ?

CRE'SUS. Pourquoy non ? il n'a point de pareilles offrandes dans ſon Temple.

SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la gueuſerie dans le Ciel, qu'on y ait beſoin des richeſſes de la Lydie.

CRE'SUS. Où en pourroit-on trouver ailleurs autant que dans mon Empire ?

SOLON. Dy-moy, y croiſt-il auſſi du fer ?

CRE'SUS. Non.

SOLON. Voy-tu que le meilleur de tous les métaux te manque.

CRE'SUS. Pourquoy ?

SOLON. Si tu veux répondre ſans te mettre en colere, tu le ſçauras. Quel eſt le meilleur de ce qui conſerve, ou de ce qui eſt conſervé ?

CRE'SUS. Ce qui conſerve.

SOLON. Si donc Cyrus t'attaque, comme on le dit, feras-tu des armes d'or, ou bien de fer ?

CRE'SUS. De fer.

SOLON. Et ſi tu n'en as point, on tranſportera tous tes treſors en Babylone.

CRE'SUS. Ne parlons point de cela.

SOLON. Je prie les Dieux que cela n'arrive point ; mais tu vois par-là que le fer vaut mieux que l'or.

CRE'SUS. Voudrois-tu que je fiſſe revenir mes lingots d'or pour en envoyer de fer ?

SOLON. Non ; car Apollon n'en a que faire, & ceux-cy ſeront la proye de quelque Pirate, ou de quelque Conquerant, qui s'en ſerviront mieux que luy.

CRE'SUS. Tu portes envie à mes richeſſes, & leur fais toûjours la guerre.

MERCURE. Le barbare ne peut ſouffrir la liberté du Philoſophe, & s'eſtonne de luy voir mépriſer ſon luxe & ſa vanité ; mais il regrettera bien-toſt de ne l'avoir pas creû, lors qu'il ſe verra preſt d'eſtre conduit au ſupplice ; car j'entendis naguere Cloton, qui repaſſoit les deſtins des hommes, & qui diſoit, que Créſus ſeroit pris par Cyrus, & Cyrus par la Reine des Maſſagetes. La vois-tu montée ſur un cheval blanc, toute preſte à triompher ; & d'autre coſté, Cambyſes le ſucceſſeur de Cyrus, qui aprés avoir erré long-temps par la Lybie & l'Ethiopie, mourra enragé pour avoir tué le bœuf Apis ?

CARON. Il y aura bien alors dequoy rire ; Mais on n'oſeroit les regarder maintenant, au milieu de leur pompe & de leur gloire.

MERCURE. Qui croiroit que l'un ſeroit condamné dans peu à eſtre bruſlé, & l'autre plongé dans un tonneau plein de ſang, avec ces reproches : *Soûle-toy*

du ſang dont tu as toûjours eſté ſi alteré.

CARON. Mais qui eſt celuy-là avec un manteau de pourpre & un diadême, à qui ſon cuiſinier donne un anneau d'or, qu'il a trouvé dans le ventre d'un poiſſon ?

MERCURE. C'eſt Polycrate Tyran de Samos, qui ſe croit parfaitement heureux, & qui ne ſçait pas, qu'il ſera trahy par ſon eſclave, & livré au Satrape Orétés, qui l'attachera à un gibet ; car j'ay ouï dire tout cela à Cloton.

CARON. Courage, ma fille, pend les uns, & décapite les autres, pour leur apprendre qu'ils ſont hommes, & ne les éleve que pour les précipiter de plus haut, afin que la cheute en ſoit plus grande. Je riray alors tout mon ſoûl, quand je les verray dans ma nacelle, ſans tout cet équipage de grandeur.

MERCURE. Voilà ce qui arrivera ; Mais vois-tu cette foule de gens, dont les uns labourent, les autres navigent ; les uns font la guerre, les autres plaident ; les uns triomphent, les autres mendient ?

CARON. Je voy une grande multitude bien occupée, & une vie bien pleine de trouble & de miſere. On diroit de leurs Villes, que ce ſont des Ruches

d'Abeilles ; car chacun a ſon éguillon dont il picque ſon voiſin : mais j'en voy comme les gueſpes & les frelons qui mangent le bien d'autruy ſans rien faire. Mais qu'eſt-ce que cette nuë obſcure qui les environne ?

MERCURE. Ce ſont les diverſes paſſions qui les agitent, & particulierement la crainte & l'eſperance, dont l'une les menace & les atterre, & l'autre les flatte & les releve, les laiſſant à la fin comme des Tantales, qui bâillent aprés un bien qui s'enfuit. Voy-tu les Parques qui filent d'en-haut leurs deſtins, où ils tiennent attachez par de petits filets, ſemblables à des toiles d'araignée, & demeurent ſuſpendus pour quelque temps ? Mais lorſque le filet vient à rompre, ils tombent avec grand bruit, ſur tout quand ils ſont montez fort haut. Car cet autre qui n'eſt gueres élevé, quand il viendra à tomber, il n'y aura que ſon voiſin qui l'entende. En vois-tu dont le filet eſt attaché à celuy de leur compagnon ? C'eſt ſigne que leur vie dépend de la ſienne ; & celuy qui a le plus long fil, ſera heritier de celuy qui a le plus court.

CARON. Cela eſt tout-à-fait plaiſant.

MERCURE. Encore plus que tu ne penſes,

ſes, & particulierement quand on con-
re leurs occupations, & leurs exer-
s, & comme la Mort vient trancher
r vie & leurs eſperances. Vois-tu ſes
rreaux & ſes miniſtres, la peſte, la
rre, la famine, ſans compter une in-
té d'autres maladies, à quoy ils ne
gent point durant la proſperité ; mais
verſité les réveille avec des gémiſ-
iens & des plaintes. Que s'ils conſi-
oient de bonne-heure qu'ils ſont mor-
, & qu'aprés avoir demeuré quelque
ips en vie, il la faudra quitter com-
un ſonge, ils ſeroient beaucoup plus
es, & n'auroient pas tant de peine à
urir. Mais maintenant qu'il leur ſem-
que le preſent durera toûjours, lorſ-
: l'un de ces miniſtres de la Mort leur
nt ſignifier l'arreſt du Deſtin, ils ne
t pas conſolables. Que penſes-tu que
oit celuy qui baſtit un Palais, & qui
ſſe les ouvriers, s'il croyoit mourir
nt qu'il fuſt achevé ? Et celuy qui ſe
oüit de ce que ſa femme luy a fait un
, & qui veut qu'il porte ſon nom ;
eſtoit averty qu'il ne paſſera pas l'âge
ſept ans, comment ſe deſeſpereroit-il,
lieu d'en faire des feux de joye ? Mais
mal eſt, qu'il regarde celuy de ſon
iſin, qui a rempoté le prix aux jeux

Olympiques, & non pas cet autre qu'on porte au buſcher, ou qui a fait mourir ſon pere de deſeſpoir par ſes débauches, Vois-tu cette grande troupe de chicaneurs & d'uſuriers, qui ne ſongent qu'à amaſſer, & qui ſont appellez par ces triſtes officiers de la Mort, avant que d'avoir jouï de leurs biens ?

CARON. Je vois tout cela, & ſonge en moy-meſme, quel eſt ce grand plaiſir qu'ils regrettent tant quand ils meurent.

MERCURE. Si quelqu'un vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Rois, & de ceux qu'on eſtime les plus heureux, & qui ſemblent hors du pouvoir de la fortune, on trouveroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car ſans parler des maladies, qui leur ſont communes avec les autres, toute leur vie n'eſt que trouble & qu'inquiétude. Si ceux-là donc ſont malheureux, je laiſſe à juger ce que ſont les autres.

CARON. Je te veux dire à quoy je compare les pauvres mortels, *à ces boüillons d'écume* que font les torrens, dont

A ces boüillons d'écume : La comparaiſon eſt trop claire pour avoir beſoin de reddition.

les uns plus petits, les autres plus gros, ſe groſſiſſent encore dans la ruine des autres ; juſqu'à ce qu'ils viennent à creuer eux-meſmes, par leur exceſſive groſſeur.

MERCURE. Je trouve cette comparaiſon pour le moins auſſi bonne que celle d'Homere, qui les compare à des feüilles ; mais je m'eſtonne qu'eſtant ſi fragiles, ils faſſent de ſi grands deſſeins, & qu'ils ſe tourmentent ſi fort pour de vains honneurs & des dignitez paſſageres.

CARON. Veux-tu que je leur crie de toute ma force, qu'ils quittent ces travaux inutiles, & qu'ils ſongent deſormais à vivre, comme des gens qui doivent mourir. O fous que vous eſtes ! pourquoy courez-vous ſans ceſſe aprés les vanitez ? vous ne durerez pas éternellement. De tout ce que vous admirez, il n'y a rien d'immortel, ny qui vous doive accompagner aprés cette vie. Il faut que cet uſurier quitte ſes treſors, cet amoureux ſa maiſtreſſe, cet ambitieux ſa dignité. Si je leur criois cela, & autres choſes ſemblables, crois-tu qu'ils n'en devinſſent pas plus ſages ?

MERCURE. O mon amy ! tu ne ſçais en quel eſtat l'erreur & la paſſion les ont mis. Ils auroient les oreilles ſourdes

Olympiques, & non pas cet autre qu'on porte au buſcher, ou qui a fait mourir ſon pere de deſeſpoir par ſes débauches, Vois-tu cette grande troupe de chicaneurs & d'uſuriers, qui ne ſongent qu'à amaſſer, & qui ſont appellez par ces triſtes officiers de la Mort, avant que d'avoir jouï de leurs biens ?

CARON. Je vois tout cela, & ſonge en moy-meſme, quel eſt ce grand plaiſir qu'ils regrettent tant quand ils meurent.

MERCURE. Si quelqu'un vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Rois, & de ceux qu'on eſtime les plus heureux, & qui ſemblent hors du pouvoir de la fortune, on trouveroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car ſans parler des maladies, qui leur ſont communes avec les autres, toute leur vie n'eſt que trouble & qu'inquiétude. Si ceux-là donc ſont malheureux, je laiſſe à juger ce que ſont les autres.

CARON. Je te veux dire à quoy je compare les pauvres mortels, *à ces boüillons d'écume* que font les torrens, dont

A ces boüillons d'écume : La comparaiſon eſt trop claire pour avoir beſoin de reddition.

s uns plus petits, les autres plus gros, groſſiſſent encore dans la ruine des utres ; juſqu'à ce qu'ils viennent à cre-:r eux-meſmes, par leur exceſſive groſ-ur.

MERCURE. Je trouve cette compa-iiſon pour le moins auſſi bonne que :lle d'Homere, qui les compare à des üilles ; mais je m'eſtonne qu'eſtant ſi agiles, ils faſſent de ſi grands deſſeins, & ı'ils ſe tourmentent ſi fort pour de vains onneurs & des dignitez paſſageres.

CARON. Veux-tu que je leur crie : toute ma force, qu'ils quittent ces avaux inutiles, & qu'ils ſongent deſor-ıais à vivre, comme des gens qui doi-ent mourir. O fous que vous eſtes ! ourquoy courez-vous ſans ceſſe aprés s vanitez ? vous ne durerez pas éter-ellement. De tout ce que vous admi-:z, il n'y a rien d'immortel, ny qui ous doive accompagner aprés cette vie. faut que cet uſurier quitte ſes treſors, :t amoureux ſa maiſtreſſe, cet ambitieux ı dignité. Si je leur criois cela, & au-es choſes ſemblables, crois-tu qu'ils 'en devinſſent pas plus ſages ?

MERCURE. O mon amy ! tu ne ſçais n quel eſtat l'erreur & la paſſion les nt mis. Ils auroient les oreilles ſourdes

à tes remontrances, plus que les co
pagnons d'Ulyſſe ne les avoient au ch
des Syrénes. Ils ne t'entendroient p
quand tu te romprois la teſte à force
crier. Il eſt vray qu'il y en a qui entend
un peu plus clair que les autres.

CARON. Veux-tu que nous parli
à ceux-là ?

MERCURE. Il ſeroit ſuperflu ; ca
ſçavent tout ce que tu leur peux d
Les vois-tu qui ſe retirent en un c
pour en rire tout-ſeuls à leur aiſe ? ca
ſont haïs des ſots, autant pour le mc
qu'ils les haïſſent, & méditent de boi
heure leur retraite.

CARON. Courage, Meſſieurs ; M
le nombre eſt bien petit.

MERCURE. Il y en a aſſez pour p
voir inſtruire les autres ; Mais il eſt ter
de ſe retirer.

CARON. Apprens-moy une ch
auparavant, & je ne te rompray plu
teſte ; Où ſont les ſepulcres où l'on
met aprés leur mort ?

MERCURE. Vois-tu ces lieux rele
qui ſont prés des Villes, enrichis de
rites colonnes & de pyramydes ? ce ſ
leurs ſepulcres.

CARON. Pourquoy s'amuſent-ils a
à couronner & à parfumer des pierr

J'en voy, ce me ſemble, qui dreſſent leur bûcher auprés, & qui creuſent une foſſe où ils bruſlent des viandes, & *verſent du vin & de l'hydromel.*

MERCURE. Je ne ſçay à quoy cela peut ſervir ; mais ils ſe perſuadent que les ames reviennent des Enfers, humer la graiſſe & la fumée, & boire le vin qui eſt dans ces foſſes.

CARON. Comment pourroient-ils manger qu'ils n'ont plus de corps ? Mais tu le ſçais mieux que moy ; car comme c'eſt toy qui les amenes, tu vois ſi on les laiſſe revenir. J'aurois bien des affaires, s'il me les falloit repaſſer à toute heure pour aller boire. O inſenſez ! vous ne ſçavez gueres comment vont les choſes de là-bas ; Celuy qui a un ſuperbe tombeau, eſt comme celuy qui n'en a point : on n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à ſon valet, ny à Achille qu'à Therſite. *Cela eſt pris d'Homere.*

MERCURE. Puiſque tu m'en fais ſouvenir, je te veux montrer le tombeau d'Achille ; Le vois-tu ſur le bord de la Mer, au Cap de Sigée, vis-à-vis de celuy d'Aïax dans le Rhetéen ?

Ils verſent du vin & de l'hydromel. Il ne faut point ajoûter, *à ce que je puis voir* ; car il luy a éclaircy la veuë.

CARON. Ils ne ſont pas fort magnifiques ; Mais montre-moy un peu ces Villes dont on parle tant, Ninive, Babylone, Mycéne, Cleone, & Troye meſme ; car il me ſouvient d'en avoir bien paſſé de ce quartier-là en l'eſpace de dix ans.

MERCURE. Il y a long-temps que Ninive n'eſt plus, ſans qu'on puiſſe deviner ſeulement où elle a eſté ; mais voilà la grande Babylone avec ſes Tours, que bien-toſt on cherchera auſſi dans ſes ruïnes. Pour Mycéne, Cleone & Troye, j'ay honte de te les montrer ; car je ſçay qu'à ton retour tu étrangleras Homere, d'en avoir parlé ſi hyperboliquement. Il eſt vray qu'elles ont eſté autrefois plus conſiderables, mais maintenant elles ſont toutes ruïnées ; car les Villes ont leur deſtin auſſi-bien que les hommes ; & ce qui eſt de plus étrange, les Fleuves meſmes, comme celuy d'Inacus, dont on ne voit pas ſeulement les veſtiges dans Argos.

CARON. Grands Dieux, Homere ! quelle hyperbole d'avoir appellé Troye, la Grande, & Cleone, la bien baſtie ! Mais tandis que nous parlons ; qui ſont ceux-là qui ſe batent ?

MERCURE. Les Argiens & les La-

cedemoniens qui s'entretuënt pour le lieu meſme qui leur ſert de champ de bataille. Vois-tu le General Othryadés à demy mort, qui dreſſe luy-meſme ſon trophée ?

CARON. O la grande folie ! de ne pas ſçavoir, que quand chacun d'eux poſſederoit le Peloponnéſe tout entier, il n'obtiendroit pas d'Eaque plus d'un pied de terre aprés ſa mort ; & pour ce champ-là, il ſera tantoſt aux uns & tantoſt aux autres, qui renverſeront ſouvent ce trophée avec la charuë.

MERCURE. C'eſt ainſi qu'il en arrivera ; Mais il eſt temps de deſcendre, & de remettre ces Montagnes en leur place, pour n'embarraſſer pas les Geographes. Retournons chacun à nos affaires ; toy à ta nacelle, & moy à ma commiſſion. Adieu, je t'iray bien-toſt revoir.

CARON. Tu m'as fait grand plaiſir, Mercure, & je te mettray toute ma vie au rang de mes bienfaicteurs. Dieux, qu'eſt-ce des pauvres mortels ! Rois, lingots, ſacrifices, combats ; & de Caron pas un mot !

DES SACRIFICES.

Il ſe mocque de la Religion des Payens & de leurs myſteres, & particulierement de l'abus des Sacrifices.

IL n'y a perſonne ſi mélancolique qui ne rie, en voyant ce que font tous les jours les hommes dans leurs Feſtes, leurs Ceremonies & leurs Sacrifices, & quelle opinion ils ont des Dieux, ſans parler de leurs Vœux & de leurs Prieres. Mais il faut conſiderer premierement, s'ils méritent le nom de Devots, plûtoſt que d'Impies d'avoir de ſi laſches ſentimens de la Divinité, que de croire qu'elle veüille eſtre cajolée, & qu'elle ſe faſche quand on ne luy rend pas de vains honneurs, & des ſervices inutiles. Car on dit, que tous les maux qui arriverent autrefois en Etolie, & toutes les calamitez des Calydoniens, avec leur meurtre & la mort de Méleagre, viennent du courroux de Diane, indignée de ce qu'on l'avoit oubliée en un Sacrifice: Et il me ſemble que je la voy toute ſeule dans le Ciel, qui ſe plaint & ſe deſeſpere, tandis que les autres font bonne

chere

chere chez Oenée. Si cela eſt, les Ethiopiens doivent eſtre trois fois heureux, comme Homere les appelle ; ou Jupiter eſt bien ingrat, veu qu'ils le traittent quelquefois douze jours entiers avec tous les Dieux à ſa ſuite. Car comme il vend ſes faveurs & qu'il ne donne rien pour rien, il y a apparence qu'il récompenſe bien ceux qui le ſervent. L'un achette de luy la ſanté par le Sacrifice d'un bœuf ; l'autre la Royauté par une Hecatombe. Celuy-cy immole quatre victimes pour devenir riche ? Cet autre neuf pour pouvoir retourner en ſon païs ; ou ſa fille meſme, comme Agamemnon, pour ſortir du ſien. Il y en eut un alors, qui rachetta pour quelque temps le ſac de Troye par un Sacrifice de douze bœufs, ſans compter un voile qu'il donna en offrande à Minerve. Je croy qu'il y a bien des choſes à meilleur marché, & qui ne coûtent, comme on dit, que le demander, ou tout au plus qu'un chapeau de fleurs, ou bien quelques grains d'encens. Sur ce fondement, Chryſés Preſtre d'Apollon & conſommé dans ſes myſteres, ſe plaint à luy de ce que ſon voyage vers Agamemnon a eſté inutile, & luy fait des reproches de ce qu'il ſouffre qu'on le mépriſe, aprés avoir mis en

crédit ſon Temple, & bruſlé le premier ſur ſes Autels, des cuiſſes de Taureaux & de Chévres. Apollon donc, touché au vif de ces reproches, empoigne ſon arc & ſes fléches; & ſe perchant ſur les Navires, frappe d'un trait peſtilenciel, non ſeulement les hommes, mais les béſtes meſmes. Puiſque nous ſommes ſur ſon ſujet, voyons tout d'un temps, ce que la Religion luy attribuë. Je laiſſe à part ſes amours infortunées, comme le mépris de Daphné & le trépas d'Hyacinthe; mais on dit qu'il fut banny du Ciel pour avoir tué les Cyclopes, & contraint pour vivre de ſe loüer à Admette en Theſſalie, & en Phrygie à Laomédon, en la compagnie de Neptune, où gagnant leur miſerable vie à faire des briques, ils baſtirent les murs de Troye; & furent ſi malheureux, que de n'eſtre pas payez de leurs journées. N'eſt-ce pas-là une belle hiſtoire, & bien honnorable pour un Dieu? Mais ce n'eſt rien encore au prix de ce qu'on dit de Vulcain & de Promethée, de Saturne & de Cybelle, & de preſque toute la race de Jupiter. Car les Poëtes, aprés avoir invoqué les Muſes, pour apprendre d'elles ces beaux myſteres, chantent comme Saturne chaſtra le Ciel dont il eſtoit fils, afin de regner en

ſa place, & dévora ſes enfans comme Thyeſte, pour empeſcher qu'ils ne luy en fiſſent autant qu'il en avoit fait à ſon pere. Que Jupiter fut dérobé par ſa mere, qui ſuppoſa pour luy une pierre, & l'expoſa en Créte, où il fut nourry par une Chévre, comme Téléphe par une Biche, Cyrus par une Chienne, & *Romulus par une Louve.* Ils ajoûtent, qu'il dépoſa auſſi ſon pere, & le mit en priſon perpetuelle; qu'aprés avoir épouſé pluſieurs femmes, il épouſa auſſi ſa ſœur, à la façon des Aſſyriens & des Perſes. Que fécond amoureux, il remplit le Ciel d'enfans, tant baſtards que legitimes, ſe changeant tantoſt en Taureau, tantoſt en Cygne, tantoſt en Aigle, & quelquefois en or, pour jouïr de ſes amours: enfin, en autant de formes que Protée. Qu'il enfanta Minerve de ſon cerveau, comme Bacchus de ſa cuiſſe, où il le mit pour achever ſon terme, aprés l'avoir tiré du ventre de ſa mere, qu'il n'eſtoit qu'à demy formé; c'eſt pourquoy il luy fallut faire une inciſion pour accoucher, lorſque les tranchées le prirent. Ils diſent preſque la meſme choſe de Junon, Qu'elle engendra Vulcain toute ſeule,

Romulus par une Louve. Cela eſtoit comme neceſſaire à l'énumeration.

ſans la compagnie de ſon mary ; & que ce malotru forgeron qui ne bouge de ſa forge & de l'enclume, parmy le feu & la fumée, fut jetté en bas du Ciel par Jupiter, & tomba dans l'Iſle de Lemnos, où il ſe fuſt rompu le col ſans les Habitans du païs, qui le receurent entre leurs bras, comme il gambadoit par l'air, & le garentirent du deſtin d'Aſtyanax ; cela n'empeſcha pas pourtant qu'il ne ſe rompiſt une jambe, dont il ſera boiteux toute ſa vie. Encore cela n'eſt-il rien à l'égard du malheureux Promethée, qui pour avoir eſté trop charitable envers les hommes, fut attaché par Jupiter ſur le Mont Caucaſe, où une aigle luy ronge le foye.

Mais pour Cybelle, car il eſt deſormais temps d'en parler, n'a-t-elle pas bonne grace à ſon âge, & mere des Dieux, comme elle eſt, de ſe promener par la Phrygie, avec ſon Atis, qu'elle a contraint par ſa jalouſie de ſe faire Eunuque? Aprés cela, qui peut condamner les débauches de Venus, & les amours d'Endymion & de la Lune ? Mais quittons-là tous ces beaux myſteres pour monter au Ciel, & voir un peu ce qu'on y fait. Homere nous apprend qu'il eſt d'airain ; mais qu'en y entrant on le voit briller

d'une clarté beaucoup plus pure & plus vive que la noſtre ; Que le plancher y eſt d'or, & qu'il n'y fait jamais nuit. On rencontre d'abord les Heures qui tiennent lieu de portiers, & Iris avec Mercure qui ſervent de valets de pied ; aprés vient la forge de Vulcain, qui eſt pleine de toute ſorte de feux d'artifices, & enſuite le Palais des Dieux qu'il a fait de ſes propres mains, & celuy de Jupiter qui eſt ſon chef-d'œuvre. Or les Deïtez aſſemblées chez le Monarque des Cieux, car il faut parler poëtiquement des fictions poëtiques, ſe courbent pour regarder s'ils ne verront point monter quelque part la fumée d'un Sacrifice, afin d'en venir humer la graiſſe, & boire le ſang autour des Autels, comme des mouches. Car autrement, ils ſont réduits à leur ordinaire, de Nectar & d'Ambroſie, qui ne doivent pas eſtre ſi excellens que chantent les Poëtes, puis qu'ils les quittent pour du ſang & de la graiſſe. Ils ont admis autrefois les hommes à leur table, comme Tantale & Ixion, dont l'un fut chaſſé pour ſon caquet, & l'autre pour ſa laſciveté, & depuis ce temps-là le Ciel a eſté comme inacceſſible au genre humain. Voilà l'hiſtoire des Dieux, qui eſt aſſez conforme au culte qu'on leur rend. On

leur a conſacré d'abord des Foreſts & des Montagnes, & enſuite des plantes & des oiſeaux, aſſignant à chacun le ſien. Aprés cela, les hommes ſe les ont partagez, & ont pris chacun le leur : Ceux de Delphes & de Delos, ont pour leur part Apollon, les Atheniens Minerve, comme le mot Grec le témoigne ; les Mygdoniens Cybelle, les Epheſiens Diane. Junon eſt allé demeurer à Argos, & Venus à Paphos & à Cythere. Ceux de Créte reconnoiſſent Jupiter pour leur citoyen, & de plus montrent ſon ſepulcre ; cependant nous ſommes ſi ſots de croire que c'eſt luy qui tonne & qui foudroye, veu qu'il y a long-temps qu'il eſt mort & enterré. On leur a auſſi baſty des Temples pour leur demeure, & dreſſé des Statuës, faites de la main des plus grands Sculpteurs, qui ſans les avoir jamais veûs, que je ſçache, ont fait Jupiter barbu, Apollon ſans barbe, Mercure en jeune homme, Neptune avec des cheveux noirs, Minerve avec des yeux bleus, & ainſi du reſte. Cependant le peuple ignorant qui les adore, ne croit plus que ce ſoit l'ivoire des Indes, ny l'or de la Thrace ; mais le fils de Saturne & de Rhée, que Phidias a tranſporté du Ciel en Terre, pour garder la ſolitude

de Piſe, où il eſt aſſez heureux quand on luy fait tous les cinq ans quelque Sacrifice aux jeux Olympiques. Ce n'eſt pas tout ; car aprés leur avoir conſtruit des Temples & des Autels, avec un lieu pour les Aſperſions & les Oracles, le Laboureur y méne ſon bœuf, le Berger ſa brebis ou ſa chévre, un autre y porte un gaſteau ou de l'encens ; mais le pauvre qui n'a rien, en eſt quitte pour faire la reverence. Lorſque la victime eſt couronnée, on conſidere bien attentivement ſi elle n'a point quelque défaut, de peur de perdre ſon temps & ſa peine, & ce qui eſt de plus faſcheux, ſon argent ; puis on l'approche de l'Autel & on l'égorge en la préſence du Dieu. Elle jette des cris mourans qui ſont comme l'augure du Sacrifice. Cependant il eſt écrit ſur la porte : Que perſonne n'entre dans le lieu des Aſperſions qu'il n'ait les mains pures. Enſuite, le Sacrificateur tout ſanglant, ouvre l'eſtomach de la victime, & luy arrachant les entrailles, comme un autre Polyphéme, en tire le cœur, puis arroſe de ſang le tour de l'Autel, & fait le reſte de la ceremonie. Car allumant du feu, il y porte la chévre avec ſa peau, & la brebis avec ſa laine ? La graiſſe monte au Ciel en un globe de fumée, où elle

Ou, pour leur baiſer la main.

ſe perd dans les nuës. Les Scythes mépriſant ce culte comme indigne de la Divinité, immolent des hommes à Diane, qui ſe plaiſt à répandre le ſang humain. Mais cela n'eſt encore rien, à mon avis, au prix de ce que font les Egyptiens; car c'eſt là veritablement qu'on voit des choſes toutes celeſtes & toutes divines: Jupiter avec la teſte d'un Belier, Mercure avec celle d'un Chien, Pan avec un corps de Chévre, un autre *en Cigogne*, en Singe ou en Crocodile. Que ſi vous voulez ſçavoir ce que cela ſignifie, vous trouverez des Preſtres ras ou tonſurez, avec des Prophetes & des Scribes, qui vous diront, mais à huis clos, & comme on dit, *hors d'icy, prophanes*, Que les Dieux pour ſe ſauver des mains des Geants, ſe vinrent cacher en Egypte, ſous la figure de ces animaux, dont ils gardent encore l'image en memoire de cette aventure. Et de peur que vous n'en doutiez, cela eſt écrit il y a plus de dix mille ans, dans le Livre des ceremonies. Les victimes y ſont de meſme qu'ailleurs, horſmis qu'ils les pleurent avant que de les égorger, & les environnent en ſe frappant l'eſtomach. Quelques-uns ſe

Cigogne. Ibis, eſt une eſpece de Cigogne; & il ne ſe fut pas entendu en gardant le mot.

ntentent pour tout ſacrifice de les en-
:rer aprés qu'elles ſont égorgées. Pour
bœuf Apis, qui eſt leur grand Dieu,
rſonne ne fait tant d'état de ſa cheve-
:e, euſt-il la perruque de Niſus, qu'il
la raſe en ſigne de deüil, lorſque ce
ieu vient à mourir. Cependant, on le
end comme les autres du milieu du
)upeau ; mais on deſtine toûjours le
1s beau à cet office. Ces choſes-là, &
tres ſemblables ſe font tous les jours,
ſont cruës du peuple ignorant ; mais
es ſont ſi ſottes qu'elles n'ont point
ſoin d'eſtre refutées. Il ne faut qu'un
éraclite & un Démocrite, l'un pour en
:urer, & l'autre pour en rire.

LES SECTES DES PHILOSOPHES A L'ENCAN.

DIALOGUE.

JUPITER, MERCURE,

Et plusieurs autres parlent.

C'eſt une raillerie de toutes les Sectes, & de leurs Auteurs.

JUPITER. QU'on range ces Siéges, & qu'on nettoye par tout, tandis qu'on aura ſoin de parer les Sectes, afin qu'elles donnent dans la veuë. Mercure, fay l'office de Sergent, & appelle les Marchands à bonne heure, pour ne point retarder la vente. Nous vendons toutes ſortes de vies, & à l'uſage de tout le monde : Si quelqu'un n'a pas ſon argent comptant, on luy fera crédit pour un an, en donnant caution.

MERCURE. Voilà bien des acheteurs, il ne les faut pas laiſſer morfondre. Par où commencerons-nous ?

JUPITER. Par la *Secte Italique ?*

Secte Italique. Quoy-que Pythagore fuſt

Fay deſcendre ce venerable vieillard aux cheveux longs.

MERCURE. Là ho ! Pythagore, deſcendez, & faites le tour de la place pour vous montrer au peuple.

JUPITER. Crie.

MERCURE. Voicy une vie celeſte & divine ; qui l'achettera ? Qui veut eſtre plus grand que l'homme ? Qui veut connoiſtre l'harmonie de l'Univers, & revivre aprés ſa mort ?

UN MARCHAND. Voilà de grandes promeſſes, & le perſonnage a bonne mine ; mais que ſçait-il principalement ?

MERCURE. L'Arithmetique, l'Aſtronomie, la Geometrie, la Muſique, la Magie, la Science des Prodiges ; tu vois un Prophete accomply.

LE MARCHAND. Peut-on l'interroger ?

MERCURE. Pourquoy non ?

LE MARCHAND. D'où es-tu ?

PYTHAGORE. De Samos.

LE MARCHAND. Où as-tu étudié ?

PYTHAGORE. En Egypte chez les Sages du Païs.

LE MARCHAND. Si je t'achette, que m'apprendras-tu ?

d'Ionie, ſa Secte s'appelloit Italique, à cauſe qu'elle commença en Italie.

PYTHAGORE. Je ne t'apprendray rien ; mais je te feray ſouvenir de ce que tu as ſceu autrefois.

LE MARCHAND. Comment cela ?

PYTHAGORE. En purifiant ton ame, & la nettoyant de ſes ordures.

LE MARCHAND. Prenons qu'elle ſoit déja nette ; comment l'inſtruiras-tu ?

PYTHAGORE. Par le ſilence ; Tu ſeras cinq ans ſans parler.

LE MARCHAND. Va-t-en inſtruire le fils de Créſus ; Je veux eſtre homme, & non pas ſtatuë : Mais encore, que feras-tu aprés ce long ſilence ?

PYTHAGORE. Je t'enſeigneray la Geometrie & la Muſique.

LE MARCHAND. Cela eſt plaiſant, qu'il faille eſtre Violon, avant que d'eſtre Philoſophe ! Et aprés cela, que m'apprendras-tu ?

PYTHAGORE. L'Arithmetique.

LE MARCHAND. Je la ſçay déja.

PYTHAGORE. Comment comptes-tu ?

LE MARCHAND. Un, deux, trois, quatre.

PYTHAGORE. Tu te trompes, ce que tu crois quatre, c'eſt dix, le triangle parfait ; & noſtre ſerment.

eſt que 2. 3. & 4. ne dix.

LE MARCHAND. Par le grand Dieu

Quatre, je n'ay jamais rien ouï de plus merveilleux, ny de plus divin !

PYTHAGORE. Aprés cela, tu ſçauras qu'il y a quatre Elemens, la Terre, l'Eau, l'Air & le Feu, leur forme, leurs qualitez & leur mouvement.

LE MARCHAND. Comment ! l'Air & le Feu ont une forme ?

PYTHAGORE. Oüy, & tres-viſible ; car s'ils n'avoient point de forme, ils ne ſe pourroient mouvoir. Aprés tu ſçauras que Dieu eſt un nombre & une harmonie.

LE MARCHAND. Tu nous contes d'étranges choſes !

PYTHAGORE. Bien plus ; tu es autre que tu ne parois, & il y a en toy pluſieurs hommes.

LE MARCHAND. Que dis-tu ? je ne ſuis pas celuy qui te parle ?

PYTHAGORE. Tu es le meſme à cette heure ; mais tu as eſté un autre jadis, & paſſeras à l'avenir en d'autres perſonnes, par une révolution perpetuelle.

Pythagore. Il y a au Grec, *Pythagoricien* ; mais ce qu'il dit ne peut convenir qu'à Pythagore : l'Auteur a taſché par-là de trouver un échappatoire, mais il ne vaut rien ; car ce ſont les Chefs de Secte qu'il attaque icy, comme il fait en aſſez d'autres lieux.

LE MARCHAND. Je ſeray donc par ce moyen immortel. Mais c'eſt aſſez de ces choſes ; dequoy vis-tu ?

PYTHAGORE. Je ne mange rien qui ait vie ; mais je mange de tout le reſte, horſmis des féves.

LE MARCHAND. Pourquoy ne manges-tu point de féves ?

PYTHAGORE. Parce qu'elles ont quelque choſe de divin : Premierement, elles reſſemblent aux parties naturelles, ce que tu remarqueras aiſément, ſi tu en prens une verte, & que tu luy oſtes la coſſe : D'ailleurs, eſtant cuites & expoſées à la Lune un certain nombre de nuits, elles ſe changent en ſang ; mais ce qui eſt de plus conſiderable, c'eſt qu'on s'en ſert à Athénes pour élire les Magiſtrats.

LE MARCHAND. Certes tes diſcours ſont plus qu'humains ; mais deshabille-toy, car je te veux voir tout nud. Grands Dieux ! il a une cuiſſe d'or, ce n'eſt pas un homme, mais un Dieu : il faut que je l'achette à quelque prix que ce ſoit ; combien en veut-on ?

MERCURE. Trois cens livres.

LE MARCHAND. Je les donne.

JUPITER. Ecris ſon nom, & de quel païs il eſt.

MERCURE. C'eſt un Italien des environs de Crotone & de Tarente ; mais il n'eſt pas ſeul, ils ſont plus de trois cens qui l'ont achetté en commun.

JUPITER. Qu'ils l'emmenent. Publies-en un autre.

MERCURE. *Icy, Diogéne* ; Voicy une vie maſle, & courageuſe, une vie libre ; qui l'achettera ?

UN MARCHAND. Tout beau, Sergent, on ne vend point un homme libre : Ne crains-tu point qu'on te faſſe un procés criminel dans l'Areopage.

MERCURE. Il ne ſe ſoucie point qu'on le vende ; car en quelque état qu'il ſoit, il eſt toûjours libre.

LE MARCHAND. Que pourroit-on faire d'un ſi maloſtru animal, ſi l'on n'en fait un foſſoyeur, ou un porteur d'eau ? *C'eſt qu'il portoit un méchant manteau tout rapetaſſé, avec un baſton & une beſace.*

MERCURE. Non, mais un portier ; car il aboye comme un chien, & en porte le nom.

LE MARCHAND. Mais d'où eſt-il ? & que ſçait-il faire ?

MERCURE. Tu luy peux demander.

LE MARCHAND. Je crains qu'il ne me morde ; car il grince les dents, & me

Icy, Diogéne : Pour eſtre plus court & plus vif, je retranche tout ce dont on ſe peut paſſer.

regarde de travers : Vois-tu comme il fronce le ſourcil, & comme il leve le baſton ?

MERCURE. Ne crains point, il eſt apprivoiſé.

LE MARCHAND. De quel païs es-tu, mon amy ?

DIOGENE. De tout païs.

LE MARCHAND. Comment cela ?

DIOGENE. Je ſuis Citoyen de l'Univers.

LE MARCHAND. Quel eſt ton but ?

DIOGENE. D'imiter Hercule.

LE MARCHAND. Que n'as-tu donc comme luy la peau de Lion ; car ton baſton te peut ſervir de maſſuë ?

DIOGENE. Ce méchant manteau me ſert de peau de Lion, & je fais la guerre comme luy à des monſtres qu'on nomme *les paſſions*, afin d'en purger l'Univers.

LE MARCHAND. C'eſt un beau deſſein ; mais quelle eſt ta profeſſion ?

DIOGENE. Je ſuis le Medecin de l'ame, & le Heraut de la liberté & de la verité.

LE MARCHAND. Dieu te gard,

Les Paſſions : Elles s'ajuſtent mieux à *Monſtres*, que la volupté, & eſtoient exprimées enſuite.

maiſtre

aiſtre Heraut ; ſi je t'achette, que 'apprendras-tu ?

DIOGENE. Je t'arracheray à tes dé-es, & t'enfermeray avec la pauvreté : nſuite, je te feray ſuër, travailler, cou-ier ſur la dure, & manger de tout : ue ſi tu as de l'argent, tu le jetteras, tu m'en crois, dans la riviere. Du ſte, tu ne te ſoucieras ny de parens ny : patrie ; & tout ce qu'on en dit, te ſera pour une fable. Aprés, quittant maiſon de ton pere, tu habiteras quel-ie vieille maſure, ou quelque ſepulcre, i ſi tu veux, comme moy un tonneau. a beſace ſera tout ton revenu : Elle ra toûjours pleine de bribes & de eux bouquins ; & avec cela, tu feras la que aux richeſſes, & diſputeras de la licité avec Jupiter. Que ſi l'on te foüet-, ou qu'on t'outrage, tu n'en feras ie rire.

LE MARCHAND. Il faudroit pour la avoir la peau d'une *huitre à l'écaille*, i d'une tortuë.

DIOGENE. Tu feras ce que dit Eu-pide, tu ſouffriras ſans te plaindre. Du ſte, voicy le ſommaire de ma doctrine. faut eſtre audacieux, effronté, gron-

Huitre à l'écaille. Je ne traduis pas de mot à mot.

der tout le monde, & trouver à redire à tout ; car c'eſt le moyen de ſe faire admirer. Avoir la parole rude, le ton de meſme, le viſage renfrogné, la mine barbare ; enfin, toute la façon farouche & ſauvage : Eſtre ſans douceur, ſans pudeur, ſans humanité, vivre dans les lieux les plus fréquentez, comme s'il n'y avoit perſonne, & eſtre tout ſeul parmy la foule. Choiſir toûjours en amour le plus ridicule objet, & faire en public ce que les autres ont honte de faire en particulier. Que ſi tu t'ennuyes de vivre, avec *un grain d'Arſenic* tu t'envoyeras en l'autre monde. Voilà la beatitude que je te preſche.

LE MARCHAND. Elle n'eſt pas humaine, & me fait horreur.

DIOGENE. Mais elle eſt facile, & l'on n'a beſoin pour cela ny de Livres ny de préceptes. D'ailleurs, c'eſt le chemin le plus court pour arriver à la gloire ; car tu deviendras en moins de rien tres-celebre, fuſſes-tu moins qu'un *Savetier* ou qu'un *Crocheteur*.

Un grain d'Arſenic Il y a au Grec, un Polype cru, & une Seiche, pour faire alluſion à ſa mort ; mais cela n'euſt point eu de grace.

Savetier, Crocheteur, Harangere. J'agence les choſes à noſtre façon.

LE MARCHAND. Il ne faut point de précepteur pour cela, & je ne ſçay quel meſtier tu ferois bien, ſi ce n'eſt celuy de Batelier ou de *Harangere*, où l'on eſt accouſtumé à dire & à recevoir des injures. Toutefois ſi l'on en veut deux carolus, les voilà.

MERCURE. Donne; auſſi-bien nous tardoit-il d'en eſtre défait; car il ne faiſoit que nous rompre la teſte, & aboyer tout le monde.

JUPITER. Qu'on en crie un autre.

MERCURE. Qui veux-tu?

JUPITER. Ariſtipe, cet illuſtre débauché.

MERCURE, Voicy un morceau friand & délicat, qui l'achettera? Qui veut mener une vie douce & oiſive, parmy les plaiſirs & la bonne chere, qu'il achette ce beau mignon.

UN MARCHAND. Qu'il s'avance, & qu'il nous diſe ce qu'il ſçait faire; s'il m'accommode je l'achetteray.

MERCURE. Ne le tourmente pas; car il eſt yvre, & auroit peine à te répondre: Voy comme il chancelle & comme il begaye?

LE MARCHAND. Où eſt l'homme de bon ſens qui ſe voudroit charger d'un tel maraut? Dieux! *quelle*

caſſolette ! Mais dy-moy, ce qu'il ſçait faire, & à quoy il ſera propre ?

MERCURE. A faire raiſon à table, & à danſer aprés boire, c'eſt le fait de quelque riche débauché ; car il entend la ſauſſe & le ragouſt : en un mot, c'eſt un grand artiſan de la volupté. Il a toûjours eſté nourry à Athénes ou à la Cour des Rois de Sicile, qui en faiſoient grand état.

LE MARCHAND. Mais quel eſt le ſommaire de ſa doctrine ?

MERCURE. Ne ſe ſoucier de rien, ſe ſervir de tout, chercher la volupté par tout où elle eſt.

LE MARCHAND. Qu'il s'adreſſe à un autre qu'à moy, ma cuiſine n'eſt pas aſſez bien fondée pour luy.

MERCURE. Vous verrez qu'il nous demeurera.

JUPITER. Fay-le retirer, & en appelle un autre, ou plûtoſt ces deux contraires ; car il ne les faut pas ſeparer.

MERCURE. Héraclite & Démocrite, deſcendez ; Voicy l'abregé de la ſageſſe & de la folie du monde.

Quelle caſſolette. Le terme Grec ſe rapporte plus au parfum, qu'à l'yvrognerie ; mais comme il le fait yvre, il valoit mieux aller à l'yvrognerie qu'au parfum.

UN MARCHAND. Dieux, quelle antipathie ! l'un ne ceſſe de pleurer, & l'autre de rire ; Qu'as-tu à rire, mon amy ?

DEMOCRITE. C'eſt que tout ce que vous faites me ſemble ridicule, & vous auſſi.

LE MARCHAND. Quoy ! tu te mocques ainſi des hommes & des choſes humaines ?

DEMOCRITE. Oüy ; car il n'eſt rien de ſolide, tout eſt vanité : l'homme n'eſt qu'un concours d'atômes, & le joüet du ſort & de la fortune.

LE MARCHAND. C'eſt toy-meſme qui es fou & extravagant : mais quelle impudence ? Ne ceſſera-t-il jamais de rire ? Il vaut mieux s'adreſſer à l'autre qui eſt plus ſage. Dis-moy, mon amy, qu'as-tu à pleurer ?

HERACLITE. C'eſt que la condition des hommes me ſemble tout-à-fait déplorable ; rien n'eſt permanent icy bas, tout eſt ſujet à une viciſſitude perpetuelle ; le plaiſir de l'homme n'eſt que douleur, ſon ſçavoir qu'ignorance, ſa grandeur que baſſeſſe, ſa force qu'infirmité. Je regrette le paſſé, le preſent m'ennuye, l'avenir m'épouvante, je veux dire la fin du monde, & l'embraſement de l'Univers.

LE MARCHAND. Et qu'eſt-ce que le monde ?

HERACLITE. Un enfant qui jouë aux oſſelets, & qui ſe tourmente pour neant.

LE MARCHAND. Et les hommes ?

HERACLITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux ?

HERACLITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tu nous contes des énigmes, & n'es gueres plus clair que les Oracles.

HERACLITE. C'eſt que je ne me ſoucie pas d'eſtre entendu.

LE MARCHAND. Perſonne auſſi ne voudra t'avoir, & ne ſe ſouciera de toy.

HERACLITE. Je vous ordonne à tous de pleurer, ſoit que vous m'achettiez, ou que vous ne m'achettiez point.

LE MARCHAND. L'un eſt fou gaillard, & l'autre un fou mélancolique : je ne veux ny l'un ny l'autre.

MERCURE. Ceux-cy encore nous demeureront.

JUPITER. Appelle cet éloquent Athenien.

MERCURE. Icy, Socrate, deſcendez : Voicy une vie ſage & reglée, qui l'achaptera ?

UN MARCHAND. Que ſçais-tu faire ?

SOCRATE. *Aimer.*

LE MARCHAND. Tu n'es pas mon fait ; car j'ay beſoin d'un Précepteur pour mon fils, & il eſt trop beau pour le confier à un amoureux.

SOCRATE. Et qui peut mieux que moy gouverner un bel enfant ? car je ne ſuis pas amoureux du corps, mais de l'eſprit ; & quand nous coucherions enſemble, il ne ſe paſſeroit rien de deshonneſte.

LE MARCHAND. Cela eſt un peu ſujet à caution.

SOCRATE. Je te le jure par le Chien & le Platane.

LE MARCHAND. Les plaiſans Dieux !

SOCRATE. Quoy ! le Chien ne te ſemble pas un Dieu ? & ne ſçais-tu pas ce qu'eſt Cerbere dans les Enfers, & Anubis en Egypte, ſans parler du Chien celeſte ?

LE MARCHAND. Tu as raiſon, je n'y penſois pas : mais encore quelle eſt ta doctrine.

SOCRATE. J'ay formé une Répu-

Aimer. J'évite le ſale autant que je puis.

blique en idée, & me gouverne ſelon ſes Loix.

LE MARCHAND. Dy-m'en quelqu'une?

SOCRATE. Premierement, les femmes y ſont communes, & il eſt permis à chacun de careſſer celle de ſon voiſin.

LE MARCHAND. Et que deviendront les Loix contre l'adultere?

SOCRATE. Ce ne ſont que des chanſons.

LE MARCHAND. Et pour les garçons, quel eſt ton ſentiment?

SOCRATE. Que leur baiſer ſoit la récompenſe de la vertu.

LE MARCHAND. Voilà une belle récompenſe! mais encore quels ſont tes principaux dogmes?

SOCRATE. Les Idées, qui ſont les exemplaires éternels de tout ce qui eſt au monde; car de tout ce que tu vois, il y a des modeles & des patrons hors de la Nature.

LE MARCHAND. Et où ſont-ils?

C'eſt que les Natures univerſelles, comme l'homme, le chien, &c ne ſubſiſtent

SOCRATE. Nulle part; car s'ils eſtoient quelque part, ils n'y ſeroient point.

LE MARCHAND. Je ne vois point ces exemplaires éternels, dont tu me parles.

SOCRATE.

SOCRATE. C'est que tu es aveugle des yeux de l'esprit ; mais moy, je voy des idées de toutes choses, & toy & moy invisibles : en un mot, je voy tout double.

point séparément, & en se singularisant, se détruisent, c'est-à dire, perdent leur universalité.

LE MARCHAND. Tu dois estre habile, puisque tu es si clairvoyant : Il faut que je t'achette ; Combien me coûtera-t-il ?

MERCURE. Mille escus.

LE MARCHAND. Je les payeray au premier jour.

MERCURE. Ton nom ?

LE MARCHAND. Dion de Syracuse.

MERCURE. Emméne-le à la bonne heure.

JUPITER. Un autre.

MERCURE. Epicure, c'est à toy qu'on en veut : Voicy le disciple de ce grand rieur, & de ce grand débauché, sinon, qu'il est un peu plus impie que tous deux ensemble : Du reste, homme de bonne compagnie, & qui aime la bonne chere.

Démocrite. Aristipe.

UN MARCHAND. Combien en veut-on ?

MERCURE. Cinquante francs.

LE MARCHAND. Les voilà ; mais que je sçache auparavant ce qu'il aime.

MERCURE. Les choſes douces & ſucrées.

LE MARCHAND. Voilà qui va bien je luy achetteray des figues.

MERCURE. C'eſt ce qu'il luy faut.

JUPITER. *Fay venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux cheveux courts.*

MERCURE. Tu as raiſon ; car toute la place l'attend. Icy, Chryſipe : Voicy une vertu conſommée, ou plûtoſt la Vertu meſme ; le cenſeur & le grand critique des actions humaines, qui eſt luy ſeul toutes choſes.

UN MARCHAND. Comment l'entens-tu ?

MERCURE. C'eſt qu'il eſt luy ſeul ſage, riche, éloquent, beau, juſte, & ainſi du reſte.

LE MARCHAND. Il eſt donc auſſi de tous meſtiers ?

MERCURE. Il le ſemble.

LE MARCHAND. Dy-moy, mon amy, ne ſeras-tu point faſché de ſervir ?

CHRYSIPE. Non ; car cela n'eſt pas en noſtre pouvoir, & ce qui n'eſt pas en noſtre pouvoir, eſt indifferent.

Fay venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux cheveux courts : C'eſt ainſi qu'ils ſont dépeints ailleurs.

LE MARCHAND. Je ne t'entens point.

CHRYSIPE. Quoy ! tu ne ſçais pas qu'il y a des choſes principales, & moins principales ?

LE MARCHAND. Encore moins.

CHRYSIPE. C'eſt que tu n'as pas la faculté compréhenſive, & que tu n'es pas accouſtumé à nos termes : Mais quand tu auras appris la Philoſophie, tu ne ſçauras pas ſeulement cela ; mais ce que c'eſt qu'accident, & accident d'accident.

LE MARCHAND. Apprens-moy ce que cela ſignifie ; car ces mots m'eſtonnent ?

CHRYSIPE. Rien n'empeſche que tu ne le ſçaches : ſi quelqu'un venoit à eſtre bleſſé à une jambe, dont il fuſt déja eſtropié, la premiere bleſſure ſeroit un accident, & la ſeconde, un accident d'accident.

LE MARCHAND. La grande ſubtilité ! Mais ne ſçais-tu rien davantage ?

CHRYSIPE. Je ſçay faire des filets à prendre les hommes.

LE MARCHAND. Comment s'appellent-ils ?

CHRYSIPE. *Des Syllogiſmes.*

Des Syllogiſmes : La ſuite fait voir que ce mot ſe prend icy pour toutes ſortes d'argu-

LE MARCHAND. Il faut que ce ſoit un ouvrage fort ſubtil.

CHRYSIPE. Voicy quel il eſt ; As-tu un fils ?

LE MARCHAND. Pourquoy ?

CHRYSIPE. Si un crocodile l'avoit pris, & qu'il euſt promis de le rendre, pourveu qu'on luy puſt dire ce qu'il a réſolu d'en faire, Que répondrois-tu ?

LE MARCHAND. Je ne ſçay. Répons pour moy, je te prie, de peur qu'il ne le dévore.

CHRYSIPE. Ne crains rien ; je t'apprendray d'autres choſes bien plus ſubtiles, & de plus fins argumens, comme *le Moiſſonneur, le Dominant, l'Electra, & le Maſqué.*

LE MARCHAND. Quelle eſt cette Electra ?

CHRYSIPE. La fille d'Agamemnon ſi celebre, qui ſçait en meſme temps une choſe, & ne la ſçait pas : Car elle ſçait qu'Oreſte eſt ſon frere ; mais elle ne ſçait pas, que celuy qui eſt preſent eſt Oreſte. Pour le Maſqué, il eſt tout-à-fait incomprehenſible. Répons-moy : Tu connois ton pere ?

mens, & le pluriel y venoit mieux que le ſingulier ; je demeure enſuite dans la métaphore que l'Auteur a quittée.

LE MARCHAND. Qui en doute ?

CHRYSIPE. Qui te le préſenteroit maſqué, que répondrois-tu ?

LE MARCHAND. Que je ne le connois point.

CHRYSIPE. Tu connois donc ton ere, & ſi tu ne le connois pas ?

LE MARCHAND. Nullement ; car u'on le démaſque je le connoiſtray : Mais encore quel eſt le but d'une Scien- e ſi admirable ? Et lorſque tu y ſeras rrivé, comment vivras-tu ?

CHRYSIPE. *Selon Nature :* Mais il aut bien travailler auparavant, & s'uſer es yeux ſur de vieux Manuſcrits tout gri- onnez ; lire de gros Commentaires, & pprendre des termes barbares & incon- us. Avec tout cela, on ne ſçauroit ſtre ſage ſans s'eſtre purgé le cerveau rois fois avec de l'ellebore.

LE MARCHAND. Cela eſt grand & enereux ; mais d'eſtre un paſle uſurier, omme tu es, cela eſt-il d'un homme ui a pris trois fois de l'ellebore, & qui i une vertu conſommée ?

CHRYSIPE. Oüy ; car il n'appartient u'au ſage de faire profiter ſon argent.

Selon Nature : C'eſt ire, en un mot & lairement, ce que l'Aureur dit obſcure- ment, & en plus de paroles.

LE MARCHAND. Pourquoy ?

CHRYSIPE. Parce qu'il n'appartient qu'à luy de tirer des conſequences, & que l'intereſt eſt une conſequence du principal. Par la meſme raiſon, il peut tirer l'intereſt de l'intereſt, comme d'une conſequence on en tire une autre ; & cela ſe prouve par ce Syllogiſme hypothetique. Si le premier luy appartient, auſſi fait le ſecond. Or le premier luy appartient : *ergo* le ſecond.

LE MARCHAND. Il faut dire la meſme choſe de l'argent que tu prens pour inſtruire la jeuneſſe ; Que le ſage peut faire profit de tout, & meſme de la Vertu ?

CHRYSIPE. Tu l'entens ; mais ce n'eſt pas à cauſe de moy que je le prens, c'eſt à cauſe de mon diſciple : Car comme il eſt plus honneſte de donner que de recevoir, je ne refuſe pas d'eſtre le preneur, afin qu'il ſoit le donneur.

LE MARCHAND. Mais vous dites le contraire, Que le diſciple eſt le preneur, & le maiſtre le donneur en l'inſtruiſant ?

CHRYSIPE. Tu fais le railleur ; mais prens garde que je ne te perce à jour *d'une démonſtration.*

D'une démonſtra- | *tion* : Il y a au Grec,

LE MARCHAND. Et qu'en arrive-a-t-il ?

CHRYSIPE. Honte, ſilence, confuſion ; car ſi je veux preſentement, je te changeray en pierre.

LE MARCHAND. Comment cela ? es-tu un Perſée ?

CHRYSIPE. Voicy comment : La pierre eſt un corps.

LE MARCHAND. Il eſt vray.

CHRYSIPE. Un animal eſt un corps.

LE MARCHAND. Sans doute.

CHRYSIPE. Tu es animal ?

LE MARCHAND. Cela s'entend.

CHRYSIPE. *Ergo* tu es pierre ?

LE MARCHAND. Nullement ; mais je te prie, rends-moy ma premiere forme ?

CHRYSIPE. Il eſt aiſé, *Nulle pierre* n'eſt animal ; Tu es animal, *ergo* tu n'es pas pierre.

LE MARCHAND. Grand-mercy ; je commençois déja à ſentir du froid aux membres, & avois peur d'eſtre pétrifié

un *ſyllogiſme indémonſtrable* ; mais je croy qu'il n'entend autre choſe par-là qu'un argument convainquant, & où l'on ne peut répondre.

Nulle pierre, &c. J'ay remis le ſyllogiſme en forme pour eſtre plus clair.

comme Niobé : Cela ſera cauſe que je t'achetteray. Combien en veut-on ?

MERCURE. Cent quatre livres.

LE MARCHAND. Les voilà.

MERCURE. Es-tu ſeul ?

LE MARCHAND. Non ; tous les Banquiers y ont part.

Ils ſont en grand nombre, & bien capables du Moiſſonneur ; car ils ſont forts & robuſtes.

MERCURE. Ils ſont en grand nombre, & bien capables du *Moiſſonneur*; car ils ſont forts & robuſtes.

JUPITER. Ne t'amuſe point ; Publies-en un autre.

MERCURE. Là ho : Peripateticien, deſcendez ; Voicy le beau, le riche, le ſçavant, le doux, le ſage, le moderé ; en un mot, convenable à la vie humaine, & qui plus eſt, double.

UN MARCHAND. Comment cela ?

MERCURE. Il ſemble autre dedans que dehors ; c'eſt pourquoy ſi tu l'achetres, ſouviens-toy de diſtinguer entre l'homme exterieur & l'interieur.

LE MARCHAND. Quels ſont ſes principaux dogmes ?

MERCURE. Qu'il y a trois ſortes de biens, ceux du corps, de l'eſprit, & de la fortune.

LE MARCHAND. Cela eſt humain. Combien me coûtera-t-il ?

MERCURE. Cinq cens livres.

LE MARCHAND. C'eſt beaucoup.

MERCURE. Ce n'eſt pas trop ; car il ſemble avoir de l'argent caché, & tu ne te ſçaurois trop haſter de l'emmener, parce qu'il y aura bien des encheriſſeurs. D'ailleurs, comme il n'ignore rien, il t'apprendra combien vit un Moucheron ; juſqu'à quelle profondeur les rayons du Soleil penetrent la Mer ; quelle eſt l'ame des Huiſtres, & mille autres curioſitez.

LE MARCHAND. Dieux ! qu'il eſt ſubtil !

MERCURE. Il ſçait bien encore d'autres choſes plus curieuſes ; Comment ſe forme l'enfant dans le ventre de la mere ; Que l'homme eſt un animal riſible, & non pas l'aſne, qui ne ſçait ny rire, ny baſtir, ny naviger.

LE MARCHAND. Voilà un ſçavoir admirable, & ſur tout bien neceſſaire ! Tien, voilà ton argent.

JUPITER. Que reſte-t-il ?

MERCURE. Le Sceptique. Approchez, *Pyrrhon*, il ſe faut haſter ; car

Pyrrhon : Il y a au Grec, *Pyrrhias* ; mais ayant fait parler les autres Chefs de Sectes, il falloit que Pyrrhon parlaſt icy ; car pour Chryſipe, il l'a mis au lieu de Zénon, pour ne point offenſer l'Empereur, qui eſtoit Stoïcien.

les Marchands ſe retirent. Qui veut celuy-cy ?

UN MARCHAND. Moy : Mais dy auparavant, que ſçais-tu, Pyrrhon ?

PYRRHON. Rien.

LE MARCHAND. Comment rien ?

PYRRHON. Parce que je ne ſçay pas ſeulement s'il y a quelque choſe au monde.

LE MARCHAND. Et ne ſuis-je pas ?

PYRRHON. Je ne ſçay.

LE MARCHAND. Et toy ?

PYRRHON. Encore moins.

LE MARCHAND. Dieux ! la plaiſante incertitude ! Et que veulent dire ces balances ?

PYRRHON. C'eſt pour peſer les raiſons de part & d'autre ; & aprés avoir bien peſé & conſideré tout, je trouve que je ne ſçay rien.

LE MARCHAND. Es-tu auſſi extravagant dans les mœurs, que dans la doctrine ? & ne fais-tu rien avec ordre ?

La Verité qui s'enfuit. PYRRHON. Tout ; horſmis que je ne pourſuis point un fugitif.

LE MARCHAND. Pourquoy ?

Il joüe ſur le mot d'apprehender. PYRRHON. Parce que je ne ſçaurois apprehender.

LE MARCHAND. Je le croy ; car

tu es aſſez peſant : mais encore, quel eſt le but de ton ſçavoir ?

der, qui ſignifie conce-voir, & prendre en termes de chica-ne.

PYRRHON. Ne voir, ny n'ouïr, ny n'entendre.

LE MARCHAND. Quoy ! eſtre ſourd & aveugle ?

PYRRHON. Et avec cela, perdre le ſens & la raiſon, & n'eſtre en rien differént d'un vermiſſeau.

LE MARCHAND. Tu mérites que l'on t'achette pour ta rareté, comme une piece de cabinet : Combien en veut-on ?

MERCURE. Trente livres.

LE MARCHAND. Les voilà. Hé bien ! que dis-tu maintenant ? n'es-tu pas à moy ?

PYRRHON. Je ne ſçay.

LE MARCHAND. Cela eſt pourtant vray ; l'argent eſt compté, & la marchandiſe livrée.

PYRRHON. Je ne me détermine point, & tiens toûjours la balance égale.

LE MARCHAND. Cependant, il me faut ſuivre ; car je t'ay achetté.

PYRRHON. Qui le ſçait ?

LE MARCHAND. Le Sergent & les Aſſiſtans.

PYRRHON. *Y a-t-il quelqu'un icy ?*

Y a-t-il quelqu'un icy ? C'eſt aſſez de cela, ſans s'étendre davantage.

LE MARCHAND. Je te le feray tantoſt bien ſçavoir, en te faiſant travailler à coups de baſton.

MERCURE. Suy-le, ſans tant conteſter. A demain, Meſſieurs, que nous vendrons la vie des Bourgeois & des Artiſans, & autres de moindre étoffe.

*LE PESCHEUR, OU LA VENGEANCE.

DIALOGUE.

LUCIEN, LES PHILOSOPHES, Et pluſieurs autres parlent.

Il s'excuſe de ce qu'il a dit contre les Philoſophes, comme n'ayant eu deſſein que de parler de ceux qui abuſent de ce nom.

SOCRATE. DOnne, donne à bons coups de mottes & de pierres, ſur cet impoſteur : Prenons garde qu'il ne nous échappe ; Boute Platon, Boute Chryſipe ; Frappons tous enſem-

* *La vengeance.* Ce mot vient mieux au ſujet, & eſt plus beau pour titre, que *Revivant*, ou *Reſſuſcité.*

ble ; Que le baſton & la beſace s'arment contre leur commun ennemy ; car il n'a épargné perſonne. Quoy, Ariſtipe, tu languis ? Que le ſouvenir de l'injure qu'il t'a faite, ſerve à t'animer à la vengeance. C'eſt à ce coup, Diogéne, qu'il faut mettre le baſton en œuvre, & montrer ce que tu ſçais faire. Courage, Ariſtote, doublons le pas. Bon, le voilà pris ; Nous te tenons, méchant, tu ne nous échapperas pas : On te fera voir à cette heure quelles gens tu as offenſez : De quelle mort le ferons-nous mourir ? mais ce n'eſt pas aſſez d'une mort, il faut qu'il en ſouffre pluſieurs, pour réparation de ſon crime ; autrement la Juſtice qui proportionne la peine au delit, ne ſeroit pas ſatisfaite.

PLATON. Je ſuis d'avis qu'on luy arrache les yeux, & qu'on luy coupe la langue ; puis qu'on le mette en croix, aprés l'avoir bien fouëtté. Que t'en ſemble, Empedocle ?

EMPEDOCLE. Qu'il le faut jetter vif dans la fournaiſe du Mont Ethna, pour luy apprendre à parler de ceux qui valent mieux que luy.

PLATON. Mettons-le plûtoſt en pieces, comme Penthée ou Orphée, afin que chacun en ait ſa part.

LUCIEN. Hé ! pardon, Meſſieurs; je vous en conjure au nom de la Philoſophie.

SOCRATE. Point de pardon, mon amy; il n'y a point de ſocieté entre l'homme & les beſtes farouches.

LUCIEN. Suivez plûtoſt le conſeil » d'Homere : Prenez la rançon du captif, » & le laiſſez aller.

PLATON. *Tu as beau dire* ; tu ne nous échappera pas.

LUCIEN. Si Homere me manque, » j'auray recours à Euripide : Ne rejettez » point les prieres du miſerable, qui im» plore voſtre aſſiſtance.

PLATON. Mais il dit en un autre endroit ; *Que celuy qui a fait le mal*, ſe doit reſoudre à le ſouffrir, & que la fin de la calomnie eſt l'infelicité.

LUCIEN. Puis qu'il n'y a pas moyen d'échapper, dites-moy pour le moins ce que j'ay fait ?

PLATON. Tu le demandes, méchant, aprés nous avoir vendus comme eſclaves ; nous qui ne ſommes pas ſeulement libres, mais qui affranchiſſons les

Tu as beau dire, &c. Je retranche icy d'autres Vers d'Homere, qui ne diſent rien de nouveau.

Que celuy qui a fait le mal. J'ay réüny deux allegations en une.

autres : Tu nous vois donc aſſemblez pour tirer vengeance de cette injure, aprés avoir obtenu de Pluton un jour de répit pour te venir perſecuter. Il n'eſt pas juſqu'à Pythagore qui n'en ait voulu eſtre ; le vois-tu en ce coin qui ne dit mot ?

LUCIEN. Je commence à reprendre haleine ; car je ſuis aſſuré que vous ne me ferez point de mal, pourveu que vous me vouliez écouter. Jettez ces pierres que vous avez amaſſées, ou les gardez plûtoſt pour en lapider ceux qui le méritent.

PLATON. Tu nous cajoles en vain pour eſſayer de te ſauver. Il faut que tu veſtes un pourpoint de pierre, comme dit Homere, pour reparation des crimes que tu as commis.

LUCIEN. Moy, Meſſieurs. Ha ! ne traitez pas ſi mal voſtre bien-faicteur, qu'on ne vous accuſe d'ingratitude comme les Philoſophes d'aujourd'huy. Vous perdriez trop à ma mort.

PLATON. Qui a jamais ouï parler d'une ſi grande inſolence ? A la fin, il nous fera croire que nous luy ſommes bien obligez, pour nous avoir vendus à l'encan.

LUCIEN. Quelle apparence y a-t-il

que je vous ayes voulu offenſer, moy qui vous dois tout ce que je ſçais & ce que je vaux ; puiſque c'eſt dans vos Livres que j'ay puiſé ma doctrine, & dans ce divin parterre que j'ay cueilly les fleurs dont je ſuis paré ? Il faudroit que je fuſſe plus brutal que ces barbares qui s'attaquerent à Apollon & aux Muſes, aprés avoir appris d'eux l'art de chanter & celuy de tirer de l'arc.

Thamyris & Eurite.

Ou, de lancer le javelot.

PLATON. C'eſt-là un trait de ta Rhethorique ; car on dit que tu es grand Orateur. Mais tu es d'autant plus coupable, que tu te ſers de nos armes contre nous-meſmes, & que tu jettes des pierres dans un jardin où tu as cueilly des fleurs.

LUCIEN. Je n'euſſe jamais creu que de ſi Grands hommes ſe fuſſent laiſſé tranſporter à la colere ſur les bruits de la Renommée. Pour le moins ne me condamnez pas ſans m'ouïr, & faites qu'on juge noſtre procés par les formes de la Juſtice. Convenons du Juge, du temps, & du lieu ; & puis vous parlerez l'un ou l'autre, ou tous enſemble, & je répondray à tous les chefs de voſtre accuſation, & acquieſceray au jugement quel qu'il puiſſe eſtre. Que ſi je gagne ma cauſe, je ne veux point d'autre récompenſe,

penſe, ſinon, que vous tourniez vos armes contre ceux qui vous ont animez contre moy.

PLATON. Encore que ce ſoit donner à un impoſteur le moyen d'échapper, nous voulons bien te permettre de te défendre, pourveu que ce ſoit devant un Juge qui ne nous ſoit point ſuſpect. Qui prendrons-nous ?

LUCIEN. La Philoſophie.

PLATON. Mais elle ne peut eſtre Juge & partie tout-enſemble ; car c'eſt elle que tu as offenſée en noſtre perſonne.

LUCIEN. J'ay tant de confiance en la bonté de ma cauſe, que je ne craindrois pas de prendre pour Juge mes ennemis.

PLATON. Que ferons-nous, Meſſieurs ? nous ne pouvons refuſer des offres ſi raiſonnables.

SOCRATE. Il le faut prendre au mot, & luy donner audience : Car ſi nous le condamnons ſans l'ouïr, nous ouvrons une large porte à la calomnie, & je ne ſçaurois que répondre à mes accuſateurs, s'ils venoient à me reprocher ce crime.

PLATON. Tu as raiſon ; Allons trouver la Philoſophie, & luy demander juſtice.

LUCIEN. Courage, Meſſieurs ; voilà qui eſt bien plus raiſonnable que ce que vous vouliez tantoſt faire. *Mais où eſt-elle ?* Car je ne vous cele point qu'il y a long-temps que je la cherche inutilement. J'ay bien trouvé des gens qui ſe vantoient de ſçavoir le lieu de ſa demeure, & qui s'offroient de m'y mener ; mais j'ay reconnu à la fin qu'ils ne le ſçavoient pas mieux que moy. Quelquefois j'ay eſté en des lieux, où l'on diſoit qu'elle eſtoit, & j'en voyois ſortir des Perſonnages fort venerables : Mais en entrant, je n'ay trouvé au lieu d'elle qu'une courtiſane pleſtrée & fardée, qui cachoit ſon afféterie ſous une feinte negligence ; mais ſes actions la faiſoient aſſez connoiſtre & démentoient ſes paroles : car elle aimoit les cajoleries & les préſens, & faiſoit plus d'état des Grands Seigneurs que des autres. D'ailleurs, quoyqu'elle paruſt fort negligée, elle portoit des parures & des ornemens ſous ſa robe. Je me retiray donc de bonne heure, de peur d'eſtre pris en ſes filets, & j'eus pitié de ceux, *qui au lieu de la Philoſophie, n'embraſſent que ſon fantoſme.*

Mais où eſt-elle ? Je ne repete point ce qui a déja eſté dit.

Qui au lieu de la Philoſophie, n'embraſſent que ſon fantoſme.

PLATON. Il eſt vray que ſa demeure n'eſt pas connuë de tout le monde ; mais elle doit *paſſer icy* au retour de l'Academie, pour s'aller promener au Pécile. La vois-tu qui en vient avec une façon douce & modeſte ? on diroit qu'elle médite par le chemin, tant elle marche gravement.

LUCIEN. J'en voy pluſieurs qui ont ſa démarche & ſa contenance ; mais nous la reconnoiſtrons bien à ſes diſcours, & encore mieux à ſes actions.

LA PHILOSOPHIE. Qu'eſt-cecy, mes amis, vous a-t-on fait quelque affront là-bas que vous eſtes venus icy ? Qui eſt cet homme que vous traiſnez ? Eſt-ce quelque voleur, ou quelque aſſaſſin ?

PLATON. Non ; mais un monſtre, qui n'eſt pas digne de vivre, pour s'eſtre attaqué à toy, que tout l'Univers reſpecte, & pour nous avoir dit des injures à nous qui ſommes tes diſciples ?

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas

Il euſt eſté trop bas de dire, qu'ils ſe laiſſent mener par la barbe, & non par le nez.

Paſſer icy : Je ne dis pas *au Ceramique* ; car il y auroit trop de mots propres, & maintenant inconnus ; du reſte, c'eſtoient des lieux d'Athénes.

prendre garde aux paroles, mais aux actions ? Ne voyez-vous pas que je ſouffre tous les jours que la Comedie me déchire en plein Theatre ? car *comme les vents allument un flambeau au lieu de l'eſteindre*, les faux rapports redoublent l'éclat de la vertu, & font briller davantage ſa lumiere. Comment eſtes-vous devenus ſi chagrins & ſi coleres en l'autre monde, vous qui criyez tant contre les paſſions en celuy-cy ?

PLATON. La Renommée nous a apporté juſqu'aux Enfers, l'affront que celuy-cy nous a fait, & nous en a tiré pour venir venger cette injure.

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas le condamner ſans l'ouïr : Que répons-tu à cela, mon amy ?

LUCIEN. Que j'ay eu bien de la peine, divine Fille du Ciel, à les faire conſentir à te vouloir prendre pour Juge, quoyqu'il n'y ait que toy capable de découvrir la verité, & de convaincre le menſonge.

PLATON. Tu la cajoles maintenant,

Comme les vents allument un flambeau au lieu de l'éteindre : Cette comparaiſon vient mieux aux faux rapports, & celle dont l'Auteur s'eſt ſervy, eſt plus propre aux calamitez.

déteſtable, aprés l'avoir venduë au plus offrant pour deux carolus ?

LA PHILOSOPHIE. Prenez garde que ce ne ſoit pas à moy qu'il en veüille, mais à ceux qui abuſent de mon nom.

LUCIEN. Tu le ſçauras tantoſt, aprés nous avoir ouïs : Allons ſeulement à l'Areopage, ou plûtoſt à la Fortereſſe, pour découvrir de plus haut ce qui ſe paſſe dans la Ville.

LA PHILOSOPHIE. Attendez-moy au Pécile, mes Compagnes, je reviendray bien-toſt vous trouver.

LUCIEN. Qui ſont-elles ?

LA PHILOSOPHIE. Celle que tu vois ſi robuſte, c'eſt *la Vertu* ; la Science marche devant, & la Verité la ſuit.

LUCIEN. Où eſt la Verité ? je ne la vois point.

LA PHILOSOPHIE. C'eſt qu'elle ne veut pas qu'on la voye, parce qu'elle eſt nuë & ſans ornement ; mais regarde de ce coſté-là, tu la verras à demy.

LUCIEN. Je la découvre à toute peine. Mais pourquoy ne les menes-tu pas avec toy pour rendre la compagnie plus

La Vertu : J'obmets *la Modeſtie & la Juſtice, &c.* qui ſont compriſes ſous ce nom, & qui ne peuvent faire icy de perſonnages ſeparez ; mais j'ay ajouſté la ſcience.

complete ? outre qu'il eſt difficile ſans elles de nous bien juger, & que je veux prendre la Verité pour mon Avocate.

LA PHILOSOPHIE. Suivez-moy, mes *cheres Sœurs* ; car vous avez quelque intereſt à la cauſe.

LA VERITE'. Allez-y vous autres ; car pour moy il y a long-temps que je ſçay ce qui en eſt, & que je ne me meſle plus des choſes du monde.

LUCIEN. Mais tu es neceſſaire à la juſtification d'un innocent.

LA VERITE'. Que la liberté donc vienne avec moy, pour m'aſſiſter au Jugement d'une perſonne qui eſt en peine pour l'amour d'elle, & que *la Raiſon* demeure.

LUCIEN. Nous en avons beſoin auſſi ; car nous avons affaire à des gens qu'il eſt difficile de convaincre, parce qu'ils trouvent toûjours quelque échappatoire.

LA VERITE'. Qu'elle vienne-donc & qu'elle amene avec ſoy la Démonſtra-

Cheres Sœurs : Ce titre y vient mieux que celuy de ſervantes.

La raiſon : Il y a au Grec, *Elenchus* ; mais cela n'euſt point eu de grace, & la raiſon fait le meſme effet parmy nous, ſelon noſtre façon de parler.

tion. Suivez-moy toutes, puiſque vous eſtes neceſſaires au Jugement.

ARISTOTE. Quoy ! noſtre adverſaire ſe veut ſervir contre nous de la Verité ?

LA PHILOSOPHIE. As-tu peur qu'il ne la corrompe ?

PLATON. Non ; mais il eſt fort artificieux.

LA PHILOSOPHIE. Il ne ſçauroit rien faire en préſence de la Vertu qui tient la balance ; mais comment eſt-ce qu'il s'appelle ?

LUCIEN. Parrhéſiade, *fils d'Aléthion, & d'Elenxiclée.*

LA PHILOSOPHIE. Quel eſt ſon païs ?

LUCIEN. La Syrie prés de l'Euphrate : Quoy, tu t'en eſtonnes ? Il y a pluſieurs de ceux qui m'en veulent, dont l'origine n'eſt pas moins barbare. Il n'importe que la langue ſoit ſi pure, pourveu que la doctrine le ſoit.

LA PHILOSOPHIE. Il eſt vray ; mais quelle eſt ta profeſſion ? car il eſt beſoin de le ſçavoir.

LUCIEN. C'eſt de dire la verité ſi-

Fils d'Aléthion, & d'Elenxiclée : J'en fais le pere & la mere, parce que cela eſt mieux de la ſorte.

brement, & de convaincre l'orgueil & l'impoſture.

c'eſt à peu prés ce que ſon nom ſignifie.

LA PHILOSOPHIE. Tu fais un meſtier bien dangereux, & qui a beaucoup d'ennemis.

LUCIEN. Il le paroiſt bien ; car je ſuis en danger pour ce ſujet : & comme j'aime la ſimplicité & la verité, autant que je hay le menſonge & l'arrogance, je trouve bien plus d'objets de ma haine, que de mon amour.

LA PHILOSOPHIE. Auſſi ces deux choſes ne ſont-elles qu'une, quoyqu'elles paroiſſent doubles ; c'eſt pourquoy elles ne doivent point eſtre ſeparées.

LUCIEN. Tu le ſçais mieux que perſonne, divine Fille ; mais il eſt vray que j'abhorre les méchans autant que j'aime les gens de bien.

LA PHILOSOPHIE. Puiſque nous voicy devant le Temple de Minerve, que la Preſtreſſe range les ſiéges, tandis que nous entrerons pour faire noſtre priere.

LUCIEN. Je te prie, grande Deeſſe, comme tu découvres tout du haut de ton Temple, de m'aider à découvrir la fourbe & l'impoſture. Tu ſçais combien tu en vois tous les jours qui ſe parjurent, il eſt temps que tu les chaſties. Que ſi tu

vois

vois que le menſonge l'emporte ſur la verité, donne-moy pour le moins ton ſuffrage pour contrebalancer celuy des autres.

LA PHILOSOPHIE. Nous voilà aſſis, commençons : Que les Philoſophes choiſiſſent quelqu'un pour porter la parole ; car ils ne ſçauroient parler tous enſemble : Et quand il aura achevé, l'Accuſé parlera à ſon tour.

LES PHILOSOPHES. Qui prendrons-nous ? C'eſt à toy, Platon, à nous défendre ; car tu as l'eſprit ſublime, & les raiſons fortes & preſſantes, accompagnées de délicateſſe & des autres graces de ton païs. Raſſemble donc tout ce que tu as jamais dit contre tes ennemis, & tes envieux ; car celuy-cy eſt pire que tous les autres. Déploye toutes les forces de ton éloquence, & mets en œuvre toutes les figures de ta Rhétorique, & particulierement l'Ironie qui t'eſt ſi familiere, avec ces interrogations fréquentes & agreables. Dy, ſi tu veux, que Jupiter monte ſur ſon Char aiſſé pour prendre vengeance des coupables. *Gorgias, Polus, Protagoras, Hippias.*

PLATON. Je ne ſuis pas aſſez fort pour une ſi grande accuſation. Prenez plûtoſt Diogéne, ou quelqu'autre Phi-

loſophe accoûtumé à dire des injures ; car il n'eſt pas tant queſtion icy d'élegance, que de vehemence & de force.

DIOGENE. C'eſt moy qui ſeray l'accuſateur, puiſque c'eſt moy, auſſi-bien, qu'il a traité le plus mal, & qu'il n'eſt pas beſoin de grand diſcours où la choſe parle de ſoy-meſme.

PLATON. Souvien-toy qu'il ne s'agit point icy des differens qui ſont entre nous, mais d'un affront qui nous eſt fait en commun ; c'eſt pourquoy n'abandonne point noſtre cauſe, pour plaider la tienne. Il n'eſt queſtion que de ſçavoir, ſi nous ſommes tels que celuy-cy nous a dépeints. Parles fortement, comme le mérite la grandeur de l'injure, & l'eſtime qu'on a de toy.

DIOGENE. Ne craignez point, Meſſieurs, je n'oublieray rien qui ſerve à noſtre défenſe, & ne trahiray point noſtre cauſe. Si la Philoſophie meſme, comme elle eſt d'une nature douce & paiſible, qui n'aime pas la vengeance, vouloit pardonner au coupable, je ferois voir à ce galand, que je ne porte pas en vain un baſton.

LA PHILOSOPHIE. Il le faut vaincre par la raiſon & non par la force. Mais ne tarde pas davantage ; Voilà l'eau

verſée, & toute la compagnie attentive à ouïr ce que tu diras. *Coûtum ancienn d'horlo. ges d'ea.*

LUCIEN. Puis qu'il n'y a que Diogéne qui parle, que les autres prennent place parmy les Juges.

LA PHILOSOPHIE. Mais ne crains-tu point de faire tes Juges de tes parties ?

LUCIEN. Non ; Cela ne ſervira qu'à faire éclater davantage mon innocence, & à honorer mon triomphe.

LA PHILOSOPHIE. Je te trouve bien genereux : Prenez place, puis qu'il le veut, & que Diogéne parle.

DIOGENE. Je ne m'amuſeray point à décrire icy les avantages de la Philoſophie, ny à repreſenter les ſervices que tous ces grands perſonnages que voicy ont rendus au genre humain. Il n'y a point d'apparence de perdre en loüanges ſuperfluës, le temps qu'on nous a donné pour faire nos plaintes, puis qu'il n'y en a pas trop pour une ſi grande accuſation. Ce Sophiſte que vous voyez, ayant quitté le barreau pour nous venir attaquer, a tranſporté contre nous tout ce qu'il avoit de force & de vehemence, & ne ceſſe de nous dire des injures, & de nous expoſer au mépris & à la haine publique : Car il veut faire paſſer nos plus hautes

méditations pour des chimeres, & nous traite de ridicules, ayant gagné par là l'approbation du Peuple, qui n'aime rien tant que la médiſance, & qui eſt bien aiſe de voir déchirer la réputation des plus grands hommes, comme ſi leur abaiſſement contribuoit quelque choſe à ſa gloire. C'eſt ainſi qu'on ſe plaiſoit autrefois à voir expoſer Socrate en riſée dans les Comedies d'Eupolis & d'Ariſtophane; mais ce n'eſtoit pas un ſi grand crime de railler un particulier, en un jour de réjoüiſſance, où la boufonnerie faiſoit partie de la Feſte, que d'aſſembler toute une compagnie d'honneſtes gens, comme fait celuy-cy, pour réciter un volume d'invectives contre les Philoſophes les plus celebres, ſans qu'on luy en ait jamais donné aucun ſujet: ce qui le rend ſans excuſe. Mais ce qui eſt inſupportable, c'eſt qu'il emprunte le ſacré nom de la Philoſophie pour maltraiter ſes diſciples, & qu'il ſe ſert du Dialogue, noſtre favory, contre nous-meſmes, ayant corrompu juſqu'à Menipe l'un de mes Sectateurs, pour ſe mocquer de nous plus hardiment. Il en faut donc faire un chaſtiment exemplaire, ſi nous ne voulons devenir la fable du peuple, & donner licence à tout le monde de nous dire

Feſte de Bacchus.

des injures. Car de ſe taire en cette rencontre, ce ne ſeroit pas modeſtie, mais laſcheté, aprés avoir ſouffert le plus grand affront qu'on puiſſe faire à des gens libres, qui eſt de les vendre pour eſclaves, & moy particulierement qu'il a livré pour deux carolus, comme l'opprobre de tous les autres. Quelque artificieux donc qu'il puiſſe eſtre, je ne ſçay ce qu'il pourra dire, d'avoir ainſi prophané ce qu'il y a de plus ſaint parmy les hommes. C'eſt-là le ſujet pourquoy nous nous ſommes aſſemblez, & nous nous adreſſons à toy pour tirer vengeance de cette injure; afin d'empeſcher qu'à l'avenir on ne nous mépriſe, & qu'aucun ne ſoit ſi oſé que de rien entreprendre de ſemblable.

LES PHILOSOPHES. Courage, Diogéne : Voilà parler fortement, & dire beaucoup de choſes en peu de paroles.

LA PHILOSOPHIE. Ceſſez ces vaines acclamations, & qu'on verſe de l'eau à l'Accuſé pour ſe défendre.

LES PHILOSOPHES. Que dira-t-il ?

LUCIEN. Que Diogéne n'a pas dit tout ce qui faiſoit contre moy, & qu'il a oublié ce qu'il y avoit de plus atroce,

dont j'ay pourtant ſi peu de honte, que je le veux dire moy-meſme, parce que cela ſervira à l'éclairciſſement de la verité, & fera voir qui ſont ceux que j'ay voulu piquer dans cette Satyre. Que ſi ma réponſe a quelque choſe de rude, qu'on ne s'en prenne pas à moy, mais à ceux qui en ſont cauſe par leurs vices. Pour reprendre la choſe de plus haut, dés que j'eus remarqué le menſonge, l'impudence, & les criailleries du barreau, avec les autres vices de la chicane, je la quittay promptement, pour me jetter entre les bras de la Philoſophie comme en un port ſalutaire : Car elle méne une vie tranquille, éloignée du trouble & de la diſcorde, & ſes préceptes ſont tres-ſaints, pourveu qu'on les veüille pratiquer, ce que peu de gens font. Lorſque j'eus donc reconnu que pluſieurs n'aimoient pas tant la Philoſophie pour elle-meſme, que pour la gloire & le profit, & qu'ils ſe contentoient d'avoir la mine & l'apparence de Philoſophes, ſans en avoir l'effet ; *j'entray en colere de leur voir prophaner ce ſacré nom*,

J'entray en colere de leur voir prophaner ce ſacré nom : La comparaiſon tirée des Comédiens eſt touchée enſuite, outre qu'il n'y en a que trop icy.

& ne pus ſouffrir que des ſinges contrefiſſent les hommes, *ny qu'un aſne* couvert de la peu d'un Lion vouluſt paſſer pour ce qu'il n'eſtoit pas. Mais ce qui me faſchoit le plus, c'eſt qu'on vouloit rendre la Philoſophie complice de leurs défauts, & accuſer de leurs vices ces Grands hommes dont ils empruntoient le nom pour couvrir leurs crimes. Car comme on avoit perdu l'idée de leur vie, & qu'on ne ſçavoit plus de quelle façon ils avoient veſcu, cela rendoit la calomnie plus plauſible. Je voulus donc faire quelque piece de raillerie, conforme à l'humeur du Peuple, pour luy apprendre à vous diſtinguer de ces infames ; mais vous ne le pouvez ſouffrir, & vous me traiſnez en Juſtice pour ce ſujet. Dites-moy, Meſſieurs, ſi je voyois quelqu'un qui revelaſt les myſteres, ſerois-je impie de le reprendre ? Ne voyez-vous pas que les Intendans des jeux font foüetter ſouvent en leur preſence les Acteurs qui repreſentent mal Jupiter, Minerve, ou Neptune, ſans que ces Dieux trouvent mauvais qu'on chaſtie ceux qui ne joüent pas bien leurs perſonnages ? Car de faire

Ny qu'un aſne : Cette fable eſt trop commune, & trop ſouvent repetée pour eſtre expliquée davantage.

mal celuy d'un meſſager ou d'un eſclave, il ny a pas grand danger; mais il n'eſt pas pardonnable de deshonnorer un Heros ou un Dieu par des geſtes laſcifs & des contenances deshonneſtes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'il y en a qui ſemblent n'apprendre vos maximes, que pour vivre tout au contraire; car ils ne ceſſent de crier, qu'il faut mépriſer la gloire & les richeſſes, vivre ſans paſſion, n'eſtimer rien que ce qui eſt honneſte: & cependant, ils courent aprés les grandeurs & les vanitez, n'enſeignent que pour de l'argent, ſont plus mutins que de petits chiens, plus coleres que des coqs, plus timides que des liévres, plus flateurs que des ſinges, *plus laſcifs que des moineaux, & plus larrons que des choüettes.* Ils font rire tout le monde, lors qu'on les voit parmy la foule à la ſuite des Grands, & ſe preſſer à leur porte ou à leur table, où ils ſont inſupportables meſme aux Courtiſans, par leurs laſches flateries; & contraints par la force

Plus laſcifs que des moineaux, & plus larrons que des choüettes: J'ay mis les choſes à noſtre air, il y a au Grec, *plus laſcifs que des aſnes, & plus larrons que des chats*; mais on ne parle point parmy nous de la façon.

du vin, ils ſont & diſent cent extravagances, & expoſent en riſée la Philoſophie. Mais ce qui eſt de plus honteux, c'eſt que diſant que le Sage n'a beſoin de rien, & qu'il poſſede tout en ſoy-meſme, ils ne ceſſent de demander, & ſe faſchent quand on les refuſe ; qui eſt une choſe auſſi plaiſante, que ſi l'on voyoit quelqu'un mendier avec la pourpre & le diadême. Cependant, lors qu'ils vous importunent de leurs demandes, ils vous font un grand ſermon ſur la liberalité, & diſent, que les richeſſes ſont indifferentes : Mais ſi quelqu'un de leurs amis a beſoin de quelque choſe, ou les prie de luy faire part de ce qu'ils ont de trop, ils demeurent muëts comme des poiſſons, & tous ces beaux diſcours de vertu s'en vont en fumée. En un mot, leur amitié ne dure qu'autant qu'on ne touche point à leur bourſe ; le moindre intereſt eſt capable de la rompre, & de les faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces chiens qui ſe joüent enſemble ; mais ſi quelqu'un vient à jetter un os au milieu d'eux, auſſitoſt ils s'entremordent. On dit à ce propos, qu'autrefois un Roy d'Egypte apprit à des ſinges à danſer, à quoy ils réüſſirent admirablement ; parce que

cet animal aime à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce ſpectacle dura long-temps, juſqu'à ce qu'un Bourgeois, qui vouloit rire, s'aviſa de jetter des noix dans la ſalle où ils danſoient ; car alors oubliant leurs pas & leur contenance affectée, ils ſe ruerent deſſus pesle-mesle, ſans avoir égard à leurs beaux habits ny à leurs maſques, & oublierent le perſonnage qu'ils repreſentoient, pour joüer celuy qu'ils eſtoient en effet. C'eſt ce que font ces mauvais Philoſophes dont je parle ; car je n'ay garde de toucher aux autres. Mais, dites-moy, Meſſieurs, qu'ont ces gens-là de commun avec vous, que la mine & l'apparence ? Encore leur pardonnerois-je s'ils vous contrefaiſoient bien ; mais *ils en ſont plus éloignez que le Ciel ne l'eſt de la Terre.* Voilà ce que j'avois à dire pour ma défenſe ; & je prens à témoin la Verité, ſi j'ay rien dit que ce qu'elle ſçait elle-meſme.

LA PHILOSOPHIE. Retirez-vous, qu'on aille aux opinions. Que vous en ſemble, mes Compagnes ?

¶ *Ils en ſont plus éloignez que le Ciel ne l'eſt de la Terre :* J'ay mis une façon de parler Françoiſe, au lieu de deux Proverbes qui ne ſont pas à noſtre uſage.

A VERITE'. *Pour moy*, tandis qu'il a lé je baiſſois la veuë de honte, & euſſe ulu eſtre bien loin, parce que j'en onnoiſſois pluſieurs à ſes diſcours, tant es a bien dépeints, & penſois voir ce 'il rapportoit.

LA VERTU. Il m'eſt arrivé la meſme oſe.

LA PHILOSOPHIE. Qu'en dites-us, mes Diſciples?

LES PHILOSOPHES. Que bien n d'eſtre noſtre ennemy, il le faut ettre au rang de nos bien-faicteurs, puis 'il a ſoin de noſtre réputation, & qu'il ut conſerver l'eſtime que nous avons quiſe durant noſtre vie. Nous avons t juſtement comme ceux de Troye, ii preſſerent tant des Comediens, qui ſſoient par leur païs, de leur joüer quelte Tragedie, qu'ils leur repreſenterent urs propres malheurs. Qu'il raille dermais tant qu'il luy plaira des défauts : ceux qui contrefont les Philoſophes, ous l'avoüerons plûtoſt que de le conedire.

DIOGENE. Pour moy, je luy en ſçay

our moy, &c. Je fais re cela à la Verité ûtoſt qu'à la Vertu, ırce que c'eſt à elle particulierement à découvrir l'impoſture, & je fais que la Vertu y conſent.

bon gré; & non ſeulement je me repens de ce que j'ay dit contre luy, mais je veux eſtre ſon amy à l'avenir.

LA PHILOSOPHIE. Je le déclare abſous tout d'une voix, & le répute pour mien.

LUCIEN. Il reſte encore quelque choſe à faire aprés ma juſtification, *c'eſt de chaſtier les impoſteurs*; car je veux eſtre leur accuſateur.

LA PHILOSOPHIE. Que le Syllogiſme les appelle.

LE SYLLOGISME. Paix, Ecoutez: Que tous les Philoſophes viennent au Palais pour ſe défendre, en préſence de la Philoſophie, accompagnée de la Verité & de la Vertu.

LUCIEN. Il y en a peu qui ſe préſentent; car ils redoutent la Vertu, & apprehendent que la Verité ne découvre leurs défauts; outre qu'ils ſont répandus à cette heure par la Ville pour chercher quelque lipée franche; mais je ſçay bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux qui font profeſſion de la Philoſophie viennent recevoir chacun *une piece d'argent & un pain*; Et ceux qui auront la

C'eſt de chaſtier les impoſteurs. Il vaut mieux qu'il diſe cela, que quelques vanitez qui ſont au Grec.

Une piece d'argent

plus grande barbe, auront de ſurcroiſt un cabat de figues. Il n'eſt point beſoin de ſcience ny de vertu, pourveu qu'on ſçache faire des argumens en toutes les formes ; mais celuy qui remportera le prix de la diſpute, aura pour récompenſe *un talent*. Grands Dieux ! comme ils accourent en foule, & comme ils ſe preſſent de tous coſtez pour entrer ! On diroit d'un eſſain d'Abeilles ; le Printemps n'a pas tant de fleurs, l'Eſté de moiſſons, ny l'Automne de raiſins, pour parler comme les Poëtes. Tout le Palais en eſt plein, & l'on ne voit par tout que barbes, baſtons & beſaces, pour ne rien dire des autres marques qui ſont pires que celles-là. Ce peu qui eſtoit monté à la premiere publication eſt diſparu, ou confondu dans la foule : mais certes il y devroit avoir quelque ſigne pour les reconnoiſtre ; car ceux qui ne valent rien, ont quelquefois meilleure mine que les autres, & parlent mieux de la Vertu, quoyqu'ils la pratiquent plus mal.

& un pain : J'ay exprimé ces choſes-là de la façon dont on a coûtume de les dire ; on ne donne point de gâteau en aumoſne.

Un talent : Il y a au Grec, *deux talens d'or* ; mais c'eſt une ſomme exceſſive, aprés avoir dit une piece d'argent & un pain ;

LES PHILOSOPHES. Nous y donnerons ordre une autre fois ; Ecoutons ce qu'ils veulent dire.

PLATONICIENS. C'eſt à nous à recevoir les premiers.

PYTHAGORICIENS. Nullement ; C'eſt à nous qui ſommes les plus anciens.

PERIPATETICIENS. C'eſt plûtoſt aux Peripateticiens, puis qu'il s'agit de recevoir de l'argent, qui fait partie de leur felicité.

STOÏCIENS. Si cela eſt, les Stoïciens ſont preferables ; parce qu'ils le ſçavent mieux faire profiter que les autres.

EPICURIENS. Le cabat de figues pour le moins nous appartient ; car nous mettons le ſouverain bien dans la volupté.

ACADEMICIENS. Et à nous le prix de la diſpute ; car il n'y en a point qui ſçachent mieux diſputer que les Academiciens.

STOÏCIENS. Il faudroit que les Stoïciens n'y fuſſent pas ; car ils ne le cedent à perſonne en opiniaſtreté.

ACADEMICIENS. Mais vous eſtes attachez à de certaines maximes, que vous eſtes obligez de deffendre ; au lieu que n'en ayant point, nous pouvons

un talent commun n'eſt déja que trop.

diſputer contre les autres & contre nous-meſmes.

LA PHILOSOPHIE. Ceſſez de vous entrebattre ; & vous autres Cyniques, quittez ce baſton, ou ne vous en ſervez qu'à marcher. Ce n'eſt pas de cela dont il s'agit ; mais de diſcerner les bons & les mauvais Philoſophes, pour récompenſer les uns & punir les autres. Qu'eſt-ce là ? ils s'écoulent tous & craignent la touche. Qu'on amaſſe cette beſace que ce Cynique a jettée pour mieux fuïr, & qu'on voye ce qui eſt dedans ; ſans doute que ce ſont des bribes, ou de vieux bouquins.

LUCIEN. Nullement ; mais de l'argent, des dez, un miroir & des parfums, avec un petit coûteau pour les ſacrifices.

LA PHILOSOPHIE. Et avec cela, il a la hardieſſe de crier contre le luxe ?

LUCIEN. Voilà comme ils ſont faits preſque tous ; mais comment ferons-nous pour faire connoiſtre les méchans ? C'eſt à la Verité d'y travailler, pour empeſcher que le menſonge ne triomphe d'elle.

LA VERITE'. Puiſque tu témoignes tant de paſſion pour moy, prens avec toy la Raiſon, & allez enſemble faire une reveuë generale. Vous amenerez

tous les Philoſophes dans le Prytanée, *où l'on couronnera* les uns, & l'on marquera les autres au front d'un fer chaud, qui portera l'empreinte d'un renard ou bien d'un ſinge.

LA PHILOSOPHIE. C'eſt bien dit ; mais pour les reconnoiſtre, il les faudroit éprouver ; non pas au Soleil, comme l'Aigle fait ſes petits ; mais à la gloire, aux plaiſirs & aux richeſſes, Ceux qui pourront les regarder fixement, ſans eſtre éblouïs de leur éclat, ſeront déclarez legitimes, & les autres jettez en bas comme des baſtards.

LUCIEN. *Mais comment les pourrons-nous attraper ?* Je ſuis d'avis que la Preſtreſſe du Temple nous preſte cette ligne que quelque Peſcheur a conſacrée à la Déeſſe, & nous mettrons au bout un peu d'or ou quelque friandiſe pour les ſurprendre.

LA PRESTRESSE. La voilà.

C'eſt un quartier d'Athenes qu'on met dans la Forteresſe.

LA PHILOSOPHIE. Que veut-il faire de cette ligne ? Il la jette du coſté de la Ville ; *a-t-il envie de peſcher des pierres dans le Pelagiſque ?*

Où l'on couronnera : Il vaut mieux le faire là qu'ailleurs.

Mais comment les pourrons-nous attraper? Ce qui eſt icy au Grec, eſt exprimé plus bas.

A-t-il envie de peſ-

LUCIEN.

LUCIEN. Taiſez-vous, que vous n'épouvantiez le gibier. Je voy venir une grande dorade ; mais non, c'eſt un chat de mer, qui eſt en embuſcade autour de ce roc. Prions les Dieux marins de nous eſtre favorables ; le voilà qui bâille aprés l'hameçon, il ſent l'or, il le ſuit, il l'avale, il eſt pris ; Tirons-le en haut ; *Que le Syllogiſme* nous aide ; Je le tiens. Grands Dieux ! quelles dents ! pendons-le par les oüies, & retirons l'or de ſa gueule ! Quoy ! il l'a déja avalé ? faiſons-luy rejetter pour en prendre d'autres ; Que dis-tu, Diogéne, connois-tu le compagnon ? Il eſt de ton vivier.

DIOGENE. Je le renie pour mien.

LUCIEN. Combien penſes-tu qu'il vaille ? Il ſe plaignoit hier que nous l'avions livré pour deux carolus.

DIOGENE. Encore eſt-ce trop, car il ne vaut rien du tout ; Rejettons-le, & eſſayons d'en avoir quelqu'autre ; mais prenons garde qu'il ne ſoit ſi peſant, qu'il rompe la ligne.

cher des pierres dans le Pelagiſque ? Il dit cela par raillerie, & peut-eſtre eſtoit-ce une raillerie ou un Proverbe.

Que le Syllogiſme ; Je fais faire par le Syllogiſme, qui eſt comme le valet de la Raiſon, ce qu'il fait faire par l'Elenchus.

LUCIEN. Ne crains point, *ils ſont legers comme du vent* ; mais qui eſt celuy-cy, large & plat ? C'eſt un Turbot. Le voilà qui mord à l'hameçon, il eſt pris, tirons-le ; Demande à Platon s'il le connoiſt, car il eſt des ſiens.

PLATON. Quoy ! maraut, tu donnes ſur l'or.

LUCIEN. Que veux-tu qu'on en faſſe ?

PLATON. Qu'on le rejette comme l'autre, il ne vaut pas mieux que luy.

DIOGENE. Peſchons encore.

LUCIEN. J'en voy approcher un tout rayé d'or qui court à la proye ; mais il a découvert l'hameçon, il tourne queuë ; Toutefois, le voilà qui revient tant il eſt gourmand ; il mord ; il eſt pris.

DIOGENE. De quelle eſpece eſt-il ?

LUCIEN. Demande-le à Ariſtote.

ARISTOTE. Je ne le connois point.

LUCIEN. Je ſuis donc d'avis qu'on le rejette.

Il raille des épines de la Philoſophie Stoïque.

DIOGENE. J'en voy pluſieurs qui vont en foule ; prenons un filet ; car ils ſont difficiles à attraper, & picquent de tous coſtez ; mais ce ſera aſſez d'en prendre un, auſſi-bien ne valent-ils rien, &

Ils ſont legers comme du vent : J'ay accommodé la comparaiſon à noſtre uſage.

ſont pleins d'arreſtes. Jette la ligne, mais garny-la de plomb par en bas, de peur qu'ils ne la coupent, & s'en aillent avec la proye.

LUCIEN. Grands Dieux! comme ils s'entrebatent pour la prendre, les uns rongent la figue, les autres s'attachent à l'or. Mais en voilà un de pris; Dy-nous qui tu es? Je ſuis plaiſant d'interroger un poiſſon qui eſt muet, il le faut demander à Chryſipe; car il y a de l'or en ſon nom. *C'eſt que Chryſon en Grec ſignifie or.*

CHRYSIPE. Il eſt trop gourmand, je ne le connois point.

LUCIEN. Tu as raiſon; il ne vaut pas mieux que les autres, n'en mangeons point, que quelque arreſte ne nous étrangle.

LA PHILOSOPHIE. C'eſt aſſez, auſſi-bien noſtre amorce eſt trop précieuſe, pour la hazarder davantage; & le Proverbe ne veut pas qu'on peſche avec un hameçon d'or, de peur de perdre plus qu'on ne peut gagner. Rendons la ligne à la Preſtreſſe, & renvoyons les Philoſophes, puiſque voilà tantoſt le jour écoulé; cependant la Raiſon & Parrheſiade feront la reveuë que j'ay dit.

LUCIEN. Allons; mais où irons-nous premierement? ſera-ce à l'Academie ou

au Portique, ou ſi nous commencerons par le Lycée?

LA RAISON. Il n'importe ; mais en quelque lieu que nous allions, nous aurons plus beſoin de fer chaud, que de couronnes.

LE TYRAN, OU LE PASSAGE DE LA BARQUE.

DIALOGUE.

CARON, CLOTHON, MERCURE, Et pluſieurs autres parlent.

C'eſt une raillerie des Tyrans & de leurs Vices.

CARON. CLothon, tout eſt preſt, la ſentine eſt vuidée, le maſt dreſſé, les voiles tenduës, les rames attachées, il n'y a plus qu'à lever l'ancre ; mais Mercure n'eſt pas encore venu. Cependant il ſe fait tard ; nous n'avons rien gagné, quoyque nous deuſſions avoir déja fait trois voyages. Pluton ne manquera pas tantoſt de s'en prendre à moy, & de dire que je n'ay jamais haſte ; mais tu vois que ce n'eſt

pas ma faute, & que c'eſt noſtre beau conducteur qui a oublié de revenir. Je croy qu'il a beû de l'eau du fleuve d'oubly, ou qu'il s'amuſe à luter en quelque lieu, ou à joüer des inſtrumens, ou à haranguer, ou à dérober ; car c'eſt auſſi un de ſes meſtiers. Aprés cela, il vient faire le galant, comme ſi nous n'eſtions pas dignes de le regarder, & qu'il ne fuſt pas à nous pour moitié.

CLOTHON. Vous verrez qu'il eſt empeſché là-haut, & qu'il y a quelque amourette en campagne, ou quelque commiſſion de Jupiter.

CARON. C'eſt mal uſer d'un bien qui eſt en commun, nous n'avons pas accouſtumé de le retenir icy au delà de ſon terme. Mais je voy bien ce que c'eſt, il n'y a parmy nous que de l'Aſphodele & de la viande pour les Morts, le reſte n'eſt rien que tenebres ; au lieu que tout eſt beau & riant là-haut, & qu'on y a tout ſon ſoûl de Nectar & d'Ambroiſie. Aüſſi diroit-on quand il ſort d'icy, que c'eſt un priſonnier qui ſe ſauve ; & quand il faut revenir, c'eſt le Diable, on ne le ſçauroit ravoir.

CLOTHON. Ne te mets point en colere ; le voilà de retour avec bonne compagnie. Voy comme il les chaſſe

devant luy ainſi qu'un troupeau de moutons ; mais il me ſemble que j'en voy un qui eſt lié, & *un autre qui ſe crève de rire*, & qui aide à les chaſſer. Qu'as-tu, Mercure, d'eſtre ainſi tout en eau, & hors d'haleine, avec les pieds poudreux ?

MERCURE. Qu'aurois-je ? ſinon qu'il m'a fallu courir tout le jour aprés ce miſerable qui s'enfuyoit, & qui eſt cauſe que j'ay failly aujourd'huy à faire banqueroute à la nacelle.

CLOTHON. Qui l'obligeoit à fuïr ?

MERCURE. Il vouloit retourner au monde ; il faut que ce ſoit quelque Prince, car il regrette une grande felicité.

CLOTHON. Et penſoit-il pouvoir vivre, ayant achevé ſa fuſée ?

MERCURE. S'il le penſoit ? Voy-tu ce galant-homme, avec ſon baſton & ſa beſace, je croy que ſans luy il en fuſt venu à bout ; car depuis que ta ſœur Atropos me l'a mis entre les mains, il n'a fait que ſe débattre, & roidir les jambes pour s'empeſcher d'avancer. Quelquefois il taſchoit de me fléchir par ſes prieres & par ſes larmes, & me faiſoit de grandes promeſſes ; mais je ſçay trop

Un autre qui ſe crève de rire : Son baſton, & ſa beſace ſeront exprimez enſuite.

bien mon meſtier. Cependant, il a ſi bien fait, qu'il s'eſt dérobé de nous ; tellement qu'eſtant à la porte, comme j'ay voulu rendre mon compte, il s'eſt trouvé un mort à dire. Alors Eaque fronçant le ſourcil, & me regardant de travers : Ne ſçaurois-tu, m'a-t-il dit, t'empeſcher de dérober meſme les Morts ? Sçay-tu pas bien que ce n'eſt pas icy le lieu de voler, mais de punir les voleurs, & qu'on ne nous ſçauroit, ny corrompre, ny ſurprendre ? Alors, tout confus, comme tu peux penſer, je me ſuis ſouvenu de ce qui eſtoit arrivé par le chemin ; & retournant ſur mes pas, j'ay rencontré ce galant, qui n'eſtoit qu'à deux doigts de la lumiere.

CLOTHON. Cependant, nous t'accuſions de pareſſe, ſans conſiderer que le meſſager des Dieux doit avoir appris à cheminer.

CARON. Qu'attendons-nous à partir ? Eſt-ce que nous n'avons pas eſté aſſez long-temps ſans rien faire ?

CLOTHON. Tu as raiſon ; embarque ton monde, tandis que je prendray mon Regiſtre, & me mettant à la deſcente, je demanderay à chacun ſon nom, ſa maiſon & ſon village. Mercure aura ſoin de les ranger à meſure qu'ils en-

treront. Commençons par ces petits enfans qui n'ont rien à me répondre, comme je n'ay rien à leur demander.

MERCURE. Tien, Caron, en voilà trois cens, en comptant ceux qui ont eſté expoſez.

CARON. Voilà une belle marchandiſe, & bien capable de nous enrichir! Ceux-cy ont eſté bien pris ſur le Vert! Je voudrois bien ſçavoir pourquoy ils ſont venus au monde, pour en partir auſſi-toſt.

MERCURE. Tay-toy? Que veux-tu aprés cela, Clothon? Prendrons-nous ceux qui n'ont point eſté pleurez à leur mort?

CLOTHON. Tu veux dire ces vieillards? Charge-les, auſſi-bien ne ſçauroient-ils marcher? & je ne les veux point interroger; car je n'ay que faire de ſçavoir ce qui s'eſt fait il y a cent ans. Là ho! bonnes gens? Ils ne répondent rien: Je penſe qu'ils ſont ſourds de vieilleſſe.

MERCURE. Ils ſont tout flétris & ridez comme ces fruits que l'on a cueillis trop tard, & qui ſont ſeichez ſur la branche. En voilà quatre cens moins deux.

CLOTHON. On diroit de raiſins ſecs; Améne

Aménе enſuite les bleſſez ? Qui eſt-ce qui vous a ainſi accouſtrez, mes amis ? Mais j'auray pluſtoſt fait de le regarder ſur mon livre : Il en devoit mourir hier quatre-vingts-quatre, en un combat chez les Médes, & parmy eux, Gobare, fils d'Oxyarte.

MERCURE. Les voilà.

CLOTHON. Et ces ſept Amoureux qui ſe ſont tüez par deſeſpoir, avec le Philoſophe Théagene, pour une Courtiſane de Megare ?

MERCURE. Les voicy tout contre.

CLOTHON. Ceux qui ſe ſont entretüez pour regner, y ſont-ils ? Et ce Cocu qui a eſté empoiſonné par ſa femme, & par ſon galand ?

MERCURE. Les voilà auſſi.

CLOTHON. *Amène enſuite les pendus & les roüez*, avec ces ſeize, qui ont eſté tüez par des voleurs ſur le grand-chemin.

MERCURE. Les voilà tout percez de coups ; Veux-tu auſſi les femmes ?

CLOTHON. Oüy ; & ceux qui ſont péris ſur Mer, & les malades avec le Medecin Agathoclés : Mais où eſt ce Phi-

Amene enſuite les pendus & les roüez : Il y a un autre ſupplice au Grec, mais il en falloit un icy qui fuſt connu.

loſophe Cynique, qui devoit s'empoiſonner pour venir en poſte en l'autre monde ?

UN CYNIQUE. Me voicy, Clothon, que t'avois-je fait pour me laiſſer ſi long-temps en vie ? Ma fuſée n'eſtoit-elle pas encore achevée ? Car j'ay taſché pluſieurs fois de la rompre ſans en pouvoir venir à bout.

CLOTHON. Nous t'avions laiſſé en vie pour inſtruire les autres, & pour les guérir de leurs vices ; mais entre à la bonne-heure.

UN CYNIQUE. Non pas, s'il te plaiſt, que celuy-cy ne ſoit entré ; car j'ay peur qu'il ne nous échappe, & qu'il ne t'émeuve à compaſſion par ſes prieres & par ſes larmes.

CLOTHON. Tu ne me connois pas bien ; Je ſuis une mau-piteuſe, avec qui il n'y a rien à gagner : Mais qui eſt-il ?

LE TYRAN. Le Tyran Megapenthés.

CLOTHON. Fay-le entrer.

LE TYRAN. Je te prie, Clothon, que je puiſſe retourner en vie pour quelques heures, je reviendray aprés ſans mander.

CLOTHON. Que veux-tu aller faire là-haut ?

LE TYRAN. Achever mon Palais, qui eſt demeuré imparfait.

CLOTHON. Ne t'en mets point en peine, un autre l'achevera.

LE TYRAN. Que j'aille pour le moins dire à ma femme où j'ay caché mon treſor ?

CLOTHON. Il eſt déja trouvé, *Megaclés s'en eſt ſaiſi.*

LE TYRAN. Quoy ! cet infame, que j'ay épargné par mépris !

CLOTHON. Luy-meſme, il vivra encore quarante ans, & joüira de tes Concubines, & de ton bien.

LE TYRAN. Tu me fais tort, Clothon, de livrer ce que j'ay de plus précieux, à mon plus grand ennemy.

CLOTHON. Hé maraut ! n'eſtoit-ce pas le bien de Cydimaque, que tu fis mourir, aprés avoir égorgé ſes enfans en ſa préſence ?

LE TYRAN. Mais il eſtoit maintenant à moy.

CLOTHON. Il eſt vray ; mais le temps de le poſſeder eſtoit paſſé.

LE TYRAN. Eſcoute un mot à l'oreille, je te donneray *mille talens d'or.*

Megaclés s'en eſt ſaiſi : Il eſt plus fort au paſſé qu'au futur.

Mille talens d'or. C'eſt aſſez de ces offres ſans en faire de nouvelles.

CLOTHON. Où ſont-ils ? tu n'as plus rien, mon amy ; Qu'on emporte ce galand : car je voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de ſon plein gré.

LE TYRAN. Que n'attendois-tu du moins que j'euſſe achevé de dompter les Piſidiens, & de mettre ſous contribution toute la Lydie, pour graver ſur mon tombeau mes grandes & immortelles actions ?

CLOTHON. Ce n'eſtoit pas-là l'ouvrage d'un jour, il t'eut fallu plus de vingt années.

LE TYRAN. Je te donneray caution du retour : Veux-tu au lieu de moy mon favory ?

CLOTHON. On ne meurt point par Procureur : Mais n'eſtoit-ce pas luy, méchant, que tu ſouhaitois tant de laiſſer en vie ?

LE TYRAN. Cela eſtoit bon alors, mais on a d'autres maximes en l'autre monde.

CLOTHON. Il ſera bien-toſt icy, ne t'en mets point en peine ; car ton ſucceſſeur le fera mourir.

LE TYRAN. *Acheve de redoubler mon*

Acheve de redoubler mon ſupplice. Il eſt plus fort de luy faire dire cela qu'à Clothon.

ſupplice, & me dis le reſte de ce qui arrivera aprés ma mort.

CLOTHON. L'un de tes valets épouſera ta femme, qu'il y a long-temps qu'il entretient.

LE TYRAN. Qui! ce perfide, qu'elle m'a fait mettre en liberté?

CLOTHON. Luy-meſme. Pour ta fille, on la compte déja entre les Concubines du nouveau Prince: D'ailleurs, on a briſé toutes tes ſtatuës, & ton nom eſt en opprobre, & en execration à ta Patrie.

LE TYRAN. Mais n'y a-t-il pas un de mes amis qui entreprenne ma défenſe, & qui témoigne quelque reſſentiment de ces injures?

CLOTHON. Et avois-tu des amis? où as-tu mérité jamais d'en avoir? Toutes les careſſes qu'on te faiſoit, c'eſtoit ou par crainte ou par eſperance; & ce n'eſtoit pas toy qu'on aimoit, c'eſtoit ta fortune.

LE TYRAN. Mais ce n'eſtoit que vœux & que ſouhaits pour ma proſperité, *lorſque je tombois malade*: Chacun de-

Lorſque je tombois malade: Il y a au Grec, *lors qu'ils faiſoient des effuſions dans les feſtins*; mais cela y vient aſſez bien, & eſt plus à nos mœurs.

ſiroit de mourir, & de me laiſſer en vie ils ne juroient tous que par moy.

CLOTHON. C'eſt pourtant l'un d'eu qui t'a empoiſonné. Te ſouvient-il d dernier coup que tu beûs hier ch *Hippias?*

LE TYRAN. Quoy! ce coup q eſtoit un peu amer? je m'en doutay bie Mais pourquoy l'a-t-il fait?

CLOTHON. Tu perds temps en d queſtions inutiles, il faut partir.

LE TYRAN. Une choſe me truë Clothon, & me fait ſouhaiter de revivi pour m'en venger. Comme j'avois mort entre les dents, un de mes vale monta ſur le ſoir dans ma chambre ; ne voyant qu'une de mes Concubin prés de moy, la jetta par terre, & la de honora à ma veuë, aprés avoir fermé porte ſur luy. Enſuite, ſe tournant ve mon lit : Ha! méchant, dit-il, combi de fois m'as-tu battu injuſtement? L deſſus il me cracha au nez, & ſe mi me ſouffleter, & à m'arracher la bart Sur ces entrefaites on oüit monter qu qu'un, & ma Concubine fit la pleureu Que ſi je les pouvois tenir?

Hippias. Je luy donne un nom pour el plus clair.

CLOTHON. Ceſſe de les menacer, & viens rendre compte de tes actions.

LE TYRAN. Y a-t-il quelqu'un aſſez hardy pour vouloir condamner un Roy ?

CLOTHON. Un Roy, non ; mais bien un mort : Tu auras tantoſt à faire à un Juge qui ne t'épargnera pas.

LE TYRAN. Que je retourne donc en vie, quand ce ſeroit pour eſtre eſclave.

CLOTHON. Où eſt-ce Philoſophe Cynique avec ſon baſton ; & toy, Mercure, tirez-le enſemble par les pieds, & par la teſte.

MERCURE. Suy-moy, coquin ; Tien, Caron, je t'en charge, attache-le bien au maſt du Navire, qu'il ne puiſſe échapper.

LE TYRAN. Qu'on me donne pour le moins le haut bout, puiſque j'ay eſté Roy ?

LE CYNIQUE. Je ne m'eſtonne pas que ton valet t'ait maltraité, glorieux comme tu es. Si tu n'es plus ſage, je traiteray mal ta Royauté.

LE TYRAN. Quoy ! un Cynique aura la hardieſſe de me braver ; un coquin, que j'ay failly cent fois à faire pendre, parce qu'il ſe meſloit de controller mes actions !

CLOTHON. Qu'on l'attache pour punition au maſt du Vaiſſeau.

MICYLE. Et moy ; Ne ſonge-t-on point à me paſſer, ou ſi l'on mépriſe ma pauvreté ?

CLOTHON. Qui es-tu ?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

CLOTHON. Quoy ? tu te faſches de demeurer, & ce Tyran veut donner des millions pour le laiſſer encore ſur terre ? Eſt-ce que tu eſtois las de vivre ?

MICYLE. Ecoute, la plus venerable de toutes les Déeſſes : Jamais la promeſſe du Cyclope ne m'a plû d'eſtre mangé le dernier, puis qu'enfin il faut eſtre mangé : D'ailleurs, il y a bien de la difference entre la vie de ce Tyran & la mienne. Il vivoit dans la gloire & dans l'opulence ; parmy les jeux, les plaiſirs & la bonne chere : & il a de la peine à quitter toutes ces délices. Car ces choſes ſont ſi glüantes, qu'on ne s'en ſçauroit détacher. Ceux qui ſont hardis par tout ailleurs, tremblent quand il en faut venir là, & ne ſe peuvent empeſcher de tourner la teſte vers le monde, comme un amant paſſionné vers ſa maiſtreſſe. Ce Tyran donc n'a ceſſé de conteſter par le chemin, & de t'importuner pour retourner à la lumiere. Mais moy, qui

n'ay rien qui m'arreſte, ny treſors, ny grandeurs, ny voluptez, j'eſtois toûjours preſt à partir ; & ta ſœur ne m'a plûtoſt fait ſigne, que j'ay jetté-là mon tranchet & mes ſavates, pour accourir icy pieds nuds, ſans ſonger ſeulement à me décraſſer, ny à oſter la poix de mes mains. Je marchois devant, comme tu as veu ; & en arrivant, j'ay eſté ravy de voir que nul n'eſt icy plus grand que ſon compagnon, & que je ne cours point fortune de mourir de chaud, ny de froid, de ſoif ny de faim, ny d'eſtre battu par les valets d'un grand Seigneur, ou mis en priſon par un importun creancier. Au contraire, je voy que les pauvres rient icy, & que les riches y pleurent, bien-loin de ce qui ſe fait là-haut.

CLOTHON. Il eſt vray qu'il y a long-temps que je te vois rire ; Dis-m'en le ſujet ?

MICYLE. Je te le diray : Comme je demeurois prés du Tyran, & que je contemplois de plus prés ſa gloire, il me paroiſſoit comme un Dieu, tant il eſtoit au-deſſus de la condition humaine. Mais lorſque je l'ay veû icy, ſans ſa pourpre & ſon diadême, il m'a ſemblé ridicule ; & je me ſuis ry de moy-meſme, d'avoir jugé de ſa felicité par

l'odeur de ſa cuiſine, & par une vaine pompe. Quand je conſidere auſſi cet uſurier qui ſe plaint & ſe tourmente, de ce qu'il eſt mort ſans avoir joüi de ſes richeſſes, & qu'il les a laiſſées en proye à un jeune débauché, qui s'en donne par les joüies : Je ne puis m'empeſcher de rire, ſur tout, lors qu'il me ſouvient comme je l'ay veu paſle & défait, qui n'eſtoit heureux que par le bout des doigts, dont il comptoit ſes eſcus. Mais que ne partons-nous, réſervant cet entretien pour le paſſage ?

CLOTHON. Monte, que l'on leve l'anchre.

CARON. Où veux-tu aller, que tout eſt plein, attens à paſſer une autre fois ?

MICYLE. Tu me fais tort, Caron, de me laiſſer ainſi tranſir ſur le bord, & je m'en plaindray à Rhadamante. Malheureux que je ſuis, ils partent ſans moy ! je les ſuivray à la nage ; auſſi-bien n'ay-je pas peur de me noyer eſtant mort, & d'ailleurs, je n'ay pas de quoy payer le Batelier.

CLOTHON. Arreſte, il n'eſt pas permis de paſſer de la ſorte.

MICYLE. J'iray encore plus viſte que vous.

CLOTHON. Approchons-nous luſtoſt pour le prendre. Tends-luy la main, Mercure, & l'aide à monter.

CARON. Où voulez-vous qu'il ſe mette ?

MERCURE. Sur les épaules de ce Tyran.

CLOTHON. Tu-as raiſon : Monte, & foule aux pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à la bonne heure.

LE CYNIQUE. Te peut-on dire la verité, Caron, je n'ay rien pour te donner ; car je n'ay apporté que mon baſton & ma beſace : mais je m'offre de ramer ou de tirer à la pompe, & pourveu que tu me donnes de bons outils, tu n'auras point de ſujet de te plaindre de moy.

CARON. Tien, il faut tirer d'une mauvaiſe paye ce qu'on peut.

LE CYNIQUE. Diray-je en paſſant *quelque chanſon* pour nous deſennuyer ?

CARON. Je le veux ; Si tu en ſçais quelque bonne.

LE CYNIQUE. Fais donc taire ceux-cy, qui me rompent la teſte de leurs cris ?

LES MORTS. Ah ma vigne ! ah ma maiſon ! ah ma femme ! ah mes

Quelque chanſon : J'exprime la choſe à noſtre air.

enfans ! ah mes grandeurs ! ah mes richeſſes !

MERCURE. Il n'y a que toy qui ne regrettes rien, Micyle ; mais il n'eſt pas permis de paſſer la Barque de Caron ſans larmes.

MICYLE. Que veux-tu que j'y faſſe ? Je n'ay rien à regretter.

MERCURE. Encore faut-il donner quelque choſe à la couſtume.

MICYLE. *Ah mes vieux ſouliers !* Je ne vous verray plus ! Je ne ſeray plus tout le jour à me morfondre dans une ruë, expoſé à toutes les injures du temps & des laquais, ſans manger depuis le matin juſqu'au ſoir ! Qui eſt-ce qui heritera de ma poix & de mes aleſnes ? Mais je ſuis las de crier, nous voilà tantoſt à bord.

CARON. Ça, que chacun mette la main à la bourſe. Tu ne tires rien, Micyle ?

MICYLE. Que veux-tu que je tire, ſi je n'ay rien ? A peine ſçay-je de quelle couleur eſt l'argent, ny ſi la monnoye eſt ronde ou carrée.

CARON. O l'heureuſe journée, & le grand gain que nous avons fait ! En-

Ah ! mes vieux ſouliers ! Je ne repete pas les mots dont je me ſuis ſervy.

core ay-je peur que celuy-cy n'améne la mode de ne rien payer : Deſcendez viſte, que j'aille paſſer les aſnes, & le reſte des animaux.

CLOTHON. Conduy-les, Mercure, tandis que j'iray querir ces deux Princes, qui ſe ſont entre-tüez pour les bornes de leurs Eſtats.

MERCURE. Allons mes amis, marchez devant, ſi vous n'aimez mieux me ſuivre.

MICYLE. Grands Dieux, quelle obſcurité ! Où eſt maintenant *le beau Pâris ?* On ne ſçauroit diſcerner icy la brune d'avec la blonde ; car tout y eſt de meſme coûleur, & je ne vois point de difference entre mes haillons, & la pourpre de ce Tyran. Mais où eſt ce Cynique ?

LE CYNIQUE. Icy, Micyle, nous irons, ſi tu veux, de compagnie.

MICYLE. J'en ſuis content ; donne-moy la main ? Te ſouvient-il des myſteres d'Eleuſine ? Il me ſemble que cecy y a beaucoup de rapport.

LE CYNIQUE. Tu as raiſon ; en voicy un qui s'avance la torche au poing, avec un regard furieux : Sans doute, c'eſt quelqu'une des Furies.

C'eſt qu'on y repreſentoit Cerés de la ſorte.

Le beau Pâris : Il y a au Grec, *Megile* ; mais Pâris eſt plus connu, & fait le meſme effet.

MERCURE. Reçoy ceux-cy, Tiſiphone, il y en a mille, & quatre par-deſſus le marché.

TISIPHONE. Il y a long-temps que Rhadamante vous attend.

RHADAMANTE. Fais-les approcher; & toy, Mercure, fais l'office d'Huiſſier, auſſi-bien icy-bas que là-haut.

LE CYNIQUE. Je te prie, Rhadamante, que ma cauſe ſoit appellée la premiere; car je veux accuſer ce Tyran, & mon témoignage aura beaucoup plus de force, quand on ſçaura comme j'ay veſcu.

RHADAMANTE. Qui es-tu?

LE CYNIQUE. *Un Philoſophe Cynique.*

RHADAMANTE. Avance-toy: Crie, Mercure, ſi quelqu'un a des reproches à faire contre luy. Perſonne ne parle; deshabille-toy, pour voir ſi tu n'as point *quelque tache de peché.*

LE CYNIQUE. Regarde, me voilà tout nud.

Un Philoſophe Cynique : L'Auteur fait de ce mot comme un nom propre; mais il n'eſt pas neceſſaire.

Quelque tache de peché : La choſe n'a point beſoin parmy nous d'explication; car c'eſt ainſi que nous avons accouſtumé de le dire.

RHADAMANTE. Je n'en vois que trois ou quatre encore à demy effacées : mais voilà quelque marque de bruſlure, on diroit que tu y as mis le feu.

LE CYNIQUE. Ce ſont les reſtes des pechez que j'ay faits, avant que d'avoir embraſſé la Philoſophie : mais je les ay effacez depuis peu à peu.

RHADAMANTE. Tu as uſé d'excellens remedes ; car il n'y paroiſt preſque plus : Va dans les Champs Elyſées, jouïr du repos des bienheureux ; Mais qu'on appelle auparavant la cauſe de ce Tyran, puis qu'il en veut eſtre l'accuſateur.

MICYLE. Hé ! Seigneur Rhadamante, il n'y a qu'un mot à la mienne ; me voilà déja deshabillé.

RHADAMANTE. Qui es-tu ?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

RHADAMANTE. Il eſt vray que tu n'as pas la moindre tache, non pas meſme les marques de bruſlure de ce Philoſophe ; va-t-en avec luy : Qu'on appelle la cauſe de ce Tyran.

MERCURE. Megapenthés, fils de Lacydas, où es-tu ? c'eſt à toy qu'on en veut ? Il tourne la teſte de l'autre coſté, & ne fait pas ſemblant de nous entendre : Tiſiphone, traiſne-le par les cheveux. Que l'accuſateur parle.

LE CYNIQUE. Il n'eſt pas beſoin de grands diſcours pour le convaincre ; il ne faut que le deshabiller comme les autres, on verra de belles taches : Toutefois, ſi ſi tu veux, pour la forme, je diray une partie de ce qu'il a fait. Je ne parleray point des crimes qu'il a commis, pour parvenir à l'Empire, ny avant que d'y eſtre parvenu : Mais aprés qu'il s'en fut rendu maiſtre, avec une bande de voleurs & d'aſſaſſins, il fit mourir plus de dix mille Citoyens, ſans aucune forme de procés ; & s'eſtant enrichy de leurs dépoüilles, s'abandonna à toutes ſortes de vices & de diſſolution. Car il violoit les filles, enlevoit les femmes à leurs maris, & les enfans à leurs peres, & triomphoit hautement de la pudeur, & de la liberté publique. Pour ſon orgueil & ſon inſolence, ils ont eſté à un ſi haut point, qu'il ſeroit plus aiſé de regarder le Soleil en plein midy, que de le contempler en ſa gloire. Quant à la cruauté, il a inventé de nouveaux ſupplices pour tourmenter les miſerables, & n'a pas épargné ſes propres amis, *les uns à cauſe de leur vertu*, les autres pour avoir

Les uns à cauſe de leur vertu : Je ne repete point ce qui a déja eſté dit.

leur

leur bien. Qu'on les appelle, ils témoigneront contre luy ; mais les voilà tous venus.

RHADAMANTE. Que répons-tu à cela ?

LE TYRAN. Que les meurtres ſont veritables ; mais ce qu'il a dit des voluptez eſt faux.

LE CYNIQUE. Je ne veux point d'autres témoins que la Lampe qui a éclairé ſes débauches, & le Lit où il les a commiſes.

MERCURE. La Lampe & le Lit de Megapenthés, approchez ?

RHADAMANTE. Qu'a-t-il fait en voſtre préſence ?

LE LIT. Toutes les ſaletez imaginables, que j'ay honte de publier.

RHADAMANTE. Ton ſilence les dit aſſez. Que la Lampe parle.

LA LAMPE. Celles qu'il a faites de jour me ſont inconnuës ; mais la nuit, j'ay voulu quelquefois m'eſteindre pour ne les point voir : car *il a ſoüillé en cent façons ma lumiere.*

RHADAMANTE. C'eſt aſſez : Qu'on le deshabille ? Dieux ; il eſt tout couvert

Il a ſoüillé en cent façons ma lumiere : Le Grec ajouſte, qu'il vouloit qu'elle fuſt préſente à tout, mais cela fait une image ſale.

de vices : Quel ſupplice trouverons-nous aſſez grand pour le punir ?

LE CYNIQUE. J'en ſçay un dont perſonne ne s'eſt encore aviſé.

RHADAMANTE. Dy-le, tu obligeras tout l'Enfer.

LE CYNIQUE. Qu'il ne boive point de l'eau du Fleuve d'Oubly, comme les autres.

RHADAMANTE. Pourquoy ?

LE CYNIQUE. Parce que le ſouvenir de ſes crimes luy ſera un bourreau perpetuel.

RHADAMANTE. Tu as raiſon, qu'on l'attache prés de Tantale, & que la conſideration de ſa felicité paſſée ſerve encore à le tourmenter.

DE CEUX QUI ENTRENT*
AU SERVICE DES GRANDS.

Il décrit les incommoditez qu'on y ſouffre, & particulierement celles qu'endurent les gens de Lettres.

JE ne ſçay par où commencer, mon cher Timoclés, pour te dire ce qu'on eſt contraint de faire & de ſouffrir chez les Grands, quand meſme on y entreroit comme amy, ſi l'on peut appeller amitié une ſi dure ſervitude. Car je ſçay une partie de ce qu'on y ſouffre, non pas pour l'avoir éprouvé moy-meſme ; mais pour l'avoir appris de ceux qui avoient paſſé par cette épreuve, dont les uns languiſſoient encore dans les fers, les autres en eſtoient délivrez, & contoient avec plaiſir l'hiſtoire de leurs malheurs, & celle de leur délivrance. Ceux-cy me

* *De ceux qui entrent au ſervice des Grands* : Il n'eſt pas neceſſaire d'ajouſter, pour de l'argent, ou pour la récompenſe ; car la ſuite l'expliquera.

ſembloient les plus croyables, & les mieux inſtruits, pour avoir ſondé pleinement, s'il faut ainſi dire, la profondeur de ces myſteres. Je les écoutois donc attentivement, comme on fait ceux qu'on voit échappez du naufrage, conter, la teſte raſe dans les Temples, la fureur des vagues émuës, la rage des vents, la hauteur des Rochers, les cris lamentables des matelots, lorſque le gouvernail emporté, le maſt rompu, les voiles déchirées, oſtent toute eſperance de ſalut; & là-deſſus l'apparition favorable des étoiles de Caſtor & de Pollux, qui viennent tout à propos comme un Dieu de Comedie, *lorſque le Poëte ne peut plus démeſler ſon intrigue.* C'eſt ainſi que ces Courtiſans me repreſentoient les tempeſtes de la Cour, où tout leur rioit d'abord; mais ils diſoient que le calme fut bientoſt ſuivy de la tourmente, & qu'ils eurent beaucoup à ſouffrir tout le temps de leur navigation, juſqu'à ce que leur Vaiſſeau s'alla briſer contre un écueil qui eſtoit caché ſous les ondes, ou contre quelque roc eſcarpé, d'où ils ſe ſauverent à peine tout nuds, aprés avoir tout perdu. Pendant ce triſte récit, il me ſemble que

Lorſque le Poëte ne peut plus démeſler ſon intrigue: C'eſt aſſez de cela, ſans rien ajouſter.

de honte, ils taiſoient encore pluſieurs choſes, que je devinois aiſément, & que je te veux raconter avec le reſte, parce que je te vois bruſler d'envie il y a long-temps de t'embarquer ſur cette mer. Car comme l'on fut tombé un jour ſur ce diſcours, dans une compagnie où nous eſtions, l'un de ceux qui eſtoient préſens ayant commencé à loüer cette condition comme la plus heureuſe, parce que non ſeulement on faiſoit bonne chere ſans qu'il en couſtaſt rien, on eſtoit logé magnifiquement, traiſné en carroſſe, aimé des plus Grands de Rome; mais qu'on eſtoit payé pour cela comme pour un grand ſervice: Je te vis alors ouvrir l'oreille à ce diſcours, & tout preſt à mordre à l'hameçon. *Pour empeſcher donc que tu ne ſois pris*, & que tu ne te puiſſe plaindre qu'on t'ait veû tomber dans le précipice, ſans t'en avertir, je te veux repreſenter une partie des maux qui ſont attachez à cette profeſſion, & te découvrir les filets qui ſont tendus ſous ces fleurs. Aprés, tu t'y jetteras ſi tu veux à corps perdu, ſans que je m'en ſoucie beaucoup, puiſque je me ſeray acquitté

Pour empeſcher donc que tu ne ſois pris: J'ay changé la métaphore pour éviter une longue allegorie que fait l'Auteur.

de mon devoir, & que j'auray déchargé ma conſcience. Mais quoyque ce diſcours ſoit entrepris particulierement pour toy, il ne regarde pas ſeulement les Philoſophes, mais toutes les perſonnes de Lettres qui s'attachent au ſervice des Grands, pour eſtre à leurs gages ; puiſque les maux qu'on y ſouffre ſont communs à tous, mais doivent eſtre d'autant plus inſupportables aux Philoſophes, qu'ils ne ſont pas mieux traittez que les autres. Et en cela, je ne condamne pas ſeulement ceux qui ſont cauſe du mal, mais ceux qui ſont ſi laſches que de l'endurer : ce que tu ne dois point trouver mauvais, ſi ce n'eſt un crime de dire la verité trop librement ; puiſque ce n'eſt pas moy qui ſuis cauſe de leur malheur, mais eux-meſmes. Je ne prétends pas pourtant comprendre en ce rang les Courtiſans, ny les autres ames laſches qui ne ſçauroient faire autre choſe, & qui ſans cela ſeroient inutiles : car outre qu'ils ne ſont pas dignes d'un meilleur traitement, ils ne m'écouteroient pas quand je leur dirois la verité, & ne croiroient pas recevoir un affront, quand meſme on leur verſeroit, comme on dit, le *pot de chambre*

Pot de chambre ſur la teſte : Je mets la choſe à noſtre façon.

ur la teſte. C'eſt donc ſeulement pour es perſonnes de Lettres que j'écris, afin le les affranchir, s'il ſe peut. Pour cela 'examineray toutes les raiſons qui les euvent porter à ce deſſein, & feray oir qu'elles ne ſont ny preſſantes, ny eceſſaires, afin de leur oſter toute ſorte le prétexte & d'excuſe. La premiere qu'ils lleguent, c'eſt la pauvreté, comme le ire de tous les maux, & que pour l'é- iter, on peut tout faire, & tout ſouf- rir. Ils ont donc toûjours à la bouche e mot de Theognis, *Quelle dompte les lus fiers courages*, & alleguent tout ce ue les Poëtes & les plus laſches eſ- rits ont pû inventer contre elle, pour n faire peur aux hommes. Il eſt certain ue s'ils ſe pouvoient par là mettre à ouvert de la neceſſité pour toute leur ie, ils ſeroient excuſables de chercher n azyle pour ſe deffendre contre un ſi rand ennemy : mais le remede eſt pire ue le mal ; & au lieu de le guerir, il e fait que l'empirer. Car la pauvreté ure toûjours, & la cruelle neceſſité de ervir, parce qu'on dépenſe chez les rands tout ce qu'on gagne à leur ſer- ice, encore ſouvent ne ſuffit-il pas. *'autre raiſon eſt*, qu'ils n'embraſſeroient

L'autre raiſon eſt :] Je retranche des cho-

pas cette profeſſion, s'ils en avoient d'autre; mais comme ils ne ſont plus en âge d'apprendre, ils ſont contraints de ſubir le joug de la ſervitude. Voyons donc, s'ils n'ont point d'autre moyen de ſubſiſter, & ſi ce qu'ils gagnent ne leur couſte gueres, & qu'ils ne travaillent pas plus que les artiſans pour l'avoir: Car ce ſeroit le comble de la felicité, de pouvoir vivre à ſon aiſe ſans rien faire. Mais le contraire ſe trouvera veritable, puis qu'il leur naiſt tous les jours de nouveaux maux, à quoy toutes les forces du corps & de l'eſprit ne ſont pas capables de réſiſter. Nous en parlerons lorſque nous repreſenterons le reſte de ce qu'ils endurent; il ſuffira préſentement de montrer, que ce n'eſt pas là la veritable cauſe du mal: mais l'éclat trompeur des richeſſes qui leur donne dans la veuë, & les éblouït. Ils croyent que la felicité conſiſte dans le luxe, & ſe promettent des montagnes d'or, qu'ils ne poſſederont jamais qu'en ſonge. Ce n'eſt donc pas tant la neceſſité qui les preſſe, que le deſir des choſes vaines & ſuperfluës, qui les rend eſclaves toute leur vie. Car comme les Dames adroites qui ſçavent que l'amour s'eſteint par la jouïſſance,

ſes qui ſont déja tou- | chées ou inutiles.

ance, entretiennent d'eſperance leurs galants, & promettent toûjours ce qu'elles n'accordent jamais; les Grands récompenſent le plus tard qu'ils peuvent ceux qui les ſervent, pour faire durer leur ſervitude. Or il eſt ridicule de toûjours ſouffrir pour l'eſperance toute ſeule, ſur tout, lors qu'elle eſt incertaine, & le mal certain & indubitable: Car je ne les blaſmerois pas trop de travailler pour la volupté, s'ils ne l'achettoient au prix de la liberté qui vaut mieux qu'elle, & au lieu de la felicité, n'embraſſoient que ſon idole. Les compagnons d'Ulyſſe, charmez d'une volupté préſente, firent banqueroute à l'honneur, & en oublierent le retour en leur patrie: C'eſt à peu prés ce que font ceux qui voilent leur ſervitude du nom d'une honeſte amitié. Mais pour moy, *je renoncerois meſme à celle de l'Empereur*, ſi elle ne couſtoit ma liberté, ſans en tirer aucun avantage, & qu'il poſſedaſt tout ſeul toutes ſes grandeurs & ſes richeſſes, ains m'en faire part. Voilà donc le ſujet veritable de leur eſclavage, & le peu d'utilité qui leur en revient. Voyons

Je renoncerois à celle de l'Empereur: C'eſt ce qu'il entend par *le grand Roy*, comme il ſe voit dans le Dialogue de Toxaris.

maintenant ce qu'ils ſont obligez de faire pour en venir-là ; nous examinerons enſuite ce qu'ils ſont contraints de ſouffrir dans cette condition, & quelle eſt la cataſtrophe de la Tragédie. Premierement, on ne peut dire qu'il eſt facile d'entrer chez les Grands, & qu'il n'y a qu'à le vouloir : Il faut bien ſüer & travailler auparavant ; s'habiller au-deſſus de ſa condition, & de la façon qu'ils aiment le mieux, pour ne leur pas mettre devant les yeux des objets qui leur ſoient deſagreables; les ſuivre par tout, avec mille incommoditez ; ſe trouver le matin à leur lever, ſouffrir la mauvaiſe humeur de leurs valets, & les rébufades de leurs portiers, à qui il faut meſme donner de l'argent pour retenir voſtre nom. Avec tout cela, Monſieur ſera pluſieurs jours ſans vous regarder : Que ſi vous eſtes ſi heureux qu'aprés un long-temps il vienne à jetter les yeux ſur vous, & à s'abaiſſer juſqu'à vous parler, alors vous croyez que voſtre fortune eſt faite. Cependant, vous faites rire ceux qui ſont préſens, qui vous voyent tout interdit, dire quelque mot de travers, & qui vous prennent pour un lourdaut, ou pour un faquin, qui n'a pas couſtume de parler à des perſonnes de condition : car ce que vous

Il y a au Grec, de la couleur.

appellez pudeur, un Courtiſan l'appelle laſcheté & foibleſſe. Vous vous retirez donc tout confus, & vous vous blaſmez vous-meſme de trop de timidité. Enfin, aprés beaucoup de travaux, non pas pour Hélene ny pour Troye, comme dit le Poëte, mais pour devenir eſclaves; ſi la fortune vous rit, & que quelque Dieu vous ſoit favorable, on vous reçoit à faire preuve de voſtre eſprit. Vous ne manquez pas de prendre pour voſtre ſujet le Panegyrique de celuy à qui vous parlez; car les Grands ſont bien aiſes d'entendre publier leurs loüanges. Alors, comme s'il s'agiſſoit de la vie ou de l'honneur, il vous faut donner la geſne, pour faire quelque choſe de grand & d'achevé, de peur de tromper ſon attente; outre qu'eſtant rebuté une fois, perſonne aprés cela ne vous voudroit plus recevoir. Vous vous tourmentez donc en cent façons pour ſurpaſſer vos rivaux, & tremblez lorſque ce Seigneur ſemble ne pas approuver ce que vous avez fait, ou le loüer foiblement, & l'écouter avec négligence. Mais vous eſtes tout tranſporté, lors qu'il ſoûrit, & qu'il fait mine de l'entendre avec plaiſir. Conſiderez cependant, quel créve-cœur c'eſt à un honneſte-homme, qui eſt quelquefois déja ſur l'âge, de ſubir

l'examen d'un ſot, ou d'un ignorant Ajouſtez à cela, qu'on recherche tout voſtre vie, & qu'on vous contraint d répondre de toutes les fautes de voſtr jeuneſſe : car vous ne manquez pas d'en vieux qui les publient, ou par malice ou pour ſe mettre en voſtre place ; & l'on croit plus aiſément le mal que l bien. Que ſi vous eſtes aſſez heureu pour ſurmonter toutes ces difficultez que perſonne ne vous traverſe ; que l maiſtre vous gouſte ; que ſa femme conſente ; que vous ayez l'approbatio des amis & des domeſtiques : *Alors vou penſez eſtre* au-deſſus de la fortune, mai vous n'eſtes encore qu'au bas de la roue *car tous vos biens ne ſont qu'en imagina tion, & tous vos maux en effet.* Or euſt eſté à propos, pour tant de pein que vous aviez priſe, que vous n'euſſie pas remporté ſeulement une couronne d laurier, mais du profit auſſi-bien que d l'honneur. Car pour commencer par l

Alors vous penſez eſtre : Il y au Grec, au lieu de cela, des choſes qui ne ſont pas à noſtre uſage.

Car tous vos biens ne ſont qu'en imagination, & tous vos maux en effet : Ce comprend en trois mo ce qui eſt touché e ſuite plus au long ch l'Auteur.

feſtin de voſtre reception, permettez-moy d'appeller ainſi le premier repas que vous ferez chez ce Seigneur, vous y trouverez plus de ſujet de mécontentement, que de ſatisfaction. Il viendra d'abord un valet aſſez bien fait vous convier, à qui il faudra donner quelque choſe, qu'il refuſera du commencement, mais il le prendra à la fin, riant en ſoy-meſme de ce que vous eſtes obligé de luy faire des préſens pour eſtre compagnon de ſa ſervitude. Vous vous parez, cependant, & mettez vos beaux habits, pour aſſiſter à un feſtin où vous devez perdre voſtre liberté. Il faut bien prendre vos meſures, pour n'arriver ny trop toſt ny trop tard; car l'un eſt incivil, & l'autre importun. Le maiſtre, aprés vous avoir bien reçû, vous prendra par la main, & vous fera aſſeoir au-deſſus de luy, pour vous faire plus d'honneur; & vous ſerez contraint de vous y mettre aprés pluſieurs conteſtations, & de prendre place parmy quelques amis qu'il aura appellez pour ce ſujet. Alors, comme ſi vous eſtiez à la table de Jupiter, vous repaiſſez plus vos yeux que voſtre eſtomach, à contempler tout ce qui ſe paſſe. Les autres ne ſont pas moins curieux de voir comme vous vous y pren-

Ou, quelqu'un au lieu de luy.

drez d'abord ; quelquefois par ordre du maiſtre, pour remarquer ſi vous ne jetterez point quelques regards à la dérobée ſur ſa femme, ou ſur ſes enfans. Que ſi vous paroiſſez un peu ſurpris, & déconcerté, on ne manquera pas d'en rire, & de vous prendre pour un pédant qui n'avez pas accouſtumé de hanter les compagnies. Car vous n'avez pas ſeulement la hardieſſe de demander à boire, ny de toucher aux viandes, & attendez qu'on vous ſerve, ou avez l'œil ſur voſtre voiſin, pour faire comme luy, de peur de commettre quelque incivilité. Cependant, vous eſtes agité de cent diverſes penſées, & tantoſt admirez la magnificence de ce Seigneur, & avez pitié de voſtre condition, en la comparant à la ſienne ; tantoſt vous beniſſez voſtre fortune d'eſtre preſt à jouïr de cette felicité, & à faire des jours gras toute voſtre vie. Vous tenez donc pour bien employez tous les travaux que vous avez pris pour y parvenir. Là-deſſus, on ſe met à boire des ſantez, & quelqu'un prenant un grand verre, pour vous faire plus d'honneur, boit à la voſtre, en vous donnant quelque titre qu'il croira vous eſtre agreable. Mais quand c'eſt à voſtre tour, vous ne ſçavez que répondre, &

paſſez pour un ſot, ou pour un pédant. Vous ne laiſſez pas de donner de la jalouſie *aux anciens ſerviteurs de la maiſon*, qui voyent traiter avec tant de civilité un nouveau venu. Il ne manquoit plus que cela à noſtre ſervitude, diſent-ils; il n'y a plus rien à faire à Rome, que pour ces gens-là, parlant des Grecs, & je ne voy pas pourquoy l'on en fait tant d'état, pour ſçavoir parler une autre langue que la noſtre. Attens, dit l'un, cela ne durera pas long-temps, c'eſt *un balay neuf*, qu'on jettera bien-toſt derriere la porte; je ne luy donne que quatre ou cinq jours, aprés quoy je le verray, auſſi-bien que nous, regretter ſa condition. L'autre ajouſte, n'avez-vous pas remarqué comme il boit & mange goulûment, & qu'il ronge ſes viandes juſqu'aux os. On voit bien qu'il n'a pas accouſtumé de faire bonne chere; je croy qu'il n'avoit pas ſon ſoûl de pain. En un mot, vous faites ce jour-là tout l'entretien de la famille, & c'eſt proprement voſtre feſtin; car on n'y parle que de

Aux anciens Serviteurs de la maiſon: Il y a au Grec, *Amis*; mais cecy vient mieux à la ſuite.

Un balay neuf: Il y a au Grec, *ſaulier neuf*; mais l'autre eſt mieux à noſtre air.

vous, & l'on ſe prépare déja à vous faire piece. D'autre coſté, comme vous avez plus beû & mangé que de couſtume, le ventre vous preſſe, & vous voudriez eſtre dehors; mais il vaudroit mieux créver que de faire quelque action mal ſeante. Cependant, comme le feſtin continuë, & qu'il arrive toûjours mets ſur mets, & ſpectacles ſur ſpectacles; car le maiſtre du logis eſt bien aiſe d'eſtaler devant vous toute ſa magnificence: Vous maudiſſez mille fois, & le feſtin, & les conviez, & l'heure que vous avez jamais penſé à venir là, & voudriez à un beſoin, que le feu priſt à la maiſon, ou qu'il ſurvînt quelqu'autre accident, qui obligeaſt la compagnie à ſe retirer. Vous ne prenez donc plaiſir à rien, & ne voyez pas, s'il faut ainſi dire, ce qui ſe paſſe, ny n'entendez la douceur des voix & des inſtrumens; quoyque vous ſoyez contraint par bienſeance, de faire de temps en temps des exclamations, quand ce ne ſeroit que pour ne point paſſer pour ſtupide. Voilà quel eſt ce premier feſtin tant ſouhaité, qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez ſoy. Car ce n'eſt pas dans la multitude, ny dans la diverſité des viandes, que conſiſte la bonne chere, mais dans la franchiſe & la gayeté. Ajouſtez

Couſtume ancienne.

à cela, le dégouſt qui ſuit voſtre débauche, & les maux de teſte & d'eſtomach que vous avez toute la nuit, avec des inquiétudes qui vous empeſchent de repoſer. Cependant, il faut convenir le lendemain du prix de voſtre ſervitude, en préſence de deux ou trois de ces Meſſieurs, qui ont ſoupé le ſoir avec vous, & lorſque vous avez pris un ſiége, car on ne parlera pas à vous autrement, ce Seigneur commence ainſi : Vous voyez, Monſieur, l'eſtat de ma maiſon, & comme tout y eſt ſans fard & ſans artifice ; vous en devez uſer de meſme, & croire que tout eſt à vous. Car il n'y auroit point d'apparence que j'euſſe quelque choſe de réſervé pour une perſonne à qui j'ouvre mon cœur & mon ame, & à qui je donne la conduite de mes enfans & de moy-meſme. Mais puis qu'il faut quelque choſe de certain pour voſtre entretenement, quoyque je ſçache bien que ce n'eſt pas ce qui vous méne, & qu'il ne faut pas grand'choſe à un homme de Lettres ; je vous prie de le dire franchement, & de ménager la bourſe d'une perſonne qui vous aime, & qui a beaucoup d'autres dépenſes à faire, comme vous voyez. Je ne parle point des préſens que vous recevrez icy, qui *Eſtrennes, &c.*

ſiez à la fin ce que j'ay dit, que tous vos biens ne ſont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Vous demanderez, peut-eſtre, quels ſont ces maux, & ce qu'il y peut avoir de ſi inſupportable en cette condition ? Premierement, il faut renoncer à toute la gloire de vos Anceſtres, ſi vous en avez quelqu'une, & compter ce jour-là pour le dernier de voſtre liberté, & le premier de voſtre ſervitude. Ne vous offenſez pas du mot, puiſque vous ſouffrez bien la choſe, & tenez pour aſſuré, que vos ſervices ne ſeront pas encore ſi agreables que ceux des autres, parce que vous vous y prendrez de mauvaiſe grace, n'y eſtant pas accouſtumé. Cependant, le ſouvenir de voſtre liberté vous reviendra dans l'eſprit, & vous fera regimber quelquefois, & porter plus impatiemment voſtre eſclavage. Si ce n'eſt que vous ne croyiez pas eſtre eſclave pour n'eſtre pas né en Bithynie, & n'avoir pas eſté vendu à ſon de trompe ſur la Place publique. Car il n'en eſtoit point beſoin, puiſque vous vous eſtes vendu vous-meſme, & que vous avez couru toute la Ville pour chercher un maiſtre. Ajouſtez à cela, qu'il faut tendre la main de temps en temps parmy les autres valets, pour

recevoir vos gages quels qu'ils puiſſent eſtre. Mais dites-moy, miſerable ; car je dois parler ainſi à un homme qui ſe dit Philoſophe, & qui ne l'eſt pas : Si vous aviez eſté pris ſur mer, & vendu par les Pirates, ne crîriez-vous pas contre la fortune ; & ſi quelqu'un vous vouloit entraiſner dans la ſervitude, n'imploreriez-vous pas le ſecours des Loix ? & ne prendriez-vous pas à témoin les Dieux & les hommes, pour montrer que vous eſtes né libre ? Cependant, pour peu de choſe vous renoncez volontairement à la liberté, & encore à un âge où vous devriez ſonger à vous affranchir, ſi vous eſtiez né eſclave. Que ſont devenus tous ces beaux diſcours de la Philoſophie qui mettent la liberté à un ſi haut prix ? Vous la rendez eſclave elle-meſme, avec la Vertu & la Sageſſe, & n'avez point de honte de les meſler parmy la canaille, & de leur apprendre à bégayer une langue eſtrangere pour les rendre ridicules. Vous mangez tous les jours avec une foule de gens ramaſſez, où vous eſtes contraint de boire plus que voſtre ſoûl, quand il leur plaiſt, & de loüer ce qui ne vous plaiſt pas, pour vous lever le lendemain dés le point du jour, au ſon d'une cloche, & perdre la plus douce

heure du repos, pour aller courir toute la Ville avec vos bas crotez du ſoir. Eſtiez-vous réduit à une ſi grande neceſſité, que d'eſtre contraint pour vivre, de trahir ainſi voſtre liberté & voſtre honneur, ou ſi vous avez eſté ébloüy de l'éclat trompeur des Richeſſes, & charmé par l'odeur de la Cuiſine ? Vous portez donc maintenant tout à loiſir la peine de voſtre intemperance, & comme un ſinge attaché à un billot, vous ſervez de joüet aux autres, tandis que vous vous eſtimez heureux, pour manger tout voſtre ſoûl de figues ? Où ſont tous ces beaux diſcours de Sageſſe & de Vertu ? Vous les avez mis en oubly, auſſi-bien que voſtre patrie & voſtre race. Encore ſeroit-ce peu, ſi voſtre ſervitude n'eſtoit que honteuſe, & que la peine n'y fuſt pas jointe à l'infamie. Mais conſiderons un peu, ſi vos travaux ſont ſupportables, & s'ils different beaucoup de ceux des autres valets. Premierement, la paſſion que ce Seigneur avoit témoignée d'abord pour les Lettres, n'eſtoit qu'une paſſion feinte ; car comme dit le Proverbe : *Qu'a de commun l'aſne avec la Lyre !* Penſez-vous qu'il ſe ſoit jamais rompu la teſte pour découvrir *la ſageſſe*

La ſageſſe de Platon, ou l'éloquence de Dé-

de Platon, ou l'éloquence de Demoſthéne? Qui auroit banny du cœur des Grands l'avarice & l'ambition, il n'y reſteroit que le luxe, l'ignorance, la moleſſe & la brutalité. Pourquoy donc a-t-il voulu avoir un Philoſophe à ſa ſuite? Parce que cela faiſoit à ſa vanité, & qu'il en acquerroit la réputation d'habile-homme. C'eſt pour ta barbe & ton manteau qu'il t'a pris, pluſtoſt que pour ta doctrine. Il veut paſſer pour ſçavant, ou du moins pour homme qui aime les belles Lettres, & qui ſe connoiſt aux bonnes choſes; c'eſt pourquoy il te fait ſuivre par tout, ſans te donner un ſeul moment de relaſche. Quelquefois il t'entretient par la ruë, non pas de doctrine, car il ne ſçauroit, mais de tout ce qui luy vient à la fantaiſie, pour faire voir qu'il donne tout ſon temps à l'eſtude, & à l'entretien des perſonnes doctes. Cependant, il te faut courir haut & bas, car tu ſçais comme la Ville de Rome eſt faite, & troter aprés luy pour le ſuivre, juſqu'à ce qu'il entre chez quelqu'un de ſes amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu es dehors à t'entretenir tout ſeul,

moſthéne : Il y a au Grec, *la ſageſſe d'Homére*, ou *la ſubtilité de Platon*; mais je ne traduis pas de mot à mot.

& prens un Livre à la main, que tu lis debout, faute de ſiége. Enfin, la nuit vient que tu n'as quelquefois ny beû ny mangé, & as à peine le loiſir d'entrer dans le bain pour manger ſur le minuit, le reſte des autres. Car on ne te fait plus le meſme honneur qu'auparavant, & l'on entretiendra en ta place un nouveau venu, ſelon la couſtume des Grands, qui mépriſent ceux qui ſont à eux, & qui careſſent ceux qui n'y ſont pas. Tu te mets donc à table en un coin pour eſtre témoin de ce qui ſe paſſe, comme ſi tu n'eſtois pas de la compagnie ; car tu ne bois plus du meſme vin, ny tu ne manges plus des meſmes viandes, mais on ſervira au haut bout le gibier & la venaiſon, & devant toy quelque pigeon maigre & ſec ; encore quelquefois te le prend-on pour le donner à un autre, & l'on te dit à l'oreille, pour te conſoler, que tu es de la maiſon. Que s'il y a quelque morceau délicat, n'attens pas que l'on t'en ſerve, ſi tu n'es bien des amis de celuy qui tranche où l'on te donnera quelques os couverts de graiſſe, comme Promethée fit à Jupiter. N'eſt-ce pas encore une choſe inſupportable, & qui fait enrager, quand on a tant ſoit peu de ſentiment, de voir que ceux

ceux qui ſont au-deſſus de vous à table, laiſſent par mépris des viandes où vous n'oſeriez toucher, & avalent le vin délicieux, tandis que vous ne beûvez que du ginguet : Encore n'en avez-vous pas tout voſtre ſoûl ; car ſouvent les valets ne font pas ſemblant de vous entendre, & tournent la teſte de l'autre coſté, quand vous demandez à boire. Mais en récompenſe, ils vous ſervent toûjours quelque coupe d'or ou d'argent, afin qu'on ne voye pas la difference du vin. Ajouſtez à cela pluſieurs autres déplaiſirs, ſur tout, quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'un Maquereau, ou d'un Violon, que de vous ; ſi bien que vous vous retirez à part tout triſte, & maudiſſez le Deſtin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous avoir donné aucun agrément pour vous faire aimer. Car vous ne ſçavez pas ſeulement faire un bon conte, & eſtes meſme à charge lors qu'on ſe veut réjoüir. En un mot, *ſi vous voulez tenir voſtre gravité*, vous eſtes inſupportable ; & ſi vous voulez faire le plaiſant, vous devenez ridicule, comme un Comédien, qui voudroit faire rire

Si vous voulez tenir voſtre gravité : J'ay transporté cecy de plus bas.

dans un perſonnage de Tragédie. Vous en venez donc juſqu'à ſouhaiter d'eſtre Poëte au lieu de Philoſophe, & à un beſoin, d'eſtre Aſtrologue, ou Magicien, à cauſe de l'eſtime que vous voyez faire de ces gens-là chez les Grands, à qui ils compoſent des chanſons d'amour, & promettent des grandeurs & des richeſſes. Au deffaut de cela, vous eſtes contraint de plier & de baiſſer la teſte, parce qu'il ne faut qu'un valet envieux, ou mécontent, pour vous perdre, & vous accuſer de ne trouver pas que le Page de Madame chante bien, ou joüe bien de la Lyre, qui eſt un crime irremiſſible. Il faut donc, en dépit que vous en ayez vous répandre en loüanges exceſſives & affectées, & crier avec un goſier ſec comme les grenoüilles des Champs. Car on attend toûjours de vous quelque flatterie délicate, qui témoigne voſtre eſprit & voſtre complaiſance. Mais ce que je trouve de plus eſtrange, c'eſt de vous voir ainſi à jeun, couronné & parfumé comme ces ſepulchres autour deſquels on fait bonne chere, & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlan-

Dans un perſonnage de Tragédie, ou *ſous un maſque de Tragédie*; mais cela fait le meſme effet.

des. D'autre coſté, quand le maiſtre de la maiſon eſt un peu jaloux, vous n'eſtes pas en ſeureté, ſi vous n'eſtes tout-à-fait deſagreable, & eſtes contraint de baiſſer les yeux à table comme les Courtiſans du Roy de Perſe, de peur d'eſtre percé d'un coup de fléche tout en beûvant. Car les Grands ont une infinité d'yeux & d'oreilles, qui voyent & qui entendent, non ſeulement ce qui ſe paſſe, mais ce qui ne ſe paſſe pas. Quand donc le matin, ou lorſque vous ne pouvez dormir, vous faites réflexion là-deſſus, vous dites en vous-meſme : Miſerable que je ſuis, quelle felicité ay-je quittée pour me plonger dans un gouffre de mal-heurs ? Que ſont devenuës toutes ces belles eſperances dont j'entretenois ma rêverie ? Au lieu de la liberté, je rencontre la ſervitude ; & pour le repos, je trouve le tracas & le tumulte. Quand vivray-je pour moy, aprés avoir tant veſcu pour autruy ? On me traiſne par tout emmuſelé comme un Ours, & je ſers de joüet à tout le monde, & de ſupplice à moy-meſme. *Là-deſſus l'heure ſonne*, il faut retourner à ſon travail ordinaire, aprés s'eſtre graiſſé les jointures, afin de les

Là-deſſus l'heure ſonne : Il y a icy une penſée que j'exprime plus haut.

avoir plus ſouples. Cependant, cette vie ſi contraire à celle que vous meniez auparavant, vous mine peu à peu, & entraiſne aprés ſoy pluſieurs maladies; mais il ne faut pas laiſſer de faire bon viſage, & de taſcher à vaincre ſon mal. Car ſi vous venez à vous relaſcher tant ſoit peu, on dira que vous contrefaites le malade, pour vous exempter de voſtre devoir; de ſorte que vous devenez à la fin paſle & tranſi comme un mort. Voilà les maux de la Ville; que s'il faut aller à la Campagne, ce ſont de nouvelles incommoditez. Car, pour ne point parler des autres, il ſe trouve ſouvent que vous venez des derniers, ou à cauſe du mauvais temps, ou pour avoir attendu trop long-temps le Chariot; ſi bien qu'en arrivant à l'Hoſtellerie, vous ne ſçavez où coucher, ſi ce n'eſt avec le Cuiſinier, ou le Coëffeux de Madame, qui vous donnent la moitié de leur lit, encore eſt-ce par une grace particuliere. Je te veux conter, à ce propos, ce qui arriva à un Philoſophe Stoïque, qui demeuroit chez une Dame de condition, & des plus galantes de Rome, laquelle allant aux Champs le fit aſſeoir *prés de ſon Mignon.* Premierement, l'aſ-

Theſmopolis.

Prés de ſon Mignon: Il le falloit mettre ainſi, veu la choſe dont il s'agit; car une fem-

mblage eſtoit ridicule d'un Muguet & 'un Philoſophe : Et il les faiſoit beau. oir tous deux à une portiere, l'un avec. ı mine grave, & l'autre paré & ajuſté n Courtiſane, qui, à un beſoin, euſt. orté une coëffe pour ſe garder du haſle, c l'on dit qu'il le vouloit faire ſi l'on. e l'en euſt empeſché. Tout le long du hemin il ne fit que rire & chanter, à. eine qu'il ne danſaſt en Caroſſe. Pour ɔmble de bonne fortune, la Dame pria. oſtre Philoſophe, comme le plus ſage e la compagnie, de porter ſa petite hienne, à qui elle craignoit qu'il n'ar. vaſt quelque accident, à cauſe qu'elle ſtoit pleine ; ce qui fit dire aſſez plai. ımment à ce Muguet, que de Philoſo. he Stoïque, il eſtoit devenu Philoſo. he Cynique ; & il fallut boire la raille. e, de peur de l'accroiſtre en ſe deffen. ant, & de ſe faire mocquer de ſoy. ependant, cela augmentoit la beauté u ſpectacle, de voir un Philoſophe déja ır l'âge, avec ſa grande barbe, porter ntre ſes bras un petit Chien qui paſſoit ı teſte par l'ouverture de ſon manteau, c s'amuſoit à leſcher ſa barbe où il eſtoit eſté peut-eſtre quelque goute de ſauce u ſoir précédent. On dit qu'il piſſoit

ıe n'a que faire de Bardache.

meſme quelquefois ſur luy, & que ſa pauvre beſte fit ſes petits dans ſon manteau. Voilà les affronts que les gens de Lettres ſont contraints d'endurer chez les Grands, où l'on les accouſtume peu à peu à tout ſouffrir. J'en ay veu un qu'on obligea de déclamer en pleine table pour divertir la compagnie, & l'on le railloit de ce qu'il ne haranguoit pas à l'eau, mais au vin ; toutefois, pour le conſoler en quelque ſorte, on luy donna cinquante francs. Que ſi le maiſtre de la maiſon ſe meſle d'écrire en Proſe ou en Vers, ce vous eſt un nouveau ſupplice. Car il ne manquera pas de vous lire ſes Ouvrages, meſme pendant le repas, & il les faudra admirer quand ils ſeroient pleins de ſolécifmes, & prendre ſes fautes pour des figures de Rhétorique ; ſi l'on ne veut courir la fortune des Courtiſans de Denys le Tyran, qu'il envoyoit aux Carrieres lors qu'ils ne le loüoient pas aſſez à ſon gré, & les faiſoit paſſer pour des envieux, ou pour des traiſtres. D'autres veulent paſſer pour beaux, qu'il faut traiter d'Adonis & d'Hyacinthes, quand ils ſeroient les plus deſagreables du monde. Mais c'eſt bien pis quand les femmes ſont les ſçavantes, & veulent avoir des Doctes auprés d'elles

Il a eſgard à la couſtume ancienne des Horloges d'eau, dont on ſe ſervoit dans le Barreau.

C'eſtoit comme les Galeres parmy nous.

pour les entretenir tandis qu'on les coëffe, ou qu'elles diſnent. Car s'il arrive alors quelque Poulet de leur Galant, elles les plantent là pour y répondre, & il faut quitter tous ces beaux diſcours de Vertu & de doctrine, tandis que Madame fait une Lettre d'amour. Que ſi elles vous font quelque miſerable préſent aux Eſtrennes, il faudra pour action de graces leur faire un Panégyrique, où on les comparera à tout ce qu'il y a de beau & d'illuſtre dans toute l'Antiquité. Mais il ne faut pas oublier de donner quelque choſe au valet qui en porte le premier la nouvelle, quoyqu'il en vienne encore une douzaine d'autres le lendemain ſe faire de feſte, à qui il faudra témoigner d'en avoir l'obligation, bien qu'ils n'y ayent rien contribué, & leur faire quelque préſent, encore ne ſeront-ils pas contens. Ajouſtez à cela, que pour eſtre payé de ſes appointemens, qui ſont moins que rien, il faut faire la cour au Treſorier, ou à l'Intendant, ſans parler de ceux qui ont l'oreille de Monſieur, ou de Madame, & qui les gouvernent; car s'il vous arrive de les demander, vous eſtes inſupportable. Cependant, vous ne recevez rien que vous ne le deviez long-temps auparavant au Tail-

leur, au Cordonnier, ou à l'Apotiquaire ; ſi bien que vous ne mettez rien en bourſe. Pour comble de malheur, vous eſtes expoſé à l'envie & à la médiſance; car comme le maiſtre commence à ſe laſſer de vous, qui vieilliſſez, & devenez un peu peſant, il voudroit en eſtre déja défait ; outre que vous luy eſtes à charge, parce que vous attendez de luy quelque récompenſe de vos longs ſervices. Il ne faut donc que le moindre faux rapport pour vous perdre, & pour vous faire chaſſer meſme en plein minuit; & alors, de tous vos ſervices il ne vous reſte que la goute, ou quelqu'autre maladie incurable. Cependant, non ſeulement vous n'avez rien amaſſé, mais vous avez mangé tout ce que vous aviez, & oublié tout ce que vous ſçaviez ; ſi bien qu'il ne faut plus parler pour vous ny d'employ, ny de fortune : joint que vous eſtes déja ſur l'âge, & reſſemblez à ces vieux Chevaux uſez de travail, dont la peu meſme ne vaut rien. D'ailleurs, celuy qui vous a chaſſé, vous imputera quelque crime pour ſe juſtifier, fuſt-ce celuy de Magie ; & on le croira aiſément, pour la haine qu'on porte aux gens de Lettres ; outre que la pluſpart ne pouvant ſe rendre recommandables

par

par de bonnes qualitez, ſont ſemblant, pour ſe faire eſtimer, d'avoir quelques ſecrets défendus, & l'on croit facilement les meſmes défauts de ceux qui ont la meſme flaterie, & la meſme laſcheté. Ajouſtez à cela, que le maiſtre de la maiſon a intereſt de vous perdre, de peur que vous ne révéliez les ſecrets de ſa famille, comme chez les Grands il y a toûjours quelque choſe qu'il importe de cacher. Il ne vous reſte-donc de tous vos travaux que la Gourmandiſe, qui eſt un monſtre inſatiable, qui à la fin vous dévorera lorſque vous n'aurez plus de quoy luy donner. Pour achever le portrait de cette vie, à l'exemple de Cébes, je voudrois pouvoir emprunter le pinceau d'Apelle, ou de quelqu'autre fameux Peintre de l'Antiquité; mais à leur défaut, je taſcheray de m'en acquitter. Figure-toy la Fortune ſur un Trône élevé, environné de Rochers & de précipices, & à l'entour d'elle une infinité de gens qui s'efforcent d'y monter, tant ils ſont ébloüis de ſon éclat & de ſes lumieres. L'Eſperance richement parée ſe préſente à eux pour guide, ayant à ſes coſtez la Tromperie & la Servitude, & derriere elle, le Travail & la Peine, qui les exercent rudement, & aprés les avoir

bien tourmentez, les abandonnent à la Vieilleſſe. Alors la Calomnie les empoignant les traiſne en bas, nuds, honteux & dépoüillez, tenant d'une main un licou, & de l'autre couvrant leur honte, ſuivis du Répentir qui les livre au Déſeſpoir ; & c'eſt la fin du Tableau. Voilà la peinture des Ambitieux : Conſidere ſi tu veux ſuivre leur route, & entrer par la porte de la Gloire, pour ſortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu faſſes, ſouvien-toy du Sage qui dit: *Qu'à tort nous accuſons le Deſtin de nos malheurs, dont nous ſommes cauſe nous-meſmes.*

DE'FENSE DU DISCOURS PRECEDENT.

C'eſt une Apologie pour ſoy-meſme, ſur ce qu'ayant pris la Charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte, ou quelqu'autre ſemblable, il ſemble avoir contrevenu à ſes maximes.

IL y a long-temps que je conſidere, illuſtre Sabinus, ce que tu peux penſer de me voir entrer au ſervice de

l'Empereur, aprés avoir tant crié contre ceux qui entrent au ſervice des Grands. Car je m'imagine que tu ne t'es pû empeſcher de rire, & de dire ainſi en toy-meſme : Quoy ! aprés avoir tant blaſmé la ſervitude, s'y jetter volontairement ! A-t-il perdu le jugement ou la memoire, de démentir ainſi ſes paroles par ſes actions ? Il faut qu'il ait eſté bien ébloui de l'éclat de l'or, pour prendre des chaiſnes à cauſe qu'elles eſtoient dorées ; & qu'on luy ait fait de grandes promeſſes, pour le faire changer d'avis à ſon âge, & renoncer à la liberté qui luy eſtoit ſi naturelle. Voilà à peu prés ce que tu-as dit ; à quoy tu ajouſteras peut-eſtre un conſeil d'amy. *Tu ſçais, me diras-tu*, que ton Diſcours a eſté publié il y a long-temps, & eſtimé de tous ceux qui l'ont veu, & particulierement des perſonnes doctes. Car, outre qu'il eſt bien écrit, il explique clairement & agreablement la plus grande partie des défauts qui ſe rencontrent dans cette profeſſion, & contient des préceptes tres-ſalutaires pour empeſcher les Gens de Lettres de

Tu ſçais, me diras-tu : J'ay rejetté plus bas quelques paroles qui ſont icy ; car cela eſt embroüillé, & je marqueray enſuite ſa vieilleſſe.

tomber en un endroit aſſez gliſſant, & dans un piége capable d'attrapper les plus habiles. Mais puis que tu y es tombé toy-meſme, ſonge à ſupprimer de bonne heure ton Ouvrage, & prie Mercure de donner, s'il ſe peut, à boire de l'eau du Fleuve Léthé à tous ceux qui l'ont veu & ouï; de peur qu'on ne te reproche la meſme choſe qu'à Bellérophon, d'avoir eſté toy-meſme l'inſtrument de ton malheur. Car, pour te dire la verité, je ne voy point de couleur pour te défendre, & je te trouve bien empeſché de répondre à ceux qui diront, Que tu parles comme un Ceſar, mais que tu n'agis pas de meſme, & que tu n'es libre qu'en paroles, mais que tu es eſclave en effet. Ou bien l'on dira, que ce n'eſt pas ton Ouvrage que tu as lû, & que tu t'es paré des plumes d'autruy, comme la Corneille d'Eſope; ou que tu as fait comme ce Légiſlateur des Crotoniates, qui aprés avoir fait des Loix ſanglantes contre l'adultere, fut trouvé couché avec ſa belle-ſœur, & ſe lança hardiment dans le feu, quoiqu'on vouluſt changer ſon ſupplice en un exil, & qu'il euſt l'amour pour excuſe, qui eſt une paſſion qui triomphe des plus ſages. Ainſi, aprés avoir décrié les ſervices des

Bellérophon porta les Lettres qui contenoient qu'on le fit mourir.

Salluſte.

Grands, tu y entres en ta vieilleſſe, & es d'autant moins excuſable que ta ſervitude eſt volontaire & plus éclatante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'une Tragedie : *Je hais le ſage qui n'eſt pas ſage pour luy-meſme*, & de te comparer à ces Acteurs qui ſe font admirer en la repréſentation des Dieux & des Heros, & ne ſont pourtant que des faquins ; ou au Singe de Cleopatre, qui aprés avoir danſé avec applaudiſſement au ſon de la Flûte en habit d'homme, renonça à toutes ces acclamations pour courir aprés des noix qu'on luy jetta. Ainſi, ayant voulu faire le Légiſlateur, & donner des Loix aux plus Grands-hommes, tu as montré que tu n'eſtois rien moins que cela, & que tu n'avois gouſté la Philoſophie que du bout des lévres. Tu portes donc juſtement la peine de ton inconſtance, d'entrer volontairement en ſervitude, aprés avoir inſulté ſi hautement aux malheureux que la pauvreté contraint de ſervir : *Semblable à ce Charlatan*, qui débitoit un remede indubitable contre la toux, & en

Semblable à ce Charlatan : Il y a icy un exemple d'Eſchinés contre Timarque ; mais cela ne feroit plus d'effet maintenant, parce que cela n'eſt pas aſſez connu.

eſtoit tourmenté luy-meſme. Voilà à peu prés ce que l'on peut dire contre moy ; à quoy il eſt temps que je réponde, aprés avoir fait des vœux à Mercure, qui eſt le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preſte des paroles & des raiſons pour me juſtifier ; ſinon, je te ſupplieray, comme un grand Orateur, de ſuppléer à ce qui manquera à ma défenſe. Mais par où commenceray-je d'abord ? Rejetteray-je ma faute ſur le Deſtin ou ſur la Fortune, qui ſont les Arbitres du monde, & qui nous entraiſnent par force où il leur plaiſt ; ou ſi quittant cette défenſe, comme trop foible & trop commune, je nieray que ce ſoit pour la récompenſe que je me ſois mis au ſervice de l'Empereur, mais pour l'aſſiſter en la conduite de ſon Eſtat, & n'eſtre pas inutile au public, ou par l'admiration que j'avois de ſa vertu. Mais j'ay peur, ſi je dis cela, qu'on ne m'accuſe d'ajouſter la flaterie à l'inconſtance, & de redoubler mon crime au lieu de le diminuer ; ſi bien qu'il ne reſte plus que de rejetter ma faute ſur la néceſſité qui n'a point de loy, & de dire, avec la Médée d'Euripide, Que je voy bien que je fais mal, mais que j'y ſuis contraint par la pauvreté, dont les éguillons ſont ſi poignans

que Theognis pardonne à celuy qui ſe noye ou ſe précipite pour les éviter. Voilà, à mon avis, ce qu'on peut dire en ma faveur : Mais ne crains pas que j'employe de ſi foibles armes pour me défendre. La Famine ne ſera jamais ſi grande dans Argos, qu'on y ſoit contraint d'aller cultiver les Déſerts de l'Arabie ; ni moy ſi mauvais Orateur, que d'avoir recours à une ſi laſche défenſe. Prenons-donc une autre route, & conſiderons enſemble, s'il n'y a point quelque difference entre *le ſervice des Grands & celuy du Prince.* Certes, ces choſes ſont auſſi éloignées que le Ciel l'eſt de la Terre : Car encore qu'il y ait par tout du ſervice & de la récompenſe, la choſe n'eſt pas ſemblable. L'un eſt un triſte eſclavage, l'autre un commandement honorable, que l'on ne peut condamner, ſans blaſmer tous les Magiſtrats & les Gouverneurs des Provinces, auſſi-bien que les Generaux d'Armée, qui reçoivent comme moy des appoitemens du Prince pour le ſervice qu'ils luy rendent. Il ne faut donc pas confondre des choſes toutes diverſes, ſous prétexte qu'on ſe ſert d'un meſme terme pour les exprimer : ni mettre en

Le ſervice des Grands & celuy du Prince : Le reſte eſt déja dit.

meſme claſſe tous ceux qui tirent quelque récompenſe du Public pour leurs travaux & leurs veilles ; autrement on en viendroit juſques à s'attaquer à la perſonne meſme de l'Empereur, comme je diray tantoſt. Auſſi n'ay-je compris dans ma cenſure que les Gens de Lettres ; car encore qu'ils ſoient aux Grands, comme nous ſommes aux Princes, & réputez de leur maiſon, comme nous de celle de l'Empereur ; ils n'ont pas pour cela part au Gouvernement. Si je voulois donc relever ma condition autant que tu la ravales, je dirois, que bien loin de ſervir, je fais la charge du Prince en Egypte, & ſuis l'arbitre de la Province en compoſant & décidant les differens des particuliers, & veillant à l'obſervation des Loix dont j'ay en main l'interpretation. D'ailleurs, je ne reçoy pas mes appointemens d'un particulier, mais de l'Empereur ; non pas des gages de valet, comme ceux dont j'ay parlé, mais des appointemens tres-conſiderables. Ajouſtez à cela, qu'en m'acquittant bien de ma charge, je pourray paſſer à de plus grandes, au lieu que les autres demeurent eſclaves toute leur vie. Mais je paſſe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a perſonne qui ne travaille en quelque ſorte pour la

récompenſe, & que le Prince meſme n'en eſt pas exempt. Car, ſans parler des Tributs qu'on luy paye, qui ſont comme les appointemens de la Royauté; les Statuës & les Temples qu'on luy dreſſe, avec les loüanges & les benedictions qu'on luy donne, ſont le ſalaire & la récompenſe de ſes ſoins & de ſes veilles; de ſorte qu'on pourroit dire, ſi ce n'eſtoit trop entreprendre, que ſon employ & le mien ne different que du plus & du moins, & qu'il y a la meſme proportion que du petit au grand. Veritablement ſi j'avois poſé pour fondement, comme quelques Philoſophes, que le ſage ne doit rien faire, on auroit ſujet de m'accuſer d'avoir contrevenu à mes Loix, & peché contre mes maximes; mais ſi l'on doit s'employer à quelque choſe, comme perſonne n'en peut douter, à quoy peut-on mieux s'occuper qu'à rendre ſervice à ſon Païs? Ajouſtez à cela, que je ne fais pas profeſſion de cette haute ſageſſe que quelques réveurs font conſiſter en la ſeule contemplation, mais d'une ſageſſe humaine, conforme à noſtre nature & à noſtre beſoin, qui veut qu'on ſoit utile aux autres & à ſoy-meſme, ſans eſtre un inutile faix de la terre, comme dit Homere. J'ay choiſi donc un

employ qui euſt quelque proportion à ma capacité, & à l'étude que j'avois faite toute ma vie, & où je puis dire que j'avois acquis quelque réputation. Et veritablement, je ne croy pas que tu me puiſſes condamner, veu que tu ſçais ce que je faiſois en Gaule lors que tu y arrivas en viſitant les Provinces de l'Occident; & comme j'y tenois rang parmy les plus célebres Rhéteurs, & recevois de grandes récompenſes de mon travail. Je t'ay écrit cecy au milieu de mes occupations, pour me juſtifier auprés de toy, à cauſe de l'eſtime que je fais de ton mérite & de ton approbation. Pour les autres, qu'ils me condamnent tant qu'il leur plaira, c'eſt dequoy Hippoclide ne ſe ſoucie point, comme dit le Proverbe Grec.

Il y a icy un Traité, ſur ce que Lucien s'eſtoit mépris en ſaluant quelqu'un, & avoit dit le matin ce qu'on a couſtume de dire le ſoir, comme qui diroit, bon ſoir ou Adieu, pour bon jour, ou Dieu vous gard: Mais il ne ſe peut traduire à cauſe de diverſes allégations, qui ſont renfermées dans la proprieté des termes Grecs, & qui n'ont point de rapport à noſtre façon.

HERMOTIME, OU DES SECTES.*

Il ſe rit des promeſſes magnifiques des Philoſophes, & montre, que toute leur félicité n'eſt qu'une chimere, & que perſonne n'y eſt parvenu.

DIALOGUE.

LYCINUS, ET HERMOTIME.

LYCINUS. A Te voir aller ſi viſte Hermotime, avec ton Livre ſous le bras, tu vas ſans doute chez ton Philoſophe; car tu remuës les lévres & fais des geſtes de la main, comme ſi tu récitois ta leçon. N'eſt-ce point que tu repaſſes dans ton eſprit quelque queſtion épineuſe, ou quelque argument captieux, pour n'eſtre pas meſme inutile

* *Hermotime, ou des Sectes:* J'ay donné jour à ce qui eſtoit trop embroüillé dans ce Dialogue par la multitude des comparaiſons & des exemples, qui obſcurciſſoient ce qu'ils devoient éclaircir. Je n'ay rien pourtant oſté du raiſonnement, au contraire, j'y ay ajouſté, ſi bien que je puis dire que ce Dialogue eſt pour le moins auſſi fort icy que chez l'Auteur.

pendant le chemin, & faire toûjours quelque progrés dans la Vertu ?

HERMOTIME. Il eſt vray que je ſongeois à la leçon d'hier, pour ne point perdre le temps qui nous eſt ſi précieux. Car, comme dit Hippocrate, la vie eſt courte & l'art long & difficile. Que ſi cela eſt vray dans la Medecine, il l'eſt à plus forte raiſon dans la Philoſophie, qui eſt beaucoup plus conſiderable, & où il ne s'agit pas de la ſanté, mais de la félicité de l'homme.

LYCINUS. C'eſt une choſe de grand prix, Hermotime ; mais tu ne dois pas, à mon avis, en eſtre fort éloigné, ſi l'on en peut juger par le long-temps qu'il y a que tu t'y appliques, & par la peine que tu prens depuis vingt ans, à fréquenter les Ecoles, & à tranſcrire des Lecons, toûjours courbé ſur un Livre avec un viſage paſle & défait, & ne repoſant pas meſme durant la nuit. Car je croy que tu ne rêves à autre choſe en dormant, ce qui me fait juger, comme j'ay dit, que tu n'es pas bien loin du but, ſi tu n'y es déja arrivé.

HERMOTIME. Je ne fais que commencer Lycinus, & tu ſçais que la Vertu demeure en un lieu haut & reculé, comme dit Héſiode, & qu'on a beaucoup

le peine à y monter par un ſentier rude & épineux.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas aſſez ué & travaillé en l'eſpace de vingt nnées ?

HERMOTIME. Je ne ſuis encore u'au pied de la montagne.

LYCINUS. Mais qui a bien commencé, comme dit le meſme Poëte, a fait la moitié de l'ouvrage : ſi bien qu'on peut dire que tu es déja vers le milieu.

HERMOTIME. Tu me flattes, Lycinus, je n'avance gueres, parce que la montée eſt rude, & difficile, & que je n'ay perſonne qui me tende la main d'enhaut.

LYCINUS. Ton maiſtre n'eſt-il pas capable de t'enlever juſques-là par ſes diſcours, comme par la chaiſne d'or de Jupiter ; car il y a long-temps qu'il eſt au ſommet ?

HERMOTIME. S'il ne tenoit qu'à luy, je l'aurois déja atteint ; mais comme je veux m'élever, ma nature baſſe & terreſtre me ramene vers le bas.

LYCINUS. Il faut prendre courage, Hermotime, ſans perdre jamais de veuë ſon objet, pour s'animer davantage, ſur tout ayant un ſi bon guide. Mais encore, quand te donne-t-il eſperance d'y

Olympiade ?

HERMOTIME. C'eſt bi
core, tant pour s'exercer dan
que pour obtenir le ſouverai

LYCINUS. Pour le moins
de, ou tu aurois bien peu d
de n'y pouvoir parvenir en
temps qu'il faudroit pour fai
le tour du Monde, quand
roit encore par le chemin.
lequel elle habite eſt-il plu
celuy d'Aorne, qu'Alexandre
bien moins de temps ?

HERMOTIME. Ces ch
point de rapport, Lycinus ;
dix mille Alexandres joindr
forces, ils n'en viendroient ja

ux qui ont aſſez d'heur & de courage
our vaincre les difficultez qui ſe ren-
ontrent dans une ſi longue carriere,
uiſſent aprés d'une ſouveraine Beatitu-
, & regardent le reſte des hommes
mme des fourmis, tant ils ſont élevez
-deſſus d'eux.

LYCINUS. Grands Dieux ! Hermo-
me, comme tu nous ravales ! tu nous
is plus petits que des Pygmées : Il ſem-
le que tu triomphes déja dans le Ciel,
ndis que nous rampons contre terre.

HERMOTIME. Pluſt à Dieu que je
ſſe aſſez heureux pour arriver à la
atitude où j'aſpire ; mais il y a encore
ien du chemin.

LYCINUS. Ne ſçaurois-tu juger à peu
rés le temps qu'il faut pour cela ?

HERMOTIME. Non, mais peut-eſtre
ue dans vingt ans.....

LYCINUS. Vingt ans ! c'eſt beau-
oup.

HERMOTIME. La récompenſe auſſi
'en eſt pas petite.

LYCINUS. Je le croy ; mais as-tu
ettres de vivre juſques-là, déja vieux &
aſſé comme tu es ? & as-tu conſulté là-
eſſus quelque Oracle ? ou ſi ton Doc-
eur eſt Prophete auſſi-bien que Philo-
ophe, pour t'aſſurer que tu arriveras à

bon port aprés de ſi longues erreurs. Car il n'y auroit point d'apparence, de prendre tant de peine, & de hazarder ſon repos ſur un peut-eſtre.

HERMOTIME. Ne parlons point de cela, & prions ſeulement les Dieux que nous puiſſions vivre un moment dans la félicité.

LYCINUS. Tu bornes tes ſouhaits à bien peu de choſe, pour tant de travaux & de veilles. Comment ſçais-tu qu'on ſoit ſi heureux en ce païs-là, veu que tu n'y as jamais eſté ?

HERMOTIME. Je croy mon Maiſtre, qui le ſçait.

LYCINUS. Et que dit-il encore ? La Beatitude eſt-ce un treſor, ou quelque choſe de ſemblable ?

HERMOTIME. Tes penſées ſont bien baſſes, Lycinus, & bien indignes d'un Philoſophe !

LYCINUS. Mais quel plaiſir eſt-ce donc, ſi ce n'eſt la Gloire ou la Volupté ?

HERMOTIME. C'eſt la Force, la Juſtice, la Sageſſe, la Temperance ; avec une Science certaine & indubitable de tout ce qu'on peut ſçavoir. Pour les richeſſes, les honneurs, & les plaiſirs, il s'en faut dépoüiller, comme fit Hercule

ſur

ſur le Mont Oeta de ſa dépoüille mortelle, n'emportant avec ſoy que la parcelle de la Divinité, toute pure & ſans meſlange, aprés avoir eſté purifiée par le feu. Ainſi, épuré par la Philoſophie, & dépoüillé de tout ce qu'on avoit de terreſtre, on monte dans le Ciel de la Vertu, pour y joüir d'une felicité éternelle, ſans ſe ſoucier des choſes du monde, non plus que de la bouë, & mépriſant ceux qui les eſtiment.

LYCINUS. Par Hercule Oetéen, Hermotime, tu as de hauts ſentimens de la Vertu: Mais dy-moy, ceux qui y ſont arrivez ne deſcendent-ils jamais du ſommet où elle habite, pour converſer icy bas parmy les hommes, ou s'ils demeurent toûjours perchez là-haut, ſans ſe ſoucier du reſte?

HERMOTIME. Oüy, rien ne les touche plus, ni gloire, ni grandeur, ni richeſſes, ni voluptez; car ils ſont affranchis de la tyrannie des paſſions.

LYCINUS. S'il m'eſtoit permis de dire la verité: Mais je ne croy pas qu'il ſoit honneſte de rechercher trop curieuſement la vie de ces grands Hommes.

HERMOTIME. Pourquoy? Dy hardiment ce qu'il t'en ſemble?

LYCINUS. Avec toute ta permiſſion, je n'y vais qu'en tremblant.

HERMOTIME. Ne crains rien, nous ſommes ſeuls.

LYCINUS. Tandis que tu as parlé d'autre choſe, je t'ay laiſſé dire : Mais lors que tu as dit, que les Philoſophes ne ſe ſoucioient plus des choſes du monde, & eſtoient affranchis de la tyrannie des paſſions, alors, certes ; mais n'y a-t-il point de danger de le dire ? Je me ſuis ſouvenu de ce qui eſt arrivé tout nouvellement à l'un d'eux : Veux-tu que je te le nomme ?

HERMOTIME. Pourquoy non ?

LYCYNUS. C'eſt ton maiſtre qui eſt ſi haut élevé dans la Vertu, & dans une vieilleſſe ſi venerable.

HERMOTIME. Et qu'a-t-il fait ?

LYCINUS. Tu connois ce jeune étranger aux cheveux blonds, qui aime tant à diſputer.

HERMOTIME. C'eſt Dion.

LYCINUS. Luy-meſme : Pour ne l'avoir pas payé à point nommé, il l'a pris au colet, & l'a traiſné en Juſtice ; & ſi on ne luy euſt oſté des mains ce pauvre garçon, je croy qu'il luy euſt arraché le nez, tant il eſtoit en colere.

HERMOTIME. *Pourquoy ne le paye-t-il pas auſſi ?*

LYCINUS. Et quand il ne l'auroit pas payé, eſt-il d'un homme conſommé dans la Vertu, & qui a dépoüillé ſur le Mont Oeta tout ce qu'il avoit de terreſtre, d'en venir à cette extrémité ?

HERMOTIME. C'eſt qu'il a de petits enfans, à qui il faut trouver du pain.

LYCINUS. Et que ne les entraîne-t-il aprés ſoy là-haut, pour joüir enſemble de la Beatitude ?

HERMOTIME. Adieu, Je n'ay pas le loiſir de t'entretenir plus long-temps; il faut que je me haſte, de peur de perdre la leçon.

LYCINUS. Demeure, il y a congé aujourd'huy, ſi l'on en doit croire l'affiche qui eſt ſur la porte.

HERMOTIME. D'où vient cela ?

LYCINUS. C'eſt que ton Philoſophe fit hier la débauche chez un de ſes amis, qui celebroit le jour de la naiſſance de ſa fille, & aprés avoir bien beû & philoſophé, il ſe prit de parole avec le Peripateticien Euthydême, qui ſouſte- *Extrait.*

Pourquoy ne le paye-t-il pas auſſi ? Je ne dis que ce qui eſt eſſentiel, pour abreger ce Dialogue qui n'eſt que trop long.

noit opiniaſtrément les choſes qui ſont conteſtées entre vous ; de ſorte qu'il cria juſqu'à minuit, ce qui luy fit mal à la teſte, outre qu'il avoit trop mangé pour un vieillard. Il ſe mit donc au lit au retour, aprés avoir ſerré les viandes, qu'il avoit données à garder à ſon valet, qui eſtoit derriere luy à table, & pris garde s'il n'en avoit rien eſcroqué. On dit que depuis il n'a fait que dormir & ronfler, aprés avoir rendu gorge.

HERMOTIME. Ne ſçais-tu point qui a remporté la victoire ?

LYCINUS. Ton maiſtre, quoique ce n'ait pas eſté, comme l'on dit, ſans coup ferir. Car comme l'autre eſt querelleux & opiniaſtre, & qu'il ne ſe vouloit pas rendre à ſes raiſons, il luy a jetté à la teſte une coupe grande comme celle dont Neſtor faiſoit raiſon, & luy a fait un grand abreuvoir à mouche, & par ce moyen eſt demeuré victorieux.

HERMOTIME. Voilà comme il faut traiter les opiniaſtres.

LYCINUS. Il eſt vray : Car pourquoy irriter un ſage qui eſt roy de ſes paſſions, & principalement ayant un ſi grand verre à la main ? Mais puis que tu es de loiſir, Hermotime, je te conjure de me dire qui t'a meu d'embraſſer la Philoſo-

phie ; car tu me perſuaderas peut-eſtre d'en faire autant ?

HERMOTIME. Hà ! ſi tu voulois, Lycinus, tu paſſerois en moins de rien tous les autres ?

LYCINUS. Tu me flattes. Ce ſeroit beaucoup ſi en l'eſpace de vingt années je pouvois arriver où tu es. Mais à quel âge as-tu commencé ?

HERMOTIME. A quarante ans, qui eſt à peu prés celuy que tu as.

LYCINUS. Il eſt vray : Si bien que tu n'as qu'à me donner des préceptes ; mais dy-moy auparavant, s'il me ſera permis de faire mes difficultez ?

HERMOTIME. Pourquoy non ? Dés à préſent, ſi tu as quelque doute tu n'as qu'à le propoſer ; car c'eſt le moyen d'apprendre.

LYCINUS. Courage, Hermotime, dy-moy, par Mercure, dont tu portes le nom ; s'il n'y a qu'un chemin pour arriver à la vertu, ou s'il y en a pluſieurs ?

HERMOTIME. Pluſieurs ; car il y a diverſes Sectes.

LYCINUS. Et diſent-elles toutes la meſme choſe ?

HERMOTIME. Nullement ; elles ſont toutes contraires.

LYCINUS. Mais la Verité ce me ſemble eſt une ?

HERMOTIME. Il eſt vray.

LYCINUS. Comment as-tu donc fait pour la trouver, & pour découvrir le droit chemin parmy tant d'autres qui te pouvoient égarer. *Apollon t'a-t-il ſervi de guide* comme il fit autrefois à Chéréphon ; car il a couſtume de répondre à chacun ce qui luy eſt propre ?

HERMOTIME. Je ne l'ay point conſulté ſur ce ſujet.

LYCINUS. Eſt-ce que tu n'as pas creu la choſe digne de conſultation, ou que tu as penſé pouvoir bien choiſir tout ſeul ? Car il n'eſt pas queſtion de ſçavoir ce que tu es maintenant, ſage à demy, ou tout à fait ; mais ce que tu eſtois alors, c'eſt-à-dire un ignorant comme moy.

HERMOTIME. J'ay creu eſtre aſſez habile pour cela.

LYCINUS. Mais comment as-tu fait pour découvrir la vérité qui eſt ſi cachée ? Enſeigne-moy ton ſecret, afin que j'en puiſſe faire autant.

Apollon t'a-t-il ſervy de guide ? J'ay tranſporté cela de plus bas, & j'ay mis au lieu une choſe qui eſtoit icy : mais j'en ay oſté l'explication, parce qu'il n'en eſtoit pas beſoin.

ERMOTIME. J'ay ſuivy l'opinion-
nune.

CINUS. As-tu compté les voix,
ne on fait dans les Elections, pour
ir qui en avoit le plus ?

ERMOTIME. Non ; mais tout le
le dit que les Epicuriens ſont vo-
eux ; les Peripateticiens pointilleux
ares ; les Platoniciens vains & glo-
; les Pythagoriciens ſuperſtitieux ;
yniques ſales & effrontez : Il n'y a
es Stoïciens qui faſſent profeſſion
vertu maſle & ſolide, & qui
ſeuls ſages, riches, juſtes, & tout
'il leur plaiſt.

CINUS. Mais ſont-ce les autres
iſent cela d'eux, ou eux-meſmes ;
n'y a point d'apparence de les pren-
our Juges en leur propre cauſe ?

ERMOTIME. Ce ſont les autres.

CINUS. Qui ? les Peripateticiens,
atoniciens, & les autres Philoſo-

ERMOTIME. Non ; mais le peu-

CINUS. Prens garde que tu ne
ompes, & ne me veüilles pas en-
r la verité ; car quelle apparence y
le prendre le peuple pour Juge en
oſes où il ne connoiſt rien ?

HERMOTIME. Je ne l'ay point pris pour Juge, mais moy-meſme ; car voyant la gravité & la modeſtie des Stoïciens, tant en leur habit qu'en leur contenance, j'ay creu leur Secte la meilleure.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas remarqué auſſi leur orgueil, leur opiniaſtreté, leur avarice ; & crois-tu que pour eſtre vertueux ce ſoit aſſez d'aller veſtu ſimplement, & de porter les cheveux courts, & la barbe longue ? Veux-tu que nous prenions deſormais ces marques pour celles de la ſageſſe, & que ſi l'on n'eſt comme eux rêveur, & mélancolique, on ne ſoit pas raiſonnable ? Tu dis cela, ſans doute, pour m'éprouver, & pour voir ſi je ſeray aſſez ſot pour te croire.

HEMOTIME. Pourquoy ?

LYCINUS. Parce que ce ſont les ſtatuës qu'on juge par l'exterieur, & ſelon les diverſes manieres, on reconnoiſt celles de Myron, d'Alcamene, ou de Phidias ; mais s'il falloit juger des Philoſophes par-là, que feroit un pauvre aveugle qui ne connoiſt rien à la mine ?

HERMOTIME. Nous n'avons pas à faire à des aveugles.

LYCINUS. Non ; mais il eſt queſtion de trouver une marque certaine & indubitable, qui ſoit commune à tous, & par

par où l'on puiſſe diſcerner le prétexte & l'apparence, d'avec la verité. Toutefois puis que tu le veux, Que les aveugles ſoient exclus de la Philoſophie, quoique cela leur deuſt ſervir de conſolation pour la perte de leurs yeux : Mais pour les autres, quand ils ſeroient les plus clairs-voyans du monde, comment pourront-ils juger de *l'interieur par la mine ?* Car la ſageſſe n'eſt pas une choſe qui paroiſſe au dehors, mais qui eſt renfermée au dedans, & qui ſe met en évidence par le diſcours, & par des effets ſemblables aux paroles. Je te veux dire à ce propos ce que Momus reprit dans l'ouvrage de Vulcain. Les Poëtes diſent, que ce Dieu eut un jour conteſtation avec Neptune & Minerve touchant l'excellence de leur Art. Neptune, pour ſon chef-d'œuvre, fit un taureau, Minerve une maiſon, & Vulcain un homme. Lors qu'ils furent devant Momus qu'ils avoient pris pour Juge, il n'eſt pas beſoin de dire ce qu'il reprit dans les ouvrages des autres ; mais il blaſma Vulcain de n'avoir pas fait une feneſtre au cœur de

L'interieur par la mine : Il y a une période au Grec, que j'ay rejettée ailleurs, parce qu'elle interrompoit le fil du diſcours.

l'homme, pour voir ſi ce qu'il dit, s'accorde avec ce qu'il penſe. Mais il en parloit en aveugle; tu vois bien plus clair que luy, & tu n'apperçois pas ſeulement les penſées & les deſſeins, mais la bonté & la malice des hommes.

HERMOTIME. Tu railles; J'ay choiſi à la bonne-heure, & ne me repens point de mon choix.

LYCINUS. Mais ne me veux-tu pas communiquer ton ſecret pour m'empeſcher de perir comme les autres.

HERMOTIME. Rien ne t'agréra de tout ce que je te diray.

LYCINUS. Ce n'eſt pas cela, mais tu ne veux rien dire qui m'agrée. Toutefois, puis que tu diſſimules, & que tu m'envies ce bonheur, de crainte peut-eſtre que je ne devienne plus habile que toy; je taſcheray de trouver tout ſeul la verité, & de faire le choix le plus juſte & le plus équitable qu'il me ſera poſſible.

HERMOTIME. J'en ſuis content; car ce ſera, ſans doute, quelque choſe digne d'eſtre ſceû.

LYCINUS. Ne te mocque point de moy, ſi mon invention eſt un peu groſſiere, puis que tu ne me veux pas dire la tienne. Poſons que la Vertu ſoit une

Ville dont les Habitans ſont parfaitement heureux, & comme ton maiſtre, doüez de force, de juſtice, de ſageſſe, de temperance, en un mot, ſemblables à Dieu. Qu'il n'y ait là-dedans ni haine, ni envie, ni rancune, ni violence ; rien que douceur, qu'amitié, que concorde, qu'union. Car ce qui fait les querelles & les diviſions parmy les hommes, en eſt banny ; l'orgueil, l'ambition, l'avarice, qui ſont les peſtes de la ſocieté humaine ; de ſorte qu'on y mene une vie heureuſe & tranquille, dans l'égalité, la liberté, l'équité, & les autres vertus qui ſont la felicité des Empires.

HERMOTIME. Et bien, Lycinus, tout le monde ne doit-il pas ſouhaitér d'eſtre Citoyen d'une ſi divine République, ſans ſe ſoucier de la peine qu'il faut prendre pour y parvenir, ni perdre courage pour la longueur du chemin, pourveu qu'on en puiſſe venir à bout ?

LYCINUS. Par Jupiter, Hermotime, ce doit eſtre là le but de tous nos deſſeins, pour lequel il faut négliger tous les autres, & ne ſe ſoucier ni de femmes, ni d'enfans, ni de patrie ; mais eſſayer par un genereux effort de les entraiſner aprés nous, & s'ils nous retiennent, leur abandonner pluſtoſt le manteau pour eſtre

plus libres. Car il ne faut pas craindre qu'on nous refuſe la porte pour eſtre nus, & ſans équipage. J'ay oüy autrefois un vieillard diſcourir de cette contrée, & me convier à le ſuivre, avec promeſſe de m'y faire recevoir pour Citoyen; mais je ne le voulus pas croire, ou par jeuneſſe, ou par ignorance, dont je ne ſuis pas à me repentir; car je ſerois déja pour le moins aux fauxbourgs. Il diſoit entr'autres choſes, s'il m'en ſouvient bien, que tous les Habitans de cette Ville eſtoient eſtrangers, & qu'il n'y avoit point de naturel du païs; mais que chacun y eſtoit bien venu ſans diſtinction de richeſſe, de naiſſance, ou de dignité, pourveu qu'on fuſt adroit, laborieux, vigilant, pour pouvoir ſurmonter toutes les difficultez qui ſe rencontrent dans une ſi longue carriere; car ſi-toſt qu'on eſt arrivé, on eſt égal à tous les autres.

HERMOTIME. Tu vois donc bien que je ne me peine pas en vain pour y arriver.

LYCINUS. J'ay le meſme deſir, Hermotime, & il n'y a rien que je ne fiſſe pour cela; mais comme elle eſt inviſible, & reculée des yeux des hommes, ainſi que tu dis aprés Heſiode, on a beſoin d'un

bon guide pour la trouver, de peur de s'égarer par le chemin. On ne manque pas de gens qui ſe vantent de le ſçavoir, & qui promettent d'y mener ; mais ils tiennent des routes toutes contraires. Les uns vous conduiſent par des lieux agreables, où vous trouvez du frais & de l'ombre ; les autres par des Deſerts & des Rochers, où vous eſtes bruſlé des ardeurs du Soleil, & à demy mort de ſoif & de laſſitude. Chacun crie neanmoins, que ſon chemin eſt le meilleur, & qu'il mene droit à la felicité ; quoyqu'ils aboutiſſent à des lieux differens : Et quelque route que vous teniez, vous trouvez toûjours à l'entrée un homme de bonne mine qui vous tend les bras, & qui vous convie d'y entrer, diſant, que c'eſt le droit chemin, & que tous les autres vous égarent. C'eſt ce qui donne de la peine, que cette multitude & cette diverſité de chemins ; car on ne ſçait lequel ſuivre.

HERMOTIME. Je te veux tirer de doute, Lycinus ; car tu ne peux manquer de croire ceux qui y ont eſté.

LYCINUS. Qui ? mon amy, & par quel endroit ? Les guides ſont auſſi incertains que les voyes ; car celuy qui ſuit Platon, dit, que le ſien eſt le meilleur ;

les autres, & de faire une regle generale pour tous les hommes ſans eſtre jamais ſorty d'Ethiopie.

HERMOTIME. *Mais pour avoir ſuivy la doctrine des Stoïques*, je n'ignore pas celle des autres Philoſophes ; car la regle du bien apprend à connoiſtre le mal, & au meſme temps que mon Docteur me diſoit ſon opinion, il me refutoit celle de Platon & d'Epicure.

LYCINUS. Mais Platon & Epicure ne ſe tairont pas, & diront : Tu as un eſtrange amy, Lycinus, qui croit à nos ennemis touchant les choſes qui nous concernent, ſans conſiderer que par erreur ou par malice ils peuvent déguiſer la verité, & qu'il n'y a perſonne qui ſçache mieux nos opinions que nous-meſmes. *Si quelqu'un voyoit un Athlete* s'exercer tout ſeul avant le combat, &

Mais pour avoir ſuivy, &c. Je fais dire cela à Hermotime pour rompre un trop long diſcours, outre qu'il luy vient mieux qu'à Lycinus.

Si quelqu'un voyoit un Athléte : Il y a icy un exemple des Aréopagites qui jugeoient de nuit & non pas de jour, pour avoir égard aux choſes, & non pas aux perſonnes ; & d'autres encore que j'ay retranchez, parce que cela eſtoit trop long ; outre que celuy des Aréopagites eſt allegué ailleurs.

donner en l'air des coups de poing, le prononceroit-il pour cela victorieux, & ne luy diroit-il pas, que pour remporter la victoire, il faut avoir terraſſé ſon ennemy ? Voilà ce que diront les Philoſophes ; mais Platon, qui a eſté en Sicile, y ajouſtera peut-eſtre l'exemple de Gélon de Syracuſe, qui fut long-temps ſans ſçavoir qu'il avoit l'haleine mauvaiſe, juſqu'à ce qu'une Courtiſane le luy apprit. Alors il alla trouver ſa femme, tout en colere, & luy dit des injures de ce qu'elle luy avoit celé long-temps un défaut où il euſt pû apporter quelque remede. Mais elle s'excuſa ſur ce qu'elle croyoit tous les hommes faits de la ſorte, n'ayant jamais pratiqué que ſon mary. Ainſi, Hermotime, celuy qui n'a veu que les Stoïques, ignore avec raiſon comme ſont faits tous les autres.

HERMOTIME. Laiſſons-là, je te prie, l'Ethiopien & la femme de ce Tyran, & conſidérons enſemble ſi la choſe n'eſt point comme je dis. N'eſt-il pas vray que ſi je diſois, que deux fois deux ſont quatre, il ne ſeroit pas beſoin d'aſſembler tous les Arithmeticiens du monde, pour ſçavoir ſi j'aurois raiſon, puis qu'il ne ſe pourroit faire autrement, quand tous les Mathematiciens diroient le contraire ?

LYCINUS. La choſe n'eſt pas ſemblable, Hermotime ; car tu confons des choſes qui n'ont point de rapport, & compare ce qui eſt certain & indubitable avec ce qui ne l'eſt pas. As-tu jamais veu quelqu'un qui doutaſt que deux fois deux fuſſent quatre ? au lieu que les Philoſophes ne s'accordent ni de la fin ni des principes. Prens donc garde que tu n'argumentes mal ; car tandis qu'on eſt en diſpute quelle Secte eſt la meilleure, tu vas l'attribuer tout d'un plein ſaut à la tienne.

HERMOTIME. C'eſt que tu ne prens pas bien ce que je dis : Poſons que deux hommes ſoient entrez dans un Temple, & qu'on ait perdu quelque Vaiſſeau ſacré, les faudra-t-il foüiller tous deux ſi on le trouve ſur le premier ? je croy que non. Ainſi, il n'eſt pas beſoin de chercher ailleurs, ce qu'on recontre chez les Stoïques.

LYCINUS. La choſe n'eſt pas encore ſemblable. Car premierement, deux hommes ne ſont pas ſeulement entrez dans le Temple, mais pluſieurs : ſi bien qu'il n'eſt pas neceſſaire que l'un d'eux l'ait abſolument. D'ailleurs, il n'eſt pas bien certain quelle eſt la choſe qu'on a priſe ; car tous les Prêtres du Temple

n'en pas d'accord. Ils ne s'accordent pas ſeulement de la matiere, les uns diſent qu'elle eſt d'or, les autres d'argent ou de cuivre ; c'eſt pourquoy il eſt neceſſaire de les foüiller tous pour le ſçavoir ; & quand on auroit trouvé quelque piece ſur le premier, il ne faudroit pas laiſſer de deshabiller les autres, parce qu'on ne ſçait pas aſſurément ſi c'eſt celle-là qu'on a perduë, & que le Vaiſſeau ſacré n'a aucune marque pour le faire reconnoiſtre. Ce qui augmente encore la difficulté, c'eſt que tous ont quelque choſe de divers prix : Mais il te faut éclaircir cela par un autre exemple : As-tu jamais aſſiſté aux Jeux de la Grece ?

HERMOTIME. Oüy, & en divers lieux. Tout nouvellement aux Jeux Olympiques, j'eſtois à la gauche des Juges, pour voir de plus prés ce qui ſe paſſoit.

LYCINUS. Sçais-tu comme on fait pour apparier les combattans.

HERMOTIME. Autrefois quand Hercule y préſidoit, on prenoit des feüilles de laurier.

LYCINUS. Je ne demande pas ce qui ſe faiſoit autrefois, mais ce qui ſe fait maintenant.

HERMOTIME. On prend une urne,

dans laquelle on met des balotes de la groſſeur d'une féve, où il y a écrit un A, ou un B, ou quelqu'autre lettre ſemblable, & toûjours deux de chacune. Alors, les champions s'avancent l'un aprés l'autre, & font leur priere à Jupiter, puis mettent la main dans l'urne; mais le Heraut eſtendant ſa main les empeſche de lire, juſqu'à ce qu'ils ayent tous tiré. Auſſi-toſt l'un des Juges, ou quelqu'autre, car il ne m'en ſouvient pas bien, prend la balote de chacun, & apparie ceux qui ont les lettres ſemblables: Que ſi le nombre des Athletes eſt impair, celuy qui a la lettre unique ſe bat contre le vainqueur, qui n'eſt pas un petit avantage, parce qu'il vient tout frais au combat, contre un qui eſt déja laſſé.

LYCINUS. *Arreſte:* Voilà ce que je voulois. N'eſt-il pas vray qu'on ne ſçauroit reconnoiſtre celuy qui a la lettre unique, que l'on n'ait veu toutes les autres? Pour reprendre donc tous nos exemples; comme on ne peut deviner celuy qui doit combattre le dernier, ou qui a dé-

Arreſte. L'Auteur s'eſtend icy hors de propos en une choſe trop claire, ce qui ne fait que l'embroüiller.

robé le Vaſe ; ou quel eſt le chemin qui va à Corinthe qu'on ne les ait examinez tous : On ne peut connoiſtre quelle eſt la meilleure de toutes les Sectes, ſans les avoir toutes épluchées ; puiſque ſi l'on en a oublié quelqu'une, ce ſera peut-eſtre celle-là qui aura trouvé la verité. C'eſt ainſi que pour dire quel eſt le plus beau de tous les hommes, il faut les avoir tous veus ; or c'eſt la beauté ſouveraine que nous cherchons.

HERMOTIME. J'en tombe d'accord.

LYCINUS. Et ſçais-tu quelqu'un qui ait couru toutes les Sectes & examiné toute leur doctrine ? car ſi cela eſtoit, tu nous délivrerois d'une grande peine ?

HERMOTIME. Il ſeroit difficile d'en trouver.

LYCINUS. Que ferons-nous donc, Hermotime, perdrons-nous pour cela courage, ou ſi nous taſcherons de faire nous-meſmes ce que perſonne n'a encore fait, de tout voir & examiner ? Si ce n'eſt que ce que nous avons dit y répugne, que depuis qu'on s'eſt une fois embarqué dans un Vaiſſeau, il faut, en dépit qu'on en ait, ſuivre ſa route, & qu'on n'arrive nulle part, quand on change à toute heure de chemin.

HERMOTIME. Il nous faudroit, comme à Theſée, le fil d'Ariadne, pour nous démeſler de ce labyrinthe.

LYCINUS. Suivons le conſeil de cet Ancien, de demeurer ſur la défiance, ſans ajouſter foy à tout ce qu'on dit; & comme un bon Juge, donnons audience à toutes les parties l'une aprés l'autre.

HERMOTIME. C'eſt bien-fait.

LYCINUS. A qui nous adreſſerons-nous le premier? Veux-tu que ce ſoit à Pythagore? Combien penſes-tu qu'il faille de temps pour apprendre ſa doctrine? *Sera-ce aſſez de dix ans*, ſans y comprendre les cinq années du ſilence; mais il en faudra donner autant à Platon, à Ariſtote, à Diogéne, à Pyrrhon & à Epicure; ſans parler des Stoïques, puis que tu as tantoſt dit, qu'à peine quarante ans ſuffiroient. Et pour montrer que je n'en prens pas trop, il ne faut que te reſſouvenir combien tu connois de Philoſophes de toutes Sectes, qui ont plus de quatre-vingts ans, qui publient tout haut qu'ils ne ſont que des novices. Si

Sera-ce aſſez de dix ans? Il ſuffit de mettre ce nombre, parce qu'il eſt plus vray-ſemblable, & qu'il fait le meſme effet, qui eſt de montrer que la vie de l'homme ne ſuffiroit pas.

tu n'en veux croire Socrate, qui ne faiſoit pas profeſſion de tout ſçavoir, mais de ne ſçavoir rien. Cependant, cela fait cent ans, en prenant ſeulement dix Sectes.

HERMOTIME. Je voy bien déja qu'il eſt impoſſible de les apprendre toutes.

LYCINUS. Que ferons-nous donc? faudra-t-il renoncer à noſtre maxime, de ne ſe point déterminer qu'on ne les ait toutes épluchées? Car ſi nous faiſons autrement, nous marcherons en ténebres, & broncherons à chaque pas prenant la premiere choſe qui ſe préſentera, pour la verité, faute de la bien connoiſtre; & quand nous l'aurons rencontrée, nous ne ſçaurons pas aſſurément ſi c'eſt elle, parce qu'il y a pluſieurs menſonges qui luy reſſemblent.

HERMOTIME. Tu me mets fort en peine, Lycinus, & je croy que je ſuis ſorty aujourd'huy de chez moy à la maleheure; veu que je penſois eſtre déja bien-avant dans la recherche de la Verité, & je voy qu'il eſt impoſſible de la trouver.

LYCINUS. Ce n'eſt pas à moy qu'il s'en faut prendre, mais à ceux qui t'ont mis au monde, ou pluſtoſt à la Nature, qui ne t'a pas donné d'aſſez bons yeux,

moy, pour avoir levé un
qui la couvroit. Mais ſi tu
ſtatuë, & que je t'euſſe fait
n'en ſçaurois joüir, faudroit-
me prendre à partie, au lieu d
graces pour t'avoir détrompé

HERMOTIME. Que f
donc, renoncerons-nous à
phie?

LYCINUS. Je ne dis pas
ſeulement que pour bien fa
reconnoiſtre & examiner toute
avant que de s'embarquer e
de peur de s'égarer en voul
party. N'es-tu pas de cette o

HERMOTIME. Je ne ſ
pondre, puis qu'il faudroit
vivre autant que le Phénix;

LYCINUS. Je ne dis pas cela, mais que je l'ignore comme les autres.

HERMOTIME. On pourroit dire, ce me ſemble, qu'encore qu'il fuſt neceſſaire d'examiner toutes les Sectes, pour ſçavoir quelle eſt la meilleure, il ne faudroit pas tant de temps pour cela; puiſque, comme dit le Proverbe, on peut juger par un échantillon de toute la piece, comme Phidias jugea de la grandeur du Lion à voir ſa griffe. Ainſi, en courant les principaux dogmes de chaque Secte, ce qu'on peut faire en peu d'heures, on verroit bien à peu prés ceux qui ont raiſon, ſans une recherche ſi curieuſe.

LYCINUS. J'ay bien oüy dire, qu'on pouvoit juger d'une partie par le tout, mais non pas du tout par une partie; & ton exemple ne conclud rien : Car Phidias n'euſt pas jugé de la grandeur du Lion par ſa griffe, s'il n'euſt jamais veu de Lion, comme à voir la main d'un homme on ne jugeroit pas de qui elle eſt, ſi l'on n'avoit jamais veu d'homme. Ainſi, tu ne peux bien ſçavoir ce qui eſt honneſte, où conſiſte la felicité des Stoïques, que tu ne ſçaches le reſte de leur doctrine. Car encore que tu puiſſes apprendre en peu de temps leurs ſenti-

mens touchant la fin & les principes des choſes, tu ne peux ſçavoir s'ils ont raiſon, que tu n'ayes examiné toutes leurs preuves, ce qui n'eſt pas l'ouvrage d'un jour. Autrement, pourquoy auroient-ils fait tant de volumes pour prouver ce peu de choſe qui te ſemble ſi facile? Il vaudroit mieux, & ce ſeroit le plus court, de conſulter quelque Devin, à chaque propoſition, pour ſçavoir ſi elle eſt vraye, ou bien égorger des victimes, pour eſſayer de voir dans leurs entrailles ce qu'on ne peut voir dans ſon eſprit. Mais ſi tu veux je te donneray une invention plus facile & de moindre dépenſe, qui eſt de faire des marques qui portent empreint le nom de chaque Secte, & de tirer au ſort la premiere qui viendra?

HERMOTIME. Cela ſeroit ridicule: mais comme ceux qui veulent achetter du vin, ne vont pas fureter tous les Cabarets de la Ville; mais quand ils en trouvent un bon, ils s'y tiennent, & ne boivent pas tout le tonneau pour en juger, mais ſe contentent de quelques goutes: Qui empeſche de faire la meſme choſe dans la Philoſophie?

LYCINUS. Que tu es gliſſant, Hermotime, quand on te penſe tenir tu

échappes ; mais tu n'as rien fait, parce que tu compares encore des choſes qui n'ont point de rapport, & que l'un eſt un Tout dont les parties ſont ſemblables, & l'autre non. *Je ne vois pas ce que peut* avoir de commun le vin avec la Philoſophie, ſi ce n'eſt que les Philoſophes, comme les Cabaretiers, alterent & broüillent leur marchandiſe, & vendent à faux poids & à fauſſe meſure. Prens garde que la Philoſophie ne ſoit pluſtoſt comme un doux poiſon, qui ne donne pas la mort lors qu'on ne fait qu'en gouſter ; mais qui emporte ceux qui en veulent trop prendre, parce que la raiſon humaine eſt un abyſme, où l'on ſe perd, quand on le veut ſonder trop avant. Mais prenons que pour examiner ces choſes, il ne falluſt pas tant d'années, il faudroit toûjours pour cela un jugement tres-exquis, que peu de gens ont ; parce que les choſes ſont tellement broüillées & confuſes, qu'on prend ſouvent le menſonge pour la verité, à cauſe qu'il luy reſſemble. D'ailleurs, *s'il faut arriver à la felicité par la connoiſ-*

Ie ne voy pas, &c. L'Auteur s'eſtend encore icy trop au long, qui eſt le vice general de Lucien dans ce Dialogue.

S'il faut arriver à la felicité par la con-

ſance, voilà premierement tous les enfans qui en ſont bannis, puis toutes les femmes, qui ſont plus de la moitié du monde; car la façon dont elles ſe gouvernent, occupées aprés les ſoins du ménage, ne leur permet pas de penetrer dans ces myſteres. Il en faudroit encore bannir tous les Villageois & tous les Artiſans, qui ne ſont pas capables d'une ſi haute recherche; ſans parler d'une infinité de peuples, qui n'ont aucune connoiſſance des Lettres ni de la Philoſophie. Il ne reſteroit donc que fort peu de gens, encore ceux-là ne ſont-ils jamais bien d'accord. Cependant, la felicité humaine doit eſtre une choſe facile à obtenir, & commune à tous les hommes. Ajouſtez à cela, que les plus habiles ſe trompent à toute heure dans la recherche de la Verité, ſemblables à des peſcheurs, qui aprés avoir jetté leur filet, ſentant quelque choſe de peſant, penſent avoir pris bien du poiſſon, & trouvent que ce ne ſont que des pierres. Je dis davantage, qu'aprés avoir couru toutes les Sectes, on ne peut ſçavoir encore

noiſſance. J'ajouſte tout ce raiſonnement, pour ſuppléer en quelque ſorte aux choſes que j'ay retranchées.

ſi la Verité n'eſt point quelqu'autre choſe que tout cela.

HERMOTIME. Comment ?

LYCINUS. Si quelqu'un, par exemple, prenoit vingt jettons dans ſa main, & donnoit à deviner combien il y en a, ne ſe peut-il pas faire que tous ſe trompaſſent au compte : De meſme, en la Philoſophie, l'un dit que la felicité conſiſte dans la Vertu ; l'autre dans la Volupté ; celuy-cy dans le Sçavoir ; celuy-là dans les Honneurs ou les Richeſſes : ne ſe peut-il pas faire, comme j'ay dit, que ce ne ſoit rien de tout cela ? Mais nous nous haſtons de courir, ſans ſçavoir ſi nous ſommes dans le chemin. Il falloit s'enquerir auparavant, ſi la Verité eſtoit le partage des hommes, & s'il y avoit quelqu'un qui l'euſt trouvée ?

HERMOTIME. Tu veux-donc dire, que quand nous ſçaurions tout ce qui a jamais eſté dit ſur ce ſujet, nous ne ſerions pas aſſurez de l'avoir ?

LYCINUS. C'eſt une conſequence neceſſaire de ce raiſonnement.

HERMOTIME. C'eſt donc peine perduë d'eſtudier en Philoſophie ?

LYCINUS. Il le ſemble ? Car nous trouvons premierement, qu'il faut choiſir quelle Secte eſt la meilleure, mais

que pour cela il faudroit un temps qui ſurpaſſe la vie de l'homme ; ſans parler des affaires ou des maladies, qui l'occupent ou qui la traverſent : Aprés, qu'il faut un jugement tres-exquis ; enfin, qu'il eſt meſme incertain ſi l'on peut trouver la Verité. Il ſeroit donc beſoin d'abord, de trouver quelqu'un qui nous appriſt à la connoiſtre ; autrement, le premier impoſteur fera de nous ce qu'il luy plaira, comme de l'eau répanduë ſur une table, que l'on conduit du doigt où l'on veut, ou comme une giroüette qui tourne à tout vent.

HERMOTIME. Tu-as raiſon ; il faut trouver quelqu'un qui nous l'enſeigne. Je t'ay beaucoup d'obligation, de m'avoir abregé le chemin.

LYCINUS. Tu en es plus éloigné que jamais ; car aprés avoir trouvé quelqu'un qui faſſe profeſſion de diſcerner le vray d'avec le faux, il faut pour luy ajouſter foy, eſtre aſſeuré qu'il ne ſe trompe point. Et qui prendrons-nous pour cela ? car pour juger d'un habile homme, il faut eſtre auſſi habile que luy ; & celuy-là aura beſoin encore du témoignage d'un autre, ce qui iroit à l'infiny. D'ailleurs, toutes les démonſtrations qu'on publie, ne ſont ni certaines, ni évidentes, & prou-

vent ſouvent des choſes douteuſes par d'autres qui le ſont encore plus ; ſi-bien qu'à l'exemple de ceux qui courent en rond, on ſe retrouve toûjours au lieu d'où l'on eſt party.

HERMOTIME. Toute la peine donc que j'ay priſe juſqu'à cette heure eſt inutile ?

LYCINUS. J'en ſuis bien faſché, mais tu as bien des compagnons, ce qui te doit ſervir de conſolation ; car tous les Philoſophes ſe tourmentent de ce qu'ils n'entendent point, & ont des déſirs & des deſſeins au-deſſus de leur portée. Tu fais-donc comme un homme qui ſe plaindroit de ce qu'on l'auroit éveillé au milieu d'un ſonge agreable. Car lors que les Philoſophes ſe promettent des montagnes d'or, & qu'ils font les Rois & les Dieux ſur le papier ; ſi leur valet leur vient demander quelque choſe des neceſſitez de la vie, ils ſe mettent en colere, comme ſi on les tiroit du Ciel en terre, & de l'opulence à la pauvreté. En un mot, la Beatitude imaginaire que tu te figurois tantoſt, n'eſt gueres differente des Chimeres & des Hippogrifes, & autres fictions Poëtiques, qui plaiſent à l'eſprit par la nouveauté de l'invention. Comme donc Medée devint amoureuſe

de Jaſon, ſans l'avoir veû, tu t'es paſſionné pour une choſe que tu ne connoiſſois pas, & que tu ne pouvois obtenir. Et la cauſe de cela, vient, à mon avis, de ce que le premier qui ſe l'eſt imaginé, a eſté aſſez adroit pour le perſuader aux autres ; & perſonne ne s'eſt aviſé de tourner la teſte, pour voir s'il eſtoit dans le chemin, mais il a ſuivy aveuglément la trace de ceux qui l'ont devancé : outre que chacun s'ennuye de ſa condition, & croit toûjours trouver la felicité en ce qui luy manque. Car nous ſommes ſi prompts, que ſans nous enquerir davantage ſi ce qu'on nous dit eſt veritable, nous nous laiſſons aller inconſiderément à la premiere opinion qui ſe préſente, & ſommes emportez aprés par la conſequence des choſes ; comme ſi nous avions accordé une fois que deux fois deux ſont cinq, on concluroit enſuite que quatre fois deux ſont dix, & cent autres abſurditez. C'eſt ainſi que fait la Mathematique, qui aprés avoir baſty ſur des fondemens qui ne ſont point, une longueur ſans largeur, un point qui ne ſe peut diviſer, croit que le reſte qu'elle enſeigne ſont des veritez infaillibles. Ainſi, aprés avoir accordé les principes de chaque Secte, nous ſommes

mes contraints de croire les conſequences qu'on en tire, encore qu'elles ſoient fauſſes. Cependant, nous vieilliſſons dans noſtre erreur, ſans obtenir ce que nous cherchons, ni découvrir l'impoſture ; & ceux qui la reconnoiſſent ont honte de ſe dédire en leur vieilleſſe, & de confeſſer qu'ils ſe ſont trompez, & occupez toute leur vie à des fadaiſes. Car s'ils avoüoient leurs fautes, ils ne ſeroient plus reſpectez comme auparavant. Que ſi nous en trouvons quelqu'un qui ait la hardieſſe de l'avoüer, celuy-là mérite veritablement le titre de Philoſophe ; les autres ſont des Charlatans, qui ignorent la verité ou qui la déguiſent. Mais poſons que la Philoſophie Stoïque ſoit la meilleure, encore faudra-t-il conſiderer ſi nous pouvons arriver au but qu'elle nous propoſe, & ſi ce n'eſt point en vain qu'on y travaille. Veritablement, elle promet beaucoup. Qu'on ſera ſeul riche, ſage, ſçavant, roy de ſes paſſions ; mais nous l'apprendrons mieux, *ſi nous pouvons trouver quelqu'un qui y ſoit parvenu.* En connois-tu de la ſorte ?

Si nous pouvons trouver quelqu'un qui y ſoit parvenu. Il n'eſt point neceſſaire de répeter ce qui eſt dit d'abord.

HERMOTIME. Non.

LYCINUS. Pourquoy donc ſe donner tant de peine pour arriver en un lieu, où, ni toy, ni ton maiſtre, ni le ſien, ni pas un de leurs devanciers ne ſont arrivez ? Tu ne ſçaurois dire qu'il ſuffit d'en approcher; car celuy qui eſt à la porte, n'eſt pas plus dedans, que celuy qui en eſt à cent lieuës ; mais il a ſeulement plus d'inquiétude, parce qu'il voit de plus prés ce qui luy manque. D'ailleurs, je veux que tu ſois fort proche, il y a déja tant de temps que tu travailles, & tu dis qu'il te faut encore plus de vingt années : As-tu lettres de vivre juſques-là, à l'âge où tu es ? Mais poſons le cas que tu y arrives, & que tu trouves ce que tu cherches, combien en joüiras-tu ? C'eſt comme ſi quelqu'un ſe laiſſoit mourir de faim, en travaillant toûjours à acquerir de l'apperit. On dit que la Vertu conſiſte dans l'action, c'eſt-à-dire, à vivre juſtement, ſagement, fortement ; mais vous autres Stoïciens, & quand je dis vous, je penſe dire les plus grands de tous les Philoſophes; laiſſant-là les choſes eſſentielles qui ne ſont point conteſtées, vous travaillez à apprendre des termes barbares, & à faire des argumens cornus ; & celuy qui eſt

le plus ſçavant, eſt eſtimé le plus habile. Ainſi, quittant le fruit qu'on peut tirer de la Philoſophie, vous vous attachez à l'écorce. N'eſt-ce pas ce que vous faites dans vos Ecoles, depuis le matin juſqu'au ſoir ?

HERMOTIME. Il eſt vray.

LYCINUS. Ne vous reprocheroit-on pas donc à bon droit, que vous prenez l'ombre pour le corps, & que vous courez toute voſtre vie aprés un fantoſme, quoy que vous penſiez faire un choix fort utile ? Dy-moy, je te prie, voudrois-tu eſtre ſemblable à ton Pedant à la reſerve de la ſcience ; auſſi colere, auſſi querelleux, auſſi avare, auſſi gourmand, auſſi voluptueux, encore qu'il ne le ſemble pas ? Veux-tu que je te diſe à ce propos ce que répondit l'autre jour un ſimple Bourgeois à un Philoſophe qui eſt ſuivy de toute la jeuneſſe ? Car comme il ſe vouloit faire payer d'un de ſes Ecoliers, & luy reprochoit en colere, que le mois eſtoit écheu, ſon oncle prenant la parole : Ceſſe, luy dit-il, de croire que mon neveu t'ait fait une grande injure, ſi n'ayant achetté de toy que des paroles, il ne t'a pas ſi-toſt donné de l'argent. Outre que tu n'as rien perdu de tout

ce que tu luy as appris : ce que nous deſirions le plus ſa mere & moy, lors que nous le miſmes entre tes mains, c'eſtoit de le rendre plus vertueux, & il n'eſt rien moins que cela. Car il a violé la fille de noſtre voiſin, & couroit fortune de la vie, ſi l'on n'euſt accommodé l'affaire pour de l'argent. Enſuite il a battu ſa mere, qui l'avoit ſurpris comme il emportoit quelque choſe de la maiſon, pour friponner avec ſes camarades. Il n'y a que le menſonge & l'effronterie, & autres vertus ſemblables où il a fait grand progrés ; car il eſtoit beaucoup plus ſage & plus modeſte, quand nous te l'avons donné : Cependant, j'aimerois mieux qu'il euſt appris à ſe corriger de quelques-uns de ſes défauts, que cent ſottiſes, dont il nous rompt la teſte tous les jours, *Qu'un Crocodile a pris* un enfant qu'il a promis de rendre, pourveu qu'on luy diſe ce qu'il a réſolu d'en faire : Que s'il eſt jour, il n'eſt pas nuit ; & autres ſemblables fadaiſes. Enfin, il ne dit rien que ce qu'on ſçait, ou qu'on ne veut pas ſçavoir ; &

Qu'un Crocodile a pris : C'eſt aſſez d'un exemple ou deux de ces fadaiſes ; & ce qu'il dit de Dieu, n'a que faire icy, & eſt vray.

croit quand il ſçaura tout cela, que rien n'empeſchera qu'il ne ſoit parfaitement ſage, & qu'il ne conſidere le reſte des hommes que comme des fourmis ou des mouches. Comme on reprochoit donc cela à ce Philoſophe, il répondit, que la Philoſphie luy avoit ſervy de bride, & que s'il ne l'euſt appriſe, au lieu qu'il n'a fait que battre ſa mere, il l'euſt peut-eſtre tuée; Qu'il faut dire de luy ce que diſent les nourrices, quand elles envoyent leurs enfans à l'Ecole, *Que s'ils n'y font point de bien, ils n'y feront point de mal:* Que pour luy, il avoit fait ce qui eſtoit de ſon devoir, & qu'on le fiſt interroger par un Philoſophe de leur Secte, qu'il le ſatisferoit ſur tout. Voilà ce que dit ce Docteur; mais pour toy, tu n'as pas appris la Philoſophie pour t'empeſcher de devenir pire, mais pour en devenir meilleur.

HERMOTIME. Que veux-tu que je te diſe? Je ſuis ſi touché de tes raiſons, que je regrette mille fois la peine que j'ay priſe pour ne rien ſçavoir. Maintenant, que tu m'as deſſillé les yeux, je voy clairement la vanité des choſes que j'ay admirées, & pleure le temps que j'ay perdu en des curioſitez faſcheuſes & inutiles.

LYCINUS. Il n'eſt pas queſtion de pleurer ; mais de prendre pour ſoy la conſolation que donna le Renard des Fables, à celuy qui s'amuſoit à compter les vagues ; & qui s'eſtoit mépris au compte : Car il luy dit, qu'il n'avoit qu'à compter celles qui reſtoient, ſans ſe mettre en peine de celles qui eſtoient écoulées, veu qu'auſſi-bien il en eſtoit paſſé une infinité de ſemblables avant qu'il ſe miſt à compter. Contente-toy donc deſormais de vivre comme les autres, ſans faire des deſſeins au-deſſus de ta portée, ni avoir honte d'eſtre devenu ſage un peu tard. Du reſte, ce que j'ay dit, n'eſt point par une haine particuliere que j'aye contre les Stoïques ; au contraire, j'ay choiſi leur Secte comme la principale, pour confondre en elle toutes les autres.

HERMOTIME. Je te promets de changer maintenant, non ſeulement de vie, mais d'habit & de contenance, & d'en prendre une plus reglée & plus humaine, pour faire voir que j'ay renoncé à toutes ces ſottiſes, & pleut à Dieu que je puſſe oublier tout ce que j'en ay appris. Je prendrois volontiers pour cela de l'ellebore comme fit Chryſipe, quoyque pour un different ſujet. Cependant, je t'ay beaucoup d'obligation de m'avoir

détrompé ; il me ſemble que tu m'es apparu *comme les Etoiles de Caſtor & de Pollux*, pendant la tempeſte. A peine que je ne me faſſe couper les cheveux, comme ceux qui ſont échappez du naufrage ; je fuiray à l'avenir la rencontre d'un Philoſophe, comme celle d'un furieux ou d'un chien enragé.

Comme les Etoiles de Caſtor & de Pollux: Je ne ſuy pas la comparaiſon de mon Auteur, parce que celle-cy s'ajuſte mieux.

HERODOTE, OU AETION.

Il ſe ſert des exemples d'Herodote & d'Aëtion, pour juſtifier ſa conduite.

QU'on ſeroit heureux de pouvoir imiter Herodote, je ne dis pas en toutes ſes perfections, car ce ſeroit un trop grand ſouhait ; mais ou en la beauté du diſcours, ou en la gravité des Sentences, ou en la délicateſſe de ſa langue Ionique, ou enfin, en mille autres avantages, qui font tomber la plume des mains de tous ceux qui le voudroient entreprendre. Mais ce qu'il fit lors qu'il ſortit de ſon Païs, peut eſtre imité aiſément. Car aprés avoir déliberé en ſoy-

mesme des moyens qu'il tiendroit pour se rendre illustre, il creût qu'il seroit trop long de courir par toutes les Villes, & se présentant aux Jeux Olympiques où toute la Gréce estoit assemblée, il récita son Histoire avec tant d'applaudissement, qu'on donna le nom de Muses à ses Livres. Il devint donc, en moins de rien, plus celebre que ceux qui avoient gagné le prix des Jeux, & l'on crioit par tout, lors qu'il passoit : Voilà celuy qui a si dignement chanté nos victoires, & celebré les avantages que nous avons remportez sur les Barbares. Par cet artifice, il obtint l'approbation generale dans une seule assemblée ; & au lieu d'un Heraut qu'ont les autres victorieux, il eut toute la Gréce pour Trompette de ses loüanges. Son exemple fut suivy depuis par le Rhéteur Hippias, *qui estoit Grec*, & ensuite par plusieurs autres, qui se sont signalez de mesme par des Harangues publiques. Mais il n'est point besoin d'alleguer les Anciens, puis que de nostre temps Aëtion exposa publiquement aux Jeux Olympiques le tableau des amours de Roxane & d'Alexandre, ce qui luy acquit tant de réputation, que celuy qui

rodicus eus, Anaximénes, hius, Polus, Agrigentinus.

Qui estoit de son Pays ; ou simplement *Grec*.

présidoit aux Jeux luy donna sa fille en mariage. Ce devoit estre un merveilleux tableau, direz-vous, pour élever un Peintre à un si haut degré d'honneur. Je vous en veux faire la description pour en donner quelque idée à ceux qui n'ont point esté en Italie, où est maintenant une si excellente piece. *C'est une Chambre magnifique*, où l'on voit assise sur son lit Roxane toute éclatante de gloire, mais plus brillante encore par sa beauté, quoyqu'elle baisse les yeux de honte, pour la présence d'Alexandre qui est debout devant elle. Mille petits amours soûrians voltigent autour, dont les uns levent son voile par derriere, comme pour la montrer au Prince; les autres la deshabillent. Quelques-uns tirent Alexandre par le manteau comme un jeune Epoux plein de pudeur, & le présentent à sa maistresse. Il met à ses pieds sa Couronne, en la compagnie d'Ephestion, qui tient un flambeau à la main, & qui s'appuye sur un beau garçon qui représente l'Hymenée. Voilà le principal dessein du tableau. A costé sont d'autres petits

Proximités.

C'est une chambre magnifique. J'ay déja dit que c'est le mariage de Roxane, & la suite l'explique encore.

Amours qui folaſtrent avec ſes Armes. Les uns portent ſa Lance, tout courbez comme des porte-faix ſous un fardeau trop peſant; les autres ſon Bouclier, ſur lequel il y en a un d'aſſis, qu'ils menent comme en triomphe, tandis qu'un autre eſt en embuſcade dans ſa Cuiraſſe, qui les attend au paſſage pour leur faire peur. Et cette galanterie n'eſt pas inutile, mais elle ſert à faire voir l'humeur belliqueuſe d'Alexandre, qui au milieu des plaiſirs n'abandonnoit pas le ſoin de la guerre. Voilà la deſcription de ce chef-d'œuvre, qui par la feinte repréſentation d'un mariage, en produiſit un veritable. Maintenant, pour en faire l'application, je diray qu'à l'exemple d'Herodote & d'Aëtion, voulant me faire connoiſtre à mon entrée dans la Macédoine, ſans courre par tout en une ſaiſon faſcheuſe, j'ay choiſi cette illuſtre Compagnie, qui n'eſt pas compoſée d'une vile populace, comme celle qui ſe trouve à des Jeux, mais des plus Grands perſonnages de toute la Grece; & n'eſt pas aſſemblée dans les Deſerts de Piſe ſous des hutes & des cabanes, mais dans une Ville magnifique, où elle repréſente comme les Etats de la Province, ſi bien qu'elle ne cede en rien à la ſolemnité des Jeux Olympi-

Philoſophes, Orateurs, Hiſtoriens.

ques. A la verité, ſi vous me *comparez à ces deux Heros*, je ſeray fort peu de choſe ; mais en me conſiderant ſéparément, je mériteray peut-eſtre quelque eſtime.

Comparez à ces deux Heros. J'ay trouvé plus à propos de rapporter cela à ceux dont il parle, qu'à des Athlétes.

ZEUXIS, OU ANTIOCHUS.

C'eſt comme une Apologie de la façon d'écrire de Lucien, dont il y a déja quelque choſe dans le Traité qui eſt intitulé : Contre celuy qui l'avoit appellé Promethée.

COmme je me retirois l'autre jour, aprés vous avoir *leu mon Ouvrage*, pluſieurs de ceux qui l'avoient ouï m'aborderent, & m'ayant ſalüé fort civilement, me reconduiſirent chez-moy, avec des loüanges qui me faiſoient rougir, & que j'aurois honte de rapporter à d'au-

Leu mon Ouvrage : Ce qu'il dit icy, ſe rapporte mieux à ſes Dialogues, qu'à autre choſe.

tres qu'à mes amis. Ce qu'ils admiroient davantage dans ma façon d'écrire, c'eſtoit la nouveauté de l'invention, dont chacun rapportoit quelque exemple qui l'avoit le plus touché : Car ils n'avoient point de ſujet de vouloir flatter un eſtranger comme moy, de qui ils n'avoient rien à eſperer ni à craindre. Ces loüanges, quoyqu'elles me chatoüillaſſent l'oreille, me laiſſoient neanmoins quelque regret, en ce qu'ils ſembloient n'admirer en mes Ouvrages que la nouveauté, comme on dit, qu'une Chanſon, quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, eſt bonne quand elle eſt nouvelle. Je diſois donc en moy-meſme, Quoy ! n'ay-je aucun avantage par-deſſus les autres, que de ne pas ſuivre leur route ? N'y a-t-il pas du choix & de l'agencement dans mes paroles ; de la force & de la délicateſſe dans mes penſées ; de la vigueur dans mon expreſſion ; de l'ordre & de la conduite dans tout mon diſcours ? Voilà ce qui eſt digne de loüange, & non pas la nouveauté, qui ne doit eſtre eſtimée que comme la bordure en un tableau. Je vous veux conter, à ce propos, l'hiſtoire de Zeuxis, qui a remporté la gloire du plus grand Peintre qui fut jamais, & qui ne s'amuſoit point à repréſenter des choſes ordi-

naires comme les autres, mais taſchoit toûjours de montrer l'excellence de ſon Art ſur de nouveaux ſujets. Entre tous ſes grands deſſeins, celuy qui m'a le plus touché, c'eſt la Centaure, dont j'ay veu une copie à Athénes ; car l'original fut emporté par Sylla, & périt ſur Mer avec pluſieurs autres raretez de la Gréce. Je vous la vais donc dépeindre, au moins mal qu'il me ſera poſſible, non pas pour prétendre la gloire d'exceller dans les deſcriptions, mais parce que l'étonnement qu'elle me donna, a ſervy à me la mieux imprimer dans l'eſprit. C'eſt une Centaure couchée ſur l'herbe, dont la partie animale eſt eſtenduë par terre, & celle qu'elle a de femme eſt relevée à demy & appuyée ſur le coude. Elle allonge les pieds de derriere, & trouſſe ceux de devant, en recourbant l'un, & pinçant la terre de l'autre, comme font les chevaux quand ils ſe veulent redreſſer. Elle ſe panche un peu ſur le coſté pour donner à teter à ſes petits, dont elle tient l'un entre ſes bras, qu'elle allaite avec ſes mamelles de femmes, & l'autre eſt pendu à celles qu'elle a de cavale. Au haut du tableau, eſt le Centaure comme en ſentinelle, qui ne paroiſt qu'à demy, & leur montre un ſaon

à la moitié du corps de ces
vales de Theſſalie, qui n'on
core eſté domptées, & l'autr
la plus belle femme du mon
qu'elle a les oreilles droites
comme on les peint aux Sa
deux enfans, l'un eſt ſauv
comme le pere, l'autre plu
plus humain ; & tous deux
en alaitant, le Lionceau, q
éleve par-deſſus ſa teſte, c
leur faire peur. Je laiſſe au
admirer le docte meſlange c
auſſi-bien que leur applicatio
des proportions, la délicate
bres, & la hardieſſe du deſſ
qui me toucha le plus, fut l'
l'ouvrier, d'avoir ſceu meſle
ment deux natures toutes co

Zeuxis apperceut qu'ils en admiroient l'invention, ſans prendre garde à ce qui eſtoit de plus conſiderable, il l'oſta en colere du lieu où il l'avoit mis pour le faire voir. Avant que d'approprier cet exemple à mon ſujet, j'en veux enore rapporter un autre d'Antiochus Soter à la Bataille qu'il donna contre les Galates. *Comme ce Prince vit* le grand nombre & le bel ordre des ennemis, il deſeſpera de la victoire, & ſe préparoit déja à la retraite, ou à faire quelque méchant accommodement, lors que l'un de ſes Capitaines le raſſura. Voyant donc la Cavalerie ennemie qui venoit fondre ſur luy, & l'Infanterie qui s'ouvroit pour donner paſſage aux Chariots; il laſcha ſi à propos les Elephans qu'il avoit cachez exprés derriere les Bataillons, pour donner plus de terreur, que la Cavalerie & les Chariots épouvantez, ſe renverſerent ſur leurs gens de pied; ſi bien que donnant là-deſſus, on en fit un carnage effroyable. Mais comme les Macédoniens vouloient feliciter Antiochus de ſa victoire, & pouſſoient en l'air des cris de joye: N'avez-vous point de honte, leur

Theodotas le Rhodien.

Comme ce Prince vit. Je n'ay pris de cet exemple, que ce qui ſervoit au ſujet.

dit-il, de faire les vains pour le gain d'une Bataille, que vous devez pluſtoſt à la fortune qu'à voſtre valeur ? De ſorte qu'il ne fit peindre pour trophée qu'un Elephant. Il ſeroit temps de faire l'application de ces deux Hiſtoires, ſi elle n'eſtoit aſſez viſible. Car vous voyez que ce qui me donne l'avantage, eſt ce dont je faiſois le moins de cas, & qu'on eſt ſurpris de la venuë des Elephans & de la femelle du Centaure, ſans admirer ce qu'il y a de plus admirable. Je ne le dis pas pour vous qui ſçavez connoiſtre parfaitement ce qu'il y a de plus beau & de plus accomply dans un Ouvrage ; mais pour ceux qui n'eſtiment que la nouveauté, ſans ſe ſoucier du reſte.

HARMONIDE.

HARMONIDE.

Il ſe juſtifie par l'exemple d'Harmonide, de ce qu'il s'adreſſe au plus grand Perſonnage du Païs pour avoir ſon approbation.

UN grand Joüeur de Flûte demandoit un jour à ſon Maiſtre, *aprés avoir appris de luy tous les ſecrets de ſon Art*, comment il feroit pour ſe rendre illuſtre : Car je ne deſirerois pas, luy dit-il, joüer auſſi-bien de la Flûte qu'Olympe ou que Marſyas, s'il n'y avoit point de gloire à acquerir ; & je dis des Muſiciens ce qu'on dit de la Muſique, *Que celle qu'on n'entend point eſt inutile.* Timothée répondit à Harmonide, car c'eſt ainſi que s'appelloient le Maiſtre & le Diſciple, Qu'il ne luy faiſoit pas une petite demande, & qu'eſtant impoſſible de joüer devant tout le monde, il falloit taſcher de gagner l'eſtime de ceux qui

Aprés avoir appris de luy tous les ſecrets de ſon Art. Je change cecy en trois mots, tant parce qu'il n'y a que cela qui ſerve au raiſonnement, que parce que le particulier n'eſt pas de ce temps-cy.

eſtoient capables d'en donner. Car les ignorans, dit-il, ont accouſtumé de s'enfler aux autres, comme dans les ſpectacles chacun applaudit aux Acteurs, mais peu ajugent la victoire. Harmonide ne ſceut profiter de cet avis; car la premiere fois qu'il monta ſur le Theatre public, il expira pour l'avoir voulu prendre d'un ton trop haut, & mourut ſans eſtre couronné. Mais cela ne s'adreſſe pas ſeulement à luy, c'eſt à tous ceux qui ſe veulent rendre illuſtres dans quelque Profeſſion que ce ſoit. Je me ſuis donc préſenté à vous, pour me faire connoiſtre, comme à celuy qui a l'approbation generale, & de qui les ſentimens ſont la regle de tous les autres. Les Rois de Lacedemone n'avoient que deux voix dans le Conſeil; mais vous les avez toutes, & vos réponſes ſont autant d'oracles, qu'on revere d'autant plus, qu'ils ſont toûjours clairs & ſalutaires. C'eſt ce qui me raſſure dans la grandeur de mon deſſein; outre que je penſe eſtre à vous en quelque ſorte, puis que je ſuis d'une Ville dont vous avez pris la protection, & que vous avez comblée de vos faveurs, tant publiques que particulieres. S'il arrive donc que je n'aye pas aſſez de voix pour remporter le prix, ajouſtez-

y voſtre ſuffrage, comme celuy de Minerve : Auſſi-bien, ſi je n'avois voſtre approbation, celle des autres ne me ſuffiroit pas, & *ſans elle, je compte pour rien toute ma gloire*. C'eſt vous qui devez apprendre à la Poſterité ce qu'elle doit croire de mes Ouvrages; & je m'adreſſe à vous comme aux Dieux, pour confirmer la réputation que les hommes m'ont donnée, afin que j'aye plus d'aſſurance de paroiſtre deſormais en public; car il n'y a plus d'aſſemblée à redouter à celuy qui a triomphé aux Jeux Olympiques.

Sans elle, je compte, &c. J'ay déja dit que ſon jugement eſtoit la regle des autres.

LE SCYTHE, OU L'ESTRANGER.

Ce diſcours a quelque choſe de ſemblable au ſujet du précédent ; car par l'exemple de Toxaris, qui mena Anacarſis chez Solon comme à l'abregé de toute la Grece, il s'adreſſe à ceux à qui il parle, pour avoir le ſuffrage public.

ANacarſis n'eſt pas le premier qui vint de Scythie pour apprendre les Sciences à Athénes; car Toxaris y avoit

eſté avant luy : mais il n'eſtoit pas comme l'autre de race Royale, ni de ceux qui portent des chapeaux, qui eſt parmy eux une marque de grandeur ; il eſtoit de ceux qu'on nomme à huit jambes, parce qu'ils n'ont que deux Bœufs à leur Chariot. Auſſi ne retourna-t-il point en ſon païs, mais il s'habitua à Athénes ; & quelque temps aprés ſa mort, on luy ſacrifia comme à un Heros, pour faire voir que les Grecs ont le pouvoir de déïfier, auſſi-bien que les Scythes, qui dépeſchent tous les ans un Ambaſſadeur vers leur Dieu Zamolxis. Car comme la contagion eſtoit grande à Athénes, la femme d'un Sénateur de l'Aréopage vit en ſonge Toxaris, qui luy commandoit de dire aux Athéniens, que pour faire ceſſer la peſte, il falloit arroſer de vin l'entrée des maiſons ; ce qu'on fit, & la peſte ceſſa : Soit que la vertu de cette divine liqueur euſt la force de purifier l'air, ou que Toxaris, qui eſtoit ſçavant dans la Medecine, euſt quelque ſecret là-deſſus qui n'eſt pas connu de tout le monde : Tant y a, que par forme de reconnoiſſance, on immole depuis, tous les ans, un Cheval blanc ſur ſon Sepulchre, d'où cette femme le vit monter, car ſon nom fut reconnu par l'Epitaphe,

C'eſt qu'ils luy ſacrifioient tous les ans un homme.

quoyqu'à demy effacée. Mais on voyoit un Scythe gravé ſur la colomne, avec un Arc tendu en une main, & un Livre en l'autre, & le Livre & l'Arc ſe voyent encore avec plus de la moitié du corps; le reſte a eſté conſumé par le temps. Ce Tombeau eſt aſſez prés du Dypile à main gauche en allant à l'Academie, & n'eſt pas fort magnifique, mais du reſte, ne manque jamais ni de fleurs ni de couronnes: Car on dit que ce Heros guérit encore de la fiévre, ce qui n'eſt pas eſtrange, aprés avoir guéry toute une Ville de la peſte. Mais pour venir au ſujet pour lequel je l'ay allegué, Toxaris vivoit encore lors qu'Anacarſis vint à Athénes, & le rencontra un jour par la ruë tout interdit, comme un eſtranger qui ne ſçait pas les mœurs du païs, & n'en entend pas la langue; de ſorte qu'il ſe repentoit d'eſtre venu, & ſe préparoit déja au retour. Il ne luy fut pas difficile de le reconnoiſtre, tant à ſon habit, que parce que c'eſtoit un des grands Seigneurs d'entre les Scythes; ſi bien qu'il l'aborda, & luy demanda s'il n'eſtoit point Anacarſis; ce qui le ſurprit tellement, qu'il laiſſa couler des larmes de joye, de trouver un homme de connoiſſance en un païs eſtranger. Il luy demanda donc

ſon nom, ne le pouvant reconnoiſtre à cauſe de ſa longue abſence, outre qu'il eſtoit veſtu à la Grecque, la barbe raſe, & ſans épée, & qu'à ſon diſcours & à ſa façon, on l'euſt pris pour un Athénien, tant il eſtoit changé depuis ſon départ. Comme il ſe fut nommé, Anacarſis s'enquit ſi ce n'eſtoit pas luy qui avoit quitté ſon païs & ſa famille, pour ſe venir eſtablir en Grece, où l'on diſoit qu'il eſtoit maintenant en grande eſtime; & ſur ſa réponſe, Sçache, luy dit-il, que je ſuis l'un de tes adorateurs, & que l'amour de la Gréce m'a porté comme toy en cette Province, où j'ay beaucoup ſouffert depuis ma venuë, *ſervant de joüet aux petits enfans* par la nouveauté de mon habit, ſans parler des travaux que j'ay endurez par le chemin. Je te conjure donc par les Dieux, de me montrer ce qu'il y a de plus remarquable icy, de m'apprendre les Loix & les Couſtumes du Païs, & de me donner la connoiſſance des grands-hommes, qui eſt le ſujet de mon voyage, auſſi-bien que du tien. C'eſt avoir bien peu de courage, luy dit Toxaris, de vouloir ſi-toſt quit-

Servant de j üet aux petits enfans : Le reſte eſt deja exprimé.

ter la Gréce, aprés avoir tant pris de peine pour y venir ; mais elle n'a que trop de charmes pour te retenir lors que tu viendras à la connoiſtre : Je te donneray ſeulement un ſecret pour apprendre en peu de temps ce que tu deſires ſçavoir. Il y a un illuſtre Vieillard en cette Ville, qui a voyagé long-temps en Aſie & en Egypte, & converſé avec les Sages du Païs ; ſi bien que les Athéniens *l'ont choiſi pour leur Légiſlateur*, quoy qu'il ne ſoit pas fort riche. Si tu peux avoir ſa connoiſſance, tu verras en luy toute la Gréce, puiſque c'eſt comme un abregé de tout ce qu'il y a de meilleur. Ne tarde donc pas davantage, dit Anacarſis, à me le faire connoiſtre, & me mene de ce pas chez luy ; mais je crains qu'il ne ſoit difficile à aborder, & qu'il ne me rebute ſur mon nom. Ne crains point, dit Toxaris, je t'aſſure du contraire, & qu'il ſera bien-aiſe d'obliger un eſtranger comme toy ; ſuy-moy, ſeulement, & viens faire preuve en ſa perſonne de la courtoiſie & de la generoſité des Grecs. Mais le voilà tout à propos qui s'avance tout rêveur, abordons-le. *Reçoy ce pré-*

L'ont choiſi pour Légiſlateur : Ces loüanges ſont touchées enſuite.

ſent de ma main, Solon : Voicy l'un des plus grands Seigneurs de mon Païs, qui l'a quitté pour te venir voir, & pour apprendre de toy les Loix & les Couſtumes de la Gréce. Si je te connois bien, tu ne tromperas point ſon attente ni la mienne, & d'un honneſte Scythe, tu en feras un honneſte Athénien. Sçache, Anacarſis, que tu-as en Solon Athénes & toute la Gréce, & que ſi tu peux obtenir ſon amitié, tu ne ſeras plus eſtranger, mais connu & chéri de tout le monde, tant il y a de perfections renfermées dans ce ſeul homme. Sa converſation te fera oublier ta Patrie, & ſi tu cherches un amy, comme tu dis, tu trouveras icy le but & l'accompliſſement de ton deſſein ; car c'eſt un modelle de vertu, & l'image vivante de la Philoſophie. Rens graces aux Dieux de ce que tu as trouvé un ſi grand treſor, & ne te plains plus de la fortune, ni ne regrettes les maux que tu as enduré en ton voyage. Il ſeroit long de dire combien ce préſent pluſt à Solon, & ce qu'il répondit à des offres ſi courtoiſes. C'eſt aſſez de dire qu'ils vécurent depuis dans une parfaite intelli-

Reçoy ce préſent de ma main. Je touche plus bas qu'il cherche un amy.

gence,

gence, & qu'il apprit à Anarcarſis tout ce qu'il ſçavoit, & luy donna la connoiſſance des plus grands Perſonnages de la Gréce. D'autre coſté, Anacarſis ne le pouvoit quitter un moment, tant il eſtoit charmé de ſon ſçavoir & de ſa vertu; de ſorte qu'il apprit en peu de temps tout ce qu'il deſiroit, & ſe rendit tres-illuſtre, chacun croyant que s'il n'euſt eu quelque reſſemblance aux mœurs de Solon, il n'en euſt pas fait ſon amy. Il eſt donc le ſeul des Barbares qui a eſté initié dans les myſteres, & fait Citoyen d'Athénes, ſi l'on en veut croire Theoxéne. Auſſi ne retourna-t-il en ſon Païs, comme je croy, qu'aprés la mort de Solon. Maintenant, pour dire ce qui m'a fait tirer Anacarſis de la Scythie, pour venir en Macédoine avec Toxaris & Solon, c'eſt qu'il m'eſt arrivé la meſme choſe qu'à luy, & ne croyez pas que je le diſe par vanité. Car les Syriens ne ſont pas moins honneſtes gens que les Scythes, & ce n'eſt pas en nobleſſe ni en grandeur que je me veux comparer à Anacarſis; mais en ce que je me trouvay tout ſurpris, en arrivant icy, tant de la beauté & de la grandeur de la Ville, que de la multitude & de la ſplendeur de ſes Habitans; de meſme que Telema-

que fut remply d'étonnement & d'admiration en voyant le Palais de Menelaüs. Car comme j'avois envie de me faire connoiſtre par quelque Ouvrage ; puis que je ne pouvois mieux faire paroiſtre mon eſprit qu'en ce lieu, & que je m'enquerois de ceux qui eſtoient le plus en eſtime, pour m'adreſſer à eux & pour implorer leur protection : je ne trouvay pas ſeulement un Toxaris, mais pluſieurs, qui aprés m'avoir dit le grand nombre d'honneſtes gens dont cette Ville eſtoit remplie, ajouſterent, qu'il y en avoit deux principaux, tant en nobleſſe qu'en crédit, qui pouvoient diſputer de ſçavoir & d'éloquence avec *les plus grands Perſonnages de la Gréce*, & eſtoient également chéris & eſtimez de tout le monde. Pour leur courtoiſie & le reſte de leurs vertus, il n'eſt pas beſoin, dirent-ils, de vous en parler ; car vous les reconnoiſtrez aſſez vous-meſme. Il ſuffit de vous dire, que l'un eſt le pere & l'autre le fils, & que le premier peut eſtre comparé legitimement à Solon, à Periclés ou à Ariſtide, & l'autre à Alci-

Les plus grands Perſonnages de la Gréce : Le Grec dit, *les Dix d'Athénes*, qui eſtoient des Orateurs illuſtres.

le ; puis qu'il a comme luy les façons
ables & attrayantes, ſans parler des
ntages de ſa taille & de ſa bonne mine.
ute la difference qu'il y a, c'eſt que la
ce ſe repentit d'avoir aimé l'autre, &
: l'amour qu'on a pour celuy-cy aug-
nte tous les jours avec ſon eſtime. Enfin,
t l'honneur de ſon Païs, & les delices
tout le monde. Si-toſt qu'il ouvre la
iche pour parler, il ravit chacun en
niration ; ſi-bien que vous n'avez rien
leſirer ſi ſon pere & luy viennent une
s à vous recevoir dans leur amitié.
:teſte les Dieux que voilà quel eſtoit
ſentiment general ; mais je n'ay plus
: faire du témoignage des autres, aprés
'oir reconnu moy-meſme, & je trou-
ſeulement qu'on n'en a pas aſſez dit.
ie faut donc point tarder davantage
;agner leurs bonnes graces, puis que
r amitié nous doit ſervir d'abry con-
la tempeſte, comme les Etoilles de
ſtor & de Pollux, ſi favorables aux
utoniers.

Fin du premier Tome.

TABLE
DES MATIERES
DU PREMIER TOME
Des Oeuvres de Lucien.

Achilles. Ses regrets pour ſa gloire perduë, *Page* 210
Accuſateurs des hommes aprés leur mort, quels, 155
Adonis. Par qui ravy à Venus, 108
Comment il luy fut rendu pour moitié, *Là-meſme.*
Aëtion. Pourquoy particulierement honoré aux Jeux Olympiques, 462
Ajax. Comment mourut, & comment Ulyſſe fut cauſe de ſa mort, *Là-meſme.*
Alcyon. Quel oyſeau, & l'hiſtoire de ſa metamorphoſe, 70
Alexandre. Sa harangue en préſence de Minos, avec le dénombrement de ſes victoires, 202
Avec quel ſuccés, 204
Pourquoy ſouffroit qu'on l'appellaſt fils de Jupiter, 205
Alphée. Fleuve, de quelle fontaine amoureux, 151

Ambre. Quelle production, 143
Ambroſie. D'où on peut conjecturer qu'elle n'eſt pas ſi excellente, 293
Amour. Combien c'eſt une choſe libre, 89
Amymone. Comment, & par qui changée en fontaine, 156, 157
Anacarſis. Quel Philoſophe, & où il enſeigna, 473 *& ſuiv.*
Andromède. Par qui, & comment délivrée du monſtre qui la devoit dévorer, 167
Pourquoy elle avoit eſté attachée au Rocher, *Là-meſme, &* 168
Annibal. Conteſtation de ce Capitaine contre Alexandre, à qui paſſera le premier en l'autre monde, 199 *& ſuiv.*
Antiſthenés. Combien peu d'eſtat il faiſoit de la mort, 237
Antiochus Soter. Sa modeſtie aprés la victoire, 469, 470
Apis. Quel Dieu, & quels ſont les ſacrifices que l'on luy fait, 297,
Apollon. Pourquoy ne puſt eſtre aimé de Daphné, 89
Ce que la Fable attribuë à Apollon, & où adoré, 290, 294
Apparence. Comment ſe doit diſtinguer d'avec la verité, 431
Appréhender. Ce que c'eſt proprement, 322
Arethuſe. Quelle fontaine, & par qui recherchée, 151
Argent. Remede à tous maux, 61
Arion. Quel, & ſon avanture, 159
Ariſtippe. Quel perſonnage, & ce qu'il ſçavoit faire, 307
Sommaire de ſa doctrine, 308
Ariſtote. Comment abuſa de la bonté du na-

turel d'Alexandre, 206
Arſaces. Quel perſonnage, & dequoy ſe faſchoit particulierement au paſſage de l'autre monde, 235, 238
Aſtalaphe. Quel, & pourquoy on le fait maiſtre de Mars,
Athéniens. Combien grands railleurs & grands Philoſophes, 14 & 25
Athlétes. Comment s'apparioient aux Jeux Olympiques, 442

B

Bacchus. Comment enfanté, 291
Beatitude. En quoy elle conſiſte, 422
Bellerophon. Comment il fut luy-meſme l'inſtrument de ſon malheur, 410
Biens. Quels, & ce qu'il en faut penſer, 21
De combien de ſortes, 320
Biton. Quel, & combien heureux, 274

C

Calydoniens. Pourquoy affligez, 288
Cambyſes. Quel, & comment mourut, 278
Caron. Pourquoy fait tout quitter dans ſa Barque, 190, 191
Caſtor & Pollux. Combien ſemblables, & le moyen de les reconnoiſtre, 144
Pourquoy ils ne paroiſſent pas tous deux en même temps dans le Ciel, *Là-meſme.*
De quel meſtier ils ſe meſlent, 145
Centaure. Belle deſcription du Centaure de Zeuxis, 467
Cerés. Comment repréſentée, 373
Chiron. Pourquoy ſouhaita la mort, 233, 234

Chryſippe. Pourquoy ne ſe faſche point de ſervir, 314
Quelle eſtoit ſa ſcience, 315, 316
Ciel. Sa deſcription ſelon Homere, 292
Cleobis. Quel, & pourquoy eſtimé heureux, 274
Cleon. En quel ſens appellé Promethée, 13
Cœur de l'homme pourquoy comparé à un but, 37
Comedie. Combien, & en quoy differente du Dialogue, & s'ils ſe peuvent allier enſemble, 15, 16
La vie de l'homme eſt comme une Comedie, dont la fortune eſt le Poëte, 258
Ce qu'il faut pour faire que la Comedie ſoit bonne, 259
Connoiſſance de ſoy-meſme, combien neceſſaire, 176
Conſequence. A qui il appartient de tirer des conſequences, & ce que c'eſt, 318
Corybantes. Quelles, & leurs folies, 110
Cour. Quelles ſont les tourmentes de la Cour, & combien déplorable eſt le ſort des Courtiſans, 380 *& ſuiv.*
Createur. Avantages du Createur ſur la creature, ſelon ſa doctrine de noſtre Auteur, 71
Creation de l'homme par Promethée, 79
Son utilité, 80
Créſus. Quel, & le propos qu'il tenoit à Solon, 274
Cupidon. Dénombrement des deſordres qu'il cauſe dans le monde, 109, 110
Pourquoy craint Pallas, 121, 122
Cybelle. Que fit à ſon Athys, 292
Où adorée, 294
Cynique. Pourquoy abſous par Rhadaman-

te, 373
Quels Philoſophes, ſelon le ſentiment commun, 429
Cyrus. Quel, & les prédictions de ſa mort, 278

D

Danaë. Par qui condamnée à eſtre miſe dans un coffre avec Perſée ſon fils, & jettée dans la Mer, 163
Et par qui ſauvée, 164
Danaüs. Comment traitoit ſes cinquante filles, 155
Dauphins. Pourquoy ils ont tant d'amour pour les hommes, 158
Délicats. Comment punis, 36
Déméa, Orateur, mal-traité par Timon, & pourquoy, 63, 64, 65
Démocrite. Pourquoy rioit toûjours & ſe mocquoit des hommes, 309
Denys le Tyran. Pourquoy délivré de ſes peines, & de la chimere, 256, 257
Devin. Ce que les Devins ont enſemble de commun, 241
Dialogue. Quelle eſt l'eſſence du Dialogue, 15, 16
Si l'on le peut unir avec la Comedie, & quelles ſont leurs differences, *Là-meſme*.
Diane. Par quels peuples adorée, 294
Dieux. Pourquoy adorez en Egypte ſous diverſes figures d'animaux, 296
Diogéne. Jugement de ſa vie, & combien different de Mauſole, 230, 231
Son occupation en l'autre monde, 261
Comment repréſentoit Hercule, 304

Sommaire de ſa doctrine, 305
Et quelle Beatitude il preſchoit, 306
Dionyſius. Quel, & comment nâquit, 106
Diſcorde. Que fit aux nopces de Thétis & de Pelée, 153

E

Eleuſine, & ſes myſteres, quels, 373
Eloquence. Son idée, 5
Quels ſont ſes avantages par-deſſus les autres connoiſſances, 7 & *ſuiv.*
Elyſées, Champs, par qui habitez, 257
Empedocle. Pourquoy appellé Pantoufflier, & ce qui le meût à ſe précipiter dans les flammes du Mont Ethna, 222
Enfers. Quel eſt le chemin par où l'on deſcend aux Enfers, 264
Epicure. Quel perſonnage, & ce qu'il aime, 313
Epicuriens. Quels, ſelon le ſentiment commun, 429
Epimethée & Promethée. En quoy differens, 18
Eſchines. Quel perſonnage, & pourquoy particulierement recherché par Philippe Roy de Macédoine, 9
Eſculape. En débat contre Hercule, & pourquoy, 111, 112
Ethiopiens. Comment appellez par Homere, 82 & 289
Etolie. Pourquoy affligée, 288
Europe. De qui fille, & comment aimée de Jupiter, 169
Spectacle de ſon raviſſement, *Ibid.* & 170
Exorde. Quel doit eſtre, ſelon les regles des bons Orateurs, 24.

TABLE

F

Felicité, ſans témoins, ce que c'eſt, 81
Celle des Philoſophes, pourquoy chimerique, 417 *& ſuiv.*
Femmes. Combien peu d'aſſurance il y a aux paroles des femmes, 205
Fer. Comment le Fer ſe peut dire meilleur que l'Or, 277
Feſtins. Combien grande eſt la liberté dans les Feſtins, & quelles gens ſont ceux qui s'en formaliſent, 77
Féves. Pourquoy Pythagore n'en mangeoit point, 302
Flatteurs. Pourquoy pires que ceux qui flattent, 31, 32

G

Galatée. D'où ainſi appellée, & combien amoureuſe de Poliphème, 146
Ganyméde. Comment ravy par Jupiter, 91 *& ſuiv.*
Gélons. Quels peuples, & en quels pays, 191
Gloire. Ce que c'eſt que la gloire du monde, 210
Gnathon, Paraſite. Pourquoy mal-traité par Timon, 60, 61
Graces. Comment paſſoient leur temps avec Vulcain dans l'Iſle de Lemnos, 115
Grands. Comment eſtalent leur folie & leur vanité, 29
Avis aux Grands, 173
Quels maux ſont contraints de ſouffrir ceux qui entrent au ſervice des Grands, 379, 380 *& ſuiv.*

Grecs. De quoy particulierement loüez, 17
Comment gagnez par Alexandre, 208

H

Harmonide, celebre joüeur de Flûte, 471
Heléne. Quelle, & de qui elle fut fille, 132
Pourquoy mal-traitée par Proteſilas aux Enfers, 218
Helleſpont. D'où ainſi appellé, 160
Hercule. En debat contre Eſculape, 111
Comment au Ciel & aux Enfers, 212, 213
Herodote. En quoy particulierement imitable, 461
Heros. Ce que c'eſt proprement qu'un Heros, 177
Heureux. Quels perſonnages ont particulierement mérité ce nom, 274
Hippias, Rhéteur Grec, 462
Homere. Architecture d'Homere, quelle, 269, 270
Homme. De la création de l'homme par Promethée, & s'il eſt plus avantageux aux Dieux qu'il y ait des hommes, 79, 80
Combien grande eſt l'invention des hommes, *Là-meſme & ſuiv.*
Ce que les Paſſions ſont en l'homme, & quelles ſont leurs folies, 279, 280
Et combien miſerable leur condition, *Là-meſme & ſuiv.*
A quoy comparé, 282, 283
Horloges d'eau, à quoy anciennement employées, 339, 404
Hyacinthe. Comment tué par Mercure & le Zéphire, 113

TABLE

I

Jeux Olympiques quels, & comment on y apparie les combatans, 441
Indiens. Pourquoy enyvrez dés qu'ils eurent gouſté du vin, 21
En quoy redoutables, & comment vaincus par Alexandre, 208
Incertitude. Par qui ordinairement cauſée, 263
Ino. Pourquoy ſe jette en bas du Mont Cithéron, avec ſon fils Mélicerte, 160
Intereſt. Ce que c'eſt proprement, 318
Io. Quelle, & pourquoy transformée en géniſſe, 90
Comment faite Iſis, & la Patrone des Nautonniers, *Là-meſme.*
Iſménodore. Quel perſonnage, & comment tué, 235
Junon. Reproche à Jupiter ſon peu d'affection, au ſujet de Ganymède, 95 *& ſuiv.*
Querelle Latone, & pourquoy, 116
Ce qui ſe dit d'elle par les Poëtes, 291
Où adorée, 294
Jupiter. Comment délivré par Vulcain de ſa fille qu'il portoit en ſa teſte, 103
Combien eut de peine à ſe ſauver des mains de Neptune, de Junon & de Minerve & à l'aide de qui il s'en tira lors qu'ils le vouloient lier, 135
Comment dépoſa ſon pere, 290, 291
Ses diverſes métamorphoſes, & ſes diſſolutions, *Là-meſme.*
Ixion. Quel au jugement de Jupiter, & quel à celuy de Junon, 98, 99

Sa punition concertée entre eux deux, quelle, 99, 100
Pourquoy chaſſé de la table des Dieux, 295

L

Latone, & Junon en querelle, 116, 117
Lettrez. Quels affrons reçoivent dans les Cours des Grands, 383 & *ſuiv.*
Liberté. Combien grande dans les Feſtins, & qu'il n'y a que les ſots & les enfans qui s'en formaliſent, 77
Lucien. Idée de ſa vie, 1, 2 & *ſuiv.*
Ses voyages, 10
Quel perſonnage, & comment plaide ſa cauſe pardevant la Verité, contre les Philoſophes, 335, 336 & 341
Et Relation plus ample de ſa vie, 341 & *ſuiv.*
Lycanthrope. Ce que c'eſt, 60
Lydie. Comment conquiſe par Bacchus, 120

M

Mars. Comment fut pris couché avec Venus, 118, 119
Mauſole. Quel, & combien remply de vanité aprés ſa mort, 230
Megapenthés, Tyran. Pourquoy vouloit retourner en la vie, 362, 363
Accuſé & condamné, 375, 376
Méléagre. Quelle fut la cauſe de ſa mort, 289
Mélicerte. Quel, & ſon avanture, 160
Ménippe. Quel perſonnage, 174, 175
Sa pauvreté, 190, 226
Mercure. Voleur dés le maillot, 101

Ses autres qualitez, *Là-meſme &* 102
En quoy le plus miſerable des Dieux, 140
Merveilles de la Nature, combien conſiderables, 72
Milon, Crotoniate. Quel, & en quoy recommandable, 273
Minerve. Sa naiſſance du Cerveau de Jupiter, 103 & 291
Où particulierement adorée, 294
Differend entre elle, Neptune & Vulcain, touchant l'excellence de leur Art, 431
Miſanthrope. Pourquoy Timon appellé Miſanthrope, 60
Momus. Pourquoy il trouvoit à redire qu'un Taureau euſt les cornes au-deſſus des yeux, 35, 36
Monde. Comment vont les choſes du Monde, 259
Mort. Si la mort peut eſtre ſouhaitable, pourquoy, & quel ſentiment il en faut avoir, 233, 234
Muſes. Pourquoy exemptes des traits de Cupidon, 122
Noms des Muſes, pourquoy donnez aux Livres d'Herodote, 462
Muſique. Quelle eſt celle qui eſt inutile, 471

N

Nature. Combien de contrarieté entre les Philoſophes pour les choſes de la nature, 249
Nectar. D'où l'on peut conjecturer qu'il n'eſt pas ſi excellent, 293
Neptune. Differend entre Neptune, Minerve & Vulcain, touchant l'excellence de leur

Art, 431
Nigrinus, Philoſophe Platonicien. Quel perſonnage, 20 *& ſuiv.*
Nirée. Quelle perſonne, & l'eſtime de ſa beauté, 232, 233
Nouveauté. Quelle eſtime on en doit faire, 466

O

Ombres. Sont les accuſateurs des hommes aprés leur mort, 255
Opiniaſtres. Comment doivent eſtre traitez, 426
Or. Ce que c'eſt, & ſes effets, 275, 276
Que le Fer eſt meilleur que l'Or, Paradoxe, 277
Oracles. Peu ſeurs dans leurs réponſes, 205
Oronte. Quel perſonnage, & pourquoy il bronchoit encore en paſſant en l'autre monde, 236

P

Pallas. Comment donne de la crainte à Cupidon, 122
Pan. Pourquoy cornu, avec une barbe, une queuë, & des pieds de Chévre, 136, 137
Pâris. Eleu Juge entre les trois Déeſſes, 123 *& ſuiv.*
Paſſions. Leurs effets dans l'homme, 289
Pauvres. Comment ſe doivent conſoler, 173
Pauvreté. Combien ſes aiguillons ſont poignans, 412
Pélée. Comment ſes nopces furent troublées par la Diſcorde, 153
Péripateticien. Quelle eſt la doctrine Péripate-

ticienne, 320, 321
Selon le ſentiment commun, 429
Penſée. Comment ſe garentit de la veuë des Gorgones, & les tua, 166, 167
Philiade. Quel, & pourquoy mal-traité par Timon, 62, 63
Philippe. L'occupation de Philippe de Macédoine en l'autre monde, quelle, 260
Phinées. Combien incommodé par les harpies, 48
Philoſophes. Combien vains & orgueilleux, 172
Philoſophes anciens, quels à la mort, 225
Philoſophes vaincus par Lucien, difference de leurs Sectes, & leurs debats pour la primauté, 348, 350
Si les Philoſophes ſont affranchis de toute la tyrannie des paſſions, 425, 426
Philoſophie. Ses loüanges, & de la liberté qu'elle nous donne, 21
Philoſophie ancienne, combien incertaine, 248, 249
Où il la faut chercher, & comment déchirée, 350, 351
Pourquoy elle n'eſt pas toûjours accompagnée de la verité, *Là-meſme.*
Philoſophie, pourquoy comparée au vin, & ſi c'eſt peine perduë d'eſtudier en Philoſophie, 448, 449 *& ſuiv.*
Qui eſt-ce qui mérite mieux le nom de Philoſophe, & quelle eſt la meilleure Philoſophie, 455, 456
Platoniciens. Quels perſonnages, & quelle eſtoit leur plus grand défaut, 429, 436
Plutus, Dieu des Richeſſes. A quelles gens s'adonne plus volontiers, 46, 51, 52

Invective de Jupiter contre luy, & ſes reparties, 47
Va lentement, 49
Et s'égare aiſément, 51
Poëtes. Combien eſtimez des Grands, 460
Policrate. Combien heureux, & quelle fut ſa fin, 279
Polyclète, excellent Sculpteur, 7
Polyphéme. De qui fut fils, & comment receu de Galatée, 146, 147
Par qui ſon œil crevé, & pourquoy, 148, 149
Pomme d'or avec ſon inſcription, par qui jettée, & où, 153, 154
Potiers de terre, par qui appellez des Promethées, 14
Priape. Quel, & comment traita Bacchus, 138, 139
Promethée. Quel perſonnage, & en quel ſens les Orateurs ſont des Promethées, 12; 13
Pourquoy attaché ſur le Caucaſe, 73, 74 *& ſuiv.*
Proſerpine. Comment poſſeda le bel Adonis, 108
Protée. Comment ſe peut changer en feu & en eau, 152, 153
Protéſilas. Comment tué à la guerre de Troye, 218, 228.
Pourquoy renvoyé au monde, 229
Ptolomée. Merveilles qu'il fit voir dans le Theatre d'Alexandrie, 15
Pyrrhon. Combien extravagant, & ſa doctrine, 321, 322
Pythagore. Son origine & ſa doctrine, 298 *& ſuiv.*
Pythagoriciens. Quel eſtoit le vice de ces Philoſophes, 429

TABLE

R

Republique divine, & de laquelle tout le monde devroit ſouhaiter d'eſtre Citoyen, quelle, 433
Riche. Comment devient quelquefois pauvre, 44
Combien miſerables pour la pluſpart, 48
Ordonnance contre les Riches, quelle, 262
Et comment ſe verifie dans les Enfers, *Là-meſme*.
Rome. Portrait des mœurs de Rome du temps de Lucien, 27
Roxane. Tableau de ſes amours avec Alexandre, 462, 463

S

Sacrifices. Quels, & combien divers, 288. *& ſuiv.*
Sage. Quel ſentiment il doit avoir de la vie & de la mort, 232, 233
Que fait en l'autre monde, 261
Quel doit eſtre le veritable Sage, 429
Sageſſe. En quoy conſiſte, 431
Salathe. Quel perſonnage, & comment mourut, 410
Satrapes. Quelle eſt l'occupation des Satrapes en l'autre monde, 260
Saturne. Quel, & comment ſe rendit maiſtre du Ciel, 290
Sceptique. Quelle eſt cette doctrine, 321
Scipion. Pourquoy paſſe devant Annibal en l'autre monde, 204
Sculpture. Pluſtoſt un divertiſſement honneſte

qu'un Art, 3
Son idée, 5
Scythes. Comment domptez par Alexandre, 208
Secte. Recherche pour ſçavoir quelle Secte eſt la meilleure, 427, 428
Semele. Pourquoy conſumée par le feu, 105
Sepulchre. Vanité des Sepulchres parmy les Anciens, 284
Singe de Cleopatre, 411
Socrate. Par où ſe fit eſtimer, 9
Raillerie contre ce Philoſophe, 75
Quel perſonnage, & quelle opinion les Athéniens eurent de luy aprés ſa mort, 223
Quelle eſt ſon occupation en l'autre monde, 261
Quelle eſtoit ſa doctrine, 311
Soléciſme dans la volupté, ce que c'eſt, 33
Solon. Quel perſonnage, & comment il receut Anacarſis, 477, 478
Songe. S'il eſt à propos de conter des Songes, 11
Soſtrate, Sophiſte. Comment, & pourquoy délivré par le Jugement de Minos, 242, 243
Statuës. Par où l'on juge de leur prix, 430
Stoïciens. Quels Philoſophes ſelon le ſentiment commun, 429, 430 *& ſuiv.*
Syllogiſme. Combien ſubtil ouvrage, 315, 316

T

Tantale. Comment meurt de ſoif au milieu d'un Lac, 214
Et pourquoy n'eſtant qu'une Ombre, il avoit ſoif, 215

Pourquoy chaſſé de la table des Dieux, 293
Taureau. Pourquoy Momus trouvoit à redire qu'un Taureau eût les cornes au-deſſus des yeux, 35
Tellus. Quel perſonnage, & pourquoy eſtimé heureux, 275
Theodotas, Capitaine d'Antiochus Soter, 469
Therſite. Diſpute de la beauté avec Nirée, 232
Thetis. Ses nopces troublées par la Diſcorde, & comment, 153
Thrace. Comment conquiſe par Bacchus, 120
Thraſyclés, Philoſophe. Pourquoy comparé au Triton & au Borée de Zeuxis, 66
Pourquoy mal-traité par Timon, 68
Timon. Ses plaintes à Jupiter, 40
Comment devenu pauvre, 44
Tirésias. De qui receut le don de Prophétie, 239, 240
Toxaris. Quel perſonnage, & comment fit ceſſer la peſte à Athénes, 473, 474
Trophonius. Quelles fingeries on faiſoit en entrant dans ſon antre, 177
En quel endroit eſt ſon Oracle, 264
Troye. Ses murs, par qui baſtis, 290
Tyran. Combien de difference entre la vie d'un Tyran, & celle d'un pauvre, 368

V

Venus. Comment ſurpriſe avec Mars par l'induſtrie de ſon mary Vulcain, 118, 119
Verification des Ordonnances, comment ſe fait dans les Enfers, 261

Verité. Recherchée par Menippe, & chez qui, 248, 249 *& ſuiv.*
Pourquoy n'accompagne pas toûjours la Philoſophie, 333
Et deſire toûjours la liberté, 334
Qu'elle eſt une, & combien difficile à découvrir, 428
Verſe-eau. Signe du Zodiaque, 96
Vertu. Rien de plus ſordide que d'en faire trafic, 32
Combien difficile à obtenir, 249
Où elle habite, & ſi l'on ne deſcend jamais, quand on eſt parvenu à elle, 423
Combien elle a de chemins, 427
En quoy elle conſiſte, 451, 456
Vie. Combien aimée, meſme des Pauvres & des Vieillards, 238
Quelle eſt la meilleure, & celle qu'un honneſte-homme doit choiſir, 251 *& ſuiv.*
Vin. Comparaiſon du vin avec la Philoſophie, 448
Feſte appaiſée à Athénes par des effuſions de vin, 474
Ulyſſe. Pourquoy ſe fit attacher au maſt de ſon Vaiſſeau, 28
Comment s'échappa des embuſches de Polyphéme, & luy creva l'œil, 148, 149
Comment fut cauſe de la mort d'Ajax, 241
Univerſels. Pourquoy ne ſubſiſtent point ſéparément, 312, 313
Volupté. Ses deſordres, 27, 28
Vulcain, fils de Junon, 97
Comment aimé des plus belles Déeſſes, & des Graces, 114, 115
Et comment il ſurprit Mars. 118

Comment devenu boiteux, 291, 292
De quoy fut blasmé par Momus, qu'il avoit esleu Juge de son differend contre Neptune & Minerve, 431

X

Xanthe, Fleuve. Pourquoy mal-traité par Vulcain, 162, 163.
Xenophon. Ce qu'il fit dans la retraite des dix mille, 11

Z

Zamolxis, Dieu des Scythes, & quels sacrifices on luy faisoit, 474
Zeuxis. Quelle gloire a remporté de ses Ouvrages, & quels en estoient les principaux, 466 *& suiv.*

Fin de la Table des Matieres du premier Tome des Oeuvres de Lucien.

APPROBATION.

J'Ay leu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Lucien, de la Traduction de M. d'Ablancourt*; & j'ay crû que la réimpreſſion en ſeroit agreable au public. Fait à Paris ce 23. Février 1707.

FONTENELLE S.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; Salut. PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer un Livre intitulé : *Lucien, de la Traduction de Nicolas Perrot, Sieur d'Ablancourt*; s'il Nous plaiſoit luy accorder nos Lettres de Privilege pour adite Ville de Paris ſeulement : Nous

luy avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere & autant de fois que bon luy ſemblera, & de le vendre ou faire vendre par tout noſtre Royaume pendant le temps de cinq années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion eſtrangere dans aucun lieu de noſtre obéïſſance ; & à tous Imprimeurs-Libraires, & autres, dans ladite Ville de Paris ſeulement, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, & d'y en faire venir, vendre & debiter d'autre impreſſion que de celle qui aura eſté faite pour ledit Expoſant, ſous peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hoſtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles : que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans noſtre Royau-

me & non ailleurs, & ce en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans noſtre Bibliotheque publique, un dans celle de noſtre Chaſteau du Louvre, & un dans celle de noſtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles, Vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empeſchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour deuëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers-Secretaires, foy ſoit ajouſtée comme à l'Original. Commandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent de faire, pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt noſtre plaiſir. DONNÉ'

à Verſailles le ſeiziéme jour de May, l'an de grace mil ſept cens ſix, & de noſtre regne le ſoixante-quatre. Par le Roy en ſon Conſeil. *Signé*, LE COMTE.

Regiſtré ſur le Regiſtre num. 2. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris*, page 106. num. 210. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du* 13. *Aouſt* 1703. *A Paris, le dix-ſeptiéme jour de May mil ſept cens ſix.*

Signé, GUERIN, *Syndic.*

4

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

APR 2 5 19
MAY 1 1 19

Form 40